

REVUE

DE PARIS.

IMPR. DE A. MERTENS,
RUE DE LOUVAIN.

REVUE
DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES

DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

—

TOME PREMIER.

JANVIER 1837.

Bruxelles,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

ADOLPHE WAHLEN ET COMPᵉ.

—

1837.

L'ACADÉMIE

ROYALE

DE MUSIQUE.

3[e] ÉPOQUE. — 6[e] ARTICLE (1).

On préparait le *Roland* de Piccinni. Les répétitions étaient suivies avec plus d'empressement que celles des opéras de Gluck; les deux partis s'y rendaient, l'un pour découvrir les endroits faibles et les critiquer plus promptement, l'autre pour exalter d'avance l'œuvre de son maître favori. La jeune reine s'était déclarée en faveur de Gluck, et Piccinni, qui, en arrivant, avait trouvé son rival établi dans l'opinion publique à la ville comme à la cour, était frappé d'une espèce de réprobation; il portait l'étiquette de compositeur protégé par la Du Barry. Les musiciens français ne l'aimaient pas; la musique allemande leur plaisait, elle avait plus de rapport avec le style national et leur paraissait plus facile à imiter que la musique italienne, dont ils désespéraient de prendre les formes et l'accent.

(1) Voyez les tomes 6 et 12, année 1836.

Marmontel s'était mis dans la tête de transporter l'école italienne sur nos deux théâtres; il avait déjà travaillé pour Grétry, dont la renommée était à nulle autre pareille dans le genre comique. La musique de Grétry était alors acceptée comme musique italienne par le public parisien. La musique de Grétry! cela doit faire juger de la barbarie de l'autre musique française. Marmontel imagina de prendre les meilleurs opéras de Quinault, d'en élaguer les épisodes, les détails superflus; de les réduire à leurs beautés réelles, d'y ajouter des airs, des duos, des monologues pour le récitatif obligé, des chœurs en dialogue et d'un effet contrasté, de les ajuster aux formes de la musique italienne. C'est ainsi qu'il arrangea le livret de *Roland*. Piccinni ne savait pas deux mots de français, Marmontel se fit son maître de langue; vers par vers, presque mot pour mot, il fallait tout lui expliquer. Lorsqu'il avait bien saisi le sens d'un morceau, Marmontel le lui déclamait, en marquant bien l'accent, la prosodie, la cadence des vers, les repos, les demi-repos, les articulations de la phrase; Piccinni l'écoutait avidement, tout ce qu'il avait entendu était fidèlement noté. L'accent de la langue et le nombre frappaient si juste cette excellente oreille, que presque jamais, dans sa musique, ni l'un ni l'autre n'était altéré. Il avait, pour saisir les plus délicates inflexions de la voix, une sensibilité si prompte, qu'il exprimait jusqu'aux nuances les plus fines du sentiment.

Le 26 janvier 1778, première représentation de *Roland*. L'exécution en est très-défectueuse; Mlle Levasseur, chargée du rôle d'Angélique, chante faux plus d'une fois; la tournure de Legros ne paraît pas convenable pour le gracieux et séduisant Médor; Larrivée se montre inférieur à Chassé, dont on avait gardé le souvenir; Larrivée ne rend pas la scène de fureur comme le faisait son prédécesseur dans l'opéra de Lulli. Malgré ces imperfections, ces défauts d'exécution, *Roland* est accueilli avec faveur. La reine assistait à ce spectacle avec Mme Élisabeth. Marie-Antoinette n'applaudit point; c'était pousser trop loin la protection qu'elle accordait à Gluck.

Piccinni fut ramené chez lui comme en triomphe; hélas!

il en était sorti d'une manière bien triste, quelques heures auparavant. Lorsqu'il partit pour aller au théâtre, sa famille ne voulut point l'y accompagner et fit tous ses efforts pour le retenir. Des rapports exagérés, maladroits, y avaient jeté le plus grand trouble. Sa femme et ses domestiques étaient en larmes, et ses amis ne pouvaient les consoler; lui seul se montrait calme au milieu de cette désolation générale. Quand il sortit, les pleurs et les gémissements redoublèrent; on eût dit qu'il allait au supplice. A la fin, ému lui-même, il leur dit en italien : « Mes enfants, pensez donc qu'enfin nous ne sommes pas au milieu des barbares ; nous sommes chez le peuple le plus poli, le plus doux de l'Europe ; s'ils ne veulent pas de moi comme musicien, ils me respecteront comme homme et comme étranger. Adieu, rassurez-vous, ayez bonne espérance. Je pars tranquille, et reviendrai de même, quel que soit l'événement. »

Il fut heureux ; le succès de *Roland* s'accrut à chaque représentation. Le charme de la mélodie, le nombre et la vérité des morceaux, leurs formes élégantes enchantèrent les connaisseurs et firent une vive impression sur le public. Les airs de danse réunirent tous les suffrages ; l'auteur n'en avait jamais fait et n'aimait pas la danse. L'importance que l'on donnait à cette partie d'un opéra français lui faisait redouter le moment où il faudrait s'en occuper. Ce moment vint ; les deux maîtres de ballets, Dauberval et Vestris, poursuivirent Piccinni. Il en obtenaient une entrée, une gavotte, un menuet ou bien une chaconne ; ils ne pouvaient comprendre ni son aversion pour ce travail, ni sa prodigieuse facilité. L'air villageois, dansé par Mlle Guimard dans le troisième acte, fut écrit sous la dictée de Vestris. Le danseur figura les pas devant Piccinni, qui disait en disposant ses notes : « Vous voulez donc me tuer ? Allons, il faut bien m'y résoudre et faire encore de la bergerie, puisque c'est pour une si aimable bergère. »

L'opéra de *Roland* n'offre qu'une belle scène : le contraste des fureurs du fameux paladin avec la joie tranquille et naïve des bergers, témoins des amours d'Angélique et de Médor. Tout le reste n'a rien de dramatique. Louis XIV,

malgré son admiration pour Quinault, dit en le voyant pour la première fois : « Ce Roland n'est qu'un vieux fou, Angélique une grisette, et Médor un faquin. »

Voltaire répondit à Mme Du Deffant, qui voulait le conduire à la première représentation de l'opéra de Piccinni :

De ce *Roland* que l'on nous vante,
Je ne puis, avec vous, aller, ô Du Deffant !
Savourer la musique et douce et ravissante.
Si Tronchin le permet, Quinault me le défend.

Roland est un guerrier sans cœur (chœurs), il sera bon quand nous aurons la guerre (quand Mlle Laguerre prendra le rôle d'Angélique), disaient les gluckistes. Ils logèrent le musicien dans la rue des Petits-Champs, et le poète dans la rue des Mauvaises-Paroles. Les piccinnistes à leur tour casèrent Gluck dans la rue du Grand-Hurleur ; ces indications de logement furent écrites sur les affiches mêmes de l'Opéra. Les piccinnistes additionnèrent les recettes des douze premières représentations de *Roland*, pour en comparer le total à celui des douze premières d'*Iphigénie en Aulide*. *Roland* présentait un total de 61,920 livres 15 sous, excédant celui d'*Iphigénie* de 87 fr. 18 sous. Les gluckistes comptèrent par quatorze représentations, au lieu de n'en prendre que douze, et l'addition de ces deux recettes donna l'avantage à *Iphigénie*, dont le produit passa de 1413 livres celui de *Roland*.

Le succès de *Roland* fut suivi d'une bordée d'épigrammes; l'abbé Arnaud s'en prit cette fois à l'arrangeur du livret.

Ce Marmontel si long, si lent, si lourd,
Qui ne parle pas, mais qui beugle,
Juge la peinture en aveugle
Et la musique comme un sourd.
Ce pédant à si triste mine,
Et de ridicules bardé,
Dit qu'il a le secret des beaux vers de Racine ;
Jamais secret ne fut si bien gardé.

Non, sans doute, il n'avait pas le secret des vers de Racine, et tant mieux pour Piccinni. Si Marmontel avait bâti ses strophes musicales à la manière des chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, le maître italien n'aurait pu faire cadrer aucune mélodie gracieuse sur ce texte d'une irrégularité désespérante, et dont le plain-chant de Lulli pouvait seul s'accommoder. L'abbé gluckiste ne se doutait pas que son trait frappait à faux; un autre abbé, Morellet, s'empressa de venger Marmontel en ripostant à son antagoniste :

L'abbé Fatras,
De Carpentras,
Demande un bénéfice;
Il en aura,
Car l'Opéra
Lui tient lieu de l'office.
Monsieur d'Autun,
Qu'il en ait un !
C'est un devoir
De le pourvoir ;
On veut le voir
Marcher le soir
Précédé de sa crosse,
Et le matin
Chez sa catin
Arriver en carosse.
Pour *Armide,* il a tant trotté ;
Pour *Alceste,* il s'est tant crotté,
Que c'est pitié
De voir à pied,
Ce grand apôtre de coulisse,
Comme un sergent de la milice.

Ces vers étaient chantés dans les foyers de l'Opéra, sur l'air de *la Fée Urgèle : L'avez-vous vu, mon bien-aimé ?*

Les opéras de Piccinni n'étaient pas payés d'avance par la direction; au lieu du prix convenu que l'on comptait à Gluck pour chacune de ses partitions, Piccini touchait un droit de quatre cents francs par représentation. Ce marché valait mieux pour le musicien.

La Chercheuse d'esprit, *Ninette à la cour*, ballets-pantomimes de Gardel aîné, avaient réussi complètement.

Une nouvelle troupe de chanteurs italiens, appelés par le directeur de Vismes, débute à l'Opéra, le 12 juin 1778, par un ouvrage de Piccinni, *le finte Gemelle*, avec peu de succès. Un ballet de Noverre, *les petits Riens*, sert de cortége aux représentations italiennes données les jours où l'Opéra français ne jouait pas.

Avec son opéra bouffon,
L'ami de Vismes nous morfond ;
Si c'est ainsi qu'il se propose
D'amuser les Parisiens,
Mieux vaudrait rester porte close,
Que de donner si peu de chose
Accompagné de *petits riens.*

Caribaldi, Viganoni, ténors; Poggi, Gherardi, Fochetti, basses; Tosoni, baryton; Mme Chiavacci, Rosina et Costanza Baglioni, Farnesi, figuraient dans cette société chantante, assez médiocre, dont Piccinni avait la direction pour la partie musicale. *Le due Contesse*, *il Curioso indiscretto*, vinrent ensuite et firent peu de sensation; *la Frascatana*, de Paisiello, fut accueillie avec enthousiasme; Gherardi et Pinetti débutèrent dans cet opéra. *La Buona Figliola* de Piccinni obtint une faveur semblable.

Le roi des intrigants, Beaumarchais, se donna beaucoup de mouvement pour supplanter de Vismes et lui enlever la direction de l'Académie royale de Musique. Il ne réussit point; de Vismes, sûr de son autorité, ferme sur son lit de justice, rendit un arrêt solennel pour interdire l'entrée de l'amphithéâtre aux femmes qui portaient ces coiffures colossales dont nous avons parlé. Cette mesure de police administrative fut prise pour prévenir une infinité de disputes causées par ces bastions emplumés qui masquaient le théâtre à ceux qu'un malheureux hasard plaçait derrière ces dames. Mlle Saint-Quentin, très-renommée pour les coiffures, se hâta d'en inventer une fort basse qu'elle nomma

coiffure à la de Vismes. Elle n'eut aucun succès, même à l'Opéra.

L'activité que de Vismes mettait dans la direction de l'Académie royale de Musique lui fit gagner plus de 200,000 francs en un an. Les chefs des chœurs et des ballets voulurent alors se rendre tout-à-fait indépendants, et s'emparer même du pouvoir. Ils employèrent toute sorte de moyens pour engager de Vismes à abdiquer volontairement en leur faveur. On promit de déposer 800,000 francs pour garantir le succès du nouveau système qu'ils se proposaient d'établir dans le gouvernement de l'Opéra. Les acteurs entraient dans cette ligue; leurs assemblées, qu'ils nommaient congrès, se tenaient chez Mlle Guimard; la révolte était flagrante, et le grand Vestris, *le dieu de la danse*, déclarait hautement qu'il en était le Washington. Les esprits s'aigrissant tous les jours davantage, les tracasseries devenaient plus vives et plus fréquentes. On se voyait forcé de réclamer sans cesse l'appui de l'autorité, et l'autorité même, aux prises avec les chefs de l'opposition, était souvent réduite à dissimuler son ressentiment pour ne pas porter l'esprit de sédition au dernier période. — « Le ministre veut que je danse, disait Mlle Guimard; eh bien ! qu'il y prenne garde, je pourrais bien le faire sauter. » — Un jour que Vestris avait répondu fort insolemment à de Vismes, celui-ci s'avisa de lui dire : « Mais, monsieur Vestris, savez-vous à qui vous parlez? — A qui je parle? au fermier de mon talent.» Auguste Vestris avait été mis au For-l'Évêque pour n'avoir pas voulu doubler son père dans le dernier ballet d'*Armide*. Les adieux du père et du fils furent touchants : « Allez, Auguste, allez en prison, voilà le plus beau jour de votre vie. Prenez mon carrosse, et demandez l'appartement de mon ami le roi de Pologne ; je paierai tout.»

Ce mot d'une emphase si plaisante en rappelle un autre du même genre. Lorsque le jeune Vestris débuta, son père, vêtu du plus riche et du plus sévère costume de cour, l'épée au côté, le chapeau sous le bras, se présenta avec son fils sur l'avant-scène. Après avoir adressé au parterre une allocution pleine de dignité sur la haute importance de son

art et les nobles espérances que donnait l'héritier de son nom, il se tourna d'un air imposant vers Auguste, et lui dit : « Allons, mon fils, montrez votre talent au public ; votre père vous regarde. »

Ces débats furent terminés par le prévôt des marchands, qui reprit, au mois de mars 1779, la direction suprême de l'Opéra. La ville de Paris résilia son bail, et fit d'énormes avantages à de Vismes, qui resta directeur-gérant pour le compte de la ville. Les acteurs italiens furent congédiés. Il paraît que de Vismes changea de gamme alors, car la caisse de l'Opéra éprouva le déficit énorme de 720,000 fr., ce qui n'empêcha pas le gérant de toucher sa pension de 9,000 fr. accordée par la ville, et une gratification de 24,000 fr.

Pour se délivrer enfin des poursuites des lullistes, de Vismes remit en scène le *Thésée* de Lulli, composé depuis cent quatre ans à cette époque. *Thésée* fut sifflé. Les partisans de Lulli n'avouèrent pas la défaite de leur patron, attendu que l'on avait fait des additions et des changements à son ouvrage, additions qu'ils eurent soin de signaler par de bruyantes huées; cette marque d'affection pour Lulli compléta sa déroute. Un lulliste désolé partit pour la campagne, et ne voulut plus entendre d'autre ramage que celui des oiseaux. De sa retraite il adressa les vers suivants aux gluckistes et aux piccinnistes de sa connaissance :

Qu'ils me sont doux ces champêtres concerts,
Où rossignols, pinsons, merles, fauvettes,
Sur le théâtre, entre des rameaux verts,
Viennent gratis m'offrir leurs chansonnettes !
Quels opéras me seraient aussi chers !
Là n'est point d'art, d'ennui scientifique ;
Piccinni, Gluck, n'ont point noté les airs ;
Nature seule en a fait la musique,
Et Marmontel n'en a point fait les vers.

La guerre musicale était dans toute sa force, lorsque Berton essaya d'apaiser les partis en réconciliant les chefs. Il donna un grand souper ; Gluck et Piccinni, après s'être

embrassés, furent placés à table à côté l'un de l'autre. Ils causèrent pendant tout le repas avec une cordialité parfaite. Au dessert, Gluck, en bon Allemand, un peu échauffé par le vin, se mit en train de franchise, et dit à son voisin, en parlant de manière à être entendu de tout le monde: « Les Français sont de bonnes gens, mais ils me font rire ; ils veulent qu'on leur fasse du chant, et ils ne savent pas chanter. Mon cher ami, vous êtes un homme célèbre dans l'Europe entière ; vous ne pensez qu'à soutenir votre gloire, vous leur faites de la belle musique, en êtes-vous plus avancé? Croyez-moi, c'est à gagner de l'argent qu'il faut songer ici, et non à autre chose. » Piccinni lui répondit qu'il prouvait, par son exemple, qu'on pouvait s'occuper en même temps de sa gloire et de sa fortune. Ils se séparèrent comme ils s'étaient accueillis: leurs démonstrations semblaient sincères ; mais la guerre dont ils étaient le sujet, n'en continua pas moins.

Hellé, opéra de Floquet, est retiré à la troisième représentation.

La lutte n'avait pu s'engager d'abord entre les deux illustres rivaux, Gluck rendit son livret de *Roland*. De Vismes ressaisit l'idée de son prédécesseur, et pour augmenter sa recette par le concours des deux partis, il voulut absolument faire joûter Gluck et Piccinni sur un même sujet. Il fournit à chacun un livret différent, portant le même titre, *Iphigénie en Tauride*. Gluck, dans le drame barbare qui lui échut en partage, trouva des scènes analogues à l'énergie de son style, et les exprima fortement. Le livret remis à Piccinni, tout mal bâti qu'il était, offrait un intérêt plus doux et pouvait recevoir une musique touchante ; mais après la forte impression qu'avait faite l'opéra de Gluck, les émotions produites par l'ouvrage de Piccinni parurent faibles et légères. L'*Iphigénie* de Gluck est restée au théâtre dont elle s'empara victorieusement le 18 mai 1779. La lutte projetée n'eut cependant pas lieu précisément ; Piccinni garda son *Iphigénie en Tauride* en portefeuille : elle ne fut exécutée que deux ans plus tard, en janvier 1781. Dubreuil en avait fait le livret. L'ouvrage de Piccinni réussit

complètement, et cependant il ne put se maintenir à la scène. Les disputes des gluckistes et des piccinnistes étaient alors apaisées: on accordait à l'un et à l'autre rival la justice qui lui était due; mais l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck avait produit une telle sensation, qu'il était bien difficile à Piccinni d'établir une autre *Iphigénie* à côté de celle-là. La belle partition d'*Atys* était connue, elle avait préparé les esprits en sa faveur.

La grande scène entre Oreste et Pylade, où l'on admire l'air suave : *Oreste, au nom de la patrie*; le rondeau si véhément : *Cruel, et tu dis que tu m'aimes;* le trio, doivent être remarqués dans la partition de Piccinni. Le chœur des prêtresses : *Sans murmurer, servons les dieux;* le récitatif et l'air d'Iphigénie : *O barbare Thoas*, sont d'un grand caractère. Mais tout Paris avait été entraîné par la merveille d'expression de Gluck; son *Iphigénie en Tauride* était consacrée par deux ans de succès, et quel succès! Comment lutter contre l'air foudroyant de Thoas : *De noirs pressentiments;* contre les chœurs, les danses des Scythes, précédés par le sublime récitatif d'Iphigénie? Et ces rôles admirables d'Oreste, de Pylade, ces chœurs religieux, l'air *Je t'implore et je tremble*, avec son cortége instrumental plein d'ame et de vigueur! Dans cet opéra, dans *Armide*, Gluck a reproduit plusieurs morceaux de ses partitions italiennes. Le beau duo d'*Armide*, *Esprits de haine et de rage*, est fait avec un air de *Telemacco*. Des fragments précieux de *Circe*, de *Paride e Elena*, de *la Clemenza di Tito*, sont venus enrichir ces opéras français, et l'expression, la couleur de ces morceaux d'emprunt n'en est pas moins vraie.

Un tiers des musiciens de l'orchestre de l'Académie royale avait tour à tour congé pour les répétitions des nouveaux opéras; nul d'eux ne voulut user de ce privilége lorsqu'on répétait *Iphigénie en Tauride* de Gluck.

Ce maître éprouve un rude échec quatre mois après son dernier triomphe. *Echo et Narcisse* ne peut se maintenir à la scène, malgré le secours des ballets de Noverre. On remarque dans cet ouvrage un air agité d'un effet entraî-

nant, un chœur final qui est devenu populaire : *Le dieu de Paphos*, et une scène ravissante de mélancolie. A la troisième représentation d'*Écho et Narcisse*, la recette ne fut que de 1,500 liv., et, le lendemain, l'abbé Robinot fit jouer aux Italiens une parodie intitulée : *les Narcisses, ou l'Ecot mal payé*. Gluck n'aurait pas dû se chagriner du peu de succès de son dernier ouvrage : il en fut vivement affecté. Il résolut de quitter Paris, alla prendre les ordres de la reine, et ne lui dissimula point sa douleur et le projet de ne plus revenir. Pour le détourner de ce dessein, la reine lui fit donner la place de maître de musique des enfants de France, et ne lui permit de s'éloigner que pour l'arrangement de ses affaires, avec injonction de revenir au plus tôt se fixer à Paris. Gluck partit pour Vienne; il voulait terminer sa carrière par *les Danaïdes;* mais une attaque d'apoplexie le fit renoncer à cette entreprise : il confia le livret à Salieri. Gluck jouit encore, pendant quelques années, de sa renommée et de la fortune qu'il avait acquise par ses travaux. Une seconde attaque d'apoplexie l'enleva à ses amis et à l'art musical, le 25 novembre 1787. Il laissa 600,000 fr. à ses héritiers.

Mirza, ballet-pantomime en trois actes, de Gardel, musique de Gossec, réussit complètement en novembre 1779. Mlle Guimard, Nivelon et le jeune Vestris s'y distinguent. On n'avait rien épargné pour la mise en scène, tous les meilleurs sujets de la danse figurèrent dans ce ballet ; Mlle Guimard y fit ses preuves comme actrice. Un solo de violon brillant et difficile avait été placé dans *Mirza* par Gossec ; Guénin l'exécutait. Un jour que ce violoniste était malade, on offrit le solo à ses confrères de l'orchestre : tous se récusèrent. Il fallait changer le spectacle faute d'un virtuose capable d'accompagner la danse de Mirza ; Gardel s'écria : « Laissez-moi faire, je connais un petit bonhomme, un enfant, qui va nous tirer d'embarras, et jouer le solo de manière à se faire applaudir. » En effet, le suppléant qu'il proposait, qu'il amena, se comporta bravement en cette périlleuse circonstance. Hardiesse, élégance, justesse, toutes ces qualités furent remarquées dans le jeu du débu-

tant. Le public et l'administration, également satisfaits, lui témoignèrent leur gratitude ; il fut engagé sur-le-champ comme premier violon à l'Opéra. Ce virtuose de quatorze ans était Henri-Montan Berton, fils de l'ancien directeur de ce théâtre : Berton, que nous verrons bientôt sortir des rangs des symphonistes, pour se placer parmi les compositeurs, et, plus tard, parmi les membres de l'Institut.

Amadis de Gaule, pièce de Quinault, remise en musique par Bach, est reçu froidement.

Philidor fait exécuter le *Carmen sæculare* d'Horace, qu'il a mis en musique. On écoute avec beaucoup d'intérêt et pendant deux heures cette composition ; l'invocation au soleil produit le plus bel effet, excite des transports d'enthousiasme : on la fait répéter. La salle était comble, et l'auditoire très-brillant. 19 janvier 1780.

Catherine II fit ensuite chanter ce *Carmen sæculare* par une foule de récitants et de choristes vêtus à la romaine, et se promenant dans le parc de son palais avant d'entrer au temple d'Apollon qu'on leur avait bâti. Cette souveraine fit remettre à Philidor 5,000 liv. en échange de sa partition. Elle avait déjà fait compter 12,000 liv. à Sedaine, pour un petit acte qu'elle lui avait demandé.

Piccinni donne *Atys* le 22 février suivant. Le succès de cet opéra n'est décidé qu'à la troisième représentation. Le second acte d'*Atys* fait le plus grand honneur à ce maître. C'était encore un livret de Quinault, arrangé, coupé, rajusté, réduit en trois actes par Marmontel. On avait attaqué le nouveau livret de *Roland* ; les littérateurs poussèrent les hauts cris quand le coupable se fut montré relaps en traitant le drame d'*Atys* avec la même irrévérence. Les tragédies lyriques de Quinault ! les modèles, les chefs-d'œuvre du genre que Voltaire venait de porter aux nues par la seule raison que Despréaux les avait conspués.

Vous leur fîtes, seigneur,
En les *taillant* beaucoup d'honneur.

Voilà ce qu'il fallait dire à l'arrangeur, au lieu de l'acca-

bler d'injures. Avant Marmontel, personne, en France, ne s'était douté que le vers français dût être mesuré quand on le destinait à la musique. Piccinni, dès long-temps accoutumé aux strophes harmonieuses et cadencées de Métastase, n'aurait jamais pu lier une mélodie régulière, noble ou gracieuse, aux pitoyables bouts-rimés de Quinault, de Voltaire, de Bernard, et de tous les fabricateurs de livrets de ce temps. Piccinni fit comprendre à son associé qu'une musique rhythmée et mesurée exigeait impérieusement que les vers qu'elle devait chanter fussent soumis aux lois du rhythme et de la mesure. Piccinni donna des modèles à son faiseur, et Marmontel apprit enfin à faire des vers lyriques, des vers que l'on pouvait réciter mélodieusement, sans offenser une oreille délicate, et sans altérer les contours de la phrase musicale. Voici les paroles du premier air chanté par Atys :

Brulé — d'une flamme
Qui fit — mon malheur,
Faut-il — dans mon ame
Cacher — ma douleur ?
Faut-il — que j'expire
Victi — me du sort ?
Sans mê — me oser dire
Qui cau — se ma mort.

Le rhythme de ces vers est parfaitement suivi, les repos s'y trouvent symétriquement placés après le second et le troisième pied. Ces vers sont à rimes alternatives ; on a reconnu que les couplets de trois vers féminins, suivis d'un quatrième à rime dure, étaient infiniment plus favorables pour la mélodie ; mais cette découverte s'est faite récemment. Les Italiens se servaient alors de la rime alternative ; elle est employée presque toujours par Métastase, et certes Marmontel ne pouvait se régler sur un meilleur modèle.

Ne giorni tuoi felici
Ricorda ti di me,
Perchè cosi mi dici,
Anima mia, perchè ?

Je pourrais citer une infinité d'exemples de la même espèce.

Ce qu'il y a de singulier, de burlesque, c'est la méprise de certains admirateurs de Quinault. Pour exalter le mérite de leur patron, pour le justifier du reproche qu'on lui a fait de manquer de cadence et de rhythme dans ses vers prétendus lyriques, ces prôneurs maladroits ont cité naïvement les stances ajoutées dans ses opéras par Marmontel. Je pourrais signaler ici des livres dans lesquels cette bévue se reproduit plus d'une fois.

Le brillant succès d'*Atys* donna de l'humeur à Gluck; il écrivit de Vienne à Chabanon pour se plaindre de la négligence que l'on mettait dans l'exécution de ses opéras, qui, en moins de six ans, avaient rapporté 1,600,000 livres à la direction. On se hâta de jouer deux de ses ouvrages pour la capitation des acteurs.

L'Opéra craignait alors de perdre Mlle Théodore, jeune et jolie danseuse, talent précieux, actrice d'une sagesse reconnue. Elle voulait se retirer, elle avait beaucoup d'affection pour Dauberval, très-flatté sans doute de cette préférence, mais peu disposé à signer un contrat de mariage que la belle s'obstinait à lui présenter. Mlle Théodore se faisait remarquer aussi par son instruction, ses connaissances littéraires, une manière de penser libre, ferme et philosophique. Avant d'entrer à l'Opéra, cette virtuose écrivit à J.-J. Rousseau pour lui demander des instructions sur la manière de s'y conduire. Le philosophe répondit à la danseuse que, malgré sa bonne volonté de la satisfaire, il ne pouvait lui donner de conseils; que fort embarrassé pour son propre compte, bien qu'il ne fût pas dans une carrière aussi glissante, il n'était pas en état de la diriger dans celle qu'elle avait choisie, et qui était infiniment plus périlleuse. Mlle Théodore ne quitta point le théâtre, elle y devint Mme Dauberval.

Par un arrêt du conseil du 17 mars 1780, le roi retire à la ville de Paris la concession du privilége de l'Opéra, lui laissant à payer les dettes de ce théâtre, qui s'élevaient à plus de 200,000 livres, ainsi que 112,000 livres de pen-

sions viagères. Par une contradiction assez singulière, on fait pourtant dire au roi, dans le préambule de cet arrêt, qu'il n'est pas juste que les octrois de la ville, payés indistinctement par tous ses habitants, servent à subvenir aux frais des amusements de la classe la plus aisée.

Le secrétaire d'état du département de Paris continue d'avoir la haute police de l'Opéra, et M. Necker, conjointement avec lui, règle les dépenses comme directeur-général des finances. Le sieur de La Ferté, ancien intendant des Menus-Plaisirs, commissaire de Sa Majesté représente M. Amelot, et Berton reprend la direction générale de l'Académie royale de Musique, pour la gouverner avec pleine et entière autorité sous les supérieurs dénommés. Le roi donne 150,000 livres par an à l'Opéra, et lui abandonne les décorations et les costumes des Menus, évalués à 1,500,000 livres, à condition que l'Académie royale jouera douze fois par an à Versailles, à Fontainebleau.

Le prix du billet de parterre fut alors augmenté de 8 sous, et porté à 48 sous pour l'Opéra. Celui du billet de parterre de la Comédie Française et de la Comédie Italienne fut élevé, dans les mêmes proportions, à 24 sous.

Beaumarchais se fâche tout de bon avec les Comédiens-Français, les intimide et les amène à compter avec lui pour ses honoraires du *Barbier de Séville.* Fier de cet avantage, il convoque tous les auteurs, les réunit chez lui, et leur fait connaître dans le plus grand détail tout ce qu'il vient d'opérer pour l'amélioration de leurs finances. Il leur annonce que le compte réglé pour son *Barbier de Séville* sera désormais le modèle de tout compte pareil. Ce récit produit un vif enthousiasme dans l'assemblée; des actions de grâces sont rendues au spirituel amphytrion; on porte sa santé; dans un délire de tendresse bachique, on l'embrasse, on le qualifie d'homme admirable, d'homme de génie, de bienfaiteur des lettres; on opine par acclamation et on lui vote une statue. Les droits d'auteur sont établis d'une manière régulière le 15 avril 1780.

Voici comment les rôles étaient partagés à l'Académie royale de Musique. Mlle Levasseur avait les grands rôles de

princesses, tels qu'Iphigénie en Tauride, Alceste, Armide; Mlle Laguerre, ceux qui exigeaient plus de charme et de douceur, tels qu'Iphigénie en Aulide, Angélique. — Eurydice, Égée, appartenaient à Mlle Beaumesnil, en possession de l'emploi des bergères. Sa jolie figure, sa voix légère, mais faible, sa finesse, son intelligence, l'habitude qu'elle avait du théâtre, la faisaient briller dans une position secondaire. Mlle Duplan tenait les rôles de grande représentation; sa haute taille, son extérieur imposant, la vigueur de son organe, lui marquaient sa place parmi les reines et les déesses. On réservait Mlle Durancy pour les rôles de grand caractère qui réclamaient une actrice douée d'une ame énergique, d'une intelligence profonde et de la connaissance de tous les moyens tragiques. J'ai déjà dit que Mlle Durancy avait fait ses premières armes à la Comédie-Française; le rôle d'Ernelinde fit sa réputation à l'Opéra; celui de Clytemnestre lui fit aussi beaucoup d'honneur.

Oreste, Hercule, Agamemnon, tous les rôles de rois, de héros, appartenant à la première basse, étaient dans le domaine de Larrivée. Moreau le doublait : il était, en outre, chargé des rôles du même genre et d'un ordre inférieur, comme Thoas, Arcalaüs, Célénus. Durand représentait les grands-prêtres. Tout ce qui exigeait un chanteur habile, une voix flexible, séduisante, une exécution brillante, formait l'emploi de Legros, première haute-contre. Lainez, sans sortir de sa qualité de double de cet acteur, tenait en chef tous les jeunes rôles de haute-contre, pour lesquels il fallait une figure agréable, une taille svelte, élégante, et les talents du comédien que Lainez possédait déjà à un degré éminent.

Ce personnel était complet; il pouvait faire face à tous les caractères dramatiques. Mme Saint-Huberti n'était pas encore sortie des rangs de coryphées.

Berton ne jouit pas long-temps de sa nouvelle charge. Le dimanche 7 mai, jour de la première représentation de *Castor et Pollux*, dont il avait surveillé la reprise avec un soin et une activité extraordinaires, ce directeur-général de l'Académie de Musique voulut conduire l'orchestre, et s'é-

chauffa de telle manière, que le soir même il fut atteint d'une fluxion de poitrine, dont il mourut sept jours après. Ce Berton (Pierre-Montan), que Gluck affectionnait beaucoup, et qu'il chargea plus d'une fois de la composition de divers fragments de ses opéras, tels que le dénouement d'*Iphigénie en Aulide,* les divertissements de *Cythère assiégée,* est le père de M. Berton (Henri-Montan), aujourd'hui membre de l'Institut. On voit que le prénom de Montan est depuis plus d'un siècle dans la famille de ces compositeurs. Un grand nombre de musiciens s'étaient imaginé que Berton s'était donné ce surnom après le succès de *Montano et Stéphanie.* Une jeune actrice, qui obtint de nombreux triomphes à Bordeaux dans le rôle de Stéphanie, changea son nom, obscur encore, contre celui de Montano. Nous l'avons entendue ensuite à l'Odéon. La mort de Berton laissa l'Académie royale de Musique sans directeur, et priva son orchestre d'un chef très-habile, dont l'intelligence, le talent, avaient fait faire déjà des progrès immenses à nos symphonistes dans l'exécution de la musique dramatique. Dauvergne lui succède, mais on lui adjoint Gossec comme sous-directeur; on reconnut qu'il fallait deux hommes pour tenir convenablement la place que Berton laissait vacante. Bien plus, un comité de six membres devait sanctionner les décisions du directeur; tout devait se régler à la pluralité des voix; celle du directeur comptait pour deux. Legros, Durand, Vestris, Gardel, Dauberval, Noverre, composent cette assemblée consultative. Chacun d'eux est, en outre, chargé de quelque fonction particulière, relative à la régie de l'Opéra. Legros a l'inspection du luminaire, Durand celle des machines; Vestris veille à ce que les postes soient bien tenus et bien gardés; Gardel a le district des décorations, Dauberval celui des costumes; Noverre, enfin, préside à la rentrée des contributions que les danses des autres spectacles doivent à l'Académie royale. Tout ce qui tient à la musique regarde spécialement le directeur.

Les habitués de l'Opéra les plus passionnés pour la danse ouvrirent une souscription qui fut remplie à l'instant. Son objet était d'élever cinq petites statues, jolis ornements de

boudoirs, aux cinq danseuses les plus parfaites de ce théâtre. Mlle Guimard fut représentée en Terpsichore; Mlle Heinel en nymphe; Mlle Théodore en bergère; Mlles Allard et Peslin reçurent la pose et les attributs des bacchantes. Les souscripteurs chargèrent le sculpteur Machy de l'exécution de ces statuettes, de huit pouces de haut et moulées en talc. D'après la description que je donne ici, tel amateur de curiosités qui possède une bergère, une bacchante, une Terpsychore en miniature, pourra reconnaître en elles des virtuoses de notre Opéra.

Marmontel arrangeait les opéras de Quinault; d'autres arrangeurs, ayant Guillard à leur tête, exploitent une autre mine, et coupent, mutilent les plus belles tragédies de Racine et de Corneille pour en fabriquer des livrets d'opéras. Après *Iphigénie en Aulide*, voici venir *Andromaque*. Cette fois, ce n'est pas Gluck qui marche de compagnie avec Racine. Grétry veut faire chanter les héros grecs; mais le parterre, qui tant de fois avait porté aux nues le talent et l'esprit du faiseur d'opéras-comiques, rit au nez de son Oreste furieux, et se permit de siffler impitoyablement le massacre de Pyrrhus que l'on avait représenté sur la scène, au lieu de le faire conter en récitatif.

C'est un Lyonnais, ayant nom Pitra, qui avait arrangé le livret d'*Andromaque;* il fut chansonné comme les autres.

On proclame à Vaugirard
Pitra, Morel et Suard;
Le *Mercure* élève au ciel
Pitra, Suard et Morel;
Mais on berne à l'Opéra
Suard, Morel et Pitra.

Écho et Narcisse, rajusté, tombe une seconde fois, le 8 août 1780; le charme de la voix de Mlle Laguerre, jouant de rôle d'Écho, ne peut sauver cette nouvelle disgrace à l'opéra de Gluck. Le chœur final est de nouveau salué par des applaudissements; on le fait répéter. La troisième représentation de cet ouvrage ne produit que 600 livres.

Le comte d'Estaing, de retour à Paris après la conquête de la Grenade, assiste à la quarante-deuxième représentation d'*Iphigénie en Tauride*, dans la loge du duc de Chartres; une fanfare guerrière éclate avec les applaudissements du public. Ces transports d'enthousiasme redoublent pendant le triomphe de Jason dans le ballet de *Médée*, qui terminait le spectacle; Dauberval présente sa couronne de laurier au comte d'Estaing, et la laisse tomber aux pieds du vainqueur des Anglais.

Me permettrez-vous de conter ce qu'il advint à trois danseuses figurantes de l'Opéra, qui, par une belle soirée d'été, firent la partie de souper au bois de Boulogne avec un maître des requêtes au parlement, M. de Clugny, et MM. Amelot et de Sartines, fils de ministres. M. de Clugny était passionnément épris de Mlle Ville, qui avait pour amant en sous-ordre Nivelon, joli danseur, qu'elle préférait infiniment au fils de l'ancien contrôleur-général. Le danseur, non moins amoureux, instruit du complot galant, se met à la poursuite de son infidèle, et l'atteint au bois de Boulogne, où elle était déjà avec les demoiselles Urbain et Camille, qui devaient compléter le sextuor en figurant au souper. Nivelon parle avec tant d'éloquence et harangue si bien sa maîtresse, qu'il la détermine à ne point aller au rendez-vous. Vestris et Laurent, ses camarades, l'avaient accompagné pour ne pas l'abandonner à son désespoir. On trouve très-plaisant de faire croquer le marmot aux trois robins, tous les trois fils de ministres, tandis qu'on soupera, qu'on s'amusera dans le bois. La gaieté renaît; Vestris et Laurent engagent aussi les demoiselles Urbain et Camille à rester avec eux. On commande le souper chez un traiteur de Passy, pour n'être point en concurrence avec les robins, qui devaient s'arrêter à la porte Maillot. Après le repas, on revient au bois, et l'on se met à deviser, à folâtrer sur l'herbe.

Cependant Amelot, Sartines, Clugny surtout, s'impatientaient. Les deux premiers, pressés par la faim, demandent le souper à grands cris, et font servir. Pendant le repas, ils cherchent à distraire Clugny qui ne mange pas, et, ne

pouvant y parvenir, finissent par se moquer de lui. Le souper fait, les convives, désappointés, vont prendre le frais dans le bois. Tout en cheminant, ils entendent des éclats de rire qui excitent leur curiosité ; ils approchent : quel coup de foudre pour le tendre Clugny ! Plus de doute, c'est la voix de la perfide, la voix de Mlle Ville qu'il vient d'entendre. Il ordonne à son laquais et aux autres qui suivaient d'aller quérir leurs flambeaux ; puis, cernant avec précaution le lieu de la scène, on enveloppe et l'on reconnaît les trois groupes. Clugny, furieux, apostrophe Mlle Ville dans les termes les plus durs et les plus méprisants. Nivelon, son chevalier, veut la défendre ; le robin commande à ses gens de le saisir, et lui casse sa canne sur les épaules. Amelot et Sartines applaudissent, Vestris et Laurent gardent une entière neutralité ; les deux membres du parlement n'étaient point amoureux, et ne se souciaient en aucune manière de punir l'offense que les demoiselles Urbain et Camille leur avaient faite. Nivelon ne perd pas la tête ; tout éreinté qu'il est, il remonte en voiture avec ses camarades, vient faire sa déposition chez un commissaire ; Vestris et Laurent la signent comme témoins. L'affaire était grave ; on l'assoupit à force d'argent. Elle fit assez de bruit pour arriver aux oreilles du roi, qui exila Clugny, et lui ordonna de vendre sa charge de maître des requêtes. Amelot et Sartines reçurent une vigoureuse semonce de leurs pères. Le parlement ne dit rien, il aurait eu trop à faire ; soixante de ses membres n'avaient pas une conduite plus régulière.

Persée, de Quinault, réduit en trois actes par Marmontel, remis en musique par Philidor, tombe le 28 octobre 1780. Mlle Durancy, chargée du rôle de Méduse, se livre à de tels emportements, fait des efforts tellement exagérés, qu'elle meurt âgée à peine de vingt-un ans ; on l'enterre le 30 décembre. Fille de Mme Darimatel, virtuose des théâtres de la Foire, Mlle Durancy était fort laide, sa voix était désagréable ; elle ne dut ses succès qu'à son talent de tragédienne. Lekain voulait la retenir à la Comédie-Française.

Le Seigneur bienfaisant, opéra en trois actes de Rochon de Chabannes, musique de Floquet, ouvrage d'une étrange

platitude sous tousles rapports, réussit parfaitement, le 18 décembre suivant. La seule chose à remarquer à l'occasion de cet opéra, c'est que Lays s'y montra dans le rôle du bailli, que Durand avait fort mal chanté à la première représentation. Lays assura le succès de la pièce : il avait débuté l'année précédente avec assez d'éclat pour mériter tout d'abord la confiance des auteurs. Lays avait alors vingt-deux ans ; sa voix était un baryton d'une richesse, d'une sonorité prodigieuses ; il se signala bientôt en exécutant la partie d'Oreste, de l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck.

Mme Saint-Huberti créa le rôle de Lise dans le nouvel opéra de Floquet, et mit tant de chaleur et d'expression dans la scène du désespoir, qu'elle donna des inquiétudes pour sa santé.

On fit cette épigramme à propos du *Seigneur bienfaisant :*

Vit-on jamais opéra si méchant ?
Musique et vers, tout en est détestable,
Disait tout haut un critique tranchant.
Mais comme en tout il faut être équitable,
Pour moi, j'y trouve un tableau très-touchant,
De beaux habits, un ballet agréable ;
Bref, retranchez le poème et le chant,
On en peut faire un opéra passable.

Le 23 janvier 1781, première représentation d'*Iphigénie en Tauride,* opéra en trois actes, paroles de Dubreuil, musique de Piccinni, dont j'ai déjà parlé. On voit que ce musicien avait retardé le plus possible l'exhibition de cet ouvrage ; qu'il avait même fait marcher *Atys* avant cette *Iphigénie en Tauride,* destinée à lutter contre sa formidable rivale. Mlle Laguerre jouait le rôle d'Iphigénie. A la seconde représentation de cet opéra, la cantatrice, voulant donner aux discours de la prêtresse de Diane toute l'énergie qu'ils réclamaient, s'abreuva plus largement qu'à l'ordinaire. Le vin mousseux était la colophane qu'elle passait à son gosier avant d'attaquer chaque scène. Le public s'aperçut que la prêtresse n'était pas ferme sur ses jambes, et Sophie Ar-

nould dit à ses voisins du balcon : « Ce n'est pas Iphigénie en Tauride que vous voyez, c'est Iphigénie en Champagne. » L'ivresse de Mlle Laguerre fit de tels progrès d'un acte à l'autre, que la prêtresse finit par balbutier et tomba dans les bras de ses confidentes. Le scandale fut grand. Mlle Laguerre reçut l'ordre de se rendre au For-l'Évêque pour y passer quinze jours en expiation du mauvais exemple qu'elle avait donné aux basses des chœurs, aux trombonistes de l'orchestre, dont les excès en beuverie étaient l'objet de réprimandes quotidiennes.

La prison de l'actrice n'était pas gardée avec une sévérité trop cruelle. Billets doux y pouvaient entrer : il était loisible aux galants de s'y rendre pour consoler la charmante Érigone ; mais tous paniers d'osier, toutes caisses fermées étaient consignés à la porte, et ces mêmes galants se voyaient forcés de vider leurs poches en entrant. L'amour rend ingénieux, et deux bouteilles de tisane champenoise eussent admirablement attendri le cœur de la prêtresse captive. Cette contrebande devait être empêchée ; une surveillance active déjoua les complots des fraudeurs. Le service de l'Opéra n'était point interrompu ; l'oiseau sortait de sa cage pour aller chanter, on l'y ramenait après. Deux jours d'abstinence avaient dissipé les fumées de la liqueur traîtresse. Mlle Laguerre, à jeun, fut rendue à la scène pour la troisième représentation d'*Iphigénie en Tauride.* Le public l'accueillit avec amour ; quand elle dit ces vers :

O jour fatal que je voulais en vain
Ne pas compter parmi ceux de ma vie !

des applaudissements frénétiques éclatèrent,

Tout Paris pour Chimène eut le cœur de Rodrigue ;

les mouchoirs blancs s'agitèrent de toutes parts ; et tandis que l'assemblée entière demandait grâce pour son actrice chérie, des princes sollicitaient la même faveur auprès du ministre. Mlle Laguerre fut ramenée en triomphe à son hô-

tel; un souper magnifique s'y trouva servi comme par enchantement. La virtuose en fit les honneurs avec une grâce charmante, une grâce à rendre Hébé jalouse, à faire crever de dépit Ganymède et tous les échansons du souverain des dieux de l'Olympe et de l'Opéra. Sa mésaventure était trop récente pour qu'elle n'en gardât point un cruel souvenir. Comme don Juan, Mlle Laguerre songeait à s'amender; aussi ordonna-t-elle impérieusement à ses convives de suivre le régime qu'elle s'était imposé : treize verres de vin de Champagne, pas davantage, treize verres en l'honneur des treize jours de prison dont le zèle de ses admirateurs venait de la sauver.

Les deux Vestris étaient à Londres en congé. Le 22 février l'affiche annonçait une représentation au bénéfice d'Auguste Vestris, qui devait y danser les pas que le public affectionnait le plus. Le célèbre orateur Burke devait faire ce jour-là au parlement lecture de son fameux bill économique. Lord Nugent, fou de musique et de danse, proposa de remettre cette lecture; et, pour ne pas donner un motif aussi futile que celui qu'il avait en tête, il représenta que c'était un jour de jeûne pour le royaume. Burke ne fut pas dupe de son excuse, et, pour la faire rejeter, en dévoila l'objet. Cette révélation eut un résultat tout différent de celui qu'il en attendait. Beaucoup de lords, qui n'aimaient pas moins le talent de Vestris, et qui ne se doutaient pas de la coïncidence de sa représentation avec la séance du parlement, furent charmés d'en être avertis, et se rangèrent sur-le-champ du côté du lord *dilettante*. La remise proposée par Nugent passa à la pluralité de trente-trois voix. Ainsi les séances du parlement furent suspendues pour voir danser Vestris, et cela, pendant la crise la plus importante où le peuple anglais se fût trouvé depuis deux siècles. Le père Vestris, qui se plaçait au premier rang des plus grands hommes de l'époque, et ne voyait à sa suite que Voltaire et le roi de Prusse, revint à Paris tout fier de se voir revivre dans un rejeton déjà si précieux à l'Europe.

Durand, seconde basse, et Mlle Beaumesnil quittent l'Opéra en avril 1781. Mlle Allard, grosse, courte et tant soit

peu vieille, reçoit son congé, pour faire place aux jeunes postulantes. Début de Mlle Buret cadette dans *le Devin du village*. On applaudit sa voix légère et flexible dans l'air de Bertoni, que l'on a substitué à celui de J.-J. Rousseau. Mlle Buret est engagée, et l'Opéra lui donne 4,000 livres d'appointements.

La révolution que Gluck opéra dans la musique française frappa de mort tous les anciens ouvrages ; le dépôt immense des partitions qui composaient la bibliothèque de l'Académie royale devint tout-à-fait inutile. Il fallut songer à former un nouveau répertoire ; pour y parvenir d'une manière plus prompte et plus certaine dans ses résultats, on augmenta les encouragements accordés aux auteurs.

Déjà, par un réglement du 30 mars 1776, le roi accordait, soit au poète, soit au musicien, ayant composé un ouvrage qui remplissait la durée du spectacle :

200 livres pour chacune des vingt premières représentations ;

150 livres pour chacune des dix suivantes ;

100 livres pour chacune des autres, jusques et compris la quarantième ; et dans le cas où le nombre des représentations excéderait *sans interruption* celui de quarante, une gratification de 500 livres était la récompense de ce succès.

Les auteurs recevaient chacun, pour une pièce en un acte :

80 livres pour chacune des vingt premières représentations ;

60 pour chacune des dix suivantes ;

50 pour dix autres qui avaient lieu sans interruption jusqu'à la quarantième. Ce nombre fatal une fois passé, tout appartenait à l'Académie royale de musique, et les auteurs n'avaient plus rien à prétendre.

Le roi laissait à l'administration la faculté d'interrompre les représentations de chaque ouvrage quand elle le jugeait à propos. Ces interruptions, faites avec perfidie, privaient bien souvent les auteurs d'une bonne part de leurs droits.

L'édition du livret, qui auparavant appartenait à l'Académie, devient la propriété de l'auteur, pour la première

mise au théâtre seulement, à la charge par lui de fournir gratis cinq cents exemplaires à l'administration pour les distributions ordinaires.

Les auteurs qui auront écrit trois grands ouvrages, dont le succès aura été assez grand pour les faire remettre au théâtre, jouiront l'un et l'autre d'une pension viagère de 1000 livres, qui sera augmentée de 500 livres après les deux ouvrages suivants, et de 100 livres pour le sixième.

Trois actes séparés seront comptés pour un grand ouvrage.

De plus, le roi accorde aux auteurs, pour les trois grands opéras nouveaux qu'ils donneront, à compter du 1er mai 1781, sans que cela puisse avoir d'effet rétroactif pour ceux déjà joués, une rétribution de 60 livres, toute leur vie durant, à toutes les représentations qui en seraient données passé la quarantième, et 20 livres de même pour ceux en un acte.

Mon père était à Paris depuis peu de temps; amateur passionné de musique, il suivait assidument les représentations de l'Opéra. Le 8 juin 1781, il sort de ce théâtre, après avoir vu jouer *Orphée*, et rentre à l'hôtel du baron d'Oppède, chez lequel il logeait, rue Rousselet, près des Invalides. Quand il a conté dans le plus grand détail ce qu'il a vu, quand il a parlé avec transport des beautés de l'œuvre de Gluck et des jouissances qu'il lui a fait éprouver, il dit bonsoir à la compagnie et monte pour se coucher. En ouvrant la porte de sa chambre, il voit une clarté brillante; le flambeau qu'il tenait en main est complètement effacé par l'éclat des rayons lumineux qui venaient du dehors. Mon père descend avec rapidité, rentre au salon, tout joyeux de la découverte qu'il venait de faire, et se hâte d'inviter la famille d'Oppède à monter pour jouir d'un spectacle magnifique, pour admirer une aurore boréale, plus belle encore que celle qui naguère avait émerveillé Paris. Tout le monde accourt, et le baron dit à l'instant : « Ce n'est point une aurore boréale, mais un incendie; le faisceau de lumière vient du côté du Palais-Royal; c'est l'Opéra qui brûle. » La violence du feu était si grande, et la clarté si vive, qu'à cette distance on pouvait lire une let-

tre dans l'intérieur des appartements, à la lueur de l'incendie.

L'acte de *Coronis* terminait le spectacle. A la fin du divertissement, qui était fort long, un des chefs de la danse s'étant aperçu qu'une toile brûlait, eut la présence d'esprit de faire baisser le rideau sans attendre que le ballet fût achevé. Le public trouva le ballet un peu court, et ne fit aucune observation sur cette fin précipitée. Les spectateurs sortirent sans effroi, sans obstacle et sans désordre ; ils ignoraient ce qui se passait sur la scène. Cette toile enflammée était une frise. On demanda de l'eau, il n'y en avait pas ; on cria de couper les cordes qui tenaient à cette frise, on ne le fit que d'un côté. La toile alors, prenant la position perpendiculaire, donna plus d'aliment à la flamme, qui, embrassant le rideau du fond, parvint au centre, et se communiqua à toutes les frises avec une incroyable vitesse. Tout secours devint alors inutile, et les gens de service, les acteurs, témoins de cette scène de désolation, repoussés par la fumée, cherchèrent leur salut dans la fuite.

Les flammes gagnèrent toute la salle ; à une vapeur épaisse et noire succéda une colonne de feu de trois cents pieds de haut. La charpente de l'édifice ne tomba que vers neuf heures et demie ; en s'affaissant, elle vint redoubler encore la violence de l'incendie. Par bonheur, il pleuvait, le vent était très-faible, et bien que le feu eût pris plus d'une fois au comble des bâtiments de la cour des Fontaines et à ceux du grand escalier du Palais-Royal, les pompiers parvinrent à l'éteindre. C'était un horrible spectacle : dans les rues adjacentes, et même un peu éloignées, ce fut une grêle de brandons, de flammèches, d'étincelles, pendant plusieurs heures. Vingt-un cadavres furent trouvés dans les décombres. Le feu brûlait encore dans les dessous sept jours après ; et c'était un objet de terreur pour tout le voisinage : on s'imaginait que la provision de poudre, destinée aux effets de pyrotechnie, était déposée dans ces cavités profondes, et devait à chaque instant s'enflammer et faire sauter le quartier.

Les bustes de Rameau, de Quinault, placés dans le grand

escalier, tombèrent et furent brisés ; ceux de Gluck et de Lulli restèrent debout. Cette salle, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne, brûlée en 1763, n'a servi que pendant onze ans. Comme c'est toujours après le mal que l'on songe au remède, on essaya sur les bâtiments de la Comédie-Italienne la manœuvre d'une pompe que l'on regardait comme infaillible en pareille circonstance.

La salle des Tuileries ne pouvait recevoir l'Opéra sans être à peu près reconstruite. Les concerts exécutés par l'Académie royale de musique, les représentations qu'elle donna dans salle des Menus-Plaisirs, beaucoup trop étroite, ne convenaient pas plus à l'administration qu'au public. Des actes d'opéra, de petits ballets, y furent essayés ; c'est là que l'on représenta *l'inconnue persécutée*, opéra traduit de l'italien, musique d'Anfossi. Le programme d'un de ces concerts annonçait un air italien de Gluck. Au moment où l'orchestre en attaquait la ritournelle, tous les piccinnistes désertèrent la salle. Les partisans de Gluck avaient le champ libre ; ils applaudirent avec fureur l'air italien, le firent répéter, et coururent au foyer jouir de leur triomphe. Il fut de courte durée, et s'évanouit au bruit des éclats de rire de leurs adversaires : l'air était de Jomelli. Le rédacteur de l'affiche avait substitué le nom de Gluck à celui du maître italien pour amener ce débat dramatique, dont l'influence présentait quelque avantage pour la recette.

On se souvenait qu'il avait fallu plusieurs années pour construire la salle qui venait d'être brûlée ; priver la capitale de son théâtre favori pendant l'hiver, était un grave inconvénient sous plus d'un rapport ; il fut décidé que l'on bâtirait une salle provisoire sur le boulevart, à droite de la Porte-Saint-Martin. L'architecte Lenoir s'engagea, pour 200,000 livres, à construire, sur ce terrain qui lui appartenait, une salle à quatre rangs de loges, avec les dimensions prescrites qui permettaient d'y faire manœuvrer les décors du magasin, et de la livrer terminée de manière que l'on y pût donner la première représentation le 5 octobre suivant.

Iphigénie en Tauride de Gluck est exécutée à Trianon ;

ce spectacle fait partie d'une des fêtes données à l'empereur Joseph II. La reine dressait la liste des personnes admises à ces représentations, elle les recevait à la porte et les faisait placer. Après l'opéra, il y eut bal et illumination générale. Un autre personnage de distinction, bien plus intéressant pour nous qu'un empereur d'Allemagne, Sacchini, assistait à cette fête. Gluck avait été mis hors de combat par sa première attaque d'apoplexie; Sacchini profita de cette circonstance, et vint à Paris dans l'espoir d'y remplacer ce compositeur. *L'Olympiade* et *la Colonie*, opéras traduits, avaient déjà obtenu de brillants succès à la Comédie-Italienne et fait connaître le talent de Sacchini de la manière la plus avantageuse. A son arrivée à Versailles, ce maître témoigna le désir d'assister aux fêtes de Trianon et surtout à la représentation d'*Iphigénie en Tauride*. Il y fut introduit avec distinction; la reine et l'empereur voulurent l'avoir auprès d'eux; ils le questionnèrent pour connaître son avis sur l'ouvrage de Gluck.

— Avez-vous jamais vu d'opéra français? lui demanda l'empereur.

— Non, sire.

— Eh bien! vous allez en voir un.

Ce dialogue n'avait rien de spirituel, ni de malin. Les ennemis de Gluck en conclurent que l'empereur faisait bien peu de cas de sa musique, puisqu'il l'assimilait à la nôtre. D'autres, plus judicieux, ne donnèrent pas à ce propos une interprétation si forcée, et le prirent tout naturellement.

Marie-Antoinette résolut de fixer en France le maître italien, et chargea Amelot de lui en faire la proposition. Ce ministre, pour le mieux déterminer, le prit du côté de la gloire, et lui déclara que la sienne ne serait pas complète, s'il n'obtenait le suffrage des Parisiens. Piqué de ce discours, l'Italien lui repartit qu'il croyait être déjà assez connu, même dans cette capitale. On se rapprocha pourtant, Sacchini fit ses propositions, et le secrétaire d'état en rendit compte à la reine. 30,000 livres furent accordées à Sacchini pour la composition de trois opéras.

La nouvelle salle n'est livrée au public que le 27 octo-

bre, vingt-deux jours plus tard que l'engagement ne portait ; ce retard est causé par la construction d'un mur latéral établi pour donner plus de solidité à cet édifice. La reine était accouchée le 22 ; la naissance du dauphin fit éclater des transports de joie ; des fêtes superbes signalèrent cet événement, et l'Opéra fit son ouverture par *Adèle de Ponthieu,* opéra remis en musique par Piccinni. Cette première représentation est donnée gratis, et la solidité de la salle est éprouvée de manière à rassurer les plus timides.

Pour les Renauds, pour les Rolands,
Créer des demeures pareilles,
Trouver moyen, en aussi peu de temps,
Que tout y plaise aux yeux comme aux oreilles,
Du pays des enchantements,
C'est réaliser les merveilles.

Ce madrigal fabriqué en l'honneur de la salle de la Porte-Saint-Martin, prouve que nos anciens n'étaient pas difficiles.

Adèle de Ponthieu, de Saint-Marc, jouée d'abord en trois actes, mise ensuite en cinq actes pour Piccinni, fut bientôt réduite en trois actes, afin d'abréger l'ennui qu'elle faisait éprouver au public. Après quelques représentations, le malencontreux opéra fut réduit à rien. Un amateur curieux de voir la nouvelle salle et qui redoutait *Adèle de Ponthieu,* vint prendre un billet. On le lui donne en le prévenant que les deux premiers actes sont déjà joués. — « Tant mieux, répondit-il au grand étonnement du distributeur de billets, tant mieux, c'est toujours autant de gagné. »

Rey, second chef d'orchestre, passe au premier rang après la retraite de Francœur l'aîné ; Francœur avait pris le bâton de mesure des mains de Granier, successeur de Berton.

La troupe italienne avait été congédiée avant l'incendie. Le public n'était pas encore assez musicien pour goûter ce genre de spectacle ; des chanteurs d'un talent très-ordinaire ne pouvaient pas l'entraîner à leurs représentations. Viga-

noni, qui fit des merveilles ensuite, figurait pourtant parmi ces acteurs italiens ; mais ce ténor débutait alors dans la carrière, et ne tenait que le second rang après Caribaldi.

Colinette à la cour, imitation de *Bertodo in corte,* opéra italien, réussit en janvier 1782. Lourdet de Santerre est l'auteur du livret français ; la musique est de Grétry. C'est le premier succès que ce compositeur obtient à l'Académie royale de Musique. Grétry avait eu le bon esprit d'abandonner la tragédie pour revenir à l'opéra comique.

Gossec remet en musique le *Thésée* de Quinault, arrangé par Morel, et l'on applaudit sa nouvelle partition. Par respect pour Lulli, son prédécesseur, il conserve l'ancien air d'Égée, *Faites grâce à mon âge;* ce morceau, très-bien chanté par Larrivée qui en connaissait la tradition, est généralement admiré, le public lui donne une préférence marquée sur tout le reste. On dit que si les paroles de Quinault avaient été traitées fort légèrement par Morel, elles l'avaient été en revanche très-lourdement par le musicien.

Noverre passe en Angleterre, et son ballet de *Renaud et Armide* fait fureur à Londres.

Encore un triomphateur à l'Opéra : le marquis de La Fayette y paraît le 8 février 1782, à son retour d'Amérique ; on l'applaudit de la manière la plus éclatante, et Mlle Dorlé, qui jouait dans *Iphigénie en Aulide,* lui présente une couronne de laurier.

Viotti se fait entendre à Paris dans une petite réunion d'artistes, et charme son auditoire au point que l'archet tombe des mains de ses accompagnateurs. Ce virtuose soutient sa haute réputation au concert spirituel. Un journaliste du temps, après avoir parlé de l'exécution brillante du nouveau maître, du fini précieux de ses traits, de la suavité de ses sons dans l'*adagio,* ajoute cet éloge burlesque : « On prétend que depuis le fameux Lulli, il n'a pas paru de violon de sa force. » Mme Mara fait une explosion foudroyante en exécutant l'air de Nahmann, *Tu m'intendi.* Cette cantatrice allemande excellait dans les airs de bravoure, elle mettait beaucoup de charme et d'expression dans les morceaux d'un caractère tendre et gracieux. Elle chantait d'une ma-

nière également supérieure en allemand, en français, en italien et en anglais. C'était la Malibran de cette époque. Les amateurs parisiens formèrent bientôt deux sectes en faveur de Mme Mara et de Mme Todi, sa très-digne rivale. Elles faisaient l'ornement du concert spirituel. — Quelle est la meilleure des deux? — C'est la Mara. — C'est bien Todi (c'est bientôt dit). On rapporte ce dialogue de trois habitués du concert spirituel que Legros dirigeait alors. Une ode sacrée de J.-B. Rousseau, mise en musique par Méhul, et le *Beatus vir* de Lesueur y sont fort applaudis après le *Stabat* de Haydn, 20 mars 1782. Legros donnait dix louis par soirée à Mme Mara. Mme Saint-Huberti chanta un duo d'Anfossi avec cette virtuose, et fut très-applaudie. L'épreuve était périlleuse; elle fit beaucoup d'honneur à l'actrice française, dont le crédit et la faveur augmentaient chaque jour.

C'était un parti pris, et nos faiseurs de livrets s'applaudissaient d'avoir accoutumé le public à se contenter de vieilles pièces qu'on métamorphosait en opéras. Les uns rajustaient Quinault, les autres arrangeaient Racine, Corneille, Voltaire, Crébillon. Cette pitoyable industrie faisait que l'on retrouvait sans cesse à l'Académie royale de Musique les mêmes pièces que l'on représentait à la Comédie-Française, et l'Opéra perdait ainsi tout intérêt de curiosité dramatique. Voici ce que La Harpe dit à ce sujet après avoir parlé des livrets d'*Iphigénie* et d'*Alceste* :

« Je ne finirai pas cet article sans déplorer, du moins pour l'honneur de la France, cette misérable ressource imaginée de nos jours, de livrer impitoyablement nos chefs-d'œuvre tragiques au ciseau de nos tailleurs d'opéras. Cette mode, accréditée sans réclamation, est la honte de notre littérature; et rien n'accusera plus hautement dans l'avenir la stérilité réelle de talents, mal déguisée sous la vaine abondance de tant de rapsodies, que ce dernier expédient de l'impuissance, qui trouve tout simple de s'emparer de nos plus belles tragédies, pour les réduire à des croquis informes, aussi éloignés du lyrique de Quinault que du tragique de Racine et de Corneille. Est-ce là, dira-t-on, le res-

pect qu'avait cette nation pour les ouvrages dont elle paraissait si fière, pour des monuments du génie qui étaient uniques dans le monde, pour son *Andromaque* et sa *Phèdre,* pour son *Cid* et ses *Horaces?* Elle les laissait découper en ariettes, pour en faire un objet de trafic entre des rimailleurs qui les barbouillaient de leurs mauvais vers, et des musiciens qui les chargeaient de leurs notes. Quelle turpitude! Eh! si tu veux être auteur, ne peux-tu pas, du moins, faire tout seul un mauvais opéra? Te faut-il absolument une bonne tragédie à dépecer? On reprochait à Marmontel, fort aigrement et fort mal à propos, de coudre quelques airs aux scènes de Quinault, et ces scènes n'étaient point mutilées, ni mêmes déparées par les airs que Marmontel tournait fort bien.»

Lemoine débute par *Électre* le 8 juillet 1782. Guillard en avait écrit le livret; ce sujet, éminemment tragique et d'une couleur vigoureuse et sombre, était trop au-dessus des forces de Lemoine, l'un des plus pauvres musiciens qui aient travaillé pour notre Académie royale. On remet en scène *Castor et Pollux, Aline, reine de Golconde*, et l'on s'aperçoit alors seulement que le théâtre n'a pas assez de profondeur pour le déploiement des décors. La salle est prolongée en arrière aux dépens de la rue de Bondy.

Les fragments reprennent faveur; le 26 septembre, on joue trois actes dont chacun forme une pièce entière: *Le feu,* acte pris au ballet des *Éléments* de Roy, *Ariane dans l'île de Naxos*, *Apollon et Daphné.* Edelmann compose la musique des deux premiers, et Mayer celle du troisième, qui est trouvée pitoyable. Un seul de ces actes échappe au naufrage; celui d'*Ariane,* grâce au talent de Mme Saint-Huberti. Cette virtuose se montre pour la première fois dans un rôle important et nouveau, elle s'élève au-dessus de toutes ses rivales. Sa voix puissante, mélodieuse, expressive, son jeu dramatique, vérifièrent la prédiction de Gluck. Des éclairs de ce beau talent avaient déjà brillé à la reprise de *Roland,* en août 1782.

L'Embarras des Richesses, de Lourdet de Santerre, musique de Grétry, n'obtient aucun succès. Les auteurs attri-

buent leur mésaventure aux costumes grecs adoptés pour cette pièce comique ; on la joue avec des habits français, et le résultat n'en est pas plus heureux. Mme Saint-Huberti y représente un personnage comique, Rosette, et prouve qu'elle peut réussir dans tous les genres.

Embarras d'intérêt,
Embarras dans les rôles,
Embarras de ballet,
Embarras des paroles,
Des embarras, de sorte
Que tout est embarras ;
Mais venez à la porte,
Vous n'en trouverez pas.

Garat avait chanté dans quelques salons de la capitale ; sa voix charmante, son talent tout d'instinct, avaient excité des transports unanimes. La reine voulut l'entendre, et le 12 janvier 1783, un carrosse à six chevaux vint le prendre chez lui, d'après l'invitation qu'il en avait reçue. Après avoir relayé à Sèvres, il arrive à Versailles, descend chez Mme de Polignac. Il y trouve dans l'antichambre toute la musique prête à recevoir les ordres de sa majesté ; Garat au contraire est introduit sur-le-champ. La reine était déjà arrivée et l'attendait avec le comte d'Artois, et une foule de seigneurs et de dames. Le virtuose français accompagna d'abord la reine et son frère l'empereur, qui essayèrent un duo ; il chanta seul ensuite, et quand il eut ravi cette brillante assemblée par l'expression, la vivacité, la fougue de son exécution, Marie-Antoinette lui demanda quelques facéties musicales. Garat contrefit admirablement les différentes voix de l'Opéra, celle de Legros surtout, et ce nouveau succès valut au moins le premier. Le chanteur enthousiasmé, tremblant peut-être du rôle qu'il jouait, de la bouffonnerie à laquelle il venait de se livrer, s'écria d'une manière très-naïve : — « Ah ! si mon père me voyait ici, qu'est-ce qu'il dirait ? — Monsieur, on fera en sorte qu'il n'aura pas lieu de s'en repentir, répliqua le maréchal de

Duras. » M. de Vaudreuil avait mis toute sorte de délicatesse dans son invitation, jusqu'à lui écrire que la reine l'autorisait à choisir le jour et l'heure qui lui conviendraient. Le père de Garat, célèbre avocat au parlement de Bordeaux, s'opposait de tout son pouvoir à ce que son fils suivît la carrière musicale. Son oncle le sénateur, sous l'empire, vint encore l'arrêter au moment de ses triomphes les plus brillants.

Sacchini débute à l'Académie royale de Musique par *Renaud*, ouvrage assez médiocre. C'était la vieille pièce de l'abbé Pellegrin que l'on avait rajustée. On fut si peu satisfait de cette première partition, qu'il fut question de compter 10,000 livres au musicien, et de résilier le contrat fait avec lui. Ses amis prirent sa défense avec chaleur, et Sacchini travailla sur-le-champ pour prendre sa revanche. Mlle Levasseur, chargée du rôle d'Armide, ne s'en acquitta pas mal comme actrice ; mais elle laissait beaucoup à désirer sous le rapport du chant, et sa voix aigre déplaisait au public. Mlle Levasseur abandonna le rôle d'Armide après la quatrième représentation. Mme Saint-Huberti le prit, et fit accueillir avec plus de faveur l'œuvre de Sacchini. Mlle Maillard, qui a chanté à l'Opéra, se fait connaître en jouant le rôle d'Antiope dans *Renaud*. Mlle Laguerre mourut à l'âge de vingt-huit ans ; elle s'était signalée dans *Atys* ; la partie de Sangaride fut donnée à Mlle Maillard lors de la reprise de cet opéra de Piccinni.

Et de quoi mourut-elle, cette pauvre Laguerre? Est-ce d'amour? non ; elle était bonne, très-bonne et très-compatissante ; mais elle savait se tenir en garde contre les sentiments qui brûlent à petit feu d'abord, et finissent par dévorer, consumer un cœur trop tendre, trop naïf dans ses affections. Le vin de Champagne aurait-il causé sa ruine? eh non! ce gentil breuvage n'a jamais tué personne. Un mal, épidémique alors chez les demoiselles de l'Opéra, mal qui mit en sépulture la jolie, l'opulente Cléophile, que La Harpe assiégeait de ses vers amoureux, mal qu'un ténor fameux appelait anti-social, et qui rendait les femmes misanthropes, vint la frapper dans toute la force de son âge et de son ta-

lent. La séduisante Laguerre perdit les roses de son teint, les formes gracieuses de sa taille, le feu scintillant de son regard. Une mélancolie affreuse s'empare de son ame; adieu talents, beauté, jours de plaisir et de brillante folie! Elle expire, l'infortunée! et de tous ses trésors prodigués, gaspillés avec un inconcevable délire, il ne reste que deux millions, abandonnés à des cousins qui pleurent sur sa tombe!

Le bel état que celui d'actrice de l'Académie royale de Musique en 1780! Cette même Académie se montrait cependant bien peu libérale envers ses premiers sujets. Mille écus d'appointements, c'est peu de chose, dira-t-on, mais avec de l'ordre et de l'économie... oui, de l'économie, et ce que je viens de conter ne me fera pas rayer cet mot. Mlle Laguerre était partie de bien bas; comme plusieurs de ses rivales, c'est à la lueur peu brillante des réverbères qu'elle fit ses premières armes; c'est au coin d'une borne qu'elle déploya d'abord les séductions de sa voix mélodieuse et persuasive. Elle savait le prix de l'argent alors, et le savait si bien, qu'elle avait horreur d'en donner. Jamais elle ne délia sa bourse pour payer le cocher de fiacre chargé de voiturer sa personne. Farinelli, qui depuis fut ministre, acquittait les mémoires de son tailleur avec une cavatine; Mlle Laguerre ne connaissait pas encore cette monnaie, et pourtant ses cochers, exerçant pour elle en amateurs, étaient enchantés, ravis, et ne réclamaient pas même le pourboire.

En juillet 1783, l'administration de l'Opéra voulut mettre à profit les jours de la semaine où ses acteurs se reposaient; elle imagina de donner des *après-soupers,* fêtes composées de sérénades exécutées dans la salle et d'un bal où l'on pouvait aller masqué. Une pauvre musique, point de voix, une atmosphère brûlante, empestée, au lieu de l'air frais et pur que semblait annoncer le mot sérénade, voilà ce que le public trouva et ce qu'il ne fut plus tenté d'aller chercher à l'Opéra. Ce divertissement ne coûtait que 3 livres.

La Rosière, ballet pantomime de Gardel, réussit com-

plètement; Vestris et Mlle Guimard y font des prodiges.

Alexandre aux Indes, opéra de Morel, musique de Méreaux, n'a de remarquable que les évolutions exécutées sur la scène par cent cinquante soldats du régiment de Biron. Un amateur, après avoir fait remarquer la platitude des paroles et les plagiats du musicien, dit que la pièce était d'*Inde*, et la musique en *Macédoine*.

Le 1er décembre 1783, triomphe de Piccinni; son opéra de *Didon*, qui avait déjà fait fureur à la cour, est accueilli avec enthousiasme par le public parisien. Mme Saint-Huberti joue et chante à merveille le rôle de Didon, si touchant et si passionné, et se place au rang suprême qu'elle a tenu trop peu de temps à l'Opéra. Cette cantatrice était allée faire une tournée en Provence, on l'accueillit avec transport. Le congé de la virtuose favorite de Piccinni, son absence, n'avaient pas interrompu les répétitions de *Didon*, qui était à l'étude lors de son départ; une autre actrice y figurait et chantait la partie à sa place. A son retour à Paris, Mme Saint-Huberti écrivit la lettre suivante à M. Grégoire, à Aix. Je la copie sur l'autographe, portant la date du 18 novembre 1783.

« Enchantée de votre souvenir; vous ne pouvez me flatter davantage qu'en me faisant accroire que l'on peut désirer de me revoir à Aix et à Marseille. Jugez combien je suis sensible au succès que j'ai obtenu dans votre pays, puisque je désire d'y retourner.

« La chaleur de votre aimable pays m'a occasioné un rhume si violent, que je m'en ressens encore. Mais il m'a fallu aller à Fontainebleau jouer *Didon*, qui a eu un succès fou. Le roi a bien voulu penser lui-même à augmenter ma pension d'après la satisfaction qu'il a témoignée en me voyant jouer le rôle (1).

« On donne aujourd'hui *le Cid* de Sacchini; c'est une musique enchanteresse. Vous qui la cultivez et qui l'aimez,

(1) Cette pension de 1,000 livres est portée à 1,500 livres; Louis XVI accorde en outre à Mme Saint-Huberti 500 livres de pension sur sa cassette.

vous allez achever de devenir fou (de la musique s'entend), j'y joue ce soir.

« Le rôle de Didon étant fait pour moi, pour mes moyens, et étant le seul rôle très-intéressant dans cette pièce, il sera impossible de la donner sans l'avoir vue représenter (1). Cela a l'air de l'amour-propre ; mais je vais vous expliquer ce qui en est. Le rôle de Didon *est tout jeu;* le récitatif en est si bien fait, qu'il est impossible de le chanter.

« Un monde infini avait entendu les répétitions générales de *Didon*, et avait jugé que c'était un des plus mauvais ouvrages de Piccinni. Cet homme se consolait en disant : Laissez arriver ma Didon. A la première répétition que j'en ai faite, on dit : Ah! ah! mais il a refait la majeure partie de son opéra (et il n'y avait que quatre jours d'intervalle). Piccinni entendit cela et dit: Non, messieurs, je n'ai rien changé au rôle, mais on jouait *Didon* sans Didon. Enfin, c'est la seule pièce jusqu'à présent, à Fontainebleau, qui ait fait plaisir au roi. Il l'a fait jouer trois fois, lui qui avait l'opéra en horreur.

« Je répondrais presque que *Chimène* fera aussi grand plaisir. Le poëme n'est pas aussi intéressant, vu que la chevalerie française n'est plus à grand degré d'enthousiasme; mais la musique est délicieuse en général.

« J'écris cette lettre pour vous; j'espère qu'on n'en saura que ce que votre prudence vous dictera. Vous savez qu'il ne m'est pas permis de juger, ou plutôt que je ne me le permets que très-rarement.

« A propos, vous avez un frère qui peint comme un ange; rappelez-moi à son souvenir, vous obligerez

« Votre très-humble servante,

« De Saint-Huberti. »

« Le talent de cette sublime actrice, dit Ginguené, prenait sa source dans son extrême sensibilité. On peut mieux chanter un air, mais on ne saurait donner aux airs ni au

(1) De l'exécuter en province sans l'avoir vu représenter à Paris.

récitatif un accent plus vrai, plus passionné; on ne peut avoir une action plus dramatique, un silence plus éloquent. On se rappelle encore son terrible jeu muet, son immobilité tragique, et l'effrayante expression de son visage, pendant la longue ritournelle du chœur des prêtres, dans l'opéra de *Didon,* vers la fin du troisième acte, et pendant la durée de ce chœur même. Elle ne fit aux représentations que se replacer dans la position où elle s'était trouvée naturellement à la première répétition générale. Quelqu'un lui parlait de cette impression qu'elle avait paru éprouver, et qu'elle avait communiquée à tous les spectateurs. — Je l'ai réellement éprouvée, répondit-elle; dès la dixième mesure, je me suis sentie morte. »

« Il est impossible, dit Grimm, de réunir à un plus haut degré la sensibilité la plus exquise, un goût de chant plus soigné, une attention à la scène plus profonde et plus réfléchie, un abandon plus noble et plus vrai, un jeu plus attachant et plus digne du superbe rôle de Didon. C'est la voix de Todi, c'est le jeu de Clairon; c'est un modèle qu'on n'a point eu sur ce théâtre, et qui en servira long-temps. » Grimm a toujours raison; en effet, aucune actrice de l'Opéra n'a encore atteint ce degré de perfection.

C'est à Mme Saint-Huberti que l'Opéra doit la réforme des habillements ridicules en usage à ce théâtre depuis son origine. Mlle Clairon avait fait d'inutiles efforts pour l'établir à la Comédie-Française. Nulle actrice ne se montra plus zélée pour la sévérité du costume de Mme Saint-Huberti; elle sacrifiait à l'amour de la vérité jusqu'aux avantages de la coquetterie. Son costume de Didon fut fait d'après un dessin envoyé de Rome. C'est sous cet habit qu'elle est représentée dans les *Costumes et annales des grands théâtres de Paris*, par Lewacher de Charnois. Elle y fait une singulière disparate avec les grotesques accoutrements de la plupart des acteurs de cette époque.

Le livret de Marmontel, calqué sur la *Didone* de Métastase, avait les formes italiennes, et Piccinni, plein de confiance en sa cantatrice, se livra sans crainte aux inspirations de son génie. Il écrivit pour Mme Saint-Huberti un rôle de

prima donna complet dans toutes ses parties. On y remarque cinq airs principaux d'un grand mérite : *Vaines frayeurs, sombres présages*; *Ni l'amante ni la reine*; *Ah ! que je fus bien inspirée*, morceau d'un seul mouvement lent, dont l'exécution difficile faisait apprécier le talent d'une cantatrice. *Ah ! prends pitié de ma faiblesse !* est un air plein de charme et de mélancolie. *Hélas ! pour nous il s'expose* est un *agitato* d'un beau caractère. Je crois que l'effet en aurait été meilleur, si le musicien avait donné plus de suite à son mouvement d'orchestre, au rhythme qu'il attaque d'abord avec tant de franchise. Le trio est bien coupé, l'ensemble en est dramatique. *Dieu de l'oubli, dieu du repos*, chœur des prêtres de Pluton, est d'une couleur sombre et sévère, et pourtant a beaucoup de charme et de douceur. Les formes et les motifs de ce morceau rappellent un peu le songe d'*Atys*. Si j'avais été journaliste à cette époque, j'aurais été gluckiste; mais je conçois fort bien que les belles mélodies de Piccinni, ses airs aux tours élégants, à l'expression noble et touchante, dussent avoir de chauds partisans, de fanatiques admirateurs. La guerre était finie, la retraite de Gluck avait fait signer la paix, lorsque Piccinni remporta sa plus belle victoire. Il restait maître du champ de bataille ; mais non, Sacchini s'apprêtait à le lui disputer.

CASTIL-BLAZE.

LE DERNIER
SOUPER DE NÉRON.

I.

Il y avait plus de douze ans qu'OEnobarbus Néron gouvernait la terre. Domitius, son père, avait dit de lui au moment de sa naissance : « Il ne peut naître qu'un monstre d'Agrippine et de moi. »

Dans sa première jeunesse, Néron fut tenté de donner un démenti au présage paternel. Mais l'hypocrisie est un labeur incessant, et le fils d'Agrippine et de Domitius n'eut pas la force de garder un masque de vertu qu'adorait déjà le crédule univers.

Néron avait tué sa mère, Burrhus et Sénèque, Britannicus, son frère, Octavie, sa femme ; il avait violé des vestales ; il avait mutilé le jeune Sporus, et l'avait épousé ; il s'était marié lui-même plus tard, en qualité de femme, avec Doriphore, son affranchi ; il avait brûlé la moitié de la ville de Rome ; il avait dévoré de l'or ; il avait bu du sang à loisir ; il décimait le sénat ; il lâchait les bêtes du cirque sur la foule. Un de ses vœux les plus ardents était celui de Caïus Caligula ; il pesait sur l'humanité de tout le poids de son vice ; il fallait qu'il mourût.

Néron était un cocher habile, un danseur intrépide ; il jouait la tragédie et la comédie avec beaucoup d'art. Il était

d'une taille médiocre, mais qui ne manquait pas d'élégance; il avait les traits réguliers, le cou un peu fort, les yeux bleus, la physionomie ordinairement douce, les cheveux très-beaux; il les portait frisés en étage, et retombant en boucles derrière la tête; ses jambes, bien faites, étaient pourtant un peu grêles; il avait la voix sonore; il la travaillait et la ménageait avec un soin extrême; sa parole était facile; sa méthode pour dire des vers excellente. Il avait étudié la philosophie, la poésie, l'art oratoire, la peinture et la sculpture; mais la musique fut sa passion dominante, la musique qui adoucit les mœurs, qui élève l'ame, et qui la purifie; il vécut pour elle, et n'estima que les triomphes qui lui venaient d'elle.

Oh! c'était un grand musicien que le fils d'Agrippine, OEnobarbus Néron!

Il y avait donc plus de douze années qu'il enchantait la terre par la mélodie de sa voix et par la magie de son jeu sur la cithare, lorsqu'il voulut mettre le comble à sa gloire en allant conquérir des couronnes à Corinthe, à Élis, à Pise, à Olympie, à Cassiopé. Et quand il revint en Italie, ce fut à Naples qu'il aborda; il fit abattre un pan des murailles pour entrer sur un char à huit chevaux blancs attelés de front. C'est ainsi qu'il traversa la Campanie, Albe, Antium, et qu'il parut aux portes de Rome. Là il monta sur le char qui avait servi au triomphe d'Auguste; il était vêtu d'une robe de pourpre et d'un manteau parsemé d'étoiles; il avait sur la tête la couronne des jeux olympiques; dans sa main droite, celle des jeux pythiens. D'autres couronnes, au nombre de deux cents, étaient portées devant lui sur de riches carreaux; ses *applaudisseurs* les montraient au peuple, et lui expliquaient les sujets chantés par le triomphateur. On démolit, pour son passage, le portique du grand cirque; il le traversa, ainsi que le Forum, pour se rendre au temple d'Apollon Palatin. Pendant sa marche, les victimaires immolaient des taureaux et des béliers; les thuriféraires embaumaient les airs d'une vapeur suave; la voie Sacrée était jonchée de poudre d'or et de fleurs; des milliers d'oiseaux recevaient la liberté, et s'envolaient, fré-

missant de joie. Arrivé à la *Maison dorée*, le vainqueur fit suspendre toutes ses couronnes autour de son lit impérial. Il ordonna qu'on revêtît sa statue du même costume qu'il portait en Achaïe le jour où il chantait. Il sacrifia aux dieux pour le salut de sa voix, et il donna une fête immense à ses amis.

Oh ! c'était un grand artiste que le fils d'Agrippine, OEnobarbus Néron? c'était le divin amant de la musique... de la musique qui adoucit les mœurs, qui élève l'ame et qui la purifie.

II.

Voici que, pendant les heures oisives qui suivirent le jour de son dernier triomphe, il se promenait à pas lents dans ses jardins, respirant avec volupté la brise, amie des grands ombrages. Le palatin était beau, le soleil de midi le couvrait d'un réseau lumineux. Le fils d'Agrippine contemplait à loisir cette immense étendue de portiques, de bois sacrés, de lacs et de prairies, qu'il avait ajoutés à sa demeure ; il s'applaudissait d'en avoir reculé les bornes jusqu'au mont Esquilin, et même au-delà des jardins de Mécènes ; il souriait d'orgueil et de joie, le grand artiste empereur, et, de temps en temps, il s'arrêtait pour tracer quelques lignes sur le sable avec la baguette qu'il tenait à la main. Bientôt il vit venir à lui sa nourrice Alexandra, qui toujours le chérissait comme au temps où l'enfant de Domitius était suspendu à ses mamelles. Alexandra était belle encore, malgré ses quarante-huit années ; elle se plaisait à dire souvent qu'elle avait de plus que son cher nourrisson dix-huit moissons d'expérience.

—Ah ! s'écria-t-il en la voyant dans les jardins, voici la femme à qui l'univers doit des autels : elle a nourri le plus mélodieux des oiseaux, car on dit que je chantais au berceau. Que me veux-tu, Alexandra ? Tu parais tout effarée !... Ne crains rien pour mon gosier, il est à l'abri de la chaleur sous le lin et les feuilles de roses dont je l'ai entouré.

— Mon cher fils, répondit la nourrice, ne songe pas à

chanter aujourd'hui; mais plutôt convoque le sénat et les consuls, et songe à expédier des ordres aux légions des Espagnes et des Gaules; on les dit travaillées par la révolte... On dit même que Vindex, le propréteur, a quitté son commandement, et qu'il est revenu secrètement à Rome. Tu connais l'audacieux!...

— Je suis certain, reprit Néron, qu'il est au-delà des Alpes en ce moment. J'ai reçu un message de lui.

—Et s'il l'avait apporté lui-même, ô mon fils!

—Quelle folie! ajouta César. Et comptes-tu pour rien cette armée de délateurs que je paie si largement? Jour et nuit Rome est sous ma main divine; je sais le nombre de ses soupirs et des battements de son cœur. La délation est un vaste écho qui absorbe le plus petit bruit et qui me le transmet; la délation est un lynx toujours rôdant et dont l'œil perce les murs, sonde les souterrains. Si Vindex, le propréteur, avait eu la pensée de quitter la Gaule, cette pensée elle-même me serait déjà parvenue comme apportée sur les ailes du vent. On voit bien que ma chère Alexandra ignore les traditions de Tibère, qui tant de fois me furent expliquées par Agrippine.

—Oh! la digne mère que nous avions là, César!

—Je la pleure tous les jours. La mort est impitoyable... Voit-elle un enfant pieux et tendre? vite elle en fait un orphelin.

— Et il est des pervers qui osent accuser Néron!

— Laisse-les dire, Alexandra. J'aime encore mieux cent mille oisifs qui parlent, qu'un seul homme agissant.

— Ton génie se révèle tous les jours. Je commence à me rassurer au sujet de Vindex... Mais on m'a parlé aussi de Galba...

— Ah! le vieillard Galba! lui à qui j'ai donné le gouvernement de l'Espagne Tarragonaise, et qui, dans ce moment, raconte sans doute à ses familiers quelques bons mots de la vieille Livie Augusta, sa tante... cette femme de vertu!... Allons donc, avant que le gros ventre de Galba conspire contre moi, les éléphants du cirque joueront de la flûte.

— Ton esprit est trop enjoué. Songe que tu es l'empereur.

— Je suis artiste, Alexandra.

— Mais, cependant, faut-il se rire des présages? on m'en a raconté de funestes. On dit que le cheval asturien que tu montes de préférence s'est échappé à travers la campagne en jetant des clameurs humaines.

— Voilà qui est étrange ! répondit Néron.

— Et ce matin même, les dieux Lares sont tombés dans le *Sacrarium* au moment où nous les ornions d'offrandes...

— Voilà qui est fatal ! s'écria le fils d'Agrippine en baissant la tête.

— Toutefois, reprit-il, ma douce nourrice, il faut que je chante ce soir avec Ménécrate et que je danse une pyrrhique avec Spicillus le gladiateur. Je l'ai promis à mes amis, et, avant tout, je suis un artiste dévoué.

— Quelle douleur est la mienne !...

— Tu veux dire : Quelle gloire est la tienne d'avoir allaité un tel enfant !...

— Oui, un enfant délicieux ! il ne pleurait qu'en chantant ! ses cris étaient harmonieux. Et son sourire? c'était un rayon de l'aurore. Il était si beau, Néron, que les dames romaines, en me voyant avec lui, faisaient arrêter leur litière et me priaient de le leur donner à baiser.

— Continue, Alexandra, tu me réjouis le cœur.

— Il est si tendre, ton cœur...

— Mais, je le crois. Hier encore j'ai fait grâce de la vie à un vieux sénateur qui s'est pris à tousser pendant que je disais des vers homériques.

— Ce n'est pas moi qui doute de ta magnanimité.

— Il en est assez d'autres qui en doutent, n'est-ce pas ? mais les méchants sont en si grand nombre ! Dis-moi, Alexandra, que penses-tu de mon dernier édit contre les chrétiens? Ne me flatte point ; sois sincère.

— Ton édit est juste. Les chrétiens renient les dieux immortels.

— Tu n'y es pas. Pourquoi les ai-je tous dévoués aux bêtes ?...

— Parce qu'ils célèbrent des mystères occultes.

— Tu n'as pas saisi ma pensée. Tu ne vois donc pas, Alexandra, que mon édit est une nouvelle preuve d'amour que je donne au peuple romain : tous les gladiateurs qui nous viennent des Gaules ou de la Thrace n'égalent pas un seul chrétien en audace et en dignité dans le cirque aux lions. Les jeunes chrétiennes surtout meurent avec une grâce inimitable. On dirait de belles fleurs de lotus brisées par un coup de vent, et qui penchent la tête avec langueur. Comprends-tu ?

— O mon amour ! tu es les délices du monde. Tes moindres actions ont des délicatesses impossibles à imiter. Qui donc t'a doué de cette sensibilité exquise ?

— Qui ?.., tu le demandes, Alexandra ?... C'est la musique. Je suis musicien ; voilà le secret de ma sagesse, de ma bonté et de ma gloire.

— Que ta cithare soit donc mise au nombre des constellations ! que ta voix émeuve les tigres et les amène à tes pieds !...

— Je pourrai donc me passer d'envoyer des chasseurs en Afrique.

— Que ta parole pacifie l'univers !

— Magnifique idée, j'ai horreur de la guerre... Le sang versé m'épouvante. A propos, Alexandra, as-tu vu Locuste ? m'apportera-t-elle les fioles et les boîtes que je lui ai demandées ?

— Tu les auras, César. Pourquoi ces médicaments ?

— Pour les maux de gorge. J'ai plusieurs de mes amis qui en souffrent, je les veux soulager. Je suis un peu médecin ; Locuste est mon laborieux magicien ; son génie devine le mien ; j'indique le mal, elle compose à l'instant le remède. Oh ! c'est une matrone digne des honneurs consulaires. J'ai toujours regretté qu'elle ne fût pas musicienne... Quel essor l'harmonie eût donné à sa pensée !... Mais elle a la voix fausse ; il n'y a pas moyen de réparer un si grand malheur. — Viendra-t-elle cette nuit, Alexandra ?

— Elle viendra. Je te quitte, Néron, pour aller sacrifier à Junon Lucine. Je t'ai mis sous sa garde. De grâce, mon amour, ne néglige pas mes avis. Songe à Vindex, à Galba,

aux légions des Gaules et des Espagnes ; il court des bruits sinistres...

— Va, ma douce nourrice ; Rome et le monde ont besoin de Néron. Et d'ailleurs, qu'importe heur ou malheur ?... *L'artiste vit partout* (1).

Alexandra, la nourrice, quitta le Palatin. Néron continua sa promenade solitaire.

III.

Il y avait à Rome une jeune fille, nommée Apollonie, célèbre par sa beauté. Sa mère Flavia l'avait élevée dans la retraite, loin des mœurs corrompues de la ville. Flavia Metella, craignant d'être encore trop voisine de Néron dans son domaine aux extrémités de la Campanie, s'était décidée à chercher un asile plus sûr pour Apollonie et pour elle dans l'île Pandataire ; elle y avait vécu deux ans perdue pour l'Italie. Le seul homme qui fût dans la confidence de sa retraite était Vindex, propréteur dans la Gaule, jeune homme allié à la famille des Metellus. Il avait visité les deux dames romaines dans leur maison isolée, et la dernière fois qu'il les avait quittées, de sinistres présages étaient venus l'affliger. Avant de se séparer, Vindex et Flavia firent des sacrifices expiatoires pour le bonheur d'Apollonie. La jeune Romaine, confiante comme on l'est toujours à la dix-huitième année de la vie, allait souvent rêver au bord de la mer, cherchant des retraites abritées où elle pût chanter, aux ondes murmurantes, des vers du divin Virgile. Qui l'eût rencontrée, assise sur un *tumulus* ombragé de palmiers, se serait arrêté d'admiration devant ce front majestueux que Flavia Metella se plaisait à couronner d'olivier ou de verveine. Semblable à la muse, Apollonie avait le regard animé d'un chaste rayon. Au moindre bruit, ses joues se coloraient de carmin, et le sein de sa molle tunique se gonflait d'émotion. Virgile l'éliséen était l'amant de cette vestale rêveuse. Plusieurs fois la jeune Apollonie avait cru

(1) τὸ τέχνιον πᾶσα γαῖα τρέφει..
(NÉRON.)

voir passer dans les nuages ou sous la feuillée l'ombre pâle du Chantre de Didon ; plusieurs fois elle s'était arrêtée devant un cygne qui fréquentait les parages de l'île, incertaine si l'oiseau solitaire n'était pas l'âme du poète, errante sur les eaux. Or, il y avait quelque ressemblance entre le visage mélancolique de Vindex et celui de l'enfant de Mantoue. D'ailleurs, Vindex était rêveur aussi ; il était de nature tendre et héroïque à la fois. Ses yeux mouraient de langueur en regardant le front pudique de la fille de Flavia, mais ils s'animaient tout-à-coup d'une flamme étincelante si le moindre accident rappelait Néron et la patrie égorgée. C'est pourquoi la belle Apollonie aimait le propréteur. Celui-ci, avant de repartir pour la Gaule, lui avait laissé deviner que de grandes commotions pouvaient bientôt ébranler l'empire, et il lui avait juré qu'à tout événement il la rejoindrait à l'île Pandataire. Vindex était puissant à Rome et aux armées.

Un soir, Apollonie, éprise de la beauté du coucher du soleil, était restée plus tard que de coutume à regarder les dauphins se jouer à la surface des eaux purpurines. Elle riait de leur folle joie ; elle suivait des yeux les cercles qu'ils traçaient sur le clair élément. Les dauphins rapides changeaient de couleurs selon que les rayons obliques frappaient leurs écailles. Bientôt la tête poétique d'Apollonie se perdit dans des illusions étranges; la jeune fille crut voir sortir des eaux le cortége des dieux du soir ; des conques navales glissaient sur l'onde, des chevaux marins soulevaient des gerbes d'écume autour d'eux avec leurs croupes sinueuses et leurs pieds aux larges nageoires. Hélas ! Apollonie vit même la blanche Galatée, nue et pudique, portée sur son char de nacre et de corail. La longue chevelure de Galatée retombait sur une de ses épaules ; on eût dit une écharpe d'or sur de la neige ; ses beaux pieds foulaient des mousses verdoyantes, d'où s'élevait une fleur de lotus qui caressait la déesse. Les vents harmonieux murmuraient autour d'elle comme des harpes ; la mer soupirait d'amour, et l'étoile du Vesper souriait à l'horizon.

— O toi ! s'écria la poétique Apollonie, déesse blanche

et légère, déesse des amours pudiques, prends pitié de moi, mortelle, et fais que ma vie s'écoule dans l'ombre, aussi douce qu'ignorée !

— Voilà des vœux bien modestes pour tant de beauté ! répondit une voix mystérieuse et qui n'était pas celle de Galatée.

Apollonie se retourna avec saisissement. Elle vit un jeune homme aussi beau que Ganimède et qui lui tendait les bras. Le prenant pour un Dieu, elle allait se prosterner, lorsque celui-ci la releva aussitôt, et, souriant de son respect, il ajouta ces paroles :

— Que fais-tu, belle Apollonie ! Ce serait à moi de baiser tes pieds; mais va, la divinité marine que tu implores vient d'exaucer ton vœu, car elle m'envoie pour t'inviter à venir la trouver dans son palais de roches brillantes; voici la nacelle de cette grande déesse dont je suis le messager. Te plairait-il de suivre ton esclave, ô la plus belle des filles de la Campanie ?

La barque touchait à la rive. Croyant obéir aux dieux, la jeune Apollonie suivit le messager inconnu qui prit les rames et dirigea l'esquif, non pas vers la conque navale de Galatée, mais vers une galère de l'empereur romain, une galère partie de Baïa, et revenant au port d'Ostie. Le navire atteignit la hauteur de l'embouchure du Tibre; il entra dans les eaux du fleuve, et vint jeter l'ancre à un mille de Rome, le même jour où Néron l'Olympien devait, après un souper familier, chanter avec Ménécrate, et danser avec Spicillus.

IV.

Les premières étoiles de la nuit étaient venues se mirer dans l'eau cristalline des immenses bassins. La maison de Néron, toute blanche de marbre, s'élevait du milieu des massifs de verdure comme un vase de parfum. Le maître attendait ses meilleurs amis; il leur donnait une fête privée, un souper intime. L'ivresse devait ce soir-là donner la main à la confiance chez l'empereur romain. Le peuple avait eu ses jeux; trois cents gladiateurs s'étaient égorgés

dans l'arène ; des galères avaient combattu des galères à la grande naumachie; des lions et des tigres étaient morts en grand nombre sous la corne des rhinocéros et sous la trompe des éléphants. Il s'était fait un grand carnage d'hommes et de bêtes dans la ville impériale. Le peuple romain était content; les largesses du prince avaient suivi les jeux.

Il était juste que le fils d'Agrippine goûtât les délices des plaisirs privés ; il avait consulté Phaon, son affranchi, le successeur de Tigillin. Le beau Phaon lui avait répondu : « Ta fantaisie sera notre loi; l'univers n'est-il pas le domaine de Néron? »

Et lui, souriant à Phaon, avait ajouté : « Ce que j'aime surtout de toi, ô mon jeune Messénien, c'est ton aversion pour la flatterie. Ton conseil a autant d'austérité que ta parole a de grâce. »

Le Messénien avait ordonné un souper somptueux, tel qu'il en fallait à Néron convié chez Néron. Les salles secrètes étaient gardées par les soldats du prétoire et par ceux de la cohorte de Germanie, si dévouée. Parmi les convives, il en était plusieurs que l'invitation de César avait étrangement surpris ; ils n'étaient pas de ses familiers, et même ils l'avaient blâmé dans plusieurs occasions. De ce nombre était Thraséa, vieillard austère, admiré du peuple et du sénat romain; Cassius Longinus, le jurisconsulte ; Isidore, philosophe cynique ; le jeune Aulus Plautius, allié aux Césars, et qu'Agrippine avait aimé tendrement ; enfin, le noble Taurus, sénateur, et honoré deux fois du consulat et du triomphe. Néron les avait conviés par des messages, où il était dit que le nouvel Orphée voulait adoucir les cœurs irrités contre lui. — En voyant ces visages étrangers au Palatin, les amis de César furent saisis d'étonnement, et plusieurs d'entre eux dirent à Phaon qui allait et venait dans les salles :

— As-tu bien marqué les amphores?... Nous ne boirons que du vin dont boira Néron.

Et le bel affranchi, s'amusant de leur terreur, ne laissait pas que de les embarrasser beaucoup quand il leur répondait :

— Les coupes amies et les coupes ennemies seront rem-

plies ce soir aux mêmes sources. Locuste doit verser à boire à tous les convives sans exception.

La salle où les amis de César se rassemblaient était une de celles que le maître de la *Maison dorée* affectionnait particulièrement. Elle était voisine des salles de bain. Des peintures lascives couvraient le plafond, soutenu par des colonnes de marbre d'Afrique. On y voyait Pasiphaë poursuivie par le taureau ; Diane et Endymion sous les grands ombrages ; Achille folâtrant avec les belles jeunes filles ses compagnes à Scyros ; Bacchus au milieu des nymphes, et mille autres sujets suaves dus au pinceau d'Amulius, cet Apelle romain, aimé de Néron.

Les lampes d'or répandaient leurs magiques clartés ; le pavé de mosaïque brillait de mille couleurs, semblable à un tapis de Syrie ; des brises parfumées voltigeaient dans l'atmosphère, et de temps en temps, au fond des galeries, on entendait de longs accords de harpe, comme des voix célestes qui auraient passé sur la demeure de César.

Il parut bientôt, lui, le maître de la terre. Sa tunique, de la blancheur de la neige, était un tissu merveilleux arrivé de Canuse ; elle avait pour agrafes sur les épaules deux grosses perles orientales entourées de rubis. Le fils d'Agrippine portait autour de ses beaux cheveux bouclés une simple bandelette de pourpre, dont les bouts retombaient derrière la tête. Ses cothurnes étaient blancs comme sa tunique, sans un seul filet d'or et sans une seule pierre précieuse. Néron, ce soir-là, avait toute la grâce et toute la majesté d'une vestale.

Quand il entra, les familiers voulurent se jeter sur ses mains augustes pour les baiser ; mais lui, la rougeur au front et adoucissant le son de sa voix, les supplia de lui épargner ces marques de respect. Il les embrassait en les appelant ses amis. Il vit Thrasea qui se drapait de sa toge, et il marcha vers lui, affable et souriant. Les paroles qu'ils échangèrent furent conciliantes; l'austère vieillard espéra un moment pour Rome et l'univers.

— Eh quoi ! se demandait-il, est-ce un retour de vertu?

Néron donna des saluts de réconciliation à Longinus, à

Isidore et à Taurus le sénateur; et puis, s'arrêtant devant le jeune Aulus, allié de sa famille :

— Quand ma mère, lui dit-il, voulait m'effrayer, elle te désignait comme mon successeur à l'empire ; elle me menaçait même de soulever les légions en ta faveur. Je dois te haïr... et je me venge, tu le vois, car je t'oblige à m'aimer.

Et le prenant par la main, il passa avec lui dans la salle des festins, suivi de tous les convives, qui applaudissaient.

Plusieurs tables d'ivoire étaient placées en demi-cercle devant des lits de pourpre milésienne. Il tombait du plafond de la salle des gouttes d'essence odorante qui se dissolvaient dans l'air fluide sans mouiller les convives. Une piscine de porphyre, située au centre de l'hémicycle, contenait une onde cristalline où nageaient des poissons du Gange. Les flammifères, comme autant de soleils, répandaient leur ondoyante clarté ; l'un était un Prométhée tenant dans sa main le feu ravi au ciel ; l'autre, la déesse Aurora soulevant son voile, d'où s'échappait la lumière pure du matin ; un autre était Mercure ailé, précédant les ames, un flambeau à la main. Tous ces magnifiques candélabres, variés de forme et projetant des clartés diverses, avaient été travaillés par des mains grecques. Plusieurs d'entre eux venaient des temples des dieux, et ils n'avaient fait que changer de sanctuaire, au dire de Néron.

Avant de se placer sur les lits, on éleva les coupes et on but à l'éternité de César. Il remercia par un sourire, et se tournant vers le grave Thrasea, il lui dit :

—Ne fera-t-on pas des vœux aussi pour l'éternité de ma voix? Si je la perdais ! Ah ! que les grands dieux préservent Rome et l'empire de ce malheur !

Puis il continua à parler à ses amis, le souper étant commencé.

—Vous voyez comme la vie est douce chez Néron. Vous voyez l'injustice de mes ennemis, qui s'en vont semant des bruits sinistres dans la ville, et me font passer aux yeux des honnêtes gens pour un nouveau Saturne dévorant ses enfants. Que les dieux immortels frappent de paralysie ces

langues vipérines ! Pour moi, mes amis, je renonce à me venger. La musique conciliatrice me ramènera tous les cœurs........ Voulez-vous que je vous dise des vers grecs sur la lyre thébaine, ou bien un chant d'Homère sur la cithare aux sept voix ? Peut-être aimeriez-vous mieux une marche barbare accompagnée par le *tympanum*, avec un grand bruit d'armes et de cimbales ? Et même je pourrais imiter, pour vous plaire, les cris des Thraces au moment où, la hache levée, ils fondent sur les aigles romaines... Mais non ; voici une chanson satirique dont le rhythme est nouveau ; elle vous ravira de joie. Je l'ai composée contre les sénateurs moroses et les épouses entêtées de fidélité... Laissons tout cela. Il faut que je vous parle des affaires du monde. Je vois Thrasea qui s'inquiète et qui m'interroge du regard ; je vois le sénateur Taurus qui craint pour mes jours menacés. O les dignes amis que j'ai là ! Ils ont dit de moi beaucoup de mal ; et c'est pour cela que je les regarde comme les plus sincères de mes amis. Thrasea, je te remercie ! Taurus, je te rends grâce ! Et toi, Isidore le cynique, qui, dans des carrefours de la ville, vas cracher sur mes statues, je te salue et je te jure une reconnaissance éternelle ! Quant à notre allié, le jeune Aulus, que ma mère voulait me donner pour successeur de mon vivant, qu'il vienne dans mes bras ; je veux qu'il sente les battements de mon cœur... Mais je perds encore le fil de mes discours. Je voulais vous parler des affaires de l'empire. Vous savez que je possède le monde tout entier, moins les pays inconnus appelés les Indes et quelques îles qui doivent se trouver au milieu de l'Océan extérieur ; à part cela, la terre est à moi. Si jamais je manque d'argent, je puis la vendre à Jupiter...

— Est-ce que César a déjà vidé une coupe de trop ? demanda secrètement un convive à Phaon, l'affranchi.

—Non, non, répondit celui-ci ; mais il a commencé le souper par parler de lui-même, et il n'est pas de vin plus capiteux pour Néron.

—César, dit Thrasea, on dit que nous avons essuyé une défaite dans l'Arménie, envahie par le Parthe.

—Bon! dit Néron. Voilà Thrasea qui fait comme le vautour; il rêve cadavre.

—On prétend, ajouta Isidore, un peu échauffé par le vin, qu'au lieu de navires chargés de blé, si impatiemment attendus par le peuple, il arrive d'Alexandrie des galères remplies de sable pour l'entretien des cirques et des jardins du Palatin.

—Vraiment! reprit Néron; on dit cela?... Eh bien! Isidore, si nous remplissions de sable les bouches affamées?.... et si nous commencions par la tienne?...

—Quant à moi, dit le sénateur Taurus, je n'ai qu'à me louer des bontés de César en ma faveur. Mais puisqu'il nous traite ce soir en ami sincère, je lui demanderai la grâce de deux hommes consulaires condamnés à la *saignée* par son ordre.

—Ah! reprit Néron, tes deux amis? ceux qui siégent à tes côtés au sénat?.... J'entends! tu as raison. Ce sont deux hommes de bien. Je retracte la saignée... on les étranglera.

A ces mots, les familiers de César se prirent à rire aux éclats, et Néron de se livrer avec eux à la folle joie. Phaon était occupé à réparer le désordre des cheveux de l'empereur, qui se roulait sur la pourpre. L'affranchi, au milieu de l'ivresse générale, lui disait:

—Est-il temps de faire entrer Hébé?

—Agis, dit Néron.

—Convives heureux, s'écria Phaon, le divin maître de la terre remplace son Ganimède, qui est moi-même, par une Hébé, jeune et suave de beauté.

Alors on vit le rideau d'un portique se soulever et la vieille Locuste parut, hideuse et couronnée de roses. Sa tunique, courte et ouverte sur le côté, laissait voir des jambes décharnées, tachetées de cicatrices; ses bras, grêles et longs, s'arrondissaient autour d'une amphore; ses yeux caves lançaient une petite flamme verdâtre; ses lèvres, pâles et minces, se contractaient et laissaient voir de longues dents irrégulières, qui armaient une bouche immense. Locuste souriait en regardant Néron; il la montrait du doigt à l'assemblée.

— Dieux immortels ! s'écrièrent les convives.

Et plusieurs voulurent sauter de leur lit et s'enfuir. Mais un geste du maître les retint sur sa pourpre.

— Ah ! César...... cria le jeune Aulus en se jetant dans ses bras.

— Pauvre enfant ! dit Néron. Comment aurais-tu lutté contre les spectres qui assiégent la couche impériale, si tu ne peux envisager ma bonne Locuste ?.. Rassure-toi, Aulus. Celle-ci est un grand médecin ; ses remèdes guérissent tous les maux.

— Allons, dit-il à Locuste, allons, ma jeune Hébé, fais le tour des lits et verse à tous ces convives mortels l'oubli des chagrins. Pour moi qui suis dieu, n'ayant rien dont je doive être consolé, je ne boirai pas de ton vin magique.

Locuste s'avança d'un pas lent et grave ; elle s'approcha de chaque convive pâlissant, et elle remplit toutes les coupes jusqu'au bord. Le silence morne dans la salle du festin n'était interrompu que par le bruit métallique de l'amphore infernale, à mesure qu'elle touchait les cratères d'or. En ce moment Néron demanda sa grande cithare, et il entonna une hymne, avant de donner le signal de boire le breuvage de Locuste. Ce fut au jeune Aulus qu'il s'adressa, et il chanta ces paroles:

Va, mon enfant, la douce vie
Ne vaut pas le sommeil des morts ;
Beauté de laideur est suivie....
L'âge après lui traîne un remords.
Va, mon enfant, bois ton calice ;
L'art de Locuste est merveilleux ;
Clos ta paupière avec délice...
Les morts peut-être sont des dieux !

Enfant, précede mes convives ;
Sois le Mercure de Néron ;
Mets à tes pieds des ailes vives,
Conduis les âmes à Caron.
Dis-lui qu'à la *Maison dorée*
La Mort est belle tous les soirs ;

Qu'elle est tantôt vierge adorée ,
Tantôt jeune homme aux cheveux noirs.

J'ai revêtu le vieux squelette
Et de jeunesse et de beauté ;
J'ai mis des myrthes sur sa tête,
J'ai mis ma harpe à son côté.
Va , mon enfant , bois le calice ;
L'art de Locuste est merveilleux.
Clos ta paupière avec délice ;
Les morts peut-être sont des dieux.

Le chant finissait , et la grande cithare mugit encore long-temps sous la main de Néron. Enfin il donna le signal, le maître divin, et toutes les coupes furent vidées. De longs gémissements suivirent ; quelques convives se cachaient la tête dans les carreaux de pourpre, et versaient des larmes, songeant aux délices de la vie qu'ils allaient quitter. D'autres injuriaient les dieux immortels, et frappaient du poing la table d'ivoire ; d'autres, déjà plus pâles que des ombres, regardaient de tous côtés pour voir si la Mort n'entrait pas dans la salle ; le jeune Aulus, le pauvre enfant, ne pouvait quitter les bras de l'homicide César, et il le suppliait de le rappeler à la vie. Trois visages seulement étaient calmes et graves ; Taurus, Longinus et Thrasea se regardaient comme pour s'exhorter à mourir sans faiblesse. Isidore le cynique lançait à César , à Locuste et à Phaon tout ce que sa bile avait de plus amer : on voyait sa langue qui frémissait et qui sifflait entre ses dents, tellement étaient rapides ses imprécations et ses blasphèmes. Le festin était lugubre, et pourtant il pleuvait du plafond de la salle des fleurs et des essences aromatiques ; les flammifères jetaient une clarté plus vive, et on entendait au loin, sous les immenses galeries, les chœurs harmonieux des harpes éoliennes.

Cependant Phaon se pencha vers son maître et il lui dit:

— Veux-tu que nous changions tout-à-coup la scène?

— Agis! répondit Néron.

Phaon reprit la parole.

— Convives heureux! s'écria-t-il, pour adoucir vos der-

niers moments, une belle divinité va venir s'asseoir à cette fête. Ainsi le veut César le magnanime.

Alors l'affranchi sortit un moment; et quand il rentra, il tenait par la main la plus suave des jeunes filles : on l'eût prise pour la Pudeur venant consoler la terre.

César la fit placer entre lui et le jeune Aulus, déjà défaillant; la belle nymphe était blanche comme le marbre de Paros. Elle portait autour de ses cheveux d'ébène une couronne de feuilles vertes; elle était semblable à la muse Calliope. Ses yeux humides et tendres regardèrent l'assemblée ; son sein se gonflait et s'abaissait; elle tremblait, la jeune fille. Néron dit aux convives :

— Félicitez-moi avant de mourir; voici une colombe que l'on m'a apportée de l'île Pandataire.

Et en même temps il leva sa coupe en regardant Phaon, qui lui versait un vin de la Cyrénaïque, un vin choisi et marqué pour lui seul, César. Mais voilà qu'une main furtive s'avança et toucha rapidement le bord de la coupe impériale. Phaon se retourna vivement. L'apparition avait disparu.

Phaon arrêta le bras du maître, et celui-ci, pâle et agité d'un tremblement nerveux, cherchait du regard autour de la salle *l'impie* qui venait de jeter du poison dans son breuvage. Ce fut en ce moment qu'il vit passer, comme un spectre, sur la muraille, la figure menaçante de Vindex.

— Ah! s'écria Néron, le propréteur de la Gaule !...

— Grâce ! répondit la suppliante Apollonie.

Et comme pour expier le crime de Vindex, elle saisit le cratère impérial et but à cette coupe empoisonnée. Des cris s'élevèrent. Il n'était plus temps ; la fille de Flavia Metella, la belle vierge, tombait défaillante sur la pourpre du festin comme autrefois Britannicus. Sa couronne s'était détachée, et ses beaux cheveux roulèrent en boucles noires sur ses épaules.

Comme les premières clameurs de l'ouragan, des imprécations s'élevèrent ; la garde du prétoire murmurait, soulevée par la voix tonnante de Vindex ; des bruits d'armes faisaient vibrer les échos de marbre. La peur toucha de sa main

glacée le cœur de César. Pour apaiser le tumulte, il fit signe à Phaon, qui déclara aux convives que leur terreur était vaine, que l'empoisonnement de leurs coupes avait été simulé ; que c'était un jeu de Néron.

Mais des poignards avaient étincelé dans les profondeurs de la salle, et un grand éclair ouvrit tout-à-coup le ciel orageux à l'occident. César se leva épouvanté ; il s'enfuit avec Phaon, et courut s'enfermer dans les chambres secrètes du Palatin. Bientôt le silence et la nuit envahirent la Maison dorée.

V.

Les premières clartés de l'aube étaient encore bien loin, au-delà des monts Sabins ; Néron, couché sur son lit, et la main posée sur deux poignards, écoutait la lecture que Phaon lui faisait de divers messages venus d'Espagne. De temps en temps il bondissait de colère et mordait le manteau de pourpre qui le couvrait; ces messages annonçaient la révolte des légions et de Galba.

— Ah ! s'écria-t-il, jusqu'à ce vieillard ivrogne ! jusqu'à ce ventre monstrueux !...

Mais Phaon continuait la lecture sans rien changer à la dure vérité. Une seule lampe veillait auprès du lit de César. Elle était d'or massif et représentait un lion terrassé ; la flamme s'élevait de la gueule comme une langue ardente ; elle parut un moment verdâtre à Néron, qui la regardait avec inquiétude. Il fut troublé du présage, et, détournant les yeux, il soupira profondément. Cependant, au milieu des ténèbres, on entendit marcher dans les chambres voisines. César se dressa sur son lit.

— Vois ! dit-il à Phaon. Est-ce qu'ils viendraient déjà pour m'égorger ?...

— Qui donc ! répondit l'affranchi. De qui veut parler César ?

Néron ne nomma point les prétoriens, et il fit signe de garder la porte du *cubiculum*. Mais l'affranchi reconnut une voix amie, et il ouvrit à Locuste.

César troublé ne la reconnut pas d'abord. Il pâlit, croyant

voir entrer le squelette immortel, qui venait le chercher. Mais la voix de la magicienne le rassura. Locuste avait encore sa couronne de rose sur sa tête grisâtre; elle était ceinte encore de sa tunique grecque, ouverte à la hanche droite. Ces habits de fête lui plaisaient. Elle avait à la main une petite boîte d'or appelée *pixide,* contenant un poison violent comme la foudre. Elle l'apportait au maître, jugeant le péril extrême.

— Eh! quoi? dit Néron. L'heure est-elle donc si fatale?...

Alors Locuste lui raconta comment les prétoriens s'étaient soulevés dans leur camp, comment tout citoyen dans la ville fermait sa maison, et comment la garde de Germanie avait quitté le Palatin.

César vit que le moment approchait. Il serra la main de Locuste, dont le visage décharné se pencha pour laisser tomber une larme. Locuste pleurait sur Néron! Cependant elle prit congé du maître, et on entendit long-temps le traînement de ses pas dans les chambres sonores. Le ciel était toujours chargé d'orage; de fréquents éclairs illuminaient subitement l'étendue de la ville éternelle, que les ténèbres recouvraient aussitôt. A ces lueurs célestes, Néron épiait Rome, comme un condamné collé à ses barreaux. Phaon soulevait un rideau épais et lui montrait la cité morne et déserte. Pas un feu ne brûlait; le grand cirque, le temple de Jules César, ceux de la Fortune et de Jupiter, les arcs triomphaux, tout était noir. Il vint de l'occident un éclair immense, l'éclair le plus étonnant qui jamais eût embrassé l'espace. Néron recula; Rome venait de lui apparaître livide comme un vaste linceul, et puis, tout-à-coup, rouge de sang. Il voulut s'échapper du Palatin et chercher asile chez ses amis (1). Phaon le revêtit d'un large *cucullum* qui lui couvrait aussi la tête. Ainsi caché sous ce vêtement, César quitta la *Maison dorée;* il suivit les longues galeries, elles étaient ouvertes et solitaires; il passa dans les jardins de Servilius; il gagna les abords du Forum et frappa à plu-

(1) Suétone.

sieurs portes, se guidant aux clartés de l'orage. Personne n'ouvrit à César. Ce fut alors qu'il maudit le jour de sa naissance, et que, frappant du pied, il adjura la terre de l'engloutir. Lassé de supplier en vain, épuisé de fatigue, épouvanté par les spectres, il voulut regagner le Palatin. A mesure qu'il traversait les arcades du grand cirque, voilà que les bêtes se prirent à rugir dans leurs caves profondes. L'édifice colossal en était ému ; les échos aux larges voix se renvoyaient les plaintes effroyables. Néron s'appuya de terreur contre une borne de l'arène, et son pied glissa dans le sang. Les mugissements des lions et des panthères ressemblaient à des pleurs ; on aurait dit qu'ils se lamentaient, prévoyant la fin de leur maître magnifique. César se souvint en ce moment de la dernière fête impériale ; il chercha des yeux la loge d'où il donnait le signal des jeux, et il crut voir l'ombre blanche d'un chrétien errante sur les gradins du podium. Il détourna la face et sortit à pas précipités.

L'Orient se teignait à peine d'une clarté grisâtre, quand le maître du monde rentra seul au palais. Phaon, qu'il trouva sous un portique extérieur, lui dit que des soldats du prétoire étaient venus armés jusqu'au lit impérial. Ils avaient emporté la boite d'or contenant le poison. Phaon remit à Néron les deux poignards, et il lui proposa de sortir de Rome. Un esclave passait fortuitement. César le reconnut et lui dit :

— Va chercher le gladiateur Spicillus pour qu'il me donne la mort.

L'esclave revint en toute hâte, annonçant que Spicillus refusait d'obéir.

— Eh! quoi! s'écria Néron, n'ai-je donc ni amis ni ennemis ?...

Mais Phaon le détermina à se réfugier dans une petite maison de campagne que lui, l'affranchi, possédait à quatre milles de la ville, entre la voie Salaria et la voie Nomentana. Ils partirent suivi de l'esclave et du jeune Sporus qui les avait découverts. Néron, le vainqueur des jeux olympiques, était monté sur un mauvais cheval de laboureur, le premier venu que Sporus avait trouvé. Néron se

couvrait le visage avec un voile de peur d'être reconnu. Ils gagnèrent les jardins extérieurs sans rencontrer un seul homme. Quand ils eurent pris la voie Nomentana, à un mille de Rome, ils entendirent des cris confus. Ces clameurs venaient du camp des légions. Bientôt ils furent forcés de traverser des bandes de soldats, éparses dans la campagne. César reconnut un tribun du prétoire à la haute crinière de son casque; et celui-ci, voyant des voyageurs qui marchaient à pas précipités, se prit à dire :

—Voilà des gens qui poursuivent Néron, ce mauvais musicien!...

L'artiste impérial en mordit son voile de rage, et il toucha ses poignards. Au soleil levé, on atteignit la petite maison de l'affranchi. Phaon cacha son maître dans une grotte sablonneuse. La chaleur devenait étouffante; il n'y avait là qu'une eau saumâtre et corrompue. Néron se pencha sur la mare et but avidement.

Un esclave *cursor* arriva apportant des tablettes; César les saisit. Il lut que le sénat l'avait déclaré ennemi de la patrie, et avait décrété contre lui le supplice *en usage sous les aïeux*. On dit à Néron que ce supplice consistait à battre de verges le condamné jusqu'au dernier soupir. Épouvanté, il saisit ses deux fers et en essaya les pointes. Tantôt il exhortait le jeune Sporus à pleurer et à se lamenter; tantôt il voulait que quelqu'un lui donnât l'exemple de mourir. Puis rougissant de honte, il s'écriait :

—Ce que je fais est indigne de Néron.—Allons, Néron anime-toi!

Des cavaliers accouraient à toute bride, espérant le prendre vivant. Il les vit de loin, et il prononça un vers grec :

« D'un grand bruit de chevaux mon oreille est frappée. »

Puis il ajouta : « Quel grand artiste meurt en moi (1)! » En même temps il s'enfonça un fer dans la gorge, aidé par son affranchi.

(1) Qualis artifex pereo !

Ainsi périt Néron l'Olympien. Les soldats du prétoire livrèrent son corps à sa concubine Acté et à Alexandra, sa nourrice, qui étaient accourues. Aidées de Phaon, elles brûlèrent ce corps après l'avoir lavé et l'avoir enveloppé d'une étoffe brochée d'or, que l'empereur avait portée le jour des calendes de janvier. Son urne cinéraire fut mise dans le tombeau de Domitius que l'on apercevait du Champ-de-Mars. Elle fut placée sur un autel de marbre thasien.

Néron était mort. Rome en soupira de joie ; des citoyens parurent dans les rues la tête couverte du *pileus* des hommes libres. La race des Césars s'éteignait avec la vie du fils d'Agrippine. La fortune était belle pour la liberté ; mais Rome, sans vertu, laissa faire les prétoriens et l'or corrupteur.

Jules de Saint-Félix.

Critique Littéraire.

LE CHATEAU DE SAINT-GERMAIN (1).

Il faut bien le reconnaître, la critique en France n'est souvent qu'un vain mot, dont le sens s'égare et se perd tous les jours. La critique ne manque point de plumes exercées, habiles, impartiales; mais peut-être manque-t-elle de public. En effet, les lumières sont assez répandues aujourd'hui, l'instruction même est assez commune pour que chacun s'érige en censeur des ouvrages qu'il lit à sa guise, sans s'influencer d'une opinion étrangère. Quant à moi, qui ne suis pas de profession souverain arbitre du talent de mes confrères, je ne me permets de formuler mon opinion à l'égard de leurs œuvres que dans le cas plus ou moins rare où toutes mes sympathies littéraires sont acquises aux productions dont je me fais le cicerone bénévole. Ainsi, depuis plusieurs mois, j'attends impatiemment la fin de l'*Histoire de la Marine française,* par Eugène Sue; je m'intéresse à ce beau monument comme si j'en étais l'architecte, j'énumère en silence les richesses historiques qu'il renferme, et je me prépare à témoigner hautement la reconnaissance que nous devons à l'auteur de ces patientes recherches et de ces émouvantes relations; ainsi, lorsque dernièrement dans cette *Revue*, un homme d'esprit et de goût a eu le tort d'envelopper M. de Reiffenberg dans la

(1) Deux vol. in-8°, librairie de Ladvocat.

question de la contrefaçon belge, j'ai souffert de voir tomber des paroles dures et injustes sur un des savants les plus estimables, non-seulement de la Belgique, mais encore de l'Europe.

C'est donc avec plaisir, avec empressement, que je viens ici, sans brevet ni patente d'aristarque, juger ou plutôt louer à cœur ouvert un nouveau roman de M. Arnaud, qui cette fois nous a révélé son véritable nom: Mme Charles Reybaud. Nous avions pressenti, en nous attachant au merveilleux récit des *Aventures d'un Renégat,* en nous électrisant aux scènes touchantes de *Pierre*, que le sexe de M. H. Arnaud n'était pas étranger à cette sensibilité exquise, à cette délicatesse de pensée, à cette grâce d'expression, à cette douce mélancolie, à cette intuition de l'âme, toutes qualités naturelles aux femmes. Enfin, puisque M. H. Arnaud, encouragé peut-être par nos éloges vifs et sincères, a quitté l'anonyme en publiant *le Château de Saint-Germain,* nous sommes presque embarrassés à présent pour réitérer ces éloges plus vifs et non moins sincères, après la lecture d'un troisième ouvrage qui est égal, sinon supérieur, aux deux premiers que nous ne nous lassons pas de relire. La critique, ou, pour mieux dire, l'appréciation littéraire peut, à l'égard d'une femme, emprunter des formes laudatives qui conservent quelque chose de nos habitudes de galanterie, mais nous tâcherons d'oublier la métamorphose de M. H. Arnaud, afin de garder plus d'indépendance dans nos jugements et plus d'austérité dans la manière de les prononcer.

Le Château de Saint-Germain est un roman historique dans le système de Walter Scott et d'après le type de *la Prison d'Édimbourg*. L'histoire ne sert qu'à jeter un reflet sur une fable sortie tout entière de l'imagination du poète; les personnages fournis par l'histoire apparaissent avec leur physionomie caractéristique, au milieu des créations ingénieusement disposées par le romancier sur le théâtre qu'il a choisi; l'histoire, en un mot, n'est là qu'un prétexte pour faire sonner des noms familiers à tout le monde, pour évoquer des souvenirs bien connus, pour apprivoiser le lec-

teur avec la fiction, en sorte que celle-ci se confonde dans l'histoire et ne laisse pas même deviner les soudures des deux parties hétérogènes. Voilà ce que les historiens de collége regardent comme un sacrilége digne du feu ; voilà ce que les partisans du roman historique regardent au contraire comme le triomphe du genre. Certains rhéteurs ne veulent pas que la vérité s'enveloppe de mensonge ni que le fleuve de l'histoire coule à travers l'océan du roman ; car l'histoire ne ressemble point à la fontaine Aréthuse qui restait pure et calme parmi les flots salés de la mer.

Le roman de Mme Reybaud est composé de plusieurs drames différents, qui sont liés l'un à l'autre par l'intervention des deux personnages principaux, lesquels représentent le roman et l'histoire face à face : Mazarin et Laure de Novès. Chacun de ces drames forme un livre, divisé en chapitres qui sont autant de scènes, et précédé d'une description chaudement colorée qui sert de décoration à chaque acte. Ce n'est pas un sujet conçu, exécuté d'un seul jet, comme une statue taillée dans un bloc de marbre ; c'est la succession rapide des événements variés, extraordinaires et pathétiques, qui accompagnent leurs destinées, réunies un moment et ensuite violemment séparées pour toujours ; il n'y a pas unité de temps ni d'action, de même que dans l'admirable roman de *la Prison d'Édimbourg*. Tel est le moule que Mme Reybaud a employé aussi heureusement que son maître, notre maître à tous; elle avait besoin d'un cadre de seize ou dix-sept ans pour y dérouler un vaste tableau qui nous montrât tour à tour les épisodes de la jeunesse et de la vieillesse de Mazarin ; elle voulait relier ensemble les existences aventureuses de la mère et de la fille, à des époques distinctes et dans des situations opposées ; elle se proposait sans doute d'étudier et de peindre les transfigurations de l'âme humaine modifiée par les vicissitudes du sort.

On trouvera dans ce livre, tout autant d'histoire vraie et vivante qu'il en faut dans un roman pour le rendre instructif et intéressant à la fois. Les portraits historiques ont plus d'éclat et de relief en présence des portraits de fantaisie.

Mme Reybaud n'a pas affecté de charger la couleur locale qu'on fait trop consister maintenant dans la maladroite et fatigante répétition de quelques lieux communs, qui souvent ne sont pas même puisés aux sources de l'histoire ; elle se contente de couvrir d'un vernis historique soigneusement étendu, la toile où sa riche imagination s'abandonne aux caprices de son pinceau et déploie largement les ressources de sa palette. Elle n'exagère rien, ni les idées, ni les sentiments, ni le style ; elle n'a d'autre but que d'atteindre la plus grande vérité possible : rarement elle reste en arrière de ce but qu'elle ne dépasse jamais.

Ce qu'on remarque, sous cette élocution claire, précise et poétique, dans ces simples et gracieuses descriptions, dans ce dialogue mobile savamment coupé, dans ces ressorts dramatiques si adroitement mis en jeu, c'est un savoir réel qu'on n'est pas accoutumé à rencontrer chez les femmes, même les plus distinguées par leur esprit. Les femmes écrivent ordinairement d'instinct, de sentiment, sans apprêt et sans effort ; elles sont ignorantes en général, si nous osons adresser ce reproche à leur éducation frivole ou nulle plutôt qu'à elles-mêmes. Mais les ouvrages de Mme Reybaud nous prouvent qu'elle a beaucoup appris dans les livres et par l'observation ; elle n'a jamais cet air gêné et emprunté, qui annonce des connaissances incomplètes et superficielles ; elle ne fait nulle part ostentation de ce qu'elle sait, mais à chaque instant elle le laisse paraître, sans y prendre garde ; son vocabulaire est nombreux ; elle n'est pas en peine du mot propre ; elle aborde franchement le mot technique ; elle exprime avec abondance et netteté les nuances les plus métaphysiques, jusqu'aux traits les plus matériels ; elle n'a pas recours à ce placage d'érudition et de technologie, qu'on applique sur l'œuvre la plus médiocre, à coups de dictionnaires et d'encyclopédies ; elle use sagement, modérément, des fruits mûrs de ses études, et s'il est permis de se servir d'une expression chère aux grands écrivains de l'antiquité, on sent dans ses écrits l'huile de la lampe qui veillait pour éclairer de longs et consciencieux travaux.

Quant à l'analyse de ce roman, si rempli de faits et de

péripéties, nous ne l'entreprendrons point en détail, de peur de déflorer la nouveauté des moyens scéniques que l'auteur a inventés pour soutenir l'édifice de cette haute composition ; nous ne ferons point de ce beau corps un squelette ; mais nous tracerons seulement l'esquisse du tableau. Nous dirons en peu de mots la donnée que Mme Reybaud a développée avec tant d'art et d'intelligence.

Mazarin, qui n'est encore qu'un prêtre intrigant à l'école du cardinal Richelieu, est envoyé par son patron au château de Cadenet pour épier les desseins du comte, ancien auxiliaire de la révolte du duc de Montmorenci, et pour enlever des mains de ce vieux noble un papier important. Mazarin ne réussit pas à s'emparer de ce papier d'état ; mais il séduit la nièce du comte de Cadenet. Ensuite il se rend à Rome, et revient en France légat du pape. La pauvre fille qu'il a trompée, Laure de Novès, le suit à Paris sans le connaître, et consent à vivre dans une obscure retraite au milieu de la forêt de Saint-Germain, avec l'enfant qui lui est né. Son mystérieux amant, devenu cardinal et premier ministre, la visite quelquefois, pendant qu'on la croit morte au château de son oncle. Mais Laure est jalouse et inquiète des absences continuelles de Mazarin : elle découvre successivement qu'elle a une rivale, que cette rivale est la reine de France, et que l'infidèle gentilhomme n'est autre que le cardinal Mazarin. Alors elle s'enfuit encore une fois ; elle se retire aux Carmelites, et se consacre à la pénitence. Sa fille est élevée en secret par une amie dévouée, qui ne la quitte qu'en mourant. La jeune Christine, seule dans le monde, n'a plus d'appui que les conseils de sa mère. Le hasard l'introduit à la cour d'Anne d'Autriche, et la Providence l'empêche de succomber aux piéges que l'amour tend à sa vertu. C'est son père, c'est Mazarin qui la sauve; il la remet lui-même entre les mains du fils d'un marchand, honnête bourgeois, qui l'aime et qui l'épouse sous les yeux de la pieuse carmelite, dont les prières demandent incessamment au ciel de protéger et de bénir l'innocence de sa fille.

Ce canevas a été brodé avec un luxe prodigieux d'orne-

ments; l'action marche d'un pas ferme dans mille chemins qui mènent au dénouement sans se rompre ni s'embrouiller. On s'étonne de l'expérience consommée du romancier qui se joue des difficultés et qui tient d'une main active tous les fils de cette trame industrieusement ourdie. Le caractère de Mazarin qui domine l'ouvrage et y brille partout, lors même qu'il ne s'avance pas sur le premier plan, est achevé: l'histoire peut opposer le modèle à la copie. Dans un bref aperçu du sujet, je n'ai pu signaler une charmante figure de femme, la Carducha, animée des chaudes inspirations de la nature méridionale, personnification d'un tendre dévouement que Mme Reybaud a déjà évoquée dans *Pierre;* les autres caractères ne sont pas moins neufs et surtout bien observés: ils ne se démentent ni dans leur conduite ni dans leur langage, ce qui est un mérite qu'on ne saurait trop apprécier aujourd'hui où nous voyons les héros et héroïnes de tant de romans physiologiques changer trois ou quatre fois dans le cours d'un volume.

Enfin (*pour finir par un trait de satire*), nous ne blâmerons dans ces deux volumes que certaines mauvaises habitudes de style, certaines locutions vicieuses, certains tours de phrase lourds ou pénibles; mais où n'y a-t-il pas des taches?

PAUL L. JACOB, bibliophile.

CHRISTOPHE SAUVAL (1).

Christophe Sauval n'est pas, comme on pourrait le croire, le début de M. Émile de Bonnechose. A ceux qui l'auraient oublié, il serait généreux de rappeler une tragédie de *Rosemonde,* représentée sur le premier Théâtre-Français, une Histoire de France adoptée par l'Université, et un poème couronné par l'Académie. M. de Bonnechose, avant d'écrire *Christophe Sauval,* s'est donc essayé dans trois genres diffé-

(1) Deux vol. in-8°, librairie de Dupont.

rents. Faut-il voir dans ces tentatives variées le fait d'une aptitude réelle ou d'une fantaisie téméraire? La réponse à cette question n'est point douteuse. Il n'y a, au fond de cette diversité de travaux, que de l'indécision et de la faiblesse. Nous ne saurions prendre au sérieux ni *Rosemonde*, ni le travail historique, ni la *Mort de Bailly*. La raison en est simple : M. de Bonnechose n'est ni un historien, ni un poète, ni un écrivain dramatique. Le spectacle imposant des faits qui se préparent et qui s'ordonnent n'a jamais été pour lui que ce qu'il est pour la foule, un divertissement puéril qui émeut et qui intéresse, mais qui ne fait point réfléchir. La partie élevée de la tâche n'a pu être comprise; il n'y avait pour cela, dans l'auteur, ni assez de curiosité, ni assez de sympathie; en un mot, il n'y avait point de vocation. L'instinct dramatique lui a de même manqué dans le drame, et la poésie dans le poème. Le roman qu'a publié récemment M. de Bonnechose ne prouve pas mieux qu'il est un romancier. Toutefois, cette œuvre peut répondre au reproche d'indécision, de tâtonnement. D'après une annonce de la couverture, il nous est permis de croire que M. de Bonnechose a choisi sa route, et qu'il n'hésitera plus. Il a sans doute abandonné le projet de lutter sur la scène d'emphase glaciale et de fadeur avec la tragédie de l'empire; les succès de collége et d'académie ne suffisent plus à cette ambition croissante. Il aspire désormais à des triomphes plus durables; il veut se frayer des voies nouvelles, et c'est avec une pleine confiance dans ses forces que M. de Bonnechose aborde aujourd'hui le roman politique.

Jusqu'à présent les mœurs politiques ont manqué en France d'un peintre éloquent et hardi, qui sortît un peu des allusions et se plaçât franchement sur le terrain de l'histoire, prêt à blâmer et à rire à son aise. Il faut être à la vérité bien sûr de soi pour entreprendre une pareille tâche, et pour accorder heureusement dans un même livre l'histoire avec l'imagination, arriver enfin à faire pour le présent ce que Scott a fait pour le passé, avec plus de chaleur et d'ironie, bien entendu, la date de l'œuvre étant comptée pour quelque chose, et la réflexion se plaçant partout à côté du fait.

Nous ne possédons, à vrai dire, aucune richesse dans ce genre, car l'on ne peut compter pour richesses quelques romans où le style est partout aussi nul que la pensée, et dont tout le sel consiste dans d'innombrables facéties sur les élections, les parvenus et les sous-préfets. On pourrait, à la rigueur, faire entrer dans ce genre les nombreux mémoires apocryphes qui se publient encore tous les jours. Mais tous les volumes que nous pourrions citer à ce sujet feraient une collection de romans politiques assez pitoyables. Nous nous garderions bien d'y placer *Christophe Sauval,* qui ressort d'une inspiration toute différente. Malgré l'évidente prétention du livre à être une satire dialoguée des partis et de leurs excès, l'observation des choses politiques y tient assez peu de place. Le roman de M. de Bonnechose n'est point, comme l'ont dit en style barbare quelques réclames, *une œuvre toute palpitante d'actualité.* Il nous a été impossible d'y voir autre chose qu'un récit romanesque, une fable peu intéressante et mal écrite. Il y a bien derrière chaque passion et chaque caractère une opinion qui se meut péniblement; chacun des personnages est bien, si l'on veut, homme de parti; mais l'étude politique est si effacée sous le roman d'intrigue, que le livre pourrait fort bien s'en passer sans que l'ensemble de la composition en souffrît beaucoup. C'est là un tort grave, assurément, mais qu'on excuserait volontiers, si les passions, à défaut des opinions, étaient analysées d'une façon supérieure. Cette partie du livre est malheureusement traitée comme l'autre, avec négligence. L'action marche lourdement; les faits se mêlent et se dénouent avec embarras; partout, enfin, la vulgarité du thème est dépassée par celle de la mise en œuvre.

Ce qui nous frappe dans ce livre, c'est l'ambition d'une part et la trivialité de l'autre. L'auteur ne se ménage point les difficultés; il aborde à la fois l'histoire, la satire, la philosophie; il ne se fait point faute de nous expliquer le présent, et porte sur l'avenir un regard plein d'assurance. Toute manière lui est bonne, tout genre lui est familier; il moralise, il critique, il raconte, il prophétise. C'est avec une hardiesse inouie qu'il va guerroyer dans des pays inconnus,

et grâce au lieu commun, il se tire sain et sauf de toutes les campagnes. Les plans sont magnifiques; peu lui importe que la réalisation en soit vulgaire. On dirait un enfant qui veut bâtir un palais et qui ramasse des cailloux. Partout, dans *Christophe Sauval,* éclate cet orgueil de la conception, et cette pauvreté du développement. L'amplification de collége serpente avec une admirable promptitude à travers tous les détours qui lui sont marqués; en vain les obstacles paraissent-ils insurmontables et les remparts bien solides. Elle se joue de toutes les barrières; elle entraîne toutes les digues avec une égale facilité.

Nous ne voulons pas faire ici un examen détaillé de *Christophe Sauval.* Mais quelques personnages, par la négligence avec laquelle ils sont tracés, nous ont paru mériter une attention particulière. Christophe, par exemple, est-il une personnification de l'égoïsme ou de l'indécision? Le caractère d'Alice ne se fait-il point remarquer par une insignifiance déplorable? Le dévouement romanesque de Geneviève ne choque-t-il pas le goût et la raison? Ces deux créations de femmes relèvent évidemment du vieux mélodrame, et les lecteurs ingénus pourront s'apitoyer sur ces victimes intéressantes; mais la critique est peu sensible à ce genre de beautés : nous n'y voyons pour notre part qu'un fâcheux anachronisme.

Tout écolier, n'ayant même jamais lu ni brochures ni journaux de la restauration, pouvait nous tracer aussi correctement que l'a fait M. de Bonnechose, et avec moins de confusion peut-être, des figures telles que le marquis de Kérolais, Pierre Renaud, et Christophe lui-même. Lorsqu'on s'attaque à des types aussi usés en France que le marquis légitimiste, le plébéien démagogue et le journaliste ambitieux, il serait bon d'éviter autant que possible la déclamation et la tirade, de ne pas transporter à chaque page la prétention dans la trivialité. Les vaudevilles de M. Scribe nous ont présenté cent fois les mêmes portraits. Quant aux figures comiques, telles que le baron Plumet, Louchet, Bertrand, etc., M. de Bonnechose n'a eu que la peine de puiser dans les plus vieilles farces qui nous divertissaient il y a vingt ans. Si

Ducray-Duménil et Anne Radcliff ont quelque droit de seigneur sur Geneviève et sur Alice, le vaudeville des boulevarts peut hardiment réclamer son bien dans le valet de chambre, l'épicier et le baron de l'empire.

Il nous est impossible de passer sous silence le singulier personnage qui joue dans ce roman le rôle de la Sagesse antique, ne parlant que par énigmes et n'apparaissant qu'à de rares intervalles pour rendre un arrêt mystérieux. Comme M. de Bonnechose ne se donne guère la peine d'inventer, nous présumons que ce pèlerin funèbre appartient à quelque roman de M. d'Arlincourt. Le *Voyant de Grand-lieu,* pour l'appeler par son nom, joue dans le roman un rôle à peu près semblable à celui du chœur dans la tragédie antique. C'est à lui qu'est confiée la tâche austère de proclamer la vérité au milieu de l'erreur; il mêle des prophéties bibliques à ses déclamations sur la tolérance. Partisan d'ailleurs de tous les systèmes, il ne prêche que sur des thèmes bien connus, et s'entend à discuter avec abondance toutes les questions déjà éclaircies. La découverte qu'il a faite d'un moyen pour concilier tous les partis est admirable d'à-propos; son grand remède, c'est le temps. Nous ne savons de quel ordre sont de pareilles vérités; mais il n'était pas nécessaire de les entourer d'un appareil de terreur. Les maximes du Voyant sont toutes pacifiques; un honnête paysan qui commence à lire peut se faire à lui-même tous ces raisonnements, et découvrir ces précieux remèdes.

L'indécision éclate à chaque page du livre. L'auteur a écrit son introduction moitié avec Berquin, moitié avec Auguste La Fontaine. Dans le second volume, le roman de l'empire est exhumé avec son intrigue larmoyante, ses prêtres vertueux, ses femmes immolées; il ne manquait à cette partie du livre qu'une scène de brigands. Mais les troubles de la Vend e ont comblé cette lacune, et tout amateur des situations lugubres, des petites frayeurs et des larmes puériles, se retrouvera, en lisant les dernières pages, dans ses émotions accoutumées.

Au moins ce livre apprend-il quelque chose? C'est encore là une de ses prétentions malheureuses. Dans quelques

chapitres, l'auteur a voulu faire de l'histoire. On a même assuré que *Christophe Sauval* contenait sur la révolution de 1830 des révélations piquantes et des renseignements d'une haute importance. Nous avons cherché avec soin ces révélations et ces renseignements. Toute notre curiosité patiente n'a pas réussi à les découvrir. A défaut de choses nouvelles, nous avons remarqué un portrait de Charles X, où l'auteur prend à tâche de reproduire tous les jugements de badauds portés depuis six ans sur le caractère et les préjugés du prince. Dans un autre chapitre, M. de Bonnechose s'amuse à nous raconter la révolution de juillet. Les métaphores et les comparaisons fournies par les brochures et les *premiers Paris* abondent sous la plume du romancier-historien. Ainsi, *la ville bourdonne comme une ruche d'abeilles à l'approche de l'ennemi; le peuple souverain essuie ses bras sanglants sur le velours du trône.* L'insurrection vendéenne est décrite avec non moins de poésie et dans un style aussi nouveau.

Quant aux conclusions du livre, elles sont d'une telle simplicité, que long-temps nous avions douté de notre clairvoyance. La donnée principale n'est, en effet, ni l'ambition châtiée, ni l'égoïsme impuissant, ni les préjugés inguérissables. *Christophe Sauval* est une démonstration sérieuse de la vanité de nos querelles, du néant où toute haine aboutit. Nous avons lu attentivement les derniers chapitres du livre; c'est, en effet, la mort qui est chargée du dénouement, comme dans les tragédies anglaises; c'est la vanité des choses humaines qui ressort trivialement du plus lamentable des récits. Dans *Christophe Sauval,* tous les partis qui s'agitent aujourd'hui en France se précipitent également vers un abîme. Le sage, le *Voyant,* survit seul; il médite sur leurs débris, et le roman est clos par une prophétie lugubre.

Pour nous, une seule vérité ressort bien nettement de ce livre, c'est l'ambition qui avorte. En écrivant *Christophe Sauval,* M. de Bonnechose avait-il pleine conscience des difficultés de sa tâche? nous ne le croyons pas. Sa témérité naïve n'a point tenu compte des obstacles; il s'est élancé dans une route inconnue avec une complète assurance; il

ne s'est effrayé ni de l'éloignement du but ni des ténèbres du chemin. Tout dans son livre atteste une facilité déplorable. Il répugne sans doute à une critique grave mais bienveillante de formuler certains arrêts et de traduire en langage poli certaines vérités fâcheuses; mais, si malséante que paraisse notre franchise, nous la croyons plus convenable que d'inutiles ménagements. Nous ne pensons donc pas que M. de Bonnechose soit appelé à écrire le roman. Après s'être essayé tant de fois il ne saurait reculer devant une nouvelle épreuve. Si vraiment il y a en lui une nature littéraire, si de rares facultés attendent pour paraître une tâche plus heureuse et un moment plus favorable, nous souhaitons de grand cœur que cette nature se déploie et que ces facultés précieuses se montrent enfin au grand jour. Mais à vrai dire nous craignons que M. de Bonnechose n'ait abordé le roman, comme il a abordé le drame et la poésie, sans préparation, sans motifs sérieux, en un mot sans puissance et sans vocation. Aujourd'hui le nombre des gens qui écrivent pour satisfaire un caprice d'amour-propre, est incalculable. La confiance naïve qu'ont en eux-mêmes quelques auteurs serait d'ailleurs pour nous un sujet de profond étonnement si nous n'admirions encore plus l'indulgence inouie de ceux qui les lisent et qui les admirent. D. M.

LIVRES ILLUSTRÉS.

Décidément nous voguons à pleines voiles dans la littérature pittoresque et enluminée. La prose s'est inclinée devant la lithographie; la poésie a crié au secours, et la gravure est venue la protéger. L'in-octavo s'est agrandi pour ne pas gêner les caprices du fleuron. La lettre ornée enclave toute une page dans son repli tortueux, et le cul-de-lampe en réclame une autre. Une grande usurpation se trame. Prenons-y garde, une autre royauté menace notre pauvre royauté littéraire. A qui le trône? à qui la palme? Hélas!

le public lit bien encore les douces élégies et les dramatiques nouvelles qu'on lui adresse ; mais il s'arrête avec une sorte de complaisance barbare sur les gravures qui décorent nécessairement toute nouvelle publication. L'ingrat ! je suis sûr que, dans ce moment, il médite quelque horrible trahison, et si on ne l'arrête, il mettra la littérature dans un véritable état de vasselage. Alors pour seigneur suzerain nous aurons le dessin gravé sur acier ; pour châtelaine dame vignette, et pour demoiselle la légère arabesque. Notre domaine sera resserré entre les filets de l'encadrement, et nous remercierons Tony Johannot, Roqueplan, de vouloir bien nous laisser un peu de place au soleil et un peu de vie.

Ce qui m'indigne le plus, c'est que, moi qui vous parle, j'en suis à me laisser prendre à toutes ces charmantes tromperies. J'ai beau m'adresser des reproches et soutenir éloquemment le parti de la littérature ; je vois bien que, malgré moi, je deviens infidèle à ma propre cause, et que toutes ces folles images l'emportent. Je ne traverse pas une fois le péristyle de l'Odéon sans regarder, avec une cupidité coupable, ces livres de toute sorte et de toute couleur qui tombent là chaque semaine comme autant de feuilles d'arbre, comme autant de fleurs. Si grande envie que j'aie de passer outre, je m'arrête pourtant, et je soulève, l'une après l'autre, chacune de ces mystérieuses enveloppes, qui revêtent si élégamment la livraison hebdomadaire ; je contemple chaque titre, chaque encadrement, chaque portrait. Autrefois, quand je m'en allais ainsi bouquinant par quelque vagabonde matinée, je parcourais une page au vol, je lisais une phrase, je retenais un mot. Maintenant, je ne lis et je ne retiens que ces titres d'images, dont le souvenir me poursuit encore de par-delà le classique jardin du Luxembourg. Enfin, vous l'avouerai-je à ma grande honte ? la prose de Bernardin de Saint-Pierre m'apparaît plus limpide et plus belle à travers les riches ornements dont M. Curmer l'a entourée, et Molière me semble plus spirituel encore et plus charmant avec son escorte d'illustrations.

Nous devions déjà à M. Paulin une magnifique édition de

Gil Blas. Celle de Molière est faite avec le même luxe. Rien ne manque à cet ouvrage, ni l'élégance typographique, ni la correction la plus scrupuleuse, ni les ornements nombreux, variés et toujours de bon goût, ni les tableaux d'intérieur, les costumes du temps, et les bonnes scènes de Molière étudiées par le peintre, commentées par le crayon du dessinateur, mieux qu'elles n'eussent pu l'être par la plume de l'érudit (1).

En tête du premier volume, M. Sainte-Beuve a placé une biographie de Molière, digne d'être mise à côté de ses meilleures. Je ne saurais vous dire tout ce qu'il y a d'aperçus ingénieux, de détails charmants dans ce travail. Un auteur économe pourrait en parsemer tout un livre. Le portrait de Molière est tracé avec une rare finesse, et deux ou trois points de vue tout-à-fait neufs se révèlent ici dans sa pensée et dans ses écrits. L'histoire de ses œuvres est habilement liée à l'histoire de sa vie; et le tableau de la littérature, au milieu de laquelle Molière vient prendre une si belle place, est jeté d'un seul trait, et enlevé.

Le Constitutionnel a ouvert dernièrement une souscription pour ériger un monument à la mémoire de Molière. Avec l'excellent travail de M. Sainte-Beuve, avec les spirituelles compositions de M. Johannot, cette édition est elle-même un monument.

Un autre livre à illustrations, qui s'achèvera en même temps que Molière, mérite aussi d'être mentionné · c'est l'*Histoire d'Angleterre,* par M. le baron de Roujoux (2). Ici le peintre, chargé de jeter son coup de pinceau à travers toutes ces pages de chroniques et tous ces récits de batailles, avait à remplir une tâche plus grave. Il remonte, pour les vestiges de l'art, jusqu'aux temps les plus anciens. Il s'empare de la vieille armure, de l'effigie de médaille, du bas-relief sculpté sur les édifices, de la tente du guerrier, de l'idole du prêtre. Il poursuit ainsi son histoire à côté d'une autre histoire. Il place ses tableaux en regard des faits.

(1) 2 vol. in-8°, librairie de Paulin, rue de Seine, 33.
(2) 3 vol. in-8°, librairie de Mainguet, rue Jacob, 19.

Toute cette partie du livre publié par M. de Roujoux est curieuse et intéressante. On y trouve plusieurs gravures d'anciens monuments fort peu connus, plusieurs copies de dessins disséminés dans divers manuscrits anglais et anglo-saxons encore inédits. On y trouve toute cette célèbre tapisserie de Bayeux, bien rétrécie, il est vrai, mais complète. C'est là, comme on le sait, l'un des travaux les plus précieux du moyen-âge. C'est l'œuvre d'une femme, d'une reine, qui retraça à l'aiguille, sur une toile de douze cents pieds de longueur, les aventures d'un guerrier, et ce guerrier était Guillaume-le-Conquérant. En prenant ainsi, l'une après l'autre, ces vignettes, ces médaillons, ces ébauches d'armes, de costumes, d'édifices, on peut suivre le développement continu de l'art anglais, depuis la hache grossière des Bretons jusqu'au glaive ciselé des temps modernes, depuis la hutte sauvage des Anglo-Saxons jusqu'au palais de Saint-James, depuis le dolmen des druides jusqu'aux autels sculptés de Westminster.

Toutes ces *Illustrations* de l'histoire d'Angleterre sont faites avec soin et intelligence, mais le texte laisse beaucoup à désirer. L'auteur, M. de Roujoux, semble n'avoir voulu écrire qu'un livre attrayant et facile à lire. Mais il ne lui eût rien ôté de son attrait en creusant davantage son sujet, en s'entourant de citations, et en corroborant son récit de quelques notes. D'ailleurs la première qualité pour rendre agréable la lecture d'un livre, c'est le style, et celui de M. de Roujoux est lourd, embarrassé, tombant à faux, et très-souvent, nous devons le dire, fort peu correct. Puis, en cherchant à rendre son œuvre aussi populaire, aussi intéressante que possible, M. de Roujoux a précisément négligé les époques de l'histoire d'Angleterre les moins connues et les plus curieuses. Ainsi il a dessiné fort nonchalamment l'invasion des Anglo-Saxons, et il n'a rien dit ni de leur langue, ni de leur littérature. Le sujet en valait pourtant bien la peine, et la tâche était facile. Il n'avait qu'à prendre l'histoire de Turner, la dissertation d'Ingram, de Conybeare, et traduire. Un autre reproche que nous adresserons encore à M. de Roujoux, c'est d'estropier impitoyablement les noms

danois, des noms consacrés comme celui de Ragnar Lodbrok, comme l'étendart danois qui n'a jamais pu s'appeler que *Hrafn* ou *Ravn,* et que M. de Roujoux écrit invariablement *Réafan,* en le stigmatisant d'un accent aigu, chose aussi peu connue dans les langues du Nord, que le petit *o* suédois servant de tréma dans la nôtre. L'orthographe des noms historiques est une chose plus essentielle qu'on ne pense. Il n'en faut souvent pas davantage pour constater une étymologie, pour déterminer une origine, et ce n'est pas sans de bonnes raisons que notre savant M. Thierry a tant insisté sur ce point.

Une fois arrivé à la bataille de Hastings, M. de Roujoux est plus à son aise. Les documents sont là en abondance, et il n'a qu'à y puiser. Il est juste de dire que son récit devient alors plus clair et plus animé; mais son style garde toujours à certains endroits les mêmes taches. A la fin de l'ouvrage, une main plus habile a repris le récit des évènements. Un homme qui connaît l'Angleterre, qui l'a décrite avec charme et qui nous a donné sur une de ses révolutions, puis sur ses artistes et ses poètes, deux livres pleins d'intérêt, M. Amédée Pichot a raconté avec netteté et précision l'histoire des guerres d'Angleterre dans les derniers temps, et la longue question du bill de réforme.

Ainsi l'ouvrage est complet, et même en tenant compte des défauts que nous y avons remarqués, il supplée en partie à tout ce qui nous manque encore sur l'Histoire d'Angleterre. Il mérite d'avoir du succès, et il en aura, nous le croyons.

ÉTUDES HISTORIQUES.

HENRI IV.

(Cette notice avait été faite pour une publication qui s'annonce comme purement littéraire et historique. L'auteur avait cru pouvoir, dans ce cadre étroit, mais avec l'allure libre et familière de la biographie, rajeunir un sujet usé par toutes les sortes d'adulations, mais neuf encore pour la vérité. Quelques observations, présentées sous des formes extrêmement louangeuses, lui ayant appris qu'on attendait de lui un peu plus de complaisance pour une des opinions qui se disputent le temps présent et prétendent exploiter à leur profit le passé, il a compris qu'un homme ayant un peu de sincérité dans l'esprit ne devait jamais s'adresser qu'au public, et il lui rend ici ce qu'il avait écrit pour lui.)

Ce fut une grande joie dans la principauté de Béarn, dans le comté de Bigorre, et dans ce morceau de terre montagneuse qui conservait encore, en deçà des Pyrénées, le nom

de Navarre, lorsque, le 13 décembre 1553, Jeanne d'Albret, femme d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme et de Beaumont, mit au monde un fils dans le château de Pau. Son père, Henri d'Albret, roi titulaire de la Navarre au-delà des monts, que la couronne d'Espagne avait réunie depuis quarante ans à ses domaines, du reste seigneur réel du Béarn, duc de Nemours, sire d'Albret, comte de Foix, d'Armagnac, de Bigorre, de Penthièvre, de Périgord, vicomte de Limoges, de Castelbon, de Marsan et autres lieux, vivait en bon gentilhomme dans ses terres et seigneuries, sans souci de conquête et sans crainte d'invasion, s'inquiétant assez peu de son royaume héréditaire, et ne voulant plus se risquer à pareille fortune qu'il avait courue autrefois, lorsque, fait prisonnier à Pavie, il eut le bonheur de s'échapper. Il s'approcha du lit de sa fille, emporta son petit-fils dans un pan de sa robe, lui frotta les lèvres d'ail, lui fit avaler quelques gouttes de vin, et se chargea de l'élever, non pas avec ces funestes délicatesses qui avaient déjà fait mourir deux enfants nés de ce mariage, mais « à la béarnaise, pieds nus et tête nue. » Ce fut là, sans aucun doute, la plus belle action de sa vie, qui ne compte guère dans l'histoire que par le nom de sa femme, la spirituelle et bonne Marguerite de Valois, sœur de François 1er, laquelle encore il avait traitée fort rudement.

Si cette naissance mettait le pays en liesse au pied des Pyrénées, c'était chose peu considérable en France, et il eût fallu certes une grande témérité d'astrologue pour prédire à ce jeune nourrisson des montagnes béarnaises qu'il porterait un jour la couronne de saint Louis. Il descendait pourtant de ce roi en ligne directe et masculine par le cinquième de ses fils, Robert, comte de Clermont, qui, ayant épousé l'héritière de Bourbon, prit le titre de cette baronie, et garda prudemment les fleurs de lis sur son écusson. Mais encore bien que neuf branches du sang royal, issues du saint roi, se fussent successivement éteintes, que la lignée même de Robert eût failli trois fois au profit des puînés; encore bien qu'Antoine de Bourbon fût alors et sans conteste prèmier prince du sang de France, il ne semblait certainement pas que la

famille régnante dût si tôt manquer et faire place à ce vieux rameau, dont le représentant actuel se rattachait à elle par dix-neuf degrés de parenté. Henri II régnait, âgé de trente-quatre ans, père de cinq enfants mâles, et marié à Catherine de Médicis, dont la tardive fécondité paraissait vouloir réparer sans relâche les dix années de mariage qu'elle avait perdues. Il y avait là de quoi faire souche d'une longue race, et rejeter peut-être la maison de Bourbon dans la même obscurité où se perdait humblement la branche de Courtenay, issue de Louis-le-Gros : aussi voit-on que Henri de Béarn fut reçu comme né uniquement pour l'héritage maternel, et que son grand-père s'en empara bien vite, afin de lui apprendre à vivre la vie de son pays, pendant qu'Antoine de Bourbon, qui n'avait rien à lui laisser, faisait tranquillement sa charge de gouverneur en Picardie.

Le fils de Jeanne d'Albret n'était pas encore âgé de dix-huit mois, partant il avait eu peu d'occasions « de réjouir son vieux grand-père, » qui du reste ne comptait que cinquante-trois ans, quand ce prince mourut (25 mai 1555) en ordonnant, comme il convenait à un roi dépossédé, que son corps fût porté à Pampelune, capitale de son royaume, dès qu'on pourrait la reprendre. Sa mère recueillit toute la succession qui était restée de ses ancêtres, et Antoine de Bourbon s'appela le roi de Navarre. Ce n'était pas encore là un mauvais partage pour un pauvre cadet de race royale, qui n'avait apporté au monde que sa généalogie, et qu'on avait vu en ses jeunes ans « fort petit et bas de fortune. » Il est probable qu'il aurait passé honnêtement sa vie, comme son beau-père, à visiter ses châteaux, à cultiver ses terres, à faire exécuter « los fors et costumas du Bearn, reformatz et metutz en lengoadge intelligible per le rey Henric en 1552, » comme aussi à courtiser les dames de son voisinage (car il était grandement adonné à l'amour), si le coup imprévu qui frappa Henri II (1559) ne l'eût appelé à jouer un rôle politique dans les troubles de France. Il l'accepta d'abord à regret, avec peine, en reculant le plus qu'il fut possible; mais enfin, après plusieurs expériences maladroites et fâcheuses, il s'y forma de telle façon et y devint si habile,

qu'ayant débuté dans un parti, on le vit bientôt figurer à la tête du parti contraire. D'abord partisan de la réforme et protecteur du prêche, il devint en peu de temps le plus violent ennemi de ces nouveautés, rattaché subitement à la foi catholique par l'espoir qu'on lui donna d'y gagner le royaume de Sardaigne. Quand les huguenots prirent les armes pour la première fois, sous la conduite du prince de Condé, son frère (1562), il conduisit l'armée du roi contre les casaques blanches, et « s'y montra fort animé, brave, vaillant, courageux, aussi prompt d'ailleurs que personne à faire pendre les hérétiques. » Mais il fut arrêté tout court dans cette bonne voie par une arquebusade tirée des murs de Rouen, et dont il mourut un mois après, en un bateau, sur la rivière de Seine (17 novembre 1562).

Par sa mort, Jeanne d'Albret restait reine de Navarre, et son fils devenait premier prince du sang. Henri avait alors neuf ans, et peut-être serait-ce assez mal employer le temps que de chercher comment s'était passée sa première enfance. Quelques historiens le font venir vers l'âge de cinq ans à la cour de France, « où chacun, disent-ils, fut émerveillé de sa gentillesse. » Ce qui est certain, c'est qu'en sortant des mains de son grand-père il fut élevé au château de Coaraze, en Béarn, par Suzanne de Bourbon-Busset, femme de Jean d'Albret, baron de Miossens ; que là il apprit à gravir les rochers, à mesurer les précipices, à supporter le froid et le chaud, à lutter de force et d'agilité avec les jeunes paysans, et qu'ensuite il accompagna ses père et mère en France, lorsque Antoine de Bourbon vint s'y faire reconnaître lieutenant-général du royaume pour le roi mineur Charles IX. C'était en 1561, et, en supposant vrai le voyage de l'an 1558, son éducation montagnarde, interrompue par cet épisode, aurait duré huit années. Dans ce dangereux séjour de la famille béarnaise auprès de Catherine de Médicis, Antoine de Bourbon n'avait pas seulement trahi sa religion et son parti, il avait aussi manqué d'amour et de fidélité pour sa femme, qui, fuyant les rudesses d'un mari, et voulant au moins sauver ses états, retourna promptement en Béarn. Henri resta en France avec le baron de Beauvoir,

son gouverneur, et son précepteur, nommé La Gaucherie. Là, comme tous les princes, il apprit le latin et le grec, pour oublier l'un et l'autre; comme tous les princes, il traduisit les Commentaires de César, il lut avec transport les Vies de Plutarque, se passionna pour le Romain Camille et s'indigna contre Coriolan. En même temps il faisait amitié avec les jeunes gens de son âge, non plus bergers et villageois comme au pays maternel, mais fils de France, princes et seigneurs. Au mois de septembre 1563, on le vit, en son rang, assister à la déclaration de la majorité du roi Charles IX, qui se fit dans la ville de Rouen.

Peu de temps après, sa mère obtint la permission de le ramener en Béarn, où il trouva la réforme établie; car Jeanne d'Albret, qui, avant son dernier voyage de France, voulait se maintenir catholique et avait envoyé une ambassade d'obédience au pape, s'était subitement éprise d'un zèle ardent pour la religion reniée par son mari. A peine était-elle de retour chez elle avec ses enfants, qu'il fut bruit d'une conspiration découverte, laquelle avait pour but de les livrer tous ensemble à l'Espagnol. Jeanne trouva plus sûr alors de se tenir sur la terre de France qu'au lieu où elle était souveraine. Elle se rendit donc à Nérac, et son fils revint auprès du roi Charles, qui se préparait alors (1564) à visiter son royaume. Le prince de Navarre partit avec lui; il parut avec magnificence à cette célèbre entrevue de Bayonne où la reine d'Espagne, Élisabeth, vint embrasser sa mère Catherine, et où l'on croit que les deux cours arrêtèrent, au milieu des fêtes et des jeux, le plan d'une politique cruelle pour la destruction de l'hérésie. On lui attribue même la découverte et la révélation de ces projets. Comme c'était chose naturelle qu'un prince de douze ans pénétrât étourdiment ou demeurât inaperçu dans le cabinet où l'on discutait les affaires les plus sérieuses et les plus secrètes, il entendit un jour le duc d'Albe formuler ainsi son avis : « Une tête de saumon vaut mieux que cent têtes de grenouilles. » Il comprit aussitôt le sens caché de ce proverbe, et les chefs des huguenots se tinrent dès lors pour avertis. Sa mère rejoignit la cour à Bordeaux, la reçut à

Nérac, la suivit à Blois, à Moulins et enfin à Paris, où elle reprit son fils pour l'emmener dans ses états (octobre 1566). Là se termina la seconde éducation de Henri, son apprentissage de cour. Ce qu'on en rapporte de plus intéressant, c'est qu'un jour, ayant voulu, dans une partie de jeu, soutenir son droit contre Charles IX, celui-ci dirigea son arc tendu sur le jeune prince, qui se mit aussitôt en même posture. Il fut impitoyablement fouetté pour cette hardiesse.

Alors commença sous la conduite de Jeanne d'Albret son instruction politique. Elle n'avait à lui montrer qu'un petit état, mais aussi troublé d'ambitions et d'opinions ennemies que pouvait l'être un grand royaume. Elle le réconcilia d'abord avec la religion protestante, contre laquelle on l'avait fort prévenu; elle lui apprit comment on déjouait les complots, comment on résistait aux violences, comment on s'accommodait avec les passions, enfin, ce qu'au milieu de tous ces soins pour la défense de son droit, on pouvait faire encore pour le bonheur des peuples. Quand elle le crut en état de se produire, elle lui fit passer quelque temps dans son gouvernement de Guyenne et dans ses domaines qui en faisaient partie. Il y réussit beaucoup et s'y endetta fortement. Lorsqu'il manquait d'argent, il en demandait sans façon, par écrit, à ce qu'on raconte, aux seigneurs et dames du pays, priant qu'on lui renvoyât en réponse ou la somme ou son billet, et c'était toujours sa signature qu'on voulait garder : « car deux astrologues gascons avaient prédit qu'il deviendrait un grand prince. » Il y eut ensuite une seconde guerre civile en France (1567) où la reine de Navarre ne prit aucune part. Mais, au troisième soulèvement des huguenots, elle pensa qu'il n'y avait plus d'abri pour elle que dans un camp, que le sort de ce qu'elle appelait son royaume était désormais remis aux chances de la lutte entre Français, où elle avait en quelque sorte son rang de bataille. Elle se rendit donc à La Rochelle (septembre 1568), avec son fils, que le prince Louis de Condé se chargea de former à la guerre. Après la mort de ce prince, tué à Jarnac (mars 1569), toute l'armée déféra le titre de général à Henri de Navarre, en partage avec Henri de Condé, son

cousin, et la présence des deux jeunes gens devint nécessaire, moyennant les précautions convenables, à l'amiral de Coligny, qui commandait réellement sous leur nom. Ce fut une rude école de la vie des combats ; car des deux côtés on ne s'y portait pas avec mollesse et courtoisie, pas même avec humanité ; une cruelle suite de défaites fit connaître au général novice tout ce que ce métier avait de fatigues, de périls et de soucis. Battus à Moncontour comme ils l'avaient été à Jarnac, les huguenots furent obligés d'aller chercher bien loin un lieu où rassembler leur débris et attendre des secours. Leur chemin fut vers le Béarn, que le comte de Montgommery venait de reconquérir pour Jeanne d'Albret, puis par le Languedoc, les Cévennes, le voisinage de Lyon, d'où, traversant la Bourgogne, et victorieuse « à la demi-bataille » d'Arnay-le-Duc, leur armée sembla prête à s'abattre sur Paris. Dans cette longue marche, pleine de souffrances et de privations, pleine aussi de vengeances et de cruelles représailles, les deux cousins furent constamment à la suite de l'amiral, préservés de péril, mais privés aussi de gloire, par sa grande autorité. Les catholiques disaient avec mépris qu'ils étaient devenus « ses pages. » Plus tard les historiens de Henri devenu grand capitaine et roi puissant lui ont attribué une sagacité précoce, une expérience improvisée, qui avait aperçu du premier coup toutes les fautes commises par les généraux et constatées par des revers. Enfin la paix se fit (août 1570). Le prince de Navarre alla visiter les états de sa mère, qui l'y rejoignit ensuite, après avoir assuré autant qu'il était en elle, et comme véritable chef du parti, l'exécution des promesses faites aux siens par le traité.

Catherine de Médicis la tira bientôt de son Béarn par la proposition d'un mariage entre le prince de Navarre et la sœur de Charles IX, Marguerite. Jeanne d'Albret partit elle-même pour aller régler les conditions de cette alliance (26 novembre 1571), ne voulant pas livrer son fils à la foi de la cour, ne voulant pas aussi hasarder sa jeunesse, déjà très-friande de plaisirs, dans un lieu « où, écrivait-elle, ce ne sont pas les hommes qui prient les femmes, mais les fem-

mes qui prient les hommes. » Henri, qui était de nature à se laisser tenter plutôt qu'effrayer de pareille chose, eut cependant le mérite d'obéir ponctuellement à la prudence maternelle. Il ne se mit en route que lorsque le mariage fut conclu, arrêté, quand tous les préparatifs en étaient faits par les soins de Jeanne d'Albret. A peine était-il en France, qu'il apprit la mort de sa mère (juin 1572). Deux mois après, il arrivait à Paris avec son cousin le prince de Condé, et il déposait son habit de deuil pour épouser, le 18 août, Marguerite de Valois, âgée de vingt ans, belle, vive, spirituelle, plus vive peut-être qu'il ne convenait au mariage, du reste dotée pour tous droits successifs de 67,500 livres de rente sur l'Hôtel-de-Ville. La cinquième nuit qui suivit celle de leurs noces vit s'exécuter, au signal du tocsin de Saint-Germain-l'Auxerrois et à la lueur des torches, le massacre de la Saint-Barthélemy, œuvre de fureur populaire, autorisée ou acceptée par un roi. Le Louvre et Marguerite protégèrent le nouveau marié, mais on ne lui fit grâce que de la mort. Appelé dans la chambre de Charles IX, on lui enjoignit de quitter sa religion. Jeanne d'Albret eût refusé sans doute, car les femmes ont du courage pour le martyre. Henri se soumit et demanda le temps de s'éclairer. Il n'en accompagna pas moins son beau-frère au parlement (2 septembre) quand il alla s'y déclarer l'auteur de ce grand meurtre; il l'entendit publier que Coligny avait été justement puni pour avoir conspiré contre le roi de France et « contre lui-même, roi de Navarre. » Ensuite il abjura la croyance de sa mère (11 septembre), sur le simple discours d'un ministre protestant que la peur avait converti; il écrivit au pape (3 octobre) pour implorer sa miséricorde; il défendit l'exercice de la religion réformée dans ses états souverains (16 octobre); il assista avec le roi Charles, caché derrière le rideau d'une fenêtre de l'Hôtel-de-Ville, au supplice exécuté par arrêt du parlement (27 octobre) sur l'effigie de l'amiral; enfin il le suivit au siége de La Rochelle, qu'il eut du moins le bonheur de trouver imprenable (1573).

Les quatre années qui suivirent le massacre furent, pour le roi de Navarre, une de ces époques fâcheuses que le pa-

négyrique omet à dessein, où l'histoire, qui a bien autre chose à faire, ne se met pas en peine de chercher, et que la biographie elle-même, avec cette exactitude qui est son seul mérite, ne saurait fouiller sans se donner un air de médisance. Il est bien certain qu'une surveillance menaçante le retenait dans la résidence royale, où le traînait à la suite des voyages du roi, et difficilement pourrait-on lui reprocher de n'avoir pas su plus tôt s'y soustraire. Mais sa liberté n'était pas tellement gênée qu'il ne se mît fort au large pour le plaisir. Si les princes et seigneurs catholiques traitaient avec mépris « ce petit prisonnier de roitelet qu'on galopait à tout propos de paroles et de brocards, et qui avait, disait-on, plus de nez que de royaume, » il savait très-bien rétablir l'égalité, voire même reprendre son rang dans les joyeuses luttes de la débauche, et on était sûr de le trouver mêlé aux plus insolentes prouesses de cette jeune cour. Les mémoires du temps le nomment comme un de ceux qui exécutèrent en riant ce que nos gens du roi appelleraient un vol à main armée, dans le logis du prévôt de Paris (septembre 1573). Mari infidèle et trompé, sa position s'empirait encore de ce mauvais relief que donne toujours la honte du ménage. Les velléités qui lui venaient de se créer une importance politique n'avaient pas d'inspiration plus haute et d'autre portée qu'une intrigue de femmes, qu'une liaison d'intérêts avec un jeune étourdi, son beau-frère d'Alençon, et tout cela était à la disposition d'une coquette qui se jouait des deux princes, à la fois ou tour à tour. La mort de Charles IX le trouva tout-à-fait prisonnier (mai 1574), tenu sous bonne garde par Catherine. En cet état, la reine-mère le conduisit à Lyon au-devant de Henri III, qui s'était échappé de la Pologne, son royaume électif, pour venir prendre possession de sa couronne héréditaire. Après que le roi de Navarre se fut mis aux genoux du nouveau roi et lui eut juré, sur l'hostie qu'il venait de recevoir, une éternelle fidélité, Henri III lui ôta ses gardes, reprit avec lui cette ancienne communauté de vie folâtre qui les avait unis, et on les vit côte à côte figurer dans Avignon « à la procession des battus. » Pendant la première an-

née de ce règne, le roi de Navarre ne fut encore à la cour de France qu'un gai compagnon dont on redisait les bons mots, dont on racontait les disgrâces conjugales. Cependant il y avait en France un parti ardent, inquiet, qui respirait la guerre et demandait un chef. Le prince de Condé s'enfuit heureusement de Paris, et alla porter dans le camp des réformés le nom si aimé de son père. Le duc d'Alençon, frère du roi, qui avait besoin de faire une paix pour augmenter ses apanages, s'échappa aussi. Le roi de Navarre restait seul, se leurrant de l'espoir qu'on allait le proclamer lieutenant-général du royaume. C'était absolument la situation où s'était trouvé son père treize ans auparavant; et la même cause, l'amour d'une femme qui n'était pas la sienne, le retenait là où il pouvait perdre de même sa réputation, son influence, son avenir, pendant qu'un prince de sa famille allait encore prendre le poste qui lui appartenait dans la guerre civile. Enfin ses amis, parmi lesquels se place au premier rang d'Aubigné, lui remontrèrent le tort qu'il faisait à sa gloire, et son départ fut résolu. Sous prétexte d'aller à la chasse vers Senlis, il franchit les limites du cercle où on le renfermait (février 1576), courut à travers pays, et se rendit dans la province d'Anjou, « ne laissant à Paris, disait-il, que deux choses dont il se souciait peu, sa femme et la messe. »

Cette démarche pourtant ne lui assurait pas sur-le-champ un grand crédit, ni du côté de la cour, ni parmi les réformés. Le duc d'Alençon, avec ses catholiques unis, et le prince de Condé, à la tête des huguenots, étaient plus à considérer que lui, qui ne savait trop où se ranger, suspect aux uns et aux autres, tellement que sa petite escorte, mêlée de gens des deux religions, « fut trois mois sans ouïr messe ni prêche. » Avant qu'il se fût décidé, la paix se fit (mai 1576), et le duc d'Alençon en eut tout l'honneur, sans compter le profit. L'édit de cette paix était le plus avantageux qu'eussent encore obtenu les réformés : aussi se préparèrent-ils à le voir révoquer. Ce fut alors (juin 1576), que le roi de Navarre retourna publiquement à leur religion, sans laquelle il n'y avait pas de porte ouverte pour lui à

La Rochelle. Il y fut reçu, mais moins bien que son cousin de Condé, tant la défiance était grande contre ce fils de renégat, renégat lui-même (les réformés ne ménageaient pas les termes), marié en famille ennemie, et le dernier venu de cette cour où s'était tramé l'assassinat de leurs frères. Il fallut tout ce qu'il y avait d'humeur aimable et facile, d'engageante bonté, de loyauté naïve dans son caractère, pour lui réconcilier des esprits farouches, qui, avec toutes ces causes de répugnance, se scandalisaient encore de ses amours; car il y a dans la vie de ce prince cette singularité que chaque phase en est marquée par le nom d'une maîtresse. Durant la captivité de Paris, c'était Mme de Sauve. A son entrée dans le maniement des affaires, ce fut la jeune Tignonville « qui résista, dit-on, vertueusement à ses poursuites tant qu'elle demeura fille. » Enfin le besoin que les réformés avaient de son autorité, et la généreuse conduite de son cousin, qui s'effaçait de son mieux devant lui, le firent reconnaître de tous « pour protecteur général des églises de France. »

Il avait ce titre quand les états-généraux convoqués à Blois désavouèrent le traité de paix accordé par le roi, et, sous l'influence de la ligue, qui s'était formée dans les provinces, convièrent de nouveau le royaume à la guerre. Henri de Condé s'y jeta le premier, en publiant qu'il agissait par le commandement du roi de Navarre ; celui-ci se partagea entre quelques tentatives d'exploits militaires et la négociation d'une paix nouvelle, qui fut conclue (septembre 1577) après sept mois seulement d'hostilités. Les plus belliqueux de ses amis trouvèrent qu'il s'était bien hâté ; mais c'était vraiment un acte de haute sagesse politique que de faire un traité en son nom, à la tête d'un parti, en acquérant ainsi le droit d'en demander l'exécution ou d'en proclamer la rupture. Aussi de ce moment date l'importance du roi de Navarre, non pas par la grandeur de ses états et la richesse de ses revenus, mais parce que son nom était arrivé à représenter une cause, un intérêt, une passion. Il ne paraît pas pourtant qu'il ait compris sur-le-champ tout le sérieux de son rôle ; car, dès les premiers mois de 1578,

une folie lui fit perdre la ville la plus considérable qui l'eût reçu dans son gouvernement de Guyenne. Les jeunes seigneurs de la cour qu'il tenait dans Agen, jaloux de lui montrer qu'ils en savaient autant que les courtisans de Paris, s'avisèrent au milieu d'un bal d'éteindre les chandelles pour faire main basse sur les belles dames gasconnes. Irrités de cette insulte, les habitants d'Agen, pères, maris, amants et frères, appelèrent dans leurs murs les troupes du roi, et la cour de Navarre perdit « son Paris. » Elle s'établit alors à Nérac, où la reine Catherine vint trouver son gendre, lui ramenant Marguerite, dont, à vrai dire, il savait fort bien se passer. Le rapprochement des deux époux se fit pourtant de meilleure amitié qu'on n'aurait pu croire, grâce à la tolérance mutuelle dont ils semblaient être convenus : le mari permettant à sa femme tout exercice de sa beauté, pourvu que ce fût à bonne fin, en lui gagnant des amis; la femme ne témoignant aucune jalousie de l'amour que montrait son seigneur, d'abord « à la jolie Dayelle Cypriote » (ainsi parlent les Mémoires), qui avait accompagné la reine-mère, puis à la douce et naïve demoiselle de Fosseuse, jeune fille de quatorze ans que Marguerite lui donna de sa main. Le résultat politique de ce voyage fut une série d'articles ajoutés au dernier traité (février 1579), dans la rédaction desquels on assure que Catherine de Médicis fut trompée à son tour, son conseiller tenant la plume, le vieux seigneur de Pibrac, s'étant laissé charmer par le doux regard de Marguerite. Le roi de Navarre conduisit ensuite sa femme à Pau, et la princesse catholique trouva un assez mauvais accueil « dans cette petite Genève ; » puis ils revinrent tenir à Nérac une cour si leste et si galante « qu'il n'y avait pas à envier celle de France. » Maximilien de Béthune, seigneur de Rosny, se fait raconter gravement par ses secrétaires « qu'il y prit une maîtresse comme les autres. »

En cette cour on désirait la guerre, bien plus que dans les châteaux et dans les villes qui devaient la faire et la payer. L'amour y parlait prise d'armes, exploits militaires et retour glorieux. La reine Marguerite, qui gardait rancune à son frère pour quelques railleries sur sa conduite ; le roi de

Navarre, qu'on traitait en France de mari aveugle et benin; les jeunes femmes, qui détestaient à bon escient Henri III; les jeunes seigneurs, qui voulaient plaire aux jeunes femmes: tout cela demandait à combattre. On se mit donc aux champs encore une fois (avril 1580), et ceci s'appela « la guerre des amoureux. » Le roi de Navarre, dès les premières entreprises, s'y révéla tout-à-coup un héros, « son honneur et sa vertu guerrière commençant dès-lors à se dénouer. » A la prise de Cahors, on le vit diriger les attaques avec sang-froid, avec courage, et combattre vaillamment de sa main, cinq jours durant, dans les rues de la ville. En toutes les rencontres qui suivirent il gagna beaucoup de gloire, mais peu de profit. Il lui arriva bien à point que le duc d'Alençon, ayant besoin de soldats et d'argent pour aller prendre les Pays-Bas sous sa protection, s'entremit de rétablir la paix : ce qu'il vint faire lui-même en Gascogne (décembre 1580), ravi de se retrouver avec sa bonne sœur Marguerite, et recrutant pour son expédition ce qu'il y avait de meilleurs gens d'armes à la suite de son beau-frère.

Quatre ans de repos suivirent cette affaire d'honneur engagée, vidée et arrangée en quelques mois. Pendant que le duc d'Alençon allait manquer un mariage à Londres et une conquête en Flandre, le roi de Navarre reprit le cours de sa vie paisible, dont il ne reste guère de notable souvenir, sinon qu'en 1581, la jeune Fosseuse fut délivrée d'un enfant mort, la reine Marguerite faisant office de matrone; qu'en 1582, cette princesse alla visiter la cour de son frère, emmenant avec elle la nouvelle accouchée; que son mari remplaça femme et maîtresse absentes par la veuve du comte de Gramont, Diane d'Andouins; qu'enfin Marguerite fut, en 1583, outrageusement renvoyée de la cour de France pour la mauvaise conduite qu'elle y avait tenue, et dont il existait, disait-on, une preuve vivante au sein de quelque nourrice, ce qui ne put dispenser son mari de la recevoir. Ainsi cette renommée brillante, qui s'était si noblement produite à Cahors, risquait fort de se ternir, si un événement inattendu n'était venu lui fournir une nouvelle occasion d'éclat. Le duc d'Alençon était mort à trente ans (11 juin 1584),

et il ne restait plus que la vie de Henri III, libertin efféminé dont le mariage et les amours étaient également stériles, pour séparer du trône l'aîné des Bourbons. Mais déjà on disputait ce titre au roi de Navarre. La ligue catholique plusieurs fois formée et rompue, se renouant alors, essayait de prouver par arguments et par textes que le cardinal Charles de Bourbon, oncle de Henri, devait exclure son neveu de ce qui n'était encore qu'une espérance. Le droit du roi de Navarre fut soutenu en d'autres écrits, et chacun prépara ses armes à l'appui. Le temps était venu pour l'héritier du trône de France de réformer sa vie et de suivre le conseil des gens graves. Henri prit un terme moyen : il employa Duplessis-Mornay et garda sa maîtresse.

Il faut rendre justice à Henri III, qu'il ne craignit pas de songer à son successeur, et qu'il le voulut comme la justice et l'intérêt de l'état le demandaient. Dès les premières atteintes du mal qui emporta son frère, il envoya un de ses favoris au roi de Navarre pour l'engager à se faire catholique, afin qu'il se trouvât tout prêt à recueillir sa couronne : c'est plus que n'auraient fait peut-être des caractères mieux famés. Le roi de Navarre crut sans doute qu'il n'en serait jamais réduit à la nécessité de se convertir ; il refusa hautement, et son parti applaudit ; le parti contraire se leva : car c'était vraiment un beau procès à juger par bataille. Cependant, quoiqu'il parût s'agir surtout de son intérêt, le roi de Navarre ne fut pas le premier sous le harnais ; le prince de Condé le devança. Mais lorsque Henri III « se couchant, comme dit un historien du temps, pour n'être pas abattu, » eut accepté la ligue et révoqué ses édits (juillet 1585); lorsque deux mois après le pape Sixte-Quint excommunia le roi de Navarre, Henri en appela tout-à-fait du roi et du pape à son épée. La moitié de ses amis venait d'être mise en déroute à la suite du prince de Condé, dont on avait cruellement blâmé la fougue et raillé la défaite ; le reste tremblait, et « il y avait parmi les réformés un tel naufrage des courages et des volontés » que qui eût pu choisir n'aurait pas porté là sa fortune. Celle du roi de Navarre y était tout entière. Il s'y jeta brave-

ment « affriandé au travail par la beauté de sa besogne, et recevant du péril une nouvelle hautesse de cœur.» En même temps son excommunication lui rapporta cela de bon qu'elle le délivra de sa femme. Marguerite le quitta pour se jeter dans Agen, d'où elle fut bientôt chassée, et elle alla enfermer les licences de sa vie dans un château d'Auvergne. Le roi de Navarre dit adieu à la comtesse de Gramont, revint lui raconter son premier exploit, et enfin s'achemina heureusement jusqu'à La Rochelle (juin 1586). Là, il eut à conduire quelques entreprises hardies dans le voisinage ; à se démêler d'une négociation où l'avait entraîné Catherine, escortée de ses filles d'honneur ; à s'excuser d'un enfant que lui donna, dans la ville même, la fille d'un homme de robe longue, ce qui causa grand scandale parmi les ministres réformés. Cependant il ne s'était encore montré qu'en des attaques de places et rencontres de cavalerie, où il avait galamment fait le coup de pistolet, quand une armée royale, toute neuve et toute dorée, vint arrêter auprès de Coutras l'armée huguenote qui allait joindre ses auxiliaires allemands. Le roi de Navarre lui livra bataille sans marchander, et s'y fit reconnaître grand capitaine (octobre 1587). Après la victoire, il prit à peine le temps d'essuyer la poussière qui le couvrait (car ce n'était guère son habitude), et il courut jusqu'à Pau porter aux pieds de la comtesse de Gramont les drapeaux conquis sur l'ennemi.

Il avait repris son poste à La Rochelle, et la mort du prince de Condé, en le soulageant d'une rivalité venait de lui laisser sur les bras toute la conduite du parti (1588), quand un caprice des Parisiens mit le roi de France presque en même état que son héritier. Chassé de sa capitale, Henri III s'humilia, fit un traité, assembla les états-généraux, ensanglanta le château de Blois par un meurtre, puis fut forcé d'appeler à son secours celui qu'il avait exclu de sa succession. L'autre Henri s'était tenu tout ce temps l'épée au poing ; il avait eu aussi son assemblée à La Rochelle, où on l'avait assez rudement traité sur ses amours, sur ses complaisances pour les catholiques, sur la misère de ses

serviteurs, toutes choses qu'il entendit patiemment, comme prince qui savait sa condition. Profitant alors du soulèvement de la ligue, qui prenait des villes au roi de France, il se fit également sa part, tellement qu'il étendit ses limites jusqu'au lieu où Henri III était acculé. Là, c'est-à-dire à Tours, les deux rois se joignirent, s'embrassèrent (30 avril 1589) et marchèrent ensemble pour assiéger Paris; Paris, siége d'une république catholique comme La Rochelle l'était d'une république protestante; le Paris de la ligue, tout semblable au Paris de nos révolutions, avec ses bourgeois armés et ses orateurs populaires, ses meneurs de faubourgs et ses agitations de la place publique, ses emportements aveugles et ses rumeurs soupçonneuses, ses crédulités forcenées et ses affections mobiles. Par-dessus tout cela, il s'y trouvait du fanatisme. Cette passion en fit sortir un moine jacobin qui vint à Saint-Cloud, enfoncer son poignard dans le ventre de Henri III, et mourut aussitôt percé de plusieurs coups. Le 2 août 1589, Henri de Bourbon, entrant dans la chambre de son beau-frère au lever du jour, y vit un cadavre au pied duquel priaient deux minimes; ce triste spectacle lui apprit qu'il était maintenant roi de France. « En quatre heures on lui fit un habit de deuil violet » avec lequel il alla recevoir le serment de l'armée.

Mais ce n'était là qu'un simulacre d'avénement, à tel point que dès le premier jour il y eut des courtisans qui lui tournèrent le dos. C'est tout au plus s'il lui restait une armée; car une partie de sa noblesse reprit incontinent le chemin de ses châteaux. Force lui fut de lever le siége et de conduire son infanterie jusques auprès de Dieppe. C'était chose piteuse que de voir l'héritier du grand empire de France se plaçant, dans le premier mois de son règne, à la frontière la plus prochaine de ses états, avec la mer ouverte derrière lui pour la retraite. Le duc de Mayenne alla l'y chercher avec une armée formidable; il en reçut le choc sans s'ébranler, au poste d'Arques (21 septembre), et un mois après, il était revenu aux portes de Paris, dont il occupa les faubourgs tout une journée; puis reprenant sa course, il se rendit maître tour à tour de Vendôme, du

Mans, d'Alençon, de Falaise, tout cela en sept semaines, par une marche de cent cinquante lieues; après quoi, il vint se présenter à la rencontre du duc de Mayenne, qu'il battit complètement dans la plaine d'Ivry (14 mars 1590). C'était le cas de redevenir amoureux, puisque la comtesse de Gramont était trop loin : aussi le devint-il, à La Roche-Guyon, d'une noble veuve, dame du lieu, qui fit bonne défense et ne se rendit pas.

Il avait encore une forte passion pour la ville de Paris, se plaignant, dans son langage cavalier, « de n'avoir pu que baiser cette belle maîtresse sans lui mettre la main au sein. » Aussi vint-il l'assiéger une troisième fois (25 avril), dans le dessein de la réduire par famine. A Montmartre il trouva quelque chose comme ce qu'il cherchait, une fille de bonne maison, Marie de Beauvilliers, ayant titre d'abbesse et habit de religieuse, ce qui ne la déparait pas, laquelle lui fut moins cruelle que la grande ville fermée de murs et souffrant dure disette. Cette agréable distraction ne lui servit pas médiocrement pendant quatre mortels mois qu'il se tint en vue de sa capitale, rôdant autour des remparts, menaçant les portes, attaquant les faubourgs, donnant la chasse aux habitants affamés qui en sortaient et dont il eut enfin pitié, jusqu'à ce que l'arrivée du duc de Parme le contraignit à se retirer, emmenant avec lui cette abbesse dont il avait par trop soulevé le voile. Il fallut donc recommencer la guerre à travers pays en suivant le duc de Parme, qui, satisfait d'avoir délivré Paris, retournait vers la Flandre. Au mois de janvier 1591, il reparut sous les murs de Paris pour y tenter un coup de main. Puis, désespérant d'y entrer, il chercha du moins à s'élargir dans les provinces voisines, en Picardie, en Normandie, en Champagne. Il prit Chartres, Louviers, Noyon; mais il manqua Rouen, que le duc de Parme vint encore une fois lui ôter des mains (1592). Pendant que ces expéditions l'appelaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, toujours assez loin et avec grande chance d'y recevoir quelque mousquetade, comme il lui arriva au combat d'Aumale, il s'était fait dans la jolie ville de Mantes une sorte de capitale au petit pied,

où il tenait, dans l'intervalle des siéges et des entreprises, sa cour, son conseil, tout ce qu'il avait d'appareil royal, sauf sa justice, qui était à Tours. Ce fut en ce lieu de Mantes qu'un de ses courtisans, l'ayant entretenu souvent d'une sienne maîtresse dont la beauté défiait toute comparaison, lui fit venir l'envie de la voir. Henri IV fut tellement de son avis qu'il la prit pour lui, d'abord en partage, puis, à ce qu'il crut, en toute propriété. Elle se nommait Gabrielle, fille du seigneur d'Estrées.

Mais pour toute la peine qu'il se donnait, et tout le chemin qu'il lui fallait faire, et tous les combats qu'il avait à livrer, ses affaires n'avançaient pas, et il sentait bien que son casque n'était pas une couronne. Succès et défaites servaient également à l'embarrasser; car, dans la mauvaise fortune, il trouvait les divisions de son parti plus irritées et plus défiantes; dans la bonne, il se heurtait aussitôt contre cette nécessité prévue dès le premier jour, écartée tant qu'il n'y avait eu qu'à combattre, mais vers laquelle le ramenait chaque progrès de ses armes. Il y avait en effet cette bizarrerie dans sa position, qu'il n'était jamais plus libre de sa conscience que lorsqu'il n'avait rien à espérer, sinon des arquebusades et des coups d'épée. Dès qu'il avait fait un pas vers la possession de son trône, il retombait sous l'obligation de se convertir, d'abjurer, de renier la religion de sa mère, la croyance de sa jeunesse, celle qu'il avait choisie plus tard hautement et sans contrainte, celle enfin qui lui avait donné une armée et sa gloire. Et pourtant c'était une condition qu'il fallait subir; car de conquérir toute la France pièce à pièce, c'était une entreprise à user plus que la vie d'un homme, plus surtout que la patience des gens qui le servaient. S'il est vrai qu'en pareille matière une conviction profonde, sincère, fondée sur l'assurance du salut dans la voie qu'on suit et de la damnation dans l'autre, doive persister jusqu'à la ruine et à la mort, il faudra dire seulement que cette conviction n'existait pas tout-à-fait chez le roi de Navarre, ou s'était fort affaiblie chez le roi de France. En tout cas, après avoir fait pour son honneur tout ce qu'on pouvait demander au courage

humain, il se crut autorisé à faire bon marché de sa foi. Sept années de guerre ne l'avaient conduit qu'à la possibilité d'une transaction, et c'était comme vainqueur qu'on l'y recevait. Il y entra huguenot chancelant, pour en sortir tiède catholique. Un excellent trait de son caractère, et qu'il est bon de remarquer, c'est que, s'étant réservé deux mois pour s'instruire, il employa tout ce temps à prendre une ville. Reconforté par cette victoire, il se trouva en état de faire, tête levée, ce qu'il appelait « le saut périlleux, » et il entendit la messe à Saint-Denis, le 25 juillet 1593.

Cependant Paris n'ouvrait pas ses portes: on convint seulement d'une trève, pendant laquelle tous les curieux de la ville venaient se donner le spectacle du Béarnais hérétique et relaps, s'agenouillant dévotement à l'église ou suivant à pas lents la procession; puis ils retournaient se quereller chez eux. Ce ne fut qu'au bout de huit mois, qu'ayant traité avec le gouverneur de Meaux, s'étant fait sacrer à Chartres, faute de Reims, pour contenter la fantaisie des plus scrupuleux, ayant réduit Orléans, Bourges et Rouen, à son obéissance, moyennant bonne condition à ceux qui les tenaient, il trouva les intelligences pratiquées à Paris assez mûres pour s'y présenter de nouveau, non pas à force ouverte, non pas aussi en façon d'entrée solennelle, mais par surprise et de connivence avec les officiers et le gouverneur de la ville: ce qui s'exécuta le matin avant l'aube (22 mars 1594), sans bruit ni autre résistance que celle de quelques lansquenets qu'on jeta dans la Seine, les Espagnols, du reste, gardant leurs quartiers, d'où ils sortirent ensuite par composition. Mais ce n'était pas encore là le repos. Il s'était passé moins de deux mois que déjà le roi marchait vers la frontière de Picardie pour repousser les Espagnols, conduisant avec lui sa maîtresse enceinte jusqu'au château de Coucy, où elle mit au monde un fils nommé César, dont il se laissa persuader qu'il était le père. Après avoir pris Laon, il revint à Paris, où, un jour qu'il était dans la chambre de Mme de Liancourt (car Gabrielle avait gagné ce nom par mariage), un jeune écolier, appelé Jean Châtel, se glissant dans la foule, leva sur le roi son couteau, et l'atteignit à la bouche (25

décembre 1594). Sur quoi le huguenot d'Aubigné dit ce bon mot, qui, selon lui, a couru toute la France : « Vous n'avez renié Dieu que des lèvres, et il vous les a percées. Si vous le reniez de cœur, il vous le percera aussi. » Un homme de sens, et qui connaissait les partis, avait dit mieux lors de l'abjuration de Henri IV : « C'est maintenant qu'il y a péril pour la vie du roi, car il est devenu tuable : auparavant il n'était qu'ennemi. » Du reste, l'attentat de Jean Châtel n'était pas le premier. Dès le mois d'août 1593, un Orléanais, parti de Lyon tout exprès pour tuer le roi, avait été arrêté aux portes de Melun, porteur d'un couteau, qui servit de preuve à le faire pendre. Celui-là se nommait Pierre Barrière.

Le roi n'avait encore racheté que la moitié de ses villes, lorsqu'il déclara la guerre à l'Espagne (1595), hautement, ouvertement, et de royaume à royaume. La gloire ne lui manqua pas dès l'abord ; car il fit des prodiges de valeur en Bourgogne, au combat de Fontaine-Française (30 juin). Mais les Espagnols prirent leur revanche en Picardie. Il accourut de Lyon, où lui était parvenue l'absolution du pape, pour venir au secours de cette province, ayant alors à ses côtés le duc de Mayenne, le chef de la ligue, qui s'était réconcilié avec lui, et qui resta jusqu'à la fin serviteur fidèle, comme il avait été, tant qu'il l'avait pu, brave et loyal adversaire. Malgré toute son activité, Henri IV ne put sauver Calais (avril 1596) ; mais il réussit à prendre La Fère, dont il donna le gouvernement à son fils César, âgé de deux ans. Aussi Gabrielle, qu'il avait faite marquise de Monceaux, et qui plus est, démariée, était-elle auprès de lui, où Rosny l'avait amenée, « faisant, comme il le dit lui-même, le bon valet auprès de la dame. » Alors le roi, qui se voyait fort court d'argent, car en ce temps (c'est lui qui parle) « ses chemises étaient toutes déchirées, ses pourpoints troués au coude, et sa marmite souvent renversée, » imagina de convoquer une assemblée des notables de Rouen, sachant bien que les assemblées sont surtout bonnes à fournir des écus. Il adressa aux notables (novembre 1596) un excellent discours, où il leur

promettait toute liberté d'avis et de paroles, allant jusqu'à dire qu'il se mettait sous leur tutelle, mais en ayant soin d'ajouter « que cette envie prenait rarement aux barbes grises et aux victorieux. » Pendant que l'assemblée votait des impôts, à côté d'elle la marquise de Monceaux accouchait d'une fille, et les notables en virent le baptême. Tout cela rendit la joie au cœur du roi, qui se donna enfin la douceur d'un hiver passé à Paris dans les fêtes. Elles duraient encore, quand la nouvelle arriva de la prise d'Amiens par l'Espagnol (mars 1597). Le roi y courut avec tout ce qu'il put ramasser de troupes, et en compagnie de sa maîtresse. Il ne quitta le siége que pour venir à Paris presser de ses ordres, souvent aigres et sévères, le recouvrement des deniers que le parlement lui marchandait. Amiens, repris à la vue de l'armée espagnole, et toute la province rassurée (septembre 1597), il y eut à s'occuper de la Bretagne, dernier asile du parti catholique. Le duc de Mercœur, qui s'était réservé l'honneur d'enterrer la ligue, fit sa soumission, et le roi, réglant ses comptes un peu arriérés avec ses anciens amis, data de Nantes un édit en faveur des réformés (avril 1598). Presqu'en même temps la paix avec l'Espagne était conclue à Vervins (mai 1598), et Henri IV se vit enfin arrivé au terme de ses longues traverses, possesseur de tout son héritage, aimé de ses sujets, absous du pape, n'ayant d'autre embarras que de contenter tous ses serviteurs anciens et nouveaux.

En cet état, Gabrielle, qui était devenue duchesse de Beaufort, lui donna un second fils, dont le nom fut Alexandre. La naissance de cet enfant rendit plus vif un désir qu'il essayait de temps à autre dans l'oreille de ses plus intimes confidents, et qu'il avait grand dépit de voir partout repoussé. Il lui semblait qu'ayant une femme toute trouvée et des héritiers tout faits, ce n'était qu'affaire de bonne amitié avec le saint-siége d'annuler son mariage, d'en contracter un nouveau et de légitimer ses enfants déjà nés; car il faut noter le profit qui lui était survenu d'être catholique. Huguenot, il n'aurait eu personne par qui faire consacrer la rupture d'un lien librement et publiquement formé;

catholique, il avait cette ressource du démariage par autorité pontificale, que les papes, lui semblait-il, ne pouvaient plus refuser depuis l'exemple de Henri VIII. La reine Marguerite, toujours retirée en Auvergne, ne demandait pas mieux que de prêter les mains au divorce, pourvu qu'on mît en sa place quelque chose de mieux que Gabrielle; car encore son mari devait-il gagner au change. Celui-ci cependant vivait en bonne espérance d'y réussir, sans se rebuter des mauvais propos, traitant sa maîtresse comme il eût fait sa femme, et voyant croître avec plaisir une quatrième grossesse, toujours à-compte sur le mariage futur, lorsque la duchesse de Beaufort fut frappée à Paris de mort subite (10 avril 1599). Le roi s'abandonna au plus profond désespoir, s'habilla de deuil, écrivit à sa sœur « que la racine de son amour était morte, » et au bout de quelques semaines prit une autre maîtresse. Celle-ci était fille du seigneur d'Entragues et d'une Marie Touchet, dont Charles IX avait eu un fils; elle ne se rendit que moyennant une somme de cent mille écus, avec promesse de mariage pour le cas où elle accoucherait dans l'année d'un enfant mâle. Pendant qu'il jouissait de sa nouvelle conquête, on s'occupait à Rome de faire dissoudre son mariage avec Marguerite, ce qui lui fut accordé bien volontiers (novembre 1599); mais en même temps on négociait pour lui une nouvelle expérience du lien conjugal avec la nièce du grand-duc de Toscane, et, la chose étant conclue, il n'y eut plus à s'en dédire.

De cette longue guerre qui avait coûté tant de sang, il restait une petite contestation avec le duc de Savoie, que l'on croyait avoir réglée à Paris, lorsqu'il vint y visiter le roi (1599). Comme il tardait à tenir parole, le roi se mit en route pour l'y contraindre (juin 1600), laissant à Paris Henriette d'Entragues, maintenant marquise de Verneuil, sur le point d'accoucher, ce qu'elle fit avant terme, et d'un enfant mort. La Savoie, hardiment conquise en quelques mois, força le duc à s'accommoder; alors le roi, se trouvant tout porté au-devant de sa nouvelle épouse, congédia la marquise qui était venue le rejoindre à Chambéry, et courut à

Lyon surprendre Marie de Médicis le soir dans son logis, où, comme il n'y avait pas de lit préparé pour lui, il la pria de le recevoir sans façon dans le sien (9 décembre 1600). Après la cérémonie qui suivit la consommation, toute la cour revint à Paris, et le roi présenta sa maîtresse à sa femme, voulant qu'elles vécussent toutes deux en bon ménage, ensemble et avec lui. L'année 1601 se passa en soins domestiques, et ne fut remarquable que par un voyage du roi à Calais, voyage qui mit près l'un de l'autre, séparés seulement par un bras de mer, les souverains d'Angleterre et de France, sans les amener à se voir et à s'entendre. Ce qu'il y eut en cela de particulier, c'est que des deux têtes couronnées, celle qui était sur un corps de femme parut la plus désireuse d'embrasser l'autre, et que Henri IV, qui n'avait peur de rien, ce nous semble, recula devant les caresses d'Élisabeth. Il revint en hâte de Calais pour assister à la naissance de son premier enfant légitime, qui naquit neuf mois et dix-huit jours après la soirée de Lyon (27 septembre 1601), et fut depuis le roi Louis XIII. La marquise accoucha le mois suivant d'un fils qui devint évêque. Le roi partagea ses attentions avec une égalité fort touchante aux deux mères et aux deux enfants.

Henri IV avait vu presque toute sa vie la guerre civile, puis le poignard s'était approché de son cœur; il lui restait à connaître une autre épreuve de la paix et de la royauté, les conspirations. Il s'en découvrit une dont le chef était un de ses meilleurs généraux, de ses plus fidèles serviteurs au temps des combats, son compagnon d'Arques, d'Ivry, d'Aumale, de Fontaine-Française, Charles de Gontaut, maréchal de Biron, celui qu'il avait publiquement appelé « le plus tranchant instrument de ses victoires. » Ce qu'on lui reprochait ne pouvait guère se nommer que menées, intelligences, projets, vanteries, rêves d'indépendance et de souveraineté, sans effet ni exécution ; tout cela révélé par le méprisable agent qui avait excité son orgueil. Le roi commença par s'assurer des provinces où quelques mécontentements d'un ordre matériel pouvaient tenter les ambitions. Sa présence à Poitiers suffit pour rétablir l'obéissance ; puis

il manda le maréchal de Biron à Fontainebleau. Là, il le pressa d'avouer sa faute; Biron rappela fièrement ses services : et il fut arrêté aussitôt, conduit à la Bastille, livré au parlement où les pairs ne voulurent pas siéger, condamné à mort et exécuté par la main du bourreau (31 juillet 1602). Le roi n'intervint au procès que pour faire grâce au coupable de l'échafaud dressé en place de Grève : on lui coupa la tête, par faveur, entre quatre murs et sans témoins. Le comte d'Auvergne, fils naturel de Charles IX, avait été mis en prison comme son complice; mais il n'y eut pas de rigueur pour le frère de la marquise de Verneuil.

C'est le moins sans doute que l'on compte la mort de ce brave capitaine, quoi qu'ait pu exiger la raison d'état, parmi les chagrins de Henri IV, puisque l'histoire, ordinairement si tendre pour les victimes, ne fait pas reproche de celle-ci à sa mémoire. Mais dans le même temps il avait d'autres sujets de tristesse. Moins heureux avec Marie qu'il ne l'avait été avec Marguerite, il la trouvait jalouse, et s'avisa aussi d'être jaloux : c'est assez de la moitié pour toubler la vie. Cependant les choses se passèrent aussi régulièrement la seconde année que la précédente. La reine et la marquise mirent chacune au monde une fille, à deux mois de distance (novembre 1602 et janvier 1603). Peu de temps après, le roi mena sa femme à Metz où il était survenu quelque désordre, et au retour sa première visite fut pour la marquise. Le double ménage reprit son cours, et les querelles recommencèrent à ce point qu'il s'y forma le germe d'une conspiration nouvelle. Le duc de Bouillon, soupçonné d'intelligence avec Biron et qui s'était mis prudemment hors de portée, continuait, disait-on, ses intrigues où étaient entrés le père, le frère de la marquise, et cette dame elle-même. Parmi les instruments dont on voulait se servir contre le repos de l'état, se trouvait cette promesse de mariage à laquelle la jeune Henriette s'était rendue, que Rosny avait brutalement déchirée, et dont le roi avait fait, sans mot dire, une seconde copie. Il fallut la racheter des mains du père (juillet 1604), qui n'en fut pas moins arrêté quelques mois après, ainsi que le comte d'Auvergne, la marquise

restant sous bonne garde en son logis. Par suite, le sieur d'Entragues et le comte d'Auvergne furent condamnés à mort, et la marquise à la réclusion dans un couvent (février 1605). Le roi fit grâce au père, laissa le frère en prison, et retourna chez la fille. Mais pendant sa disgrâce il lui avait donné une rivale : Jacqueline de Bueil, qu'il avait faite comtesse de Moret, et mariée pour plus de sûreté, était maintenant en tiers dans ses bonnes grâces, et bientôt la famille devint complète par l'arrivée à Paris de la reine Marguerite, qui eut charge sans doute d'enseigner la complaisance à la reine Marie.

Tous ces tracas d'intérieur n'empêchaient pas Henri IV de veiller avec zèle et prudence, avec une haute connaissance des hommes et des choses, aux intérêts de son royaume. Mais les temps de calme ont cela de désobligeant pour les rois, que leurs actes s'enregistrent froidement dans l'histoire sous le titre des établissements qu'ils ont fondés, des réformes qu'ils ont opérées, des bâtiments qu'ils ont élevés, et que la curiosité, peu excitée à les suivre dans les fonctions du gouvernement, se reporte tout naturellement sur leur personne. Ainsi, quoi qu'on veuille faire, en l'absence des grands événements et pendant le silence des sages projets qui mûrissent et produisent sans bruit, la dernière partie de la vie de Henri IV est tout entière dans sa maison. On voit bien qu'en 1605 il partit pour rétablir l'ordre dans quelques provinces toujours travaillées par un sourd esprit de sédition ; qu'en 1606 il alla, suivi d'une armée, demander au duc de Bouillon compte de sa conduite et assurance de sa fidélité dans sa ville souveraine de Sédan ; que, la même année, il établit une chambre de justice pour la recherche des vols commis en finances ; qu'il se porta ensuite médiateur puissant entre le pape et Venise pour la conciliation de leurs différends (1607), entre l'Espagne et les Provinces-Unies pour la conclusion d'une trêve (1608), ce qui le fit nommer l'arbitre de la chrétienté ; mais tout cela tient encore moins de place, même dans les relations sérieuses, que ses querelles sans cesse renaissantes avec la reine sa femme ; que les bouderies, les pleurs et les colères du lit

conjugal ; que le coup de poing surtout destiné par la reine à son mari, et intercepté par le bras du duc de Sully. Pendant tout ce temps néanmoins l'heureuse fécondité de la princesse florentine ne se démentit pas. En février 1606, elle mit au monde une seconde fille ; en avril 1607, un second fils ; en avril 1608, un autre fils ; et en novembre 1609, une autre fille. A tous ces dons du ciel, la comtesse de Moret joignit celui d'un fils, né en 1607, et Charlotte Des Essars, comtesse de Romorantin, augmenta de deux filles cette nombreuse postérité.

A travers tout cela, peut-être à cause de tout cela, Henri IV avait vieilli plus vite que son âge ne le voulait. Son admirable activité était entravée souvent par des infirmités et des maladies. Plusieurs fois il avait été averti de songer à la mort, et le péril passé, il s'était aussitôt rejeté gaiement dans ces passe-temps joyeux qui remplaçaient pour lui le travail des camps. A l'âge de cinquante-six ans, on le vit tout-à-coup entreprendre une nouvelle guerre et un nouvel amour. La guerre était contre l'Espagne, sa vieille ennemie. Quant à l'amour, une jeune fille de seize ans lui avait apparu dans un ballet, sous le costume de Diane, sa main gentille armée du dard des chasseresses. C'était la fille du connétable de Montmorency. Le roi en fut épris sur-le-champ, et, pour la garder auprès de lui, il la maria, non pas au beau comte de Bassompierre, qui la désirait trop, mais au prince de Condé, pauvre hère, d'une légitimité assez suspecte, sans biens, sans amis, sans crédit, qui n'était plus rien dans le royaume, pas même huguenot, et à qui l'on payait une pension (mai 1609). Au bout de six mois, le jeune marié, ennuyé de voir trop souvent son vieux cousin à la poursuite de sa femme, la fit monter à cheval et l'emmena en Flandre. C'était en Flandre aussi que devaient se porter les armes du roi, et il n'en fut que plus prompt à faire les préparatifs de son départ. Tout était disposé, et il allait quitter Paris pour se retrouver encore une fois à la tête de sa noblesse, de ses régiments, de ses bons et fidèles Suisses, de sa belle artillerie tout nouvellement fondue par les soins de Sully. Il avait de grands desseins dans la pensée et une vive passion au

cœur, mi-partie de colère et d'amour. La reine, sa femme, venait d'être couronnée à Saint-Denis ; il ne lui restait plus qu'un jour à passer dans Paris, un jour de fête et d'entrée solennelle, pour lequel les échafauds étaient dressés, les tapisseries tendues, les canons chargés, toute la ville en attente, lorsque, la veille de cette cérémonie, le 14 mai 1610, un de ces hommes sombres et retirés, qui ramassent dans leur cerveau toutes les préventions, toutes les crédulités de leurs temps, et les convertissent en désir de meurtre, un homme de la même trempe que le moine Jacques Clément et notre contemporain Pierre Louvel, suivit le carrosse du roi, et trouvant l'occasion belle, lui plongea froidement à deux reprises son couteau dans le cœur. Avant qu'on l'eût ramené au Louvre, Henri IV était mort. A. Bazin.

L'AVOCAT LOUBET.

DERNIÈRE PARTIE (1).

IV.

Le palais de justice de la ville d'Aix était un vieil édifice dont la plus moderne partie datait de plusieurs siècles. Trois tours antiques dominaient ses sombres murailles ; la plus haute qu'on appelait la tour de l'Horloge, était un magnifique mausolée élevé à la mémoire de quelque patricien romain, mort dans la colonie que fonda Caïus Sextius. Les anciens comtes avaient enclavé dans l'enceinte de leur palais ce monument que laissèrent debout les hordes barbares, dont l'invasion effaça les dernières traces de la civilisation antique. Mais toutes les splendeurs de ce séjour qu'élevèrent les Bérenger, et qui fut habité par le roi René d'Anjou, avaient fini depuis long-temps ; et dans ces mêmes lieux où les cours d'amour rendirent leurs galants arrêts, le parlement de Provence tenait ses séances.

Les diverses jurisdictions avaient leurs prisons dans l'in-

(1) Voyez tome XII, année 1836.

térieur du palais, sous ces fortes murailles élevées pendant la domination romaine; la moins horrible était située au second étage de la tour de l'Horloge; le soleil y pénétrait un moment vers midi, et l'on y entendait sonner les heures au sommet de la tour.

Depuis longues années, les araignées filaient en paix leurs toiles impalpables aux murs noirâtres de cette chambre; une hirondelle faisait son nid au-dedans de la fenêtre, que défendait une mince grillage, et entre les pierres disjointes croissait une grêle touffe de giroflier jaune.

C'est là que Catherine Loubet venait d'être renfermée après une première nuit passée dans les terribles cachots d'en-bas. Cette prison avait été arrangée pour elle. Le lit, dressé dans un coin, ressemblait à une bière posée sur deux tréteaux; un bénitier et un crucifix étaient attachés au chevet; plus loin, devant la fenêtre, il y avait une table vermoulue, et dessus une cruche de terre, du pain et quelques livres de piété.

La prisonnière était assise au milieu de cette chambre fraîche et sombre comme un caveau; un rayon de soleil tombait obliquement sur elle et l'environnait d'une lumineuse auréole. Il y avait dans son attitude un mélancolique recueillement; son front calme et pâle s'appuyait sur une de ses mains; ses lèvres remuaient sans bruit; elle lisait tout bas un livre posé sur ses genoux: c'était la *Vie des Saints.*

Catherine demeura long-temps tout occupée de sa lecture; ensuite son regard s'éleva vers le ciel à travers la grille de sa prison. L'hirondelle avançait hors de son nid d'argile sa petite tête noire et son corsage blanc et lustré; elle se balançait mollement et balayait le mur de sa queue fourchue; puis elle se glissa entre les barreaux, ouvrit ses ailes, et se mit à voleter sous les rayons du soleil. L'humble giroflier étendait au dehors de la fenêtre cintrée ses rameaux parés de quelques fleurs tardives; le vent du matin secoua leurs légers parfums et embauma la prison. Alors une larme voila le regard que Catherine levait au ciel.

Un moment après, la porte s'ouvrit avec ce terrible bruit

de clés et de verroux qui retentit si douloureusement à l'oreille des prisonniers. La jeune fille détourna la tête avec un mouvement d'effroi, et demeura immobile dans une cruelle attente. Elle crut qu'on venait la chercher pour comparaître devant ses juges.

Quelqu'un entra en disant d'une voix grave :

—Que Dieu soit avec vous, Catherine Loubet !

—Père Athanase ! c'est vous ! vous êtes venu ! votre charité ne m'a pas abandonnée ! s'écria-t-elle en se levant toute tremblante et les mains jointes ; hélas ! je croyais que personne, pas même mon confesseur, ne pouvait pénétrer dans cette prison.

Le père Athanase était un vieux trinitaire d'un esprit simple et pieux. Il n'avait pas grande éloquence ni beaucoup de savoir ; mais on le respectait pour la sainteté de sa vie.

—Ma fille, dit-il en arrêtant sur Catherine un regard plein de tristesse et de compassion, je savais que vous aviez besoin de moi ; j'ai obtenu de M. le premier président la permission de vous voir avant le jugement. Je viens pour vous confesser. Lorsque vous aurez ouvert votre conscience au tribunal de la patience, vous irez plus tranquille devant le tribunal des hommes. Ils n'ont en leurs mains que votre vie ; mais votre salut éternel dépend de Dieu.

—Cette pensée est toute ma consolation et tout mon espoir, mon père. Vous êtes venu pour m'entendre en confession ; je suis prête. Hélas ! j'ai eu le temps ici de faire un long examen de conscience.

Le moine s'assit sur l'unique escabeau qu'il y eût dans la prison ; Catherine s'agenouilla près de lui, et, après s'être recueillie un moment, elle récita tout bas le *Confiteor*. Le père Athanase priait aussi les mains croisées sur son scapulaire blanc ; ses yeux restaient fixés sur la prisonnière dans une attente douloureuse. Il l'encourageait d'un geste muet, en lui montrant le crucifix suspendu à son chapelet d'ébène ; mais elle se taisait après avoir fini le *Confiteor*.

Alors le moine détourna la vue, et dit avec douceur :

—Ma fille, vous êtes aux pieds d'un Dieu plein de miséricorde: le repentir de plus grands criminels a trouvé grâce devant lui.

—Mon père, répondit-elle d'une voix humble, voici tantôt un mois que je reçus de vous l'absolution: c'était le dimanche avant la Saint-Jean. Depuis, je crois n'avoir commis aucun péché mortel.

Le moine la regarde en face, et dit avec une sorte d'indignation: Ma fille, vous parlez à votre confesseur, et non à vos juges; Dieu voit le fond de votre conscience; rien n'est caché pour lui!

—Je le crois fermement, mon père, et j'ai mis tout mon espoir en son secours; car, devant lui, je suis sans péché. On m'accuse d'un crime horrible, on me couvre de honte, d'ignominie; la justice humaine est près de me condamner; mais, coupable au tribunal des hommes, je suis innocente devant celui de Dieu.

La jeune fille éleva vers le ciel un regard calme et doux; elle sembla l'implorer dans une prière mentale. La sérénité d'une conscience pure et fière éclatait sur son front. Il y eut un moment de silence. Le père Athanase avait frémi; l'accent, les paroles de Catherine venaient de changer tout-à-coup sa conviction, et il oublia son rôle de confesseur pour celui de conseil et d'avocat.

—Mon enfant, dit-il en forçant Catherine à se relever, il y a contre vous de terribles charges, des preuves.... Au nom du Sauveur, ne me cachez rien! Répondez sans dissimulation et sans crainte à toutes mes questions! Où étiez-vous le soir de la Saint-Jean?

—J'étais dans notre maison avec ma pauvre tante Loubet, je ne l'ai pas quittée.

—Pourtant, vous savez ce qu'a dit Marius Magis?...

— Oui, je l'ai su quand on m'a confrontée avec lui, répondit-elle en rougissant d'indignation, mais que pouvais-je répondre à cet effroyable mensonge qui me déshonore et m'envoie à la mort? La vérité? Je l'ai dite sans pouvoir en donner aucune preuve.

— N'y a-t-il pas quelque témoin qui puisse affirmer que

vous êtes restée chez vous le soir de la Saint-Jean?

— Il y en avait! Mais lequel peut élever la voix aujourd'hui pour ma défense? Ma tante est morte; Véronique, notre vieille servante, n'a plus sa tête, elle est comme folle depuis notre malheur; et mon cousin, Jacques Loubet, a fui hors du royaume.

— Mais cette mitaine, Catherine, cette mitaine toute tachée de sang et pareille à celle qu'on a trouvée près du corps de votre malheureuse sœur?... On vous en avait vu de semblables.

— Hélas! Ma bonne tante les avait faites pour moi! Mais celle qu'on a trouvée dans le tiroir du bureau ne m'appartenait pas : Qui l'avait mise là? Je l'ignore; il y a dans tout ceci quelque terrible mystère; on le découvrira un jour, quand il ne sera plus temps.

Elle mit ses deux mains sur son front et s'adossa contre le mur dans une attitude accablée. Le père Athanase leva les bras et les yeux au ciel.

— Je me souviens bien que le soir de Saint-Jean on a frappé à notre porte, reprit Catherine; Jacques courut ouvrir, je vins après lui, et il me renvoya aussitôt. Sans doute alors une femme est entrée dans notre maison. Comment en est-elle sortie? Qui est-elle? Jacques seul le sait et pourrait le dire.

— Il faut que son témoignage vienne éclairer cette terrible affaire! s'écria le père Athanase; j'irai chez M. le premier président, chez tous vos juges, vous obtiendrez un sursis....

— Mais Jacques ne peut revenir sous peine de mort; il s'est battu en duel, il a tué un homme...

— C'est un grand malheur, c'est un énorme péché devant Dieu, et il faudra, pour le racheter, toute une vie de pénitence et de bonnes œuvres. Mais Jacques Loubet ne risquerait peut-être pas la vie en venant vous défendre : il s'est battu en terre papale, et les ordonnances du roi ne punissent le duel de la peine de mort que sur les terres de France. Si la famille de M. de Lansac ne fait pas de poursuites, cette affaire s'assoupira. Nous obtiendrons un sursis :

comme témoin, comme avocat, Jacques Loubet peut vous sauver.

— S'il n'y a pour moi que ce moyen de salut, je le refuse, mon père.

— Mais c'est être homicide de vous-même, mon enfant; c'est une grande faute devant Dieu de ne vouloir pas employer tous les moyens qui peuvent sauver votre vie.

— Et celle de Jacques, mon père, Dieu peut-il commander que je l'expose pour sauver la mienne? Mon pauvre cousin! si vous saviez comme il est généreux, dévoué pour ceux qu'il aime! A la première nouvelle de mon malheur, il reviendrait sans s'inquiéter s'il y a sûreté pour lui, si la famille de Lansac ne le poursuivra pas comme le meurtrier de ce malheureux homme qui a déshonoré ma sœur, et causé sa mort... Et moi, sous le coup de la justice humaine, près de subir ses jugements aveugles, je lui livrerais encore la tête de Jacques!... Jamais, jamais, mon père... Je dirai la vérité devant mes juges comme je la dis devant vous, devant Dieu... Ensuite, j'attendrai mon sort.

— Malheureuse enfant! mais la question, la torture!

— Je le sais, répondit Catherine en pâlissant, je le sais, et j'en ai plus de frayeur que de la mort. Sainte Vierge! Notre-Dame! donnez-moi la force de supporter cette terrible épreuve, et de dire jusqu'à la fin que je meurs innocente!

— Dieu ne permettra pas qu'une si grande iniquité s'accomplisse; il sauvera votre vie, mon enfant, s'écria le vieux moine en essuyant ses yeux pleins de larmes.

Catherine vint s'agenouiller auprès de lui.

— Mon père, dit-elle, ce n'est pas la mort qui me fait peur, la vie me semble à présent si triste et si misérable!... Quand je considère ma situation, je sens une ardente impatience de m'en aller vers ce monde meilleur, dont mon supplice doit m'ouvrir la porte. Je bénis Dieu qui me rappelle à lui par cette voie! Au milieu des effroyables malheurs qui ont frappé ma famille, je ne suis pas la plus à plaindre. Ma malheureuse sœur! c'est pour elle qu'il faut prier! Morte sans confession! morte sans avoir eu un mo-

ment pour se repentir! Pauvre âme! dans quel état aura-t-elle paru devant Dieu! Et Jacques Loubet, lui si bon, si juste, si honoré, il a tué un homme, à présent, il n'y a plus de repos dans sa conscience; nuit et jour une voix lui crie: Meurtrier!... Mais moi, mon père, je suis sans remords. Eh! qu'importe la prison, le supplice, l'ignominie! là-haut est mon refuge. Je mourrai innocente devant Dieu, devant vous, qui recevrez ma dernière confession. Je ne sens en mon âme aucune crainte, aucune haine; en mourant, je pardonnerai de bon cœur à mes ennemis, à mes juges, à mes bourreaux!

En achevant ces mots, Catherine tourna son regard vers le ciel avec une calme résignation; il n'y avait point d'ostentation dans son courage, ni d'orgueil dans sa fermeté; une douleur secrète lui rendait facile ce détachement complet de la vie.

—Mon enfant, dit le moine touché d'une immense compassion en présence d'une telle infortune, vous trouvez donc que rien n'est digne de vos regrets ici-bas.

—Rien, mon père.

—Et pourtant vous étiez une heureuse jeune fille avant cet épouvantable malheur?

Elle secoua tristement la tête, et répondit après un silence:

—Tout mon bonheur était fini depuis long-temps; j'ai éprouvé de grandes peines que personne n'a dû connaître.

Le père Athanase la regarda d'un air surpris.

—Oui, reprit-elle, j'ai bien souffert, j'ai bien pleuré en secret, tandis qu'on me croyait si tranquille et si heureuse. Déjà je voulais renoncer au monde, et j'étais décidée à entrer en religion avant la fin de l'année.

— Avant la fin de l'année! Mais vous étiez fiancée à Jacques Loubet?

—Notre mariage ne devait pas s'accomplir; Jacques m'eût épousée malgré lui, pour obéir à sa mère. J'avais bien vu au fond de son âme: il m'aimait comme une sœur, mais il ne me voulait plus pour sa femme; je lui aurais rendu sa liberté en entrant au couvent.

— Ainsi vous n'eussiez pas reculé devant le sacrifice de toutes vos affections en ce monde, et maintenant vous renoncez à défendre votre vie pour ne pas exposer celle de Jacques Loubet? Ma fille, vous l'aimez donc par-dessus tout et plus que vous-même?

— Oui, mon père, répondit-elle avec simplicité, je me sacrifierais mille fois pour son salut; ma dernière prière sera pour lui...

Le moine se leva.

— Ma fille, dit-il avec l'autorité que lui donnaient son âge et son caractère, Dieu vous défend un tel dévouement; il ne veut pas que vous abandonniez le soin de votre vie et de votre honneur : il faut que le témoignage de Jacques Loubet sauve l'une et l'autre; une déclaration, écrite et signée de sa main, peut arriver à temps. Vous savez où il est?

Catherine ne répondit pas.

— Dites-moi seulement en quel lieu je dois adresser la lettre qui l'instruira de votre situation.

Elle hésitait et baissait la vue, n'osant exprimer un refus.

— Point de vains scrupules, ma fille, reprit le moine; parlez, je vous l'ordonne.

— Eh bien! mon père, j'obéis; je fie le soin de tout ce qui regarde Jacques Loubet à votre charité, à votre prudence. C'est à Gênes, chez un négociant nommé Pietro Filomarini, qu'il faut adresser votre lettre, si vous jugez à propos d'écrire. Mais arrivera-t-elle aux mains de Jacques! Qui sait s'il a pu passer la frontière?

— Après ce malheureux duel il est revenu ici? Vous l'avez vu?

Elle fit un geste affirmatif.

— Et pouvez-vous me dire quel jour?

— L'avant-veille de mon arrestation.

— Il y a cinq jours seulement; la maréchaussée n'est pas à sa poursuite; il n'y a pas de mandat d'amener lancé contre lui; j'en suis assuré. Peut-être n'est-il pas si loin que vous le pensez. Il a pu se cacher d'abord aux environs d'Aix, et, n'étant pas inquiété, attendre là que son affaire fût assoupie.

— En quel lieu qu'il soit, mon père, commandez-lui surtout de ne pas revenir : sa liberté, sa vie avant tout!

— Ma fille, je vous réponds de l'une et de l'autre; on agira en sa faveur près de messieurs les conseillers au parlement. Bien que je ne sois qu'un pauvre moine, le dernier entre les serviteurs de Dieu, j'ai quelque influence sur des gens puissants. J'irai supplier une grande dame, pleine de vertu et de piété, d'intercéder pour vous. Elle obtiendra un sursis à votre jugement. Que le temps ne nous manque pas et la vérité ressortira des ténèbres qui la couvrent! Ayez bon courage; chaque jour je reviendrai vous voir.

Le guichetier venait de rouvrir la porte : il attendait debout sur le seuil.

— Je vous laisse en présence de Dieu, continua le père Athanase en étendant sa main vers Catherine pour lui donner sa bénédiction; priez, mon enfant, pour rassurer votre pauvre âme. Tous les jours je dirai la messe à votre intention.

— Mon père, que Dieu vous rende tout ce que votre charité fait pour moi!

Quand le moine fut sorti, la triste prisonnière s'assit anéantie au chevet de son lit et pleura long-temps. L'espoir de vivre ne ranimait pas cette âme brisée par la perte de tout ce qu'elle avait aimé. Elle se détournait avec une sorte de dédain et d'effroi de ce monde où elle se voyait pour toujours séparée de l'unique objet de son amour.

En traversant la place pour se rendre chez le premier président, le père Athanase rencontra Marius Magis, le cadet Beauregard et quelques autres, qui se promenaient en attendant l'heure des audiences; tous ces gens-là parlaient de Catherine Loubet; depuis trois jours il n'était question d'autre chose dans toute la ville. Le basochien formulait, pour la centième fois peut-être, son opinion sur cette affaire, où son témoignage allait jouer un rôle si important. Il éprouvait une certaine satisfaction de se trouver mêlé dans cette terrible procédure, dont on ferait des livres et des complaintes : pourtant il n'avait dans l'âme ni haine ni méchanceté; c'était tout simplement un homme bavart, mali-

cieux, brouillon, et livré à de tracassières habitudes. Il ne se passait rien dans la ville qu'il n'y fût pour quelque chose. S'il survenait une dispute, on était sûr de le voir tomber au milieu comme des nues; s'agissait-il d'un scandale, il en savait de première main tous les détails; incessamment il colportait, commentait, répandait des nouvelles, bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses, qu'il découvrait en furetant, pour ainsi dire, nuit et jour, la bonne ville d'Aix.

— Messieurs, dit-il en s'arrêtant au milieu du groupe qui le suivait, tout ce que vous venez d'entendre est consigné dans ma déposition, écrite sur le lieu même où le crime a été commis, et signée de ma main. Dieu m'est témoin de ce qu'il m'en a coûté pour accuser cette malheureuse fille!.... Mais ma conscience ne pouvait garder un tel poids. Pas une de mes paroles n'a été dite légèrement; en matière criminelle, il ne faut rien affirmer que *de visu*.

— Et encore qui peut nous répondre que notre vue faible et bornée ne nous a pas trompés! interrompit le père Athanase en touchant l'épaule de Marius Magis. Je viens de voir Catherine Loubet dans sa prison; elle persiste à dire qu'il y a dans les faits de votre déposition une effroyable méprise.

Pour toute réponse, Marius Magis leva deux doigts à la hauteur de ses yeux, et fit un geste de triste conviction. Un murmure s'éleva parmi le groupe réuni autour de lui; l'indignation publique voulait une victime; elle criait vengeance contre l'assassin de la belle Loubette; et Catherine, que de si formidables preuves accusaient, était déjà condamnée dans l'opinion de tous.

Le moine s'éloigna tristement; cette manifestation l'avait épouvanté; il trembla de la retrouver en abordant les juges, et au lieu de se rendre directement chez le premier président, il résolut d'aller solliciter l'appui de la marquise d'Argevilliers.

Au moment où il entrait à l'hôtel, Geneviève, la première femme de la marquise, arrivait du Pavillon.

— Mon révérend père, dit-elle en s'approchant du moine,

la Providence vous envoie ici pour me donner conseil; je me trouve dans un très-grand souci.

—Si c'est chose qui doive être dite en confession, allez m'attendre à l'église, j'y serai dans une demi-heure.

— Non, mon révérend père, il ne s'agit pas de moi, mais d'une personne que je sers depuis long-temps, d'une personne pour laquelle je suis pleine d'affection, de respect, et dont vous êtes le directeur.

— Alors je suis prêt à vous entendre ici.

— Si votre révérence voulait entrer un moment dans le jardin, je lui parlerais plus en sûreté que dans cette salle, où quelque laquais pourrait écouter aux portes. Les choses que j'ai à dire sont secrètes.

Le père Athanase, fort étonné de l'air triste et mystérieux de cette femme, la suivit dans le jardin. Quand elle se fut bien assurée que personne ne pouvait la voir ni l'entendre, elle se prit à pleurer en disant : Mon révérend père, ma maîtresse, Mme la marquise d'Argevilliers, est devenue comme folle, et je ne sais plus comment cacher ce malheur.

— Sainte mère de Dieu ! Que dites-vous là, Geneviève !

— Tout le monde l'ignore encore, même M. le premier président, et je n'ose le déclarer.

— Mais que s'est-il passé? il fallait me faire appeler ; Mme la marquise ne m'a-t-elle pas demandé?

— Hélas ! non, mon révérend père, elle ne veut voir personne, elle pleure nuit et jour ; il y a presque une semaine entière que ceci dure ; mais je crois que son mal vient encore de plus loin. Depuis la mort de M. le marquis, madame décline visiblement. Elle se mourait ici dans sa grande chambre tendue de noir. M. le premier président voulait qu'elle reçût toutes les visites d'étiquette : depuis le matin jusqu'au soir, madame était entourée de figures en grand deuil qui ne l'entretenaient que de son malheur; cela la tuait. Je crus qu'elle pourrait se remettre quand elle eut la permission d'aller passer un mois au Pavillon. Là, elle ne reçoit plus personne, et même M. son beau-père se contente d'envoyer savoir de ses nouvelles sans venir la visiter. Madame commençait à reprendre un peu de courage; elle se

trouvait beaucoup mieux, lorsque, dimanche dernier, l'avocat Loubet est venu...

— L'avocat Loubet! dimanche! chez Mme d'Argevilliers.

— Lui-même. Il avait l'air fort troublé, et je jugeai tout de suite qu'il lui était arrivé quelque méchante affaire. Madame le reçut dans le grand salon; il ne resta pas seulement un quart d'heure, et je ne sais ce qui s'est passé, mais quand je retournai près de madame, je la trouvai dans un état pitoyable, toute en larmes et gémissant à haute voix. Je fermai les portes pour que personne ne la vît ainsi; j'essayai de la consoler...

— Et que disait-elle?

— Rien. Je n'en obtins pas une parole; tantôt elle pleurait à en perdre connaissance, tantôt elle restait immobile, avec des regards qui me faisaient peur. Enfin il lui prit une pamoison, et elle tomba comme morte entre mes bras. J'appelai alors ses autres femmes qui m'aidèrent à la coucher. Dès qu'elle eut repris ses sens, elle nous défendit d'envoyer chercher les médecins et d'avertir M. le premier président; depuis elle n'a parlé que pour renouveler cet ordre. Elle veille toute la nuit et ne veut d'aucune nourriture; on dirait que son parti est pris de se laisser mourir. Si ceci dure, je ne crois pas qu'il se passe seulement quinze jours avant qu'elle soit près de M. le marquis dans les caveaux de Saint-Sauveur. Il y a dans cette grande affliction quelque chose d'extraordinaire : je ne doute pas que l'avocat Loubet n'ait annoncé à Mme la marquise une mauvaise nouvelle, un malheur....

— En tout cas, cela ne pouvait regarder que lui, et, malgré sa grande bonté, Mme la marquise n'a pas pu prendre la chose tant à cœur... Sait-elle tout ce qu'on a découvert depuis?

— La mort de la belle Loubette et le crime de Catherine Loubet?... Non, mon révérend père, je n'ai pas voulu lui parler de toutes ces choses; dans l'état où elle est, cela lui aurait noirci davantage l'imagination. J'ai essayé, au contraire, de la distraire par des contes, par des histoires gaies; mais rien ne m'a réussi. Cette mélancolie qui ronge Mme la

marquise ne peut plus se cacher; il viendra du monde au Pavillon, et, alors, comment faire ? Madame ne pourra pas rester ainsi enfermée et ne parlant à âme qui vive. Malgré ses ordres, je venais avertir M. le premier président. Que me conseillez-vous, mon révérend père?

— Je ne puis rien dire avant d'avoir vu Mme la marquise, répondit le moine après un moment de réflexion : on m'attend au confessionnal; mais n'importe, je vais aller sur l'heure au Pavillon.

Toutes les fenêtres du salon à l'italienne étaient fermées; une obscurité à peu près complète régnait dans cette vaste pièce, où l'on n'entendait rien que le balancier de la grande horloge de cuivre placée sur la cheminée. La marquise d'Argevilliers reposait sur sa chaise longue, les yeux fermés, les mains ramenées sur sa poitrine. Il y avait dans son attitude une sorte de raideur accompagnée de légers soubresauts, elle décelait que l'âme veillait encore au milieu de ce sommeil apparent; de douloureuses pensées passaient sur son front endormi, comme ces nuages dont les ombres rapides fuient à travers les campagnes, par un temps orageux; elle avait prié, car son chapelet de nacre était entortillé à un de ses bras.

— Madame, dit Geneviève en s'approchant doucement, le révérend père Athanase demande à vous parler.

— Le père Athanase! s'écria la marquise avec un brusque mouvement; il veut peut-être de l'argent pour ses pauvres : fais-le entrer et donne-moi ma bourse, Geneviève.

Le moine s'avança conduit par la femme de chambre; ses yeux ne pouvaient rien distinguer dans l'obscurité de ce vaste appartement; il vint s'asseoir à tâtons près de Mme d'Argevilliers, et dit sans la voir : Que Dieu soit avec vous, madame la marquise! le séjour de la campagne vous a-t-il été salutaire, comme je l'espérais?

— Oui, mon révérend père, je m'y trouve très-bien, et je pense y demeurer long-temps.

— Cependant, madame, il ne faudrait pas vous tenir dans une solitude absolue; l'isolement engendre la plupart des maladies de l'âme; il n'y a que des saints qui aient pu

vivre au désert. Je me reproche de n'être pas venu plus tôt vous visiter; mais les obligations de mon état me laissent si peu de loisir!.. Toujours des malades à confesser, des malheureux à secourir. Les gens du monde ont du temps de reste pour leurs satisfactions; mais il n'y a pas un moment de repos pour quiconque se dévoue au soulagement des misérables!...

— Les misérables! les pauvres! interrompit la marquise, on dit que Dieu les aime et qu'ils trouvent plutôt que les riches grâce devant lui. Je vais vous donner de l'argent pour eux, mon révérend père; j'ai résolu de consacrer la plus grande partie de mon bien aux bonnes œuvres. Dieu m'en tiendra compte, peut-être! Il faut songer à son salut, même quand on est encore si loin de la mort.

Comme elle achevait ces mots, Geneviève poussa le volet d'une fenêtre; le jour pénétra tout-à-coup dans le salon, et un clair rayon de soleil illumina en plein le visage de la marquise. Elle était d'une pâleur livide, de légères teintes verdâtres s'étendaient autour de ses lèvres décolorées, et sans le feu sombre qui étincelait dans ses yeux fauves, on eût pu la croire morte. Il y avait dans son aspect quelque chose d'effrayant. La maladie, en effaçant sa fraîcheur, sa beauté de vingt ans, creusait plus profondément cette ride qui séparait les sourcils et découvrait une charpente osseuse forte et carrée; on retrouvait quelque chose de la physionomie du lion dans cette tête, autour de laquelle retombait, en boucles épaisses, une chevelure d'un blond ardent. Le père Athanase fut saisi d'une vague frayeur à la vue d'un changement si prompt et si affreux.

— Jésus, mon Dieu! s'écria-t-il, votre santé ne me paraît pas bonne, madame la marquise; vous devez avoir beaucoup souffert!

— J'ai été un peu malade ces jours derniers, répondit-elle froidement; Geneviève m'a fait garder le lit: cela va mieux à présent; je suis bien.

— La résignation aux volontés de Dieu est le seul remède aux peines de cette vie; il ne veut pas que l'affliction qui vous a frappée vous fasse regarder avec indifférence le soin

de votre santé. Il faut consulter les médecins, madame la marquise.

Elle secoua la tête, et donnant au moine la bourse que venait d'apporter Geneviève, elle lui dit :

— Ceci est pour les pauvres : qu'ils prient pour moi. Ne leur ménagez pas ces secours, mon révérend père, et chaque fois que l'occasion de faire une bonne œuvre se présentera, venez me trouver ; les pauvres sont les membres de Jésus-Christ, on fait son salut en les soulageant.

D'après un propos si chrétien, le père Athanase jugea que Mme d'Argevilliers avait toute la plénitude de sa raison, mais que sa vie s'éteignait dans une affliction dont il fallait la consoler et la distraire par la pratique des bonnes œuvres. La Providence semblait lui montrer un infaillible secours pour la pauvre Catherine, et il dit pieusement ;

— Si votre charité veut venir à mon aide, madame, elle sauvera la vie d'une malheureuse jeune fille...

La marquise leva le tête pour écouter.

— Il s'agit d'un crime, d'un événement terrible que peut-être vous ne savez pas encore, reprit le moine ; il est arrivé de grands malheurs dans une des plus respectables familles de la bourgeoisie d'Aix, dans la famille Loubet : Claire Loubet est morte assassinée, et c'est sa sœur Catherine qu'on accuse...

La marquise s'affaissa sur elle-même ; sa tête retomba sur les coussins ; elle ne bougea plus tandis que le moine racontait, sans omettre aucun détail, la découverte du crime et l'accusation qui pesait sur Catherine Loubet.

La marquise ne prononça pas une parole pendant ce long récit ; ses yeux entr'ouverts regardaient sans voir ; ses mains serrées comprimaient sa poitrine ; une sueur froide luisait à ses tempes, dont l'artère battait avec une violence inégale ; mais son attitude resta calme, impassible.

— Eh bien ! madame, dit le moine en achevant cette lugubre relation ; votre crédit tout-puissant viendra-t-il au secours de cette pauvre fille ? Elle est innocente ; vous le croiriez comme moi si vous l'aviez vue dans sa prison : elle est tranquille, résignée ; ses sentiments sont ceux d'une

sainte; cependant il y a contre elle des preuves qui sembleront évidentes à la justice humaine; elle sera condamnée si on la juge avant que Jacques Loubet ait pu venir la défendre. Lui seul au monde connait l'assassin; lui seul peut dire la vérité; pour qu'il la découvre à tous, il faut un sursis; si Catherine l'obtient, elle est sauvée; la sauverez-vous, madame ?

La marquise releva la tête ; cette terrible situation lui rendit un moment toute sa présence d'esprit, toute la netteté de son jugement et de sa volonté.

— Oui, mon père, dit-elle avec force. oui ; mais le moyen que vous proposez est incertain, peut-être impossible. Où êtes-vous sûr de trouver Jacques Loubet! Reviendra-t-il jamais? Il y va de sa tête... Non, non, ce n'est pas son témoignage qui sauvera Catherine... Qu'elle avoue, et je réponds de sa vie sur la mienne, sur ma vie! entendez-vous, mon père? Si une évasion était impossible, j'obtiendrais des lettres de grâce.

— Par ce moyen, la vie est sauvée, madame, mais l'honneur!..

— Un sursis ne sauverait ni l'une ni l'autre.

— Seigneur mon Dieu! soyez en aide à cette pauvre innocente! s'écria le moine consterné.

Il y eut un long silence. La marquise, le regard fixe, la tête appuyée sur sa main, semblait retombée dans son anéantissement; on eût dit qu'elle avait oublié la présence du père Athanase. Enfin, il se leva en disant :

— Je reviendrai demain, madame la marquise, lorsque j'aurai instruit Catherine Loubet de ce que votre charité veut faire pour elle.

Mme d'Argevilliers ne répondit que par un signe de tête. Au moment de sortir, le moine revint sur ses pas; l'état où il laissait la marquise lui inspirait beaucoup d'inquiétude, et sa piété ne voyait qu'un moyen d'y remédier promptement.

— Ma fille, dit-il avec simplicité, il y a long-temps que vous ne vous êtes confessée; peut-être votre âme a-t-elle besoin des secours spirituels; vous savez quelles consolations on trouve au tribunal de la pénitence.

Mme d'Argevilliers frissonna, et répondit d'une voix tremblante : Je me confesserai un de ces jours, mon père ; j'ai besoin de faire d'abord un examen de conscience.

Geneviève attendait dans l'antichambre.

Eh bien ! mon révérend père, dit-elle, que pensez-vous de la situation de Mme la marquise ? elle a parlé enfin en vous voyant !

— Elle me paraît saine d'esprit, quoique fort abattue et changée par la maladie.

— Faut-il, malgré ses ordres, avertir M. le premier président et les médecins ?

— Attendez à demain, Geneviève, je veux la revoir auparavant.

Vers le soir, Mme d'Argevilliers fit mettre sa chaise longue devant une fenêtre qui donnait sur le jardin. La journée avait été ardente ; mais la brise qui se levait au coucher du soleil soufflait par intervalles une molle fraîcheur et murmurait dans les grands marronniers de la terrasse. Les fleurs que fait éclore si belles le soleil du midi, exhalaient de suaves odeurs; le jasmin double, l'héliotrope, l'œillet couleur de feu, secouaient dans les airs leurs pétales embaumés. Il y a dans le calme d'une belle nuit, dans les vagues harmonies qui résonnent au ciel, le long des eaux, sous le feuillage, de mystérieuses influences qui enchantent les plus profondes douleurs, qui endorment la peur et même le remords; Mme d'Argevilliers l'éprouva: penchée sur la fenêtre, elle tourna son visage à la brise et en respira les parfums. Un moment sa pensée s'éteignit ; elle s'isola du passé, de l'avenir; elle oublia les inquiétudes dévorantes du présent; elle se reposa hors des souvenirs qui la tuaient. Un soupir profond s'échappa de sa poitrine ardente; elle se laissait aller à ce bien-être, à ce temps de répit, comme le malheureux dont la torture est un instant suspendue. Elle étendit ses bras amaigris, sa tête s'inclina dans un complet repos, et elle dit tout bas : La belle nuit!...

Geneviève, la voyant ainsi immobile, couvrit la lampe et s'assit à l'écart. Toutes les portes étaient ouvertes ; il n'y avait personne dans l'antichambre ; les domestiques faisaient

la veillée dans la maison du fermier à cent pas du pavillon.

Un silence profond régnait dans la salle ; les clartés de la lampe tombaient obliquement sur les carreaux de marbre blanc et noir ; les figures peintes en grisaille ressortaient comme des fantômes entre les panneaux ; un faible bruit résonnait au-dehors; c'était celui du vent et des eaux qui couraient sous le feuillage.

Tout-à-coup une figure d'homme se dressa comme une ombre à la porte du salon ; Geneviève se leva avec un mouvement d'effroi et cria aussitôt : Qui va là ?...

C'était l'avocat Loubet. Ses habits en désordre, sa barbe hérissée, ses souliers poudreux lui donnaient l'apparence d'un voleur ou d'un mendiant ; son visage fatigué, bruni par le soleil, semblait vieilli de dix années. Il s'avança sans rien dire jusque devant la chaise longue. La marquise resta immobile ; ses cheveux se dressaient à son front, il lui sembla qu'une main de fer la saisissait au cou. Au bout d'un moment, elle dit : Sortez, Geneviève.

L'avocat alla fermer la porte; puis il revint vers Mme d'Argevilliers, les bras croisés, le regard morne et terrible. Alors elle se souleva, et passant les deux mains sur sa tête, comme pour la garantir, elle dit :

— Vous venez me dénoncer!... Mais il n'y a point de preuves. Qui vous croira ?

— Personne, je le sais. Aussi ce n'est pas vous, c'est moi que je viens livrer. Moi aussi j'ai un meurtre sur la conscience ! car j'ai tué votre amant, madame, j'ai tué Hector de Lansac ! Il fallait son sang pour venger votre honneur!... Misérable fou ! je vous aimais, je vous adorais comme une femme chaste, pure, grande entre toutes les autres femmes! et vous êtes un monstre d'impudicité, de cruauté!...

Elle retomba défaillante en murmurant :

— Loubet, ayez pitié de moi ! ne me parlez pas avec injure, avec menace... Mon crime a été involontaire, et je donnerais ma fortune, mon sang, tout, hormis ma réputation, pour l'expier... Vous ne me croyez pas?

— Non ! répondit-il en détournant la vue. Je vais donner ma vie pour racheter celle de cette innocente que votre

crime envoyait à l'échafaud. Béni soit Dieu, qui a fait arriver jusqu'à moi cette terrible nouvelle !... J'aurais pu ne pas revenir à temps.

— Catherine ne mourra pas; sa vie est sauve, quel que soit le jugement. Je lui donnerai les moyens de s'évader... et plus tard elle aura des lettres de grâce....

— Des lettres de grâce ! elles abolissent le supplice; mais le déshonneur ! l'infamie !.... Non, non ; c'est une éclatante justification qui doit sauver la tête innocente de Catherine! Je viens me dévouer pour elle. L'homicide subira le châtiment dû à l'assassin; c'est un arrêt de la justice de Dieu, madame. Elle vous épargne aujourd'hui ; mais plus tard il vous faudra comparaître à son tribunal... Vous souvenez-vous des taches de sang que vous aviez aux bras le soir de la Saint-Jean ? elles reparaîtront alors !...

La marquise cacha instinctivement ses bras sous son mantelet blanc, et répondit d'une voix creuse, brisée :

— Dieu aura peut-être pitié de moi, Jacques Loubet. S'il me condamne, les tourments de l'enfer ne me seront pas plus douloureux que ceux de cette vie. Ma conscience est mon bourreau ; et Dieu me punit par la mort de celui que j'ai tant aimé... Vos mains aussi sont tachées de ce sang pour lequel j'aurais avec joie donné tout le mien... Lansac est couché sous la terre !... Jamais, jamais je ne le reverrai !... Ce beau visage n'est plus qu'une tête de mort, et moi, je vis encore ; je vis rongée nuit et jour par cette effroyable douleur !

Elle pleura en achevant ces mots.

— Vous l'aimiez bien, cet homme qui vous était infidèle! dit l'avocat avec une dédaigneuse pitié ; lui ne vous aimait plus, madame.

Elle serra convulsivement les mains ; ces paroles réveillaient encore en son âme des sentiments de jalousie et de vengeance.

— Il faut vous confesser à moi, maintenant, continua l'avocat; il faut me dire toute la vérité. Ce meurtre était prémédité ! Vous êtes allée au jardin de M. de Lansac pour tuer votre rivale !....

—Non, non, interrompit-elle, je le jure devant Dieu qui m'entend!... Je croyais être la seule femme qui fût jamais entrée en ce lieu quand j'y trouvai la belle Loubette.... Elle s'arrêta: ce nom sortit à peine de ses lèvres.

—Achevez! dit impérieusement l'avocat.

—Eh bien! cette fille me reconnut, elle m'insulta, elle osa me menacer... Mon secret, ma réputation, étaient entre ses mains.... La malheureuse me dit que, dès le lendemain, on saurait notre rencontre.... La marquise d'Argevilliers au même rendez-vous que la belle Loubette!... J'eus peur d'elle.... Un couteau se trouva sur la cheminée, je le pris.... Loubette cria... Je ne sais, j'étais comme folle.... Je frappai au hasard... c'est ainsi que je l'ai tuée....

La marquise se tut; la voix et la respiration lui manquaient; elle porta son mouchoir à sa bouche et le retira aussitôt rempli d'un sang écumeux. L'avocat, saisi d'une profonde horreur, détournait la tête.

—Depuis ce jour, reprit la marquise d'une voix plaintive, je n'ai plus dormi! Quelles terreurs! quel supplice que ma vie! J'espère qu'elle finira bientôt.... Mais au-delà que trouverai-je?... Mon Dieu! faites-moi miséricorde!...

—Qu'il pardonne à tous, dit Jacques Loubet avec une sombre résignation; puisse mon supplice expier votre crime! Demain j'aurai pris la place de Catherine. Pauvre ange! elle va rester sans appui en ce monde; que deviendra-t-elle? Quel homme voudrait l'épouser? Dans quelle communauté religieuse serait-elle reçue! Chacun s'éloignera de la proche parente d'un homme roué en place publique...

Mme d'Argevilliers tomba à genoux en s'écriant la terreur au front: Jacques Loubet, vous ne persisterez pas, vous me dénoncerez!...

—Non, non! ne savez-vous pas que je n'ai point de preuves?... En allant à l'échafaud, madame la marquise, je saluerai de loin la porte de votre hôtel.... Ne serez-vous pas là pour vous assurer que la mort vous a délivrée du seul témoin qui puisse dire: Louise d'Argevilliers, la noble veuve d'un mestre-de-camp du roi, a tué à coups de couteau la belle Loubette!...

La marquise cacha sa tête dans les coussins en poussant de profonds gémissements, et fit signe à l'avocat de s'éloigner. Alors il la saisit au bras et lui dit : Je vais à votre place en prison, à l'échafaud.... Pour que Dieu vous pardonne au jour de votre mort, réhabilitez la mémoire du pauvre Jacques Loubet !....

V.

En ce temps-là, les formes judiciaires étaient expéditives en matière criminelle ; le procès de l'avocat Loubet ne pouvait traîner en longueur : il s'était constitué prisonnier, et ses aveux avaient fait marcher rapidement l'instruction de cette affaire, dont la fatale issue ne semblait pas douteuse. Les étranges incidents de ce drame avaient causé une profonde sensation dans la ville d'Aix. Le jour du jugement, la foule encombrait, dès le matin, les avenues du palais de justice. Marius Magis pérorait sur la place au milieu de nombreux auditeurs. Ce n'était pas sans une sorte de regret qu'il se voyait privé du rôle important dont les aveux de l'avocat Loubet l'avaient obligé de se désister et qu'il ne jouait plus qu'un personnage très-secondaire dans cette nouvelle procédure, où son témoignage ne pouvait condamner ni sauver personne. Mais son esprit ingénieux s'attachait à une supposition, qui trouvait quelque créance dans le public.

—Messieurs, disait-il à une vingtaine de procureurs et d'avocats assemblés autour de lui, je persiste à croire que Jacques Loubet est une victime héroïque de l'amour ; il se dévoue pour sauver la vie de Catherine... Que signifie, je vous le demande, cette circonstance qu'il n'a pu expliquer, et de laquelle j'ai rendu , moi, un témoignage si clair et si positif? Quelle est cette femme que j'ai vue sortir du jardin où le crime a été commis, et se réfugier dans la maison des Loubet ?... Lui-même l'a nommée ; la découverte était singulière, et j'en ai sur-le-champ fait part à plusieurs d'entre vous. Et cette mitaine ?... Messieurs, il faudrait n'avoir aucune habitude des débats judiciaires pour ne pas voir clair dans cette affaire-ci. Je me résume : Catherine Loubet a commis le crime pour lequel elle fut d'abord incarcérée ;

l'instruction marchait dans les voies de la vérité, lorsque l'avocat, par un dévouement sans exemple, est venu se mettre sous le coup de la loi ; la procédure entamée contre lui s'appuie sur des faits qui n'ont aucune vraisemblance, et sa non-culpabilité me paraît démontrée : il sera condamné cependant ; mais la vérité se fera jour plus tard, et au lieu d'un procès criminel, nous en verrons deux. Retenez mes paroles, messieurs : bientôt, peut-être, on réhabilitera la mémoire du pauvre avocat Loubet !

Un murmure d'approbation accueillit la fin de cette tirade embrouillée. Marius Magis, triomphant, reprit, en promenant son regard louche sur l'auditoire :

— Ce n'est pas tout, messieurs ! je sais encore quelques détails, je vous les gardais pour la bonne bouche...

Le cercle se rétrécit ; tous ces visages béants s'avancèrent.

— J'ai vu, ce matin, le paysan chez lequel l'avocat Loubet s'était arrêté de l'autre côté de la Durance; c'est un brave homme, un ancien client des Loubet; il m'a raconté comment l'avocat a appris que Catherine était en prison : un colporteur en donna la nouvelle, et les bergers en parlèrent le soir à la veillée ; il y aura de cela demain huit jours. Aussitôt l'avocat tomba comme en pamoison; il voulut partir sur-le-champ; il criait comme un homme hors de sens : « Je la sauverai !... je donnerai ma vie !... » et cent autres propos semblables.

Un grand mouvement à la porte du palais de justice coupa la parole à Marius Magis ; tout le monde courut de ce côté. L'arrêt allait être prononcé publiquement. Le basochien ne se souciait pas d'entrer avec la plèbe dans cette étroite enceinte, où les mieux placés s'élevaient sur les épaules de leurs voisins ; il préféra rester au frais sous les arbres. Une douzaine de cadets, race bavarde et fainéante, se groupa autour de lui pour entendre une fois de plus le récit de la procédure commencée contre Catherine Loubet.

Au bout d'un quart d'heure environ, un murmure sourd annonça la fin de la séance. Le cadet Beauregard sortit le premier, et derrière lui la foule émue et bruyante.

— Condamné tout d'une voix, dit-il, condamné à mort!... On dit que c'est pour demain matin.

A ces paroles, Marius Magis leva les bras au ciel, et se mit à parcourir la place en gesticulant.

— On ne me fermera pas la bouche ! s'écria-t-il , je témoignerai hautement que j'ai vu l'avocat Loubet sur ce lieu même le soir de la Saint-Jean ; il applaudissait aux beaux faits d'armes de la basoche , le pauvre homme ! pas un seul cheveu de sa tête ne songeait à aller là-haut , vers le rempart, tuer la belle Loubette !... Il est innocent ! et voilà la coupable!...

A ces mots , il désigna Catherine , qui venait par la petite rue du Portalet , conduite par le père Athanase ; elle se rendait aux prisons. La pauvre fille était comme morte ; elle n'entendait pas les murmures qui s'élevaient autour d'elle, les menaces qui la suivaient ; on l'eût lapidée sans qu'elle détournât la tête.

Le moine, effrayé, l'entoura d'un de ses bras, et de l'autre il écarta la foule en disant :

— Messieurs, messieurs ! au nom de Dieu !...

— Que me veulent-ils? demanda Catherine arrêtée par ce tumulte.

Alors une voix cria près d'elle : « Justice ! l'avocat est innocent ! Voilà la coupable !... »

Le père Athanase entraîna Catherine aux prisons, dont la porte formidable se referma aussitôt sur eux.

L'avocat venait d'entendre son arrêt de mort : il avait aussitôt demandé son confesseur et Catherine; il pouvait les voir librement ; la loi accordait cette consolation au condamné.

La jeune fille se jeta à genoux devant Jacques Loubet, et lui prit les mains. Le père Athanase, tout pâle et troublé, dit à voix basse :

— On crie là dehors; Marius Magis a ameuté les cadets; ils disent que vous êtes innocent... ils ont menacé Catherine...

— Pauvre fille ! s'écria douloureusement l'avocat en la serrant dans ses bras, je n'aurai sauvé que sa vie !... Cathe-

rine, soumettez-vous à la volonté de Dieu! priez-le pour le salut de mon âme! Je ne veux pas quitter ce monde sans vous dire, pour votre consolation, que je suis innocent comme vous du crime dont vous étiez accusée!...

—Il fallait me laisser mourir! interrompit-elle avec véhémence. Jacques, ils vous ont cru; je ne vous croyais pas, moi!

Le moine, frappé d'un douloureux étonnement, s'écria :

— Vous avez avoué pour sauver cette enfant!... Vous aussi, vous êtes innocent?... Mais quel est donc le coupable?

— Je vais vous le dire en confession, mon père, répondit Jacques Loubet avec calme; quand j'aurai fait mes derniers adieux à Catherine, je vous donnerai ce peu de temps qui me reste.

Il se tourna vers la jeune fille, et lui parla bas longtemps, une main passée entre les boucles de sa longue chevelure. Elle l'écoutait à genoux, les mains jointes, les yeux baissés, comme aux pieds de Dieu.

Un moment il la retint serrée contre son cœur en lui disant :

— Catherine, adieu!.. il faut nous quitter; ta présence m'ôte mon courage... près de toi, je regrette la vie... Nous eussions pu être si heureux! j'avais méconnu mon bonheur! Oh! s'il pouvait m'être rendu!

Elle releva la tête à ces mots; un éclair de joie passa dans son regard; elle sourit faiblement et murmura :

— Je mourrai! je t'irai trouver là-haut avant la fin de l'année... En la mort comme en la vie, ne suis-je pas ta fiancée?

Jacques Loubet la baisa au front; puis, la remettant aux mains du moine, il dit :

— Adieu, adieu, Catherine! Mon père, qu'elle s'éloigne! Il faut que nous restions seuls pour me préparer à mourir.

L'avocat n'était point dévot, mais il avait une foi simple et pieuse. Sa confession fut sincère, entière; il dit toute la vérité avant de demander l'absolution au père Athanase.

Le moine l'écouta dans une attention profonde ; des larmes coulaient le long de ses joues ridées ; il joignait les mains dans un étonnement plein d'horreur et de pitié. Quand il eut tout entendu, il donna l'absolution *in articulo mortis* à Jacques Loubet.

—Mon fils, lui dit-il ensuite, je vais maintenant solliciter pour vous un sursis.

—Hélas ! dans quel dessein, mon père ?

—La Providence ne nous donnât-elle qu'un jour, qu'une heure, ce court délai peut suffire au repentir d'une âme criminelle. Le secret de votre confession est sacré ; mais je vais veiller sur les remords de cette malheureuse femme ; sa vie s'éteint.

L'avocat secoua tristement la tête.

—Mon sacrifice devait s'accomplir, dit-il, je suis sans espoir.

Le père Athanase obtint un sursis de trois jours à l'exécution. Dès qu'il en fut assuré, il courut au Pavillon. A moitié chemin, il vit venir une litière entourée de beaucoup de monde ; le carrosse du premier président suivait ; les domestiques étaient à pied. Le père Athanase frémit en reconnaissant cette livrée noire ; il crut que Mme d'Argevilliers était morte. Le triste cortége avançait lentement ; quatre hommes portaient la litière ; le premier président était dans le carrosse. Il fit arrêter en voyant le moine haletant, et la tête nue, au bord du chemin.

—Montez, mon révérend père, dit-il en mettant la tête à la portière ; je ramène à la ville Mme la marquise d'Argevilliers : elle est au plus mal, et j'allais vous envoyer chercher.

En achevant ces paroles, le premier président se renfonça dans le carrosse, et fit signe au père Athanase de se mettre à son côté. La chaleur était accablante, il ne faisait pas un souffle de vent ; il n'y avait pas un nuage au ciel embrasé ; un silence profond régnait dans les campagnes ; la cigale seule chantait au soleil, sur les branches immobiles.

—Quelle Thébaïde ! s'écria le moine ; monsieur le pre-

mier président; cette ardente chaleur peut faire mourir en chemin Mme la marquise!

—Que Dieu t'assiste! Il fallait absolument la ramener; dans l'état où elle est, comment la laisser au Pavillon? sa chambre y est trop petite pour recevoir; demain, aujourd'hui même, dès qu'on saura son danger, toute la ville viendra la visiter. Je vais faire demander pour elle les prières de quarante heures; l'église les doit à une personne si éminente par son rang et ses vertus.

Une heure après, la marquise était couchée dans sa grande chambre tendue de velours noir; il faisait sombre sous les rideaux, au-delà desquels un grand christ d'ivoire s'élevait entre un bénitier de cristal et un reliquaire. Cinq ou six dames faisaient cercle devant le lit et parlaient à voix basse. Le père Athanase et Geneviève étaient au chevet de la marquise, qui tenait son visage tourné vers la muraille. Elle ne parlait pas, elle ne se plaignait point; on entendait seulement son souffle inégal et parfois une toux sèche.

Le moine lui dit à voix basse: Vous souffrez beaucoup, ma fille; prenez courage, la miséricorde de Dieu est grande, il m'envoie pour vous assister, si sa volonté est que vous franchissiez ce terrible passage de la vie à la mort... Ne pensez-vous pas recevoir bientôt vos sacrements?

La marquise ne répondit rien; alors il renouvela sa question deux ou trois fois, et elle finit par lui dire avec impatience: —J'ai encore le temps, mon révérend père, demain...

— Quand vous voudrez, ma fille; je ne vous quitte plus.

Geneviève éplorée emmena le moine dans un cabinet voisin: Madame se meurt, dit-elle, les médecins ont déclaré qu'elle n'avait peut-être pas deux jours à vivre; d'un moment à l'autre, elle peut rendre l'âme dans nos bras, et elle ne s'est pas confessée! c'est une sainte cependant...

—Dieu veuille qu'elle ne fasse pas la mort d'une impie!...

Geneviève se signa.

— Mon révérend père, dit-elle, c'est la dernière visite

de l'avocat Loubet qui coûte la vie à Mme la marquise ; il l'a comme ensorcelée, j'en suis sûre ! On dit qu'il sera roué pour les crimes qu'il a avoués ! Si on le brûlait en place publique, ce serait une justice de Dieu !

— Paix ! Geneviève, paix ! vous blasphémez, interrompit le moine, et il retourna s'asseoir au chevet de la marquise.

Que de puériles et vaines démonstrations autour de ce lit de mort ! Cette chambre était comme une chapelle mortuaire où la foule venait jeter en passant un regard curieux ; toute la noblesse de la ville y fut reçue.

La marquise était environnée du lugubre appareil que le culte catholique a pour les agonisants. Des cierges bénits brûlaient nuit et jour autour d'elle ; on lui apporta les reliques de saint Mitre de sainte Madeleine ; un autel fut dressé dans sa chambre pour y réciter les prières ; elle devait mourir en représentation comme elle avait vécu, pour donner un dernier exemple de la grandeur et de la piété de sa maison ; son beau-père mettait un sentiment d'orgueil à rendre publique cette fin édifiante. Mme d'Argevilliers n'avait point d'enfants, point de proches parents, point d'autre famille que celle de son défunt mari ; personne dans ce monde, où elle avait tenu une place si haute, si enviée, ne la pleurait sincèrement. Les médecins l'avaient condamnée. Elle figurait déjà comme un corps mort au milieu de ces lugubres pratiques de dévotion, et l'on ne comptait pour rien les souffrances de ses derniers moments. Elle subissait, impassible, ce spectacle terrible, ces cérémonies inhumaines. Étendue sur son lit, les yeux fermés, les mains jointes, elle ne parlait plus, et laissait faire autour d'elle. Il semblait que les facultés de son âme s'étaient éteintes, et que l'agonie ne disputait plus à la mort qu'un corps déjà glacé. Cependant une fois au milieu de la nuit, la marquise ouvrit les yeux, et promena autour d'elle un regard encore vivant et lucide ; mais ce fut comme la durée d'un éclair, et elle retomba aussitôt dans son anéantissement et son immobilité.

Le père Athanase ne quitta pas ce lit mortuaire ; il exhor-

tait incessamment la marquise; il attendait dans une effroyable anxiété un geste, une parole, mais rien, jamais rien que de sourdes plaintes et de douloureux frémissements.

La dernière nuit, deux prêtres disaient les prières des agonisants dans la chambre de la marquise; ses femmes veillaient autour d'elle ; le père Athanase, agenouillé sous les rideaux, murmurait machinalement le *Miserere*; ses yeux se fermaient, il sommeillait vaincu par ses fatigues. Les cierges allumés aux bras de la cheminée jetaient de pâles clartés sur toutes ces figures accablées ; les fenêtres étaient entr'ouvertes ; il faisait doux au dehors; les premiers rayons du jour blanchissaient au ciel ; le vent du matin bruissait dans les ormes de la place des Prêcheurs.

Geneviève arrangea les couvertures de soie qui retombaient autour du lit, et avançant la main, elle toucha les pieds de la marquise; ils étaient froids et déjà insensibles. Au même instant Mme d'Argevilliers fit un grand mouvement; des flots de sang baignèrent ses lèvres; ses bras se raidirent.

— Elle trépasse ! s'écria Geneviève, faites-lui baiser le crucifix !...

Tout-à-coup la marquise se souleva, les yeux ouverts, les mains étendues, et elle dit d'une voix rauque et coupée par le râle : — Je vais mourir !.. il faut me confesser !.. M. le premier président ! qu'il vienne !.. des notaires !... des témoins !... il en faut ! appelez du monde !... le temps presse !... mon Dieu !.., donnez-moi encore un moment !...

— Des témoins ! cria le père Athanase, ma fille, il est temps... parlez, soulagez votre conscience !...

Le femmes de la marquise avaient couru vers la porte en appelant du monde ; on alla éveiller le premier président ; en un moment tous les gens de l'hôtel furent sur pied. Le père Athanase exhortait Mme d'Argevilliers et lui présentait à chaque moment le crucifix.

— Ma fille, lui dit-il, courage !... Dieu vous montre la voie pour arriver à lui...

Au bout de quelques minutes, le premier président accourut, suivi de plusieurs personnes du dehors ; ces cris avaient attiré du monde; l'épouvante était sur tous les visages.

— Un notaire! répéta la marquise avec force, quelqu'un qui puisse écrire mes dernières paroles... le temps presse!...

— Est-ce pour votre testament, madame? dit le premier président en regardant froidement sa belle-fille; mais vous n'avez rien à donner; tous vos biens sont substitués.

— Non! c'est ma dernière confession! soyez-en tous témoins!...

Elle se tourna vers le moine, et ajouta avec un accent plus ferme, au milieu du profond silence de tous les assistants : — Mon père, je déclare devant vous, devant ceux qui sont ici présents, que Jacques Loubet n'est pas coupable... C'est moi qui ai tué la belle Loubette...

Un cri sortit de toutes les bouches : le père Athanase étendit la main sur Mme d'Argevilliers, et prononça la formule de l'absolution.

— Ma fille, s'écria-t-il, votre repentir sauve une tête innocente... quelques heures encore, et il n'était plus temps....

Elle retomba, et dit d'une voix si faible, que le moine penché vers elle l'entendit à peine : — Je ne pouvais parler qu'à l'heure de ma mort!... Béni soit Dieu!... elle est enfin venue!...

H. ARNAUD.

REVUE DRAMATIQUE.

DU THÉATRE EN 1836.

Quelle est aujourd'hui l'importance du théâtre? A quel degré d'illustration la littérature dramatique doit-elle s'élever de notre temps? La forme scénique convient-elle parfaitement à notre époque, et lui empruntera-t-elle un éclat pareil à celui qu'elle eut sous le ministère de Richelieu et sous le règne de Louis XIV? Il y a une relation secrète et nécessaire entre certains genres littéraires et certaines époques. Rabelais n'est guère possible qu'au XVIe siècle; la satire ne saurait venir qu'au moment où toutes les grandeurs chancellent, et où la vénération du passé s'abolit dans l'esprit des hommes. La monarchie du XVIIe siècle, qui couvrit tous les progrès de la nation sous le manteau de sa gloire, souffla un héroïsme nouveau dans la poésie, et l'éleva de l'ode à la tragédie. La philosophie du XVIIIe siècle, cette majesté qui conduisit le convoi de toutes les autres puissances, ramena les regards de la société sur elle-même, les fixa sur la réalité, et fit passer la littérature de la comédie au roman. Quelle est la destinée littéraire de notre siècle? S'affranchira-t-il de la domination d'une forme déterminée? Fera-t-il consister son originalité à employer

toutes les formes tour à tour, ou en même temps ? Mais soit qu'il penche vers un genre, soit qu'il en embrasse plusieurs à la fois, est-il à croire que le genre dramatique obtiendra, dans son estime, sinon la première place, au moins une des meilleures?

Qu'est-ce donc que le théâtre? Et quelles sont les conditions particulières de sa prospérité? Il semble d'abord que le drame soit par lui-même plus puissant et plus libre que le roman. Quel cas fait-on des livres ordinaires? On les prend dans sa main, on les tourne, on les agite sans pitié ; on les tient à sa discrétion ; on les tutoie ; on est familier et impertinent avec eux dès la première entrevue. Et la pensée, qui était si tendrement caressée et si fière, lorsque l'auteur la berçait encore dans son esprit, elle est là sans honneur, sans défense, sans indignation, cachant honteusement sa tête sous ses deux ailes de papier, et s'enveloppant dans la couverture du livre, comme en un linceul ! L'auteur est si chatouilleux et si superbe ! mais son livre est sans parole, sans mouvement; et le lecteur y voit moins qu'une idée, moins qu'une image, quelque chose d'inerte et d'incomplet, qui agrée un instant, qui déplaira tout à l'heure, et à quoi il faut ajouter sa propre intelligence, si l'on y veut trouver un sens !

Il n'en est point de même des représentations dramatiques. Les plus vulgaires ont un meilleur sort. L'auteur dramatique n'a pas à subir ce terrible tête-à-tête du lecteur, où le romancier perd presque toujours sa partie ; il ne va pas dans la maison de son juge, comme faisait le livre tout à l'heure, et n'a point à dévorer l'humiliation de sa familiarité ; il convie, au contraire, la foule à sortir de ses maisons, et à venir s'asseoir dans celle que sa pensée a choisie; il la place selon son gré, l'éclaire à sa fantaisie, la mène d'un sentiment à l'autre, sans avoir à redouter d'autres interruptions que celles que lui-même a prévues ; et puis il la prend par tous les sens à la fois ! et pour traduire ses idées, il a, au lieu de signes impassibles et décolorés, des hommes qui vont, qui s'agitent, qui parlent, qui souffrent, qui sont heureux, qui peuvent, si la foule est distraite, faire des ef-

forts inattendus pour ramener son attention! Et voilà la pensée du poète qui a le mouvement, qui a la voix, qui a la vie!

Mais ce qui fait la supériorité du théâtre, ce ne sont point tant les priviléges qu'il donne que les devoirs qu'il impose. Le roman est assujetti à moins de règles; il est plus affranchi de l'opinion générale; il est plus personnel et plus accessible au caprice. Adressé au lecteur isolé, il peut être le cri d'une conscience solitaire, le rêve d'une imagination fantasque, le vœu d'un cœur indépendant. Un romancier peut vivre au fond des bois, si cela lui plaît; son originalité fait son mérite; son étrangeté fait quelquefois son succès. Jean-Paul est le type du romancier que j'ai en vue; il vivait aux champs, dans une solitude qui ne fut jamais envahie, auprès de sa vieille mère, dont il couvrait les genoux des fleurs qu'il cueillait en rêvant, tout le long du jour. Jean-Paul a peint le monde à travers son imagination, et sans l'avoir jamais observé ailleurs que dans son propre cœur. Ses livres sont venus dans les villes; ils y ont trouvé des douleurs à consoler, des oisivetés à charmer, des esprits à creuser, des âmes à agrandir; et l'on peut dire d'eux qu'ils y ont plus éveillé de sentiments nouveaux qu'ils n'en ont rencontré d'analogues à ceux qu'ils peignaient.

Cette initiative toute personnelle n'appartient point au théâtre. Si le drame permet à l'individualité de l'auteur de se montrer, ce n'est qu'à la condition qu'elle se mettra complétement au service des opinions reçues, et des idées communes. Tandis que les romans sont ouverts aux façons de penser ou de sentir, qui percent à peine, qui sont nées hier dans la solitude, et qui ont besoin d'y mûrir, le drame, au contraire, n'admet que les sentiments partagés par tous, et doit avoir le genou plié devant les dieux que la raison générale adore. Le drame est la partie publique et, pour ainsi dire, parlementaire d'une littérature; il appartient autant au parterre qu'au poète. Comme la loi, il est l'expression de la volonté de tous. On ne doit pas songer à écrire pour le théâtre, si l'on n'est plein de respect pour les croyances et pour les besoins de la multitude, et si l'on

ne sent une fibre docile remuer en soi, au moindre bruit qui se fait dans le monde.

Que faut-il donc pour que le théâtre soit florissant? Il ne suffit pas d'avoir des imaginations vives, ni d'habiles esprits qui sachent mêler dans une proportion heureuse les artifices de la scène et les déductions de la raison. Il faut qu'il y ait, dans la multitude à qui les poètes dramatiques s'adresseront, une conformité de pensées et de sentiments qui leur puisse servir de base. C'est l'unité du public qui fait la puissance du théâtre. Ne cherchez pas une autre raison pour expliquer la gloire que le théâtre a eue au XVIIe siècle, alors que toutes les intelligences étaient tournées vers les mêmes recherches, et que l'uniformité des mœurs était imposée par Louis XIV à sa cour, et transmise par la cour au reste de la nation!

On répète tous les jours que le niveau, passé par la révolution sur les différentes classes de la société française, est cause de l'abaissement dans lequel notre théâtre est tombé. Nous ne saurions être de cet avis; nous croyons que la révolution, en resserrant l'unité politique de notre pays, y a semé les germes d'une nouvelle unité morale qui doit assurer au théâtre de nouvelles prospérités; nous ne lui ferons donc pas un crime d'avoir effacé les distinctions sociales: nous ne nous plaindrons pas de l'égalité qu'elle a consacrée dans la nation; nous déplorerons au contraire que l'unité qu'elle y avait apportée ait été rompue depuis lors, et nous accuserons les réactions successives qui ont jeté la discorde dans les esprits. Ce qui fait aujourd'hui la faiblesse du théâtre, ce n'est pas la monotonie de la société; c'est au contraire la division complète de toutes les idées et de tous les sentiments. Le public se défait tous les jours et se décompose; j'allais même dire qu'il n'y a plus de public susceptible d'éprouver des émotions communes. Aussi voit-on cette foule sans lien, qui court aux théâtres non plus pour juger, comme autrefois, mais pour s'oublier elle-même, tâtonner partout, chercher en aveugle, marcher sottement sur des œuvres originales qui sont peut-être venues trop tôt, applaudir des médiocrités qui se greffent à point sur

ses habitudes, et, une fois certaine coutume prise, repousser tout ce qui s'éloigne un peu de l'ornière où elle s'est arrêtée. Croyez-le bien, ce n'est pas le talent dramatique qui manque à notre époque, c'est un public uni par une foi morale sur laquelle on puisse s'appuyer avec assurance !

Quel parti le théâtre a-t-il pris en face de ces dissensions intestines du public? Les auteurs se sont, en général, partagés en deux écoles; chacune d'elles a cru tourner la difficulté, et n'a guère fait, selon nous, qu'aggraver le danger. Toutes les deux se sont réunies en ce point qu'elles ont négligé de s'adresser aux opinions et aux sentiments du public, pour ne solliciter que ses yeux. L'une de ces écoles est réaliste à l'excès ; elle n'aime que les modes du jour, que les habitudes du jour ; elle ne saurait faire le drame qu'avec le frac moderne. Elle veut s'assujettir à peindre fidèlement le costume de notre société, et simule, autant que possible, les apparences de l'existence ordinaire; elle sait parfaitement la dernière manière d'ouvrir les portes, de servir une table; elle est toujours au courant du joaillier le plus en vogue ; elle connaît le nom de la lingère qui, hier au soir, détrôna dans l'opinion des boudoirs les plus élégants, la lingère accréditée par la fashion. Prenant pour une tendance définitive de notre époque le matérialisme transitoire qui pèse sur nous, elle a cru faire fortune en l'établissant au théâtre. Ce n'est plus la vraisemblance des passions qui la préoccupe, c'est l'imitation des habitudes extérieures ; et son ambition se borne à produire une illusion satisfaisante sur cette scène où Corneille a fait retentir tant de grandes idées, où Racine a exprimé de si délicates passions.

Cette école s'est essayée au Gymnase sous les ailes de M. Scribe; elle y mourait faute d'air, lorsqu'un talent nerveux et énergique la transporta sur une scène et sur des proportions plus vastes. Acceptant la méthode de M. Scribe comme point de départ, M. Alexandre Dumas s'efforça de mettre le plus de sentiments qu'il put, sous le costume actuel et sous tout ce détail de la vie réelle qui encombrait le théâtre. Cette ambition méritait les encouragements de

la critique; les trois drames d'*Antony*, de *Térésa*, d'*Angèle*, doivent être comptés au nombre des choses les plus hardies et les plus vigoureuses qu'on ait tentées de nos jours. La passion venait s'y mêler à la réalité d'une façon nouvelle; et M. Dumas aurait pu, en s'étudiant à avoir plus de raison et plus de finesse, donner à la forme, qu'il avait presque créée, la perfection dont elle est susceptible. Mais il semble que M. Dumas ait bien vite désespéré de lui-même; il a abandonné le genre auquel il doit ses meilleurs succès, pour imiter les chefs d'une école rivale, et pour demander à l'imagination des triomphes, dont il nous sera permis de douter.

L'imagination est en effet le point de départ d'une autre école dramatique. Celle-ci ne cherche point à captiver le public par le tableau de la réalité actuelle; elle veut au contraire le frapper, le séduire, l'enlever par le spectacle d'une réalité imaginaire et fantastique; elle étonne le regard par la résurrection des costumes oubliés d'autrefois; elle tourmente le rêve de certaines formes splendides et absolues; elle est peu française; elle relève à la fois de Shakspeare et de Calderon; elle a fait un mélange de la profonde tristesse anglaise et de la fantaisie espagnole. M. Hugo, qui est à la tête de cette école, a entrepris une tâche impossible, celle de faire que l'imagination, au lieu de servir d'enveloppe à la vérité, soit son propre but à elle-même; engagé dans une voie qui n'a pas d'issue, pliant sous le poids de la fatalité qu'il s'est imposée de ses propres mains, depuis un an il garde le silence.

M. Dumas n'a point dès l'abord réussi davantage dans cette voie difficile. *Catherine Howard* et *Don Juan de Marana* ont dû lui apprendre qu'il avait peu de fonds à faire sur les spectres et sur les orgies. Un des jeunes gens les plus vigoureux qui se sont élevés après lui, M. Félicien Mallefille, a pu compléter cette démonstration pour son esprit, et lui faire voir, par le succès douteux des *Sept infans de Lara*, que l'imagination, eût-elle même plus de sensibilité à son aide, ne saurait avoir au théâtre une puissance assurée, si elle n'est soumise au frein et aux inspira-

tions de la raison. Nous aimons à croire que tous ces exemples ne seront pas perdus pour l'avenir de M. Alexandre Dumas. Déjà le drame animé et biographique de *Kean* a montré une alliance mieux entendue des éclats de l'imagination et des mouvements du cœur; il est à souhaiter que l'auteur d'*Antony* poursuive avec soin la réforme de lui-même, et ajoute aux qualités distinctives de son talent, des facultés que le travail peut développer, et sans lesquelles il n'y pas de succès durable.

Toutefois, par un inexplicable caprice du public, la méthode qui a mal réussi aux mains audacieuses de M. Hugo et de M. Dumas, a fait la fortune d'un homme moins puissant et plus timide. Quelle autre origine pourrions-nous trouver aux succès de M. Casimir Delavigne ? Sera-ce pour avoir emprunté *le Paria* à *la Chaumière Indienne* de Bernardin de Saint-Pierre, *l'École des vieillards* à *l'École des femmes* de Molière, *Marino Faliero* à lord Byron, *Louis XI* à Walter Scott, *les enfants d'Édouard* à Shakspeare, que M. Delavigne serait aujourd'hui si fort applaudi? ou bien l'attention et les suffrages de la foule voudraient-ils le récompenser d'avoir traîné, au travers de toutes ses pièces, le même vieillard aigre et impuissant : Procida, qui est le plus vert de tous, et qui conspire dans l'exil; Faliero, qui est déjà plus affaissé et qui conspire sur le trône; Louis XI, qui ne peut plus conspirer contre personne, et contre qui tout le monde conspire; Glocester, qui semble un moment rajeunir ce vieux type âcre et tyrannique; puis enfin, Charles-Quint qui glisse sur le bord de la tombe, et qui attend ses funérailles en jouant avec un moinillon? Pensez-vous que ce soit un objet bien digne d'entretenir les loisirs de notre siècle qui vient de naître, que le spectacle de toutes ces colères en cheveux blancs, de toutes ces caducités frémissantes de haine ou tremblantes de peur? Pensez-vous que ce soit pour le remercier d'avoir peint cette galerie de sombres octogénaires, que la faveur s'attache à M. Casimir Delavigne? Non. S'il a rencontré des succès, c'est que, voulant rivaliser avec les romantiques, et faire de l'imagination comme eux, il a eu le bonheur d'être trahi par ses forces,

et de rester en arrière à une certaine distance convenable aux esprits vulgaires ; c'est qu'au lieu de replier les spectateurs sur eux-mêmes, il a cherché à les distraire de leurs préoccupations habituelles par le prestige peu dangereux d'une sorte de couleur factice, nouvelle et modeste.

Il resterait une troisième tentative à faire ; celles dont nous venons de parler peuvent amuser le public, mais sont impuissantes à le rallier et à le reconstituer. La méthode que nous proposerions ne réussirait peut-être pas du premier coup, et pourrait soulever de grandes dissensions avant de ramener l'unité que nous désirons ; en tous cas, elle serait plus hardie et plus digne du génie intellectuel de notre nation. En présentant au public des images inconnues et des possibilités étranges, on peut le frapper, mais on ne saurait l'enthousiasmer ; en lui offrant les peintures extérieures de son existence, les faits matériels de sa vie, les habitudes superficielles de sa civilisation, on peut solliciter son intérêt, piquer sa curiosité ; mais on ne saurait encore le fixer, et surtout on ne réussit ni à l'éclairer ni à perfectionner son éducation morale. Au lieu donc de respecter les dissentiments du public, au lieu de se refuser l'accès de ses esprits divisés, il serait à désirer que les auteurs abordassent de front son intelligence, et provoquassent directement toutes ses passions et toutes ses idées ; au lieu d'accepter son scepticisme, il faudrait qu'on l'osât heurter et attaquer; au lieu de laisser en paix la raison du parterre, partagée sur les moindres questions, il faudrait qu'on la réveillât, qu'on l'excitât, et qu'on ne craignît point de chercher à mettre un terme à toutes ces indécisions dans lesquelles la moralité publique perd peu à peu son énergie, et la littérature française le seul ressort véritable de sa prospérité.

Qui donc entreprendra cette réforme, et qui donnera à nos auteurs l'exemple de la hardiesse extrême de professer, en face du public, une opinion morale quelconque? Il ne semble pas que le théâtre soit disposé à prendre l'initiative. Est-ce donc à la presse de s'en saisir? Mais la souveraineté de la presse est restreinte ; sa puissance est bornée, quoi qu'on ait dit ; et nous avons fait au théâtre, pendant l'année

qui vient de s'écouler, de singulières expériences de son pouvoir.

La critique a beaucoup fait pour le Théâtre-Français; elle s'est informée de tous ses desseins, et a applaudi ses moindres succès; elle a, par un heureux accord, secondé les tentatives qu'il a faites pour sortir de l'obscurité où la mort de Talma l'avait laissé plongé, et que l'éclat rival des fusées romantiques avait accrue. Il y a peu de temps encore qu'on parlait de son ennui comme d'une chose proverbiale. Aujourd'hui, il est tout-à-fait de mode d'y aller rire. Souvent Molière paraît seul sur la scène, et tient en haleine toute la salle pendant cinq grandes heures. Parfois aussi, le grand Corneille fait sentir toute sa puissance et toute sa vigueur, malgré la désespérante faiblesse des acteurs qui sont chargés de la traduire. Qui aurait pensé cela, il y a six ans? Et même l'hiver dernier, on avait peine à se garantir du froid qui circulait dans l'enceinte presque vide. Quelques jeunes gens, qui gardaient ensemble le pieux souvenir des œuvres du passé, et une espérance raisonnable de l'avenir, se regardaient et se remarquaient dans cette solitude. Chacun s'en retournait chez soi pensif, rêvant aux gloires d'autrefois, aux fragiles idoles du présent, aux possibilités futures, s'affermissant de plus en plus dans la comparaison de la littérature et de l'histoire, et se disant qu'après tout une réaction en faveur des deux derniers siècles pourrait bien souffler sous les couleurs éclatantes des novateurs le mouvement de la pensée, et cette intelligence du cœur qui leur manquent complètement.

Aujourd'hui la chose est faite; elle était naturelle; elle a été entreprise; elle a été accomplie. La réaction est flagrante; il s'agit de savoir à quoi on la fera servir. Car les jeunes gens qui l'ont enhardie n'étaient pas seulement poussés par la piété due aux chefs-d'œuvre des siècles passés, que de stupides audaces voulaient fouler aux pieds; s'ils ont eu la pensée de favoriser la résurrection de tous ces morts glorieux, ce n'était pas pour dire aux vivants de se faire pareils à leurs fantômes; ils voulaient, sans doute, que notre siècle tirât d'utiles enseignements de leurs ouvrages;

mais ils désiraient surtout qu'on les admirât pour apprendre d'eux à faire, après eux, autrement qu'eux

Le *Chatterton* de M. Alfred de Vigny est venu prendre place au théâtre avant que le retour à une méthode dramatique plus sévère fût déterminé. Le public a eu quelque peine à s'habituer à ce drame, qui était si heureusement étranger aux violences ordinaires de la scène. La critique a repris le public dans cette occasion ; elle l'a éclairé et réchauffé. Elle lui a dit qu'effectivement la lutte du poète Chatterton contre la société n'avait été ni entourée d'observations assez impartiales, ni couronnée par une moralité suffisante, mais qu'enfin elle présentait le spectacle de l'idéal d'une affliction fréquente aujourd'hui, et qu'elle annonçait la renaissance d'un sentiment plus sérieux de l'art. Le public a écouté ces remontrances, et il est venu voir *Chatterton*; plus on jouera cette pièce, plus le public sera nombreux et empressé. Voilà un succès où la presse peut s'attribuer quelque part : il a été lent; il est sûr.

Après avoir montré l'influence de la presse, hâtons-nous, pour être juste, de faire voir aussi le côté de son impuissance. M. Empis a donné déjà une série de comédies qui s'attaquent aux vices de notre époque; ces comédies sont l'expression d'une conscience honnête, mais qui n'a pas toujours assez de vigueur pour faire ressortir vivement ce qu'elle sent. Ainsi elles ont l'air de se contenter de peindre nos mœurs sans éprouver ni indignation ni joie à leur sujet, et elles poussent trop souvent leur impartialité jusqu'à l'indifférence. Elles pleurent aussi beaucoup, mais non pas comme les comédies du XVIII[e] siècle, qui se prenaient de leurs larmes à toute la terre et au ciel; elles pleurent dans des angoisses sans issue, dans des encombrements qui semblent venir plus de l'imprudence de l'auteur que de quelque grande fatalité sociale ou religieuse. Décidées à la difficile entreprise de peindre des caractères entièrement pervers, elles n'ont point su les faire excuser par la vivacité, la variété, l'imprévu de l'invention ; les coquins qu'elles nous ont montrés ont beaucoup moins paru dignes de châtiment à cause de leur scélératesse que pour le peu d'a-

musement qu'ils procurent. Leur esprit est moindre que leur vertu, et ils n'ont pas ces ressources soudaines, ces coups merveilleux, ces intrigues nouées et dénouées habilement, qui sont le seul attrait qu'un homme de talent puisse donner à de semblables conceptions. Mais enfin les comédies de M. Empis ont, sur toutes celles de notre temps, cette incontestable supériorité, qu'elles sont sérieuses et qu'elles veulent reproduire les taches de notre figure. Le public a semblé ne pas se ranger à cet avis; et si *Lord Novart* est une pièce indécise pour le fond et pour la forme, on y trouvait pourtant des qualités, et, au quatrième acte, deux scènes qui méritaient que le public s'y arrêtât davantage.

Les encouragements du public, qui n'ont pas voulu se prononcer de ce côté, se sont violemment déclarés pour *le Procès criminel,* comédie sans élégance, qui joue grossièrement sur une surface sans profondeur. Mais la faveur qui avait accueilli la pièce de M. Rosier n'est rien auprès de l'engouement qu'a rencontré celle que Mme Ancelot a fait représenter plus récemment sous le titre de *Marie*. Il semble qu'un sexe tout entier, contre lequel on ne saurait protester sans témérité, ait pris cette sorte de comédie sous sa protection, et la veuille mettre au rang des meilleures choses. On a même répété à cette occasion que Mme Ancelot avait voulu ajouter son nom à celui des femmes célèbres qui ont tenté, par différentes voies, d'accroître l'importance de leur sexe et d'étendre ses priviléges. A croire ces bruits, Marie serait une héroïne de la famille de Corine et de Lélia; comme ses deux sœurs aînées, elle aurait aussi son Oswald et son Sténio, son faible amant, impuissant à prendre de grandes résolutions et à persévérer dans l'amour. Nous avons vainement cherché cette similitude; il nous a semblé que Marie était faible comme les plus faibles femmes, et que, quelque inférieurs et indignes que nous soyons, nous autres hommes, nous ne saurions agir avec plus de mollesse et d'incertitude. Comment Marie n'a-t-elle pas d'un regard sondé le caractère de Charles d'Arbelle? Comment ne l'a-t-elle pas dédaigné dès le premier ou au moins dès le second

jour? Sitôt que cette femme héroïque revoit ce pâle amant qu'elle a sacrifié, elle sent défaillir son courage et sa raison. Comment cet amour, si bien éteint par la vertu, se rallume-t-il si souvent sous un souffle si débile? Pourquoi ce papillon, si raisonnable et si puissant, vient-il trois fois brûler ses ailes à la même flamme? Le succès de *Marie*, comme celui du *Procès criminel*, est l'ouvrage de Mlle Mars, qui a brodé, sur le canevas qu'on lui avait donné, toutes sortes de sentiments, de figures et de fleurs exquises, qu'on ne saurait voir sans admiration, et qu'on voudrait pouvoir louer dignement.

Nous ne reprocherons pas au directeur de la Comédie-Française d'avoir admis les pièces que nous critiquons. Il faut qu'il y ait place au soleil pour tout le monde; Diogène y a autant de droits qu'Alexandre; et il n'est pas, Dieu merci! nécessaire d'être un homme de génie pour faire jouer une comédie. Mais nous ne saurions concevoir l'obstination qu'on semble mettre à combler le répertoire de chaque semaine avec les pièces de M. Casimir Delavigne. *Les Vêpres siciliennes, les Comédiens, l'École des Vieillards, Marino Faliero, les Enfants d'Édouard, Don Juan d'Autriche, Louis XI*, toutes ces tristes et vieilles physionomies, dont nous parlions tout-à-l'heure, apparaissent chaque soir sur les planches comme des spectres menaçants, et mettent en fuite toutes les joyeuses figures que la comédie du XVIIIe siècle a laissées dans les coulisses du Théâtre-Français. C'est ici que la presse devrait avoir quelque autorité, et pourtant c'est ici qu'elle est surtout impuissante. *La Famille de Luther*, que M. Delavigne avait envoyée au secours de son répertoire, ne lui a pas prêté une défense bien opiniâtre; elle est tombée sous les efforts de la critique. Remarquez bien qu'il en a été à peu près ainsi de la plupart des ouvrages de M. Casimir Delavigne; depuis la représentation de *l'École des Vieillards*, l'enthousiasme a successivement diminué autour de lui; mais toutes ses pièces, meurtries par la critique, durent néanmoins dans l'estime d'une sorte d'esprits dont on ne devrait pas encourager l'erreur, et reparaissent sans cesse sur la scène comme pour narguer la raison et le

goût qui les ont condamnées. La souveraineté que M. Casimir Delavigne exerce au Théâtre-Français est inexplicable, et nous ne prêterons pas l'oreille aux bruits par lesquels on voudrait se donner le plaisir d'éclaircir cet impénétrable mystère.

Cependant M. Hugo, que le besoin de la souveraineté travaille plus vivement, et qui, nous assure-t-on, est arrivé au point où il ne peut plus contenir le despotisme de son génie, veut éclater enfin dans tout son orgueil et dans toute sa majesté. Il aspire à réunir en ses mains les grandeurs de toute espèce; cherchant en même temps la voie de la fortune, celle du pouvoir et celle de la gloire, il a déclaré solennellement qu'il ne pouvait plus entrer en partage avec aucun de ses contemporains, ni se hasarder à rencontrer des rivaux sur une scène où il ne voyait que des infériorités ; il a donc rompu la trêve qu'il avait accordée au Théâtre-Français, comme s'il lui répugnait désormais de coudoyer les morts illustres et les vivants déjà célèbres qui en gardent l'entrée. Il a décidé dans sa haute prévoyance que son nom seul pouvait, dans la balance de la faveur publique, servir de contrepoids à tous les grands noms dramatiques des deux derniers siècles, et à tous ceux que l'inépuisable fécondité de la France pourra, de nos jours, ajouter à ces gloires immortelles. Voilà donc un nouveau monopole et une autre dictature qui vont s'élever, sous le prétexte de servir la cause de l'innovation et de la jeunesse! Mais pourquoi redouter ce qui est impossible? Les doctrinaires ont bien pu délivrer un privilége ; mais céderont-ils un ministère pour qu'on y construise un théâtre? Céderont-ils toutes les marionnettes politiques dont ils disposent, pour qu'on en fasse des comédiens? Céderont-ils leurs traitements pour réaliser une subvention nécessaire ? Délaisseront-ils eux-mêmes les graves travaux de leur cabinet, pour apporter à M. Hugo des collaborateurs dignes de lui, dont il ne saurait pourtant se passer? Jamais il n'y eut plus de raison de rappeler cet axiome fondamental de l'ontologie, qu'on ne fait rien avec rien.

Du reste, en admettant la supposition qu'il serait donné

à M. Hugo de rivaliser avec la toute puissance de Dieu, et de tirer, à son exemple, quelque chose du néant, on pourrait prédire le sort du second Théâtre-Français sans risquer de se tromper beaucoup. La Comédie-Française est dans un mouvement ascendant de prospérité, dont les progrès, plus manifestes chaque jour, ne sauraient être si tôt arrêtés; elle ne doit point son succès à des moyens factices, mais au retour véritable que le public fait de lui-même vers l'esprit de la comédie, et au pressentiment d'une nouvelle ère de production qu'il nous semble apercevoir partout. Les autres centres, étrangers au genre de la comédie, s'effacent peu à peu; M. Alexandre Dumas a mené le deuil du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Les succès d'argent que M. de Rougemont a eus sur cette scène ne sauraient intéresser en rien la critique, si ce n'est qu'ils semblent montrer aussi, dans leur sphère inférieure, l'inévitable retour du théâtre à des mœurs simples, à des tableaux de la vie bourgeoise, et aux caractères comiques.

Le Vaudeville lui-même, autrefois si joyeux, si couru, si puissant, a perdu ses grelots et sa faveur. Le Gymnase a mené un train de prince dans les voitures de la duchesse de Berry. L'ardente princesse favorisait ce théâtre, où l'aristocratie bourgeoise et l'aristocratie nobiliaire se sont rencontrées pour la première fois. Les jeunes gens s'y formaient à une certaine grâce sceptique; les jeunes femmes y apprenaient à parer leurs fautes. L'esprit et le plaisir ne manquaient pas aux représentations qu'on y donnait. Les désirs y étaient aiguillonnés par de fines réticences, et contenus partout par une raillerie perpétuelle du délire divin des passions. Le théâtre était petit; il était vite plein, on se regardait sourire; on montrait ses larmes. Le public était content; les auteurs étaient ravis; les acteurs eux-mêmes, ces artistes si inconnus à la foule qui les voit tous les jours, avaient quelques-unes des douceurs de l'enchantement général. Cela dura plus de dix ans! Tout cela n'est plus. Bouffé a fait tourner la toupie du *Gamin de Paris*, sur les planches que les grandes dames d'autrefois et les colonels de la restauration effleuraient à peine du pied! La

démocratie a envahi le théâtre de Madame de Berry ! M. Scribe, proscrit par cette révolution inattendue, s'est réfugié au Théâtre-Français. Alors le Vaudeville, resté sans maître et sans direction, a flotté au hasard des feseurs subalternes. La confusion la plus étrange s'est mise dans son empire. On a vu Odry jouer des farces à la Porte-Saint-Martin, et Frédérick Lemaître jouer le drame de *Kean* aux Variétés. Toutes choses ont été troublées, dérangées, dispersées. Vainement le Vaudeville a appelé à son secours tous les admirables romans du XVIIIe siècle, ceux de Lesage et ceux de l'abbé Prévôt; il n'a point su rétablir son ancienne domination, et, au sommet de toutes ses illusions perdues, de toutes ses gloires éteintes, il a élevé deux hommes nouveaux, M. Bayard, qui pleure toujours, et M. Duvert, qui rit toujours; comme s'il voulait, en un dernier instant, résumer toute sa gaieté passée et toute la tristesse de son présent.

Qu'avons-nous donc à annoncer à la nouvelle année? Assistera-t-elle à la décadence du théâtre, ou à sa glorieuse transfiguration ? Rien ne se fait si vite dans le monde; le progrès est latent et insensible, et c'est pour cette cause que les esprits, qui ne savent pas embrasser une grande étendue de temps, sont toujours prêts à le nier. L'année qui commence fera son œuvre partielle dans la grande œuvre de la civilisation et de l'art modernes; mais je ne pense pas qu'elle voie la foudre descendre du ciel, pour réduire tout-à-coup en poussière les idoles grossières, et pour montrer à la terre étonnée et tremblante le Messie qui doit réparer toutes nos faiblesses, et surpasser toutes nos gloires. Les choses suivront leur cours naturel, et les hommes continueront, les uns à mourir, les autres à naître, sans qu'on y fasse grande attention.

Cependant les avancements insensibles de la raison publique ne doivent pas tarder de porter leurs fruits, et nous croyons que, pour peu qu'on veuille patienter, on verra le théâtre atteindre une prospérité qu'il n'a pas connue depuis long-temps. La marche des générations et des idées nous conduit directement à cette conclusion; et si, comme

nous l'avons dit en commençant, la littérature emprunte ses formes aux nécessités extérieures de l'époque où elle se produit, nous pouvons assurer que le temps reviendra où la forme dramatique dominera toutes les autres.

La restauration portait dans son sein les inconciliables disputes du passé et de l'avenir; mais le passé n'avouait pas toutes ses inimitiés, et c'était en cachette que l'avenir poursuivait ses projets et ses conquêtes. Les formes littéraires de cette époque-là se modelèrent parfaitement sur son esprit. Peu de romans, parce que la lassitude des esprits s'y serait trahie tout entière; pas de drame, parce que le drame est une rencontre publique et sincère de deux idées. Mais des odes, des méditations, des chansons, tout ce qui a le caractère de la solitude, de l'isolement, de la précaution.

Après la restauration, qu'est-il arrivé? On a senti le besoin de s'aborder. On a été curieux de savoir par quels chemins chacun avait passé pendant ce temps de conspirations clandestines. On s'est ennuyé de l'àparté. On pouvait désormais avouer les fantaisies les plus audacieuses et les plus étranges. On a demandé à chacun son histoire, et les conteurs se sont peu fait prier; ils en ont conté de toutes les couleurs. Le récit a fait une violente réaction contre le monologue; le roman a remplacé l'ode. Depuis six ans, on donne cours à ces confidences, et nous en sommes encore aux confessions. Quand on aura épuisé les biographies, quelqu'un s'apercevra qu'il faut à toutes ces abstractions une scène où, placées les unes en face des autres, elles puissent recevoir une vie plus complète du jeu de leurs antithèses et de leurs analogies. Pour opérer ce rapprochement, pour organiser cette lutte, il faut savoir discerner l'élément général dans la biographie individuelle, le bien dans le vrai, l'infini dans le fini. Jusqu'à présent nos artistes n'ont pas fait preuve de cette puissance; leurs souffrances et leurs joies particulières empêchent qu'ils ne comprennent les plaisirs et les douleurs de tous. Nous leur souhaitons bien sincèrement de pouvoir s'élever à ce désintéressement de soi-même qui permet de s'intéresser aux sensations de la mul-

titude et aux destinées de l'humanité. Nous leur souhaitons surtout de rencontrer enfin, parmi toutes les pensées qui traversent sans doute leurs méditations, celle qui pourra parvenir à faire vibrer dans la foule la corde des impressions morales, et à reconstituer ainsi l'unité du public, seule et puissante base de la prospérité du théâtre.

H. Fortoul.

LETTRES

A un Architecte Anglais.

I.

Monsieur,

Fidèle à la promesse que je vous ai faite en partant de Falmouth, je vais essayer de vous retracer quelques-unes des impressions que m'a fait éprouver votre grande cité.

Je suis arrivée presque sans m'en douter : je me figurais que Londres me serait annoncé de loin par des avenues, des monuments en rapport avec ses proportions colossales et la hauteur de sa fortune. J'ai été très-étonné d'y arriver par des chemins nus, étroits, et de me trouver dans la ville lorsque je croyais traverser encore un des villages de la route. Les limites indécises des villes privées d'enceinte préparent au voyageur de pareilles déceptions. Je savais que je me rendais dans une ville ouverte; mais qui eût pensé que les approches de Londres ne se distingueraient pas de celles du plus humble des villages ? Si les villes fortifiées effraient les citoyens sur la sûreté de leurs priviléges, elles offrent au voyageur bien plus de poésie par les souvenirs qu'elles réveillent. Qui peut entrer dans Vienne sans que ses remparts ne lui rappellent Jean Sobieski et Napoléon? Quel étranger peut voir les murs de Berlin sans penser au grand

Frédéric, dont l'ombre gigantesque semble encore défendre la capitale et le royaume mieux que les remparts et les soldats? Paris n'est plus une ville de guerre; mais son périmètre est déterminé par un mur d'enceinte, tandis que les larges routes plantées d'arbres par lesquelles on y arrive, et les monuments qui décorent ses entrées, annoncent au voyageur, long-temps d'avance, que la ville européenne va se développer à ses regards.

Il était encore jour lorsque nous arrivâmes à Londres. Le temps était beau et très-clair. Voyant beaucoup de jolies maisons, je demandai à un vieil officier de marine, assis à mes côtés, si nous étions à Londres? — Non, me dit-il, nous en sommes encore à plus de quatre milles. — Alors ceci est le faubourg? — Non, c'est le commencement des maisons qui le précèdent. Enfin nous parvînmes à ce faubourg, et il fallut qu'on me l'apprit, car les maisons ne se distinguaient en rien de celles que nous venions de quitter. Ce soi-disant faubourg a deux milles de long. Londres ne se révèle que par l'odeur du charbon, qui va toujours croissant à mesure qu'on en approche. Il peut paraître bizarre de donner des faubourgs à une ville qui n'a pas d'enceinte; et personne n'a pu me dire à quels caractères on reconnaît ces faubourgs.

Je suis descendue à Sablonière-Hôtel, ainsi que vous m'en aviez donné le conseil. Dès le lendemain de mon arrivée, je me suis mise à courir la ville avec une aimable demoiselle anglaise, pour laquelle j'avais une lettre de recommandation, et qui m'offrit, de la manière la plus obligeante, d'être mon cicerone. Je ne suis pas encore assez revenue de l'étonnement que m'a causé la vue de la capitale de l'Angleterre pour entrer avec vous dans l'examen spécial d'aucun de ses monuments. Je vais donc me borner, pour aujourd'hui, à vous exposer quelques observations générales sur votre art, qui s'adressent autant à l'architecture du continent qu'à celle de l'Angleterre. Quant à l'effet que Londres a produit sur moi, je vous dirai que je considère cette ville comme devant servir de modèle à toutes celles du continent, sous le rapport des commodités matérielles de la vie. La beauté des rues, des trottoirs, des squares, des parcs,

l'admirable distribution des eaux, de l'éclairage, rien de tout cela n'a été égalé dans aucun temps, ni dans aucun pays. Mais après ce premier tribut d'éloge, qu'il me soit permis de parler de la lassitude qu'on ressent en présence de l'uniformité de toutes vos constructions. Les alvéoles d'une ruche n'ont pas entre elles plus de ressemblance. Le génie de vos architectes et la simplicité de goût de vos concitoyens paraissent sortir du même moule. Le beau même fatiguerait par sa constante répétition, et vos architectes ne sont sortis de l'insipide modèle anglais que pour se traîner à la suite de l'école italienne.

L'architecture, depuis la renaissance, a rarement pris ses inspirations dans la nature. Elle a presque constamment emprunté ses formes et ses ornements à l'art des anciens : elle continue toujours dans la même voie, où, sans cesser d'être copiste, elle grimace le gothique ou mêle les deux styles de la manière la plus burlesque. Les architectures grecque et gothique ont existé par elles-mêmes : chacune d'elles exprimait par ses formes et ses ornements un ordre d'idées qui régnait dans leur temps. Mais nos idées ne sont pas celles des Grecs; peu de celles du moyen-âge ont survécu, et nous n'attachons pas aux choses et aux formes le même sens.

Le croissant, image de la lune à son premier quartier, qui surmonte les dômes des mosquées; ces innombrables lampes qui, dans l'intérieur des temples de l'islamisme, pendent de ces mêmes dômes comme autant d'étoiles, rendent présente aux yeux des Musulmans la fuite d'Agar et d'Ismaël, ce grand événement de leur foi religieuse qui eut lieu dans la nuit; les colonnes dont les fûts partent immédiatement du sol, dont les chapiteaux sont formés par quatre saillies recourbées imitant parfaitement cette partie de la feuille du palmier qui reste adhérente à la tige quand la feuille desséchée en est tombée, rappellent l'arbre du désert, tandis que ces dômes nombreux figurent autant de tentes. Les formes et les ornements de ces mosquées me représentent l'ordre d'idées qui a présidé à leur construction.

Je n'ai pas de même aperçu dans vos églises modernes

la réalisation d'aucune des idées religieuses du christianisme. Je n'y ai vu aucun symbole qui affecte ces édifices plus spécialement au culte qu'à tout autre usage. Il semble que vos architectes aient craint d'écrire une croyance qui pouvait ne pas subsister aussi long-temps que les édifices qu'ils construisaient. Vos églises protestantes sont des salles commodes où l'on va entendre un professeur de morale : tout est convenablement disposé pour le comfort des auditeurs; mais elles ne portent aucune empreinte, et ne sont pas plus des temples chrétiens que toute autre chose. Ce n'est pas que dans celles de vos églises récemment construites, les décorations architecturales aient été négligées. Les porches de plusieurs sont supportés par des colonnes d'ordre corinthien, et ne représentent pas mal de petits temples grecs. Il en est de même à Paris, et le classique, si vivement repoussé de la littérature, se maintient plus ferme que jamais dans l'architecture. Qui verra jamais dans la Madeleine une église catholique? Je conçois très-bien que des idées de convenance, de commodité, prises dans les usages de la vie, la nature du climat, président aux constructions, mais pourquoi, dans les parties ornementales, copions-nous toujours les anciens? Pourquoi, comme eux, ne prendrions-nous pas nos ornements architecturaux dans les objets qui nous environnent? La tige du sapin, dont la tête au milieu des nues défie les orages, ne serait-elle pas tout aussi gracieuse en architecture que celle du palmier? Les feuilles de chêne, de gui, de houx, ne feraient-elles pas un aussi bel effet que les feuilles d'acanthe? Et les segments de voûte que présente l'intérieur de nos forêts, et que réalisait l'art gothique, ne seraient-ils pas pour nous bien autrement poétiques que les pleins-cintres ou les dômes dont la tente de l'Arabe semble avoir été le modèle primitif? Nous nous traînons servilement sur les traces des anciens; cependant nous ne saurions espérer, en copiant leurs monuments, de produire les impressions qu'ils en obtenaient. Nous ne sommes pas initiés au sens symbolique ou hiéroglyphique de leurs ornements, nous ne connaissons pas les idées accessoires, dérivant de leurs usages ou de leurs croyances, qu'ils attachaient à tou-

tes ces représentations d'objets que l'on voit sur les ruines de leurs temples, de leurs palais, de leurs tombeaux. Lors même que nous acquerrions l'intelligence de quelques-uns de ces ornements, nous ne pourrions en faire usage, parce que nos mœurs, notre religion, notre organisation sociale, diffèrent entièrement. C'est cette immense et inépuisable langue graphique qui se compose de tout ce que Dieu a créé, de tout ce que l'industrie de l'homme a transformé, qui de temps immémorial a été usitée en Orient. Les Indiens, les Chinois, s'en servent encore, et les hiéroglyphes égyptiens en forment un dialecte. Les objets sont employés soit par l'identité du son de leurs noms avec ceux des mots usuels de la langue parlée, soit à cause des idées dont ils sont les symboles, soit enfin par les souvenirs qu'ils réveillent. C'est à cette langue d'images que les hommes reviennent constamment : leurs langues parlées n'en sont que de pâles reflets, et ce n'est pas par des inscriptions qu'on peut remplacer les poétiques symboles de cette écriture primitive. C'est en portant une observation attentive sur les souvenirs que les divers êtres des trois règnes de la nature et les créations de l'industrie humaine rappellent, que l'artiste trouvera des formes et des couleurs pour rendre les inspirations de son âme.

Ce ne sont pas seulement les peintres et les architectes qui trouveront dans cette étude à réaliser l'idéal de leurs conceptions : tout art quelconque, dont l'utile n'est pas l'unique but, y trouvera des moyens de plaire.

L'artiste découvrira dans les mœurs des animaux, dans les usages auxquels nous les appliquons, ceux dont l'image doit réveiller les idées ou les souvenirs qu'il voudra reproduire. Il reconnaîtra également par l'observation des sites spéciaux aux diverses plantes, des parfums qu'elles exhalent, des fruits qu'elles portent, quelles sont les idées accessoires que leur représentation fera naître dans notre esprit.

Le nouvel hôtel des Postes m'a paru un très-bel édifice, mais sa destination n'est indiquée ni par ses formes, ni par ses décorations architecturales. Croyez-vous que la représentation de vos élégantes voitures, de vos coursiers impa-

tients du frein, eût gâté le fronton? On a écrit sur le beau temple grec qui sert de bourse à la ville de Paris : *Bourse et tribunal de commerce;* cette inscription, qui accuse l'impuissance de l'artiste, ne rappelle-t-elle pas le peintre qui fut obligé d'écrire au bas de son tableau le nom de l'animal qu'il avait voulu représenter?

La bourse de Londres est surmontée d'une sauterelle, et cette chanteuse des prairies rappelle à l'instant que celui qui primitivement fit construire cet édifice de ses deniers, avait, à sa naissance, été abandonné dans un pré. Quelle inscription plus éloquente eût pu remplacer cette sauterelle qui dit toute la vie de sir Thomas Gresham, élevé par la charité, parvenu à la fortune par le travail, et couronnant son honorable carrière par le don qu'il fit à sa ville de ce monument? Cependant la destination de cet édifice exigeait d'autres ornements que ceux qui le décorent. Je voudrais y voir des cannes à sucre, des gerbes de blé, la vigne enlaçant le cotonier, le chêne à côté du poivrier; le Chinois, le Nègre, le Caraïbe, s'entretenant avec l'Européen; je préférerais y rencontrer les statues en pied de Christophe Colomb, de Newton, de Cook, de Watt, de Fulton, au lieu de celles des rois et reines que l'esprit de servilisme y a placées. On m'assure qu'à la réédification de ce monument qui eut lieu après l'incendie du règne de Charles II, de grands changements ont été faits au dessin primitif. Je crains que, sous le rapport de l'art, ces changements n'aient pas été des améliorations. A la simplicité anglaise, on a substitué des formes et des ornements étrangers qui ne s'harmonient nullement avec l'ensemble.

De la Bourse nous sommes allés voir les docks; le plus bel éloge que l'on puisse en faire est de dire qu'ils répondent parfaitement aux deux objets qu'on a dû avoir en vue en les construisant : ils facilitent la surveillance de la douane et rapprochent de la ville les magasins du commerce maritime. Tout ce que l'industrie humaine a pu inventer d'ingénieux pour diminuer le travail dans le chargement et le déchargement des navires, dans le pesage et l'emmagasinage des marchandises, se rencontre dans ces enceintes.

Mais après le premier étonnement que m'ont causé ces vastes constructions, je vais, dans toute ma franchise, vous faire part des impressions qu'elles m'ont fait éprouver. L'élévation des murs d'enceinte, inutile pour la sûreté des marchandises, lorsque les magasins qui les contiennent sont aussi solidement fermés; les guichets par lesquels on pénètre dans les docks, et l'examen que souvent il faut subir du guichetier avant que d'y entrer ou d'en sortir; les portes s'ouvrant et se refermant rigoureusement à l'entrée et à la sortie des voitures, tout me rappelait les dures exigences du fisc, l'insupportable inquisition des lois de douane, et j'étais parfois tentée de croire que vous aviez abandonné à l'autorité plus de liberté que vous n'en aviez retenu. Il me semblait que si, en construisant de vastes bassins sur l'une et l'autre rive pour suppléer à l'insuffisance de l'espace qu'offre la rivière à votre immense marine marchande, on eût laissé les négociants bâtir à leur fantaisie leurs magasins et maisons d'habitation sur les bords de ces bassins, sans autre obligation que d'observer l'alignement, je pensais, dis-je, que ces bassins auraient eu un aspect beaucoup plus pittoresque; et les bassins du Hâvre se représentant à mon imagination, je voyais dans leurs cadres plus de variété, j'y sentais une atmosphère de liberté à laquelle les grands murs rouges à portes de geôle semblent interdire l'entrée de vos docks.

Les renseignements me manquent pour pouvoir affirmer d'une manière positive lequel de ces deux modes est le plus avantageux au commerce, si celui adopté dans la construction des bassins du Hâvre n'est pas préférable à celui qui a été suivi pour les docks de Londres; mais je crois qu'*à priori* on peut dire que le mode le plus libre est aussi le plus économique, et que les soins qu'apporterait chaque négociant à la conservation de ses marchandises seraient moins dispendieux et plus efficaces que ceux que donnent les compagnies des docks aux marchandises qui y sont déposées.

J'ai trouvé les maisons de Londres bien distribuées relativement aux usages du pays: pour la vie parisienne, elles

seraient fort incommodes. Leur extérieur n'a aucun caractère : il faut multiplier les écriteaux, les noms, les numéros et les affiches partout, pour qu'on puisse se reconnaître. Le voyageur né sur les rives du Bosphore, dans les champs d'Athènes, ou sous le ciel qui inspira Michel-Ange, qui arriverait pendant une belle nuit dans une ville anglaise, s'imaginerait, à voir cette uniformité de constructions, que la cité où il se trouvè est une création fantastique de quelque génie morose et mathématicien, et qu'elle est habitée par des automates.

Je suis bien loin de vouloir préconiser la prodigalité des ornements; je crois au contraire qu'on doit en faire un usage fort sobre. En cela, comme en toute chose, il faut prendre pour guide la nature, dont les plus beaux ornements ont un but ostensible d'utilité. Mais entre la surcharge gothique et l'aride nudité anglaise, il existe, dans l'imagination de l'artiste, des créations complètes qui, comme celles de Dieu, plaisent à l'œil et révèlent elles-mêmes leur destination.

J'ai cru, monsieur, devoir vous faire connaître de quel point de vue je considère les arts, avant de vous donner mon opinion sur les principaux édifices de Londres. Je termine ma lettre, de crainte, en la prolongeant, de fatiguer votre attention : je continuerai dans la prochaine à vous communiquer mes observations sur cette ville.

Mme FLORA TRISTAN.

LES

BALS A DOMICILE,

OU

BON SANG NE PEUT MENTIR.

PERSONNAGES.

M. DUPONT. — Mme DUPONT.—Mme DE MAROY, leur fille.
—LA MARQUISE DE CHAMERLAT.

(La scène se passe à Paris chez M. Dupont. —
Le théâtre représente un salon.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MONSIEUR ET MADAME DUPONT.

MONSIEUR DUPONT.

Laisse-moi donc tranquille, ma femme, avec tes aristocrates et ton aristocratie.

MADAME DUPONT.

Qui te parle d'aristocrates et d'aristocratie, monsieur Dupont?

MONSIEUR DUPONT.

Crois-tu que je ne te vois pas venir quand tu me répètes sans cesse que par notre fortune, et surtout par le mariage que nous avons fait faire à Augustine, nous pourrions compter aujourd'hui parmi la première société de Paris? Je ne veux compter parmi rien, moi. D'anciens chaudronniers, des aristocrates! Pour quoi faire? Voudrais-tu aussi aller à la cour, toi, par hasard?

MADAME DUPONT.

Qu'est-ce que tout cela signifie?

MONSIEUR DUPONT.

Vas un peu demander aux familiers des Tuileries le cas qu'ils font de cette cohue de bourgeois qui encombrent le château les jours de réception; s'ils osaient te répondre, tu verrais. Le moindre freluquet de l'ancien régime, la dernière des péronnelles d'autrefois leur paraîtraient cent fois préférables à nous autres s'ils pouvaient s'en procurer une quantité suffisante; ils ne le peuvent pas encore, ils sont bien obligés de se rabattre sur ce qu'ils trouvent.

MADAME DUPONT.

Tu es donc dans leur secret?

MONSIEUR DUPONT.

Beau secret! C'est le secret de Polichinelle. J'admire ta fille et toute sa coterie qui s'imaginent que la cour est charmée de les recevoir, et qu'elle n'a pas de plus grand plaisir que de leur donner des fêtes. Des filles de chaudronniers, de marchands de vin, bien dorées, il est vrai, bien empanachées, bien brillantes, bien reluisantes; qui font bien les belles, les imposantes, les Pompadour! (il rit aux éclats.) Ah! les Pompadour! On n'a rien trouvé de mieux que cela pour avoir l'air comme il faut. Ce sont des têtes sans cervelle qui n'auront que ce qu'elles méritent le jour où on leur fermera la porte au nez.

MADAME DUPONT.

Tu ne te mets pas souvent en frais d'éloquence, monsieur Dupont; mais aussi quand cela t'arrive....

MONSIEUR DUPONT.

Ce n'est pas pour faire de l'éloquence, ma bonne Cathe-

rine; mais j'ai toujours trouvé stupide de prendre des manières postiches quand il est si simple de rester ce qu'on est. Après tout, pour peu que ça t'amuse, fais-toi présenter; je crois que c'est comme ça qu'on dit; ah! mon dieu, fais-toi présenter à la cour; je ne m'y oppose pas; tu es bien aussi noble que ta fille qu'ils invitent à toutes leurs cérémonies. Je ne serais pas fâché, pour mon compte, de te voir aussi déguisée en Pompadour. Pauvre bonne femme! en Pompadour!

MADAME DUPONT.

Ris, monsieur Dupont; donne-t'en tout à ton aise; pourvu que tu sois gai, je suis toujours contente.

MONSIEUR DUPONT.

A la bonne heure, Catherine; mais sois bien sûre que tout ce qui t'éblouit pour le moment n'est que de la singerie. Il n'y a plus de cour; il n'y a plus moyen qu'il y ait de cour; ce qui, à tout prendre, n'est pas un malheur; il y a un grand endroit où l'on entasse pêle-mêle, le moins souvent qu'on peut, les gens en place de toute espèce, d'autres gens dont on craindrait les clabauderies, et les intrigants qui se fourrent partout: il n'y a pas autre chose. Ta fille et tous les siens ne sont là que comme les mannequins que les dévaliseurs de diligences placent au bord des routes pour faire illusion sur leur nombre. Je voudrais qu'on fût raisonnable et qu'on sût se contenter des bals qu'on peut se donner entre soi; il y aurait de quoi rire alors en voyant les danseurs qui resteraient au gouvernement.

MADAME DUPONT.

Tu me parles toujours comme si je voulais aller aux bals des Tuileries; tu sais bien que non; mais pourquoi te moquer d'Augustine parce qu'elle y va? A ne regarder le château que comme un lieu public où on ne paie pas pour entrer....

MONSIEUR DUPONT.

Diable! où on ne paie pas.

MADAME DUPONT.

Enfin, on ne paie pas à la porte. A l'âge d'Augustine, elle a raison de profiter des billets qu'on lui envoie.

MONSIEUR DUPONT.

Je n'ai jamais dit qu'elle eût tort. Ce que je voudrais seulement, c'est qu'elle ne nous en étourdît pas, et qu'elle fit moins de contorsions quand je m'amuse à rappeler que j'ai été chaudronnier.

MADAME DUPONT.

Mais aussi, mon ami, c'est que c'est une exagération. Tu as été un industriel qui avait des intérêts dans une manufacture de Villedieu.

MONSIEUR DUPONT.

Là, là, quand je le disais; voilà l'aristocratie qui revient sur l'eau. Et dans cette manufacture de Villedieu, pourrais-tu bien me faire l'amitié de me dire ce qu'on fabriquait? n'étaient-ce pas des casseroles, des chaudrons?

MADAME DUPONT.

En gros, mon ami.

MONSIEUR DUPONT.

C'est assez pour m'intituler chaudronnier quand la vanité m'en prend.

MADAME DUPONT.

Alors les fournisseurs de l'armée, les munitionnaires pourraient dire aussi qu'ils ne sont que des marchands de pain, des marchands de viande, des marchands de souliers et des marchands d'habits.

MONSIEUR DUPONT.

Je ne les en empêche pas.

MADAME DUPONT.

Si on se met comme cela à appeler tout par son nom, on finira par trouver qu'il n'y a plus rien. On ne respecte déjà pas grand'chose.

MONSIEUR DUPONT.

Tu es vraiment étonnante avec ton besoin de respecter, tu choisis bien ton temps surtout. Tiens, voici ta fille.

SCÈNE II.

MONSIEUR ET MADAME DUPONT, MADAME DE MAROY.

MADAME DE MAROY.

Bonjour, mon père; bonjour, maman.

MONSIEUR DUPONT.

Bonjour, petite.

MADAME DUPONT bas à son mari.

Tâche d'être un peu aimable.

MONSIEUR DUPONT.

Augustine, ta mère me recommande d'être aimable avec toi; est-ce que je ne le suis pas toujours?

MADAME DE MAROY.

Toujours, mon père.

MONSIEUR DUPONT.

Tu vois bien, madame Dupont; tu ne cherches qu'à me dénigrer. Je vous laisse ensemble; j'ai une lettre à écrire.

MADAME DE MAROY.

Vous reviendrez, mon père?

MONSIEUR DUPONT.

Est-ce une question à faire quand tu es ici?

SCÈNE III.

MADAME DUPONT, MADAME DE MAROY.

MADAME DE MAROY.

Je veux lui parler de ce que je vous disais l'autre jour.

MADAME DUPONT.

Ah! je t'en prie, Augustine, ne va pas t'aviser de lever ce lièvre-là aujourd'hui. Pour quelques mots que je lui en ai touché, nous venons d'avoir une discussion à perte de vue.

MADAME DE MAROY.

Bast, bast, maman, vous êtes trop poltronne.

MADAME DUPONT.

Tu vas encore t'attirer quelque bourrasque.

MADAME DE MAROY.

J'y suis faite depuis long-temps.

MADAME DUPONT.

Espérer que ton père consente à donner chez lui des bals à tout le faubourg Saint-Germain!

MADAME DE MAROY.

Mon thème est fait, et tellement fait que j'ai indiqué pour deux heures un rendez-vous ici, à cette marquise de si bonne volonté qui se charge de vous fournir des glaciers, des trai-

teurs, des décorateurs, des pâtissiers, et de plus une société d'élite aussi nombreuse qu'on le désire.

MADAME DUPONT.

Ta marquise est une folle.

MADAME DE MAROY.

Ce n'est pas elle qui a inventé cela; c'est déjà une vieille industrie. Au fait, savez-vous qu'il doit être assez agréable pour ces dames-là de donner à leurs intimes des fêtes qui ne leur coûtent rien à elles, et même au contraire, si on en croit la médisance......

MADAME DUPONT.

Fi donc!

MADAME DE MAROY.

Je n'y crois pas, moi; mais vous jugez que dans le monde désœuvré où cela se passe, il y a matière à propos.

MADAME DUPONT.

Ainsi ton père livrerait sa maison, paierait tous les mémoires qu'on lui présenterait, et cela pour avoir l'embarras de recevoir un monde qu'il ne connait pas.

MADAME DE MAROY.

Oui.

MADAME DUPONT.

Et on trouve des gens qui consentent à être dupes à ce point-là?

MADAME DE MAROY.

Je vous en réponds.

MADAME DUPONT.

Qui ça peut-il être?

MADAME DE MAROY.

Pour la plupart, des étrangers qui tombent des nues, que personne ne connaît, qui ne connaissent personne; il faut même qu'il y ait du vague sur l'origine de leur fortune, qu'elle soit susceptible de mille interprétations; cela ajoute au merveilleux et stimule la curiosité. Mon père n'est pas tout-à-fait dans les conditions requises, je le sais bien; sa position est trop nette, trop claire, elle n'est pas assez pittoresque. Mais si ses fêtes sont bien données, la marquise

et moi, nous avons toute raison de croire qu'on passera par là-dessus.

MADAME DUPONT.

Tu veux te moquer de moi, n'est-ce pas ?

MADAME DE MAROY.

Non vraiment.

MADAME DUPONT.

Alors tu m'inquiètes ; car je commence à craindre que tu n'aies perdu la tête.

MADAME DE MAROY.

Jamais je ne l'ai eue meilleure. Vous allez me demander où est mon bénéfice là dedans ; d'abord d'avoir de beaux bals où je pourrai amener des personnes triées parmi mes connaissances, auprès desquelles cela me fera un grand honneur ; ensuite de m'ouvrir plus de maisons que celles où je vais et d'un ordre infiniment plus élevé.

MADAME DUPONT.

Ce sera la moindre considération pour ton père.

MADAME DE MAROY.

Aussi en ai-je une autre en réserve, et qui, à ce que j'imagine, lui paraîtra un peu plus solide. Il veut toujours se défaire de cet hôtel !

MADAME DUPONT.

Si nous rencontrions sous la main......

MADAME DE MAROY.

Vous répondez juste à ma question. Vous ne voulez pas d'affiches ; vous ne voulez pas d'annonces ; vous ne voulez pas de visiteurs qui viendraient vous déranger à tout instant ; vous avez raison. Mais si mon père trouvait à se débarrasser d'une habitation qui lui a toujours paru trop considérable pour vos habitudes.....

MADAME DUPONT.

Tu sais comme nous l'avons eue ; c'était par arrangement, pour éviter un procès que nous ne pouvions pas perdre ; mais c'était un procès.

MADAME DE MAROY.

En donnant des bals, en attirant ici des personnes ri-

ches, qui aiment la représentation.... Vous devez me voir venir.

MADAME DUPONT.

Tu sais que je ne suis pas fine.

MADAME DE MAROY.

Quoi ! maman, vous ne devinez pas toutes les chances que cela vous donne pour trouver un acquéreur? mon père va me comprendre tout de suite.

SCÈNE IV.

MONSIEUR ET MADAME DUPONT, MADAME DE MAROY.

MADAME DE MAROY.

Mon cher petit papa, commencez avec moi comme vous commencez toujours ; répétez-moi bien que je ne suis que la fille d'un chaudronnier, le petite-fille d'un homme qui a débuté à Paris, n'ayant pour toute fortune que des sabots à ses pieds et quelques méchants couverts d'étain à vendre ; que toute baronne que je suis, le grand père du mari qui m'a faite baronne, n'était pourtant qu'un fermier de la Beauce, par conséquent un paysan. Attendez, attendez.

MADAME DUPONT.

Augustine, tais-toi donc.

MONSIEUR DUPONT.

Bien ! Continue, Augustine. Très-bien, très-bien !

MADAME DE MAROY.

Que rien n'est plus ridicule que de me voir affecter des airs de princesse, parce que je vais à une cour où tout le monde va... J'ai peur d'oublier quelque chose.

MONSIEUR DUPONT.

Jusqu'ici, tu es en assez bon chemin.

MADAME DE MAROY.

Aidez-moi un peu, mon père.

MONSIEUR DUPONT.

Tu ne nous parles pas, ce me semble, du dépit que tu dois souvent éprouver d'avoir des parents aussi obscurs.

MADAME DE MAROY.

Je ne voulais être que gaie, vous devenez méchant ; c'est mal.

MONSIEUR DUPONT.

Moi, méchant ! et avec toi.

MADAME DUPONT.

Ton père t'aime beaucoup, va.

MONSIEUR DUPONT.

C'est bien, ce que tu dis là, ma femme.

MADAME DE MAROY.

Il n'y a peut-être pas d'enfant plus fier que je ne le suis de ma famille. Ce que je vous reproche seulement, c'est de ne pas me mettre à même de justifier les éloges que je fais de vous.

MONSIEUR DUPONT.

Comment l'entends-tu ?

MADAME DE MAROY.

Sans doute, je ne puis vous montrer à personne, vous qui êtes si naturellement bien.

MONSIEUR DUPONT.

Prends donc garde, Augustine, tu vas me faire rougir.

MADAME DE MAROY.

Je m'en rapporte à maman.

MADAME DUPONT.

J'ai toujours trouvé à M. Dupont l'air on ne peut pas plus comme il faut.

MONSIEUR DUPONT.

Il y a une conspiration ourdie entre vous deux pour m'amener à quelque sottise.

MADAME DE MAROY.

Non vraiment, mon bon petit papa. Ce que j'ai à vous demander, si vous voulez m'écouter, finira, j'en suis sûre, par vous paraître raisonnable.

MONSIEUR DUPONT.

Enfin, je ne me suis pas trompé sur le motif de tes cajoleries ; tu as quelque chose à me demander.

MADAME DUPONT.

Et dont elle ne te parlerait pas si elle voulait m'en croire.

MONSIEUR DUPONT.

Pourquoi cela ? Je ne suis pas un ogre.

MADAME DUPONT.

Je t'avertis, monsieur Dupont, que je ne suis pour rien là-dedans. C'est à propos de cette marquise.

M. DUPONT, se frottant les mains en riant.

Ah! ah! de cette fameuse marquise qui se charge de transporter des bals à domicile.

MADAME DE MAROY.

C'est Mme la marquise de Chamerlat, mon père, une des plus anciennes familles de l'Anjou.

MONSIEUR DUPONT.

Peste!

MADAME DUPONT.

Cela prouve au moins que ce n'est pas une aventurière.

MONSIEUR DUPONT.

La preuve est sans réplique. Eh bien! cette marquise de Chamerlat voudrait donc m'amener ici sa bande joyeuse?

MADAME DE MAROY.

Elle ne le voulait pas du tout; c'est moi, au contraire, qui l'en ai tourmentée. Vous désirez vendre cet hôtel; c'est un moyen de le faire voir.

MONSIEUR DUPONT.

Moyen très-ingénieux.

MADAME DE MAROY.

Ne badinez pas, mon père. Est-ce que cela au moins ne vous paraît pas une idée?

MADAME DUPONT.

Elle ne te dit pas de l'adopter.

MADAME DE MAROY.

Mais en quoi vous paraît-elle ridicule!

MONSIEUR DUPONT.

Laissez-moi donc m'y accoutumer. Je ne vais pas si vite que cela.

MADAME DUPONT.

Ne tourmente pas ton père, ma petite.

MONSIEUR DUPONT.

Combien crois-tu, à peu près, qu'il me faudra donner de bals pour que cet hôtel soit assez vu?

MADAME DE MAROY.

Je ne peux pas dire.

MONSIEUR DUPONT.

Mettons quatre. Je les évalue à cinq mille francs chacun.

MADAME DE MAROY.

Vous évaluez trop haut, mon père.

MONSIEUR DUPONT.

Je n'ai jamais aimé à faire les choses à demi.

MADAME DUPONT.

C'est une justice qu'il faut rendre à M. Dupont.

MONSIEUR DUPONT.

Voilà donc vingt mille francs prélevés sur le prix que j'en veux avoir.

MADAME DE MAROY.

Aussitôt qu'on calcule, on ne fait rien.

MONSIEUR DUPONT.

Si je n'avais jamais calculé cependant, je n'aurais pas grand'chose.

MADAME DE MAROY.

Vous feriez payer ces vingt mille francs de plus à votre acquéreur.

MONSIEUR DUPONT.

Rien ne souffre de difficulté avec toi.

MADAME DE MAROY.

Les personnes que vous amènera Mme de Chamerlat, ne sont pas des personnes qui regardent à quelques mille francs de plus ou de moins.

MONSIEUR DUPONT.

Elle fera donc faire ces personnes-là exprès ? A moins qu'elle n'aille les chercher dans quelque comédie nouvelle. Des gens qui donnent vingt mille francs de plus ou de moins ! Aujourd'hui ! Pauvre enfant !

MADAME DE MAROY.

Dans ces classes-là, mon père....

MONSIEUR DUPONT.

Dans ces classes-là, on tripote, on agiote comme dans les autres classes. Si tu crois encore à des classes désintéressées, ça t'avance beaucoup de vivre dans le monde.

MADAME DE MAROY.

Par conséquent, vous ne voulez pas de bals!

MONSIEUR DUPONT.

Est-ce que j'ai dit un mot de cela, madame Dupont? Ce que je veux, c'est de prouver qu'en faisant une sottise, je la fais au moins en toute connaissance de cause.

MADAME DE MAROY.

Vous ferez donc la sottise, mon père?

MONSIEUR DUPONT.

Je ne peux rien promettre avant d'avoir vu Mme de Chamerlat.

MADAME DE MAROY.

Elle vous conviendra, je vous en réponds. Elle parle très-volontiers, il faut vous y attendre; mais elle est originale; sa position de grande dame lui donne une assurance qui est amusante. C'est par hasard que nous nous sommes rencontrées; elle ne va pas où je vais; c'est une récalcitrante pure, de ces opinions qui ne transigent sur rien.

MONSIEUR DUPONT.

Ou qui ont la prétention de ne transiger qu'à très-haut prix.

MADAME DE MAROY.

C'est son secret, comme bien vous croyez. Mais avouez qu'il vous paraîtra drôle de recevoir chez vous, et amenée par moi, une société qui pour rien au monde ne voudrait mettre les pieds aux Tuileries, par exemple.

MONSIEUR DUPONT.

Ne dis donc pas pour rien au monde.

MADAME DE MAROY.

Jusqu'ici ils s'en vantent.

MONSIEUR DUPONT.

Mais pour m'octroyer une aussi grande faveur, on va sans doute me faire des conditions bien rigoureuses.

MADAME DE MAROY.

Je ne vous cache pas qu'il faut vous y attendre.

MONSIEUR DUPONT.

Je te dirai plus, j'y compte.

MADAME DE MAROY.

Ce qui me fait de la peine, c'est que mon oncle, ma tante, mes cousines, quand ils apprendront que vous donnez des bals, s'imagineront peut-être qu'ils doivent y être invités.

MONSIEUR DUPONT.

Ils s'imagineront ce qu'ils voudront.

MADAME DUPONT.

Ah ! mon ami.

MONSIEUR DUPONT.

Crois-tu bonnement que ces gens-là pourraient figurer avec ceux que nous recevrons?

MADAME DE MAROY.

Je trouverai bien d'ailleurs le moyen de les calmer, en leur disant que la marquise elle-même ne reçoit pas son frère les jours où elle a du monde chez elle.

MONSIEUR DUPONT.

Est-ce qu'il n'est pas d'une assez haute naissance...

MADAME DE MAROY.

Ils sont frère et sœur, ce n'est pas cela ; mais le comte de Saint-Clet a un éloignement invincible pour tous ces Russes qui, sous différents prétextes n'ont d'autre mission pourtant que de recruter des admirateurs pour leur maître.

MONSIEUR DUPONT.

Il y en a donc chez la marquise ?

MADAME DE MAROY.

Vous en aurez aussi, bien sûr.

MONSIEUR DUPONT, en riant.

S'ils allaient me recruter?

MADAME DE MAROY, de même.

C'est à vous de vous défendre.

MONSIEUR DUPONT.

Conduis-moi chez la marquise.

MADAME DE MAROY.

J'avais prévu vos désirs; je lui ai laissé ma voiture pour faire une visite ; elle va venir me chercher.

MONSIEUR DUPONT.

Elle nous comble.

MADAME DE MAROY, bas à sa mère.

Mon père est adorable.

MADAME DUPONT.

Trop adorable. Je ne sais pas... mais...

MADAME DE MAROY.

J'entends une voiture ; ce doit être cela. Je vais aller au-devant d'elle. Vous permettez.

MONSIEUR DUPONT.

Tu connais l'étiquette mieux que moi, mon enfant; fais ce qu'il y a à faire.

MADAME DE MAROY.

Je ne serai pas fâchée de lui faire voir la maison pour qu'elle puisse prendre ses mesures. (Elle sort.)

SCÈNE VI.

MONSIEUR ET MADAME DUPONT.

MADAME DUPONT.

Ah ! ça, dis-moi donc un peu, mon ami, est-ce de bonne foi que tu consens à ces bals?

MONSIEUR DUPONT.

Que veux-tu, madame Dupont? je suis las de batailler. Être raisonnable aujourd'hui, c'est une folie ; on ne vous comprend pas ; on suppose que vous jouez le misanthrope par quelque motif que vous n'oseriez pas avouer, et je parierais qu'il est passé cent fois par la tête de ta fille que je ne me moquais de tout son beau monde que parce que je craignais d'y être déplacé. Eh bien ! je vais recevoir un monde qui, de son aveu, est encore plus beau que le sien ; elle verra.

MADAME DUPONT.

Elle n'a pas besoin de voir. Augustine a assez d'esprit pour être sûre que si tu aimais à faire de l'embarras, tu saurais aussi bien t'y prendre que ceux qui n'ont fait que cela toute leur vie.

MONSIEUR DUPONT.

Elle n'en est pas persuadée.

MADAME DUPONT.

Et c'est pour cela que tu vas donner des bals?

MONSIEUR DUPONT.

Absolument pour cela.

MADAME DUPONT.

Je n'en reviens pas, surtout après ta conversation de tantôt.

MONSIEUR DUPONT.

Est-ce que cela te fait de la peine?

MADAME DUPONT.

De la peine? non; au contraire.

MONSIEUR DUPONT.

Tu vois bien.

MADAME DUPONT.

Cette marquise se chargeant de faire les honneurs, je ne suis plus censée chez moi; je serai comme au spectacle; ça m'amusera. Quant à Augustine, tu ne peux pas lui faire une plus grande joie. Dame, c'est un fier relief pour elle auprès de toutes les personnes qu'elle nous amènera.

MONSIEUR DUPONT.

Je me mets à sa place; c'est à en perdre la tête.

MADAME DUPONT.

N'est-ce pas, donc? Pauvre petite! Nous n'avons qu'elle d'enfant; je pense pourtant à une chose; si on allait nous inviter, à notre tour?

MONSIEUR DUPONT.

Il faut nous y attendre.

MADAME DUPONT.

Tu crois, monsieur Dupont?

MONSIEUR DUPONT.

A moins d'être les gens les plus grossiers du monde, ils ne peuvent pas faire autrement.

MADAME DUPONT.

Ah! mon Dieu!

MONSIEUR DUPONT.

Qu'est-ce donc que tu as?

MADAME DUPONT.

Tu ne seras pas embarrassé, toi; tu ferais un roi, s'il le

fallait; mais moi, avec mes manières toutes rondes.

MONSIEUR DUPONT.

Tu t'en tireras comme tu pourras.

MADAME DUPONT.

Ma foi ! je dirai que je suis malade.

MONSIEUR DUPONT.

Si on t'invitait vingt fois, tu ne pourrais pas dire vingt fois que tu es malade, tu te condamnerais à ne plus sortir de tout l'hiver.

MADAME DUPONT.

J'aimerais mieux ne plus sortir ; j'attendrais le printemps.

MONSIEUR DUPONT.

Où vas-tu donc?

MADAME DUPONT.

Je crois entendre la marquise ; je ne veux pas encore la voir. Si tu me faisais demander, je ne viendrais pas. Ainsi ne me fais pas demander, ce serait peine perdue.

(Elle sort par une porte de côté.)

SCÈNE VI.

MONSIEUR DUPONT, MADAME DE MAROY, LA MARQUISE DE CHAMERLAT.

MONSIEUR DUPONT, regardant sortir sa femme.

Pauvre Catherine ! elle ne me paraît plus aussi enchantée !

MADAME DE MAROY.

Mon père, j'ai l'honneur de vous présenter madame la marquise de Chamerlat.

LA MARQUISE.

Monsieur Dupont, à ce que vous me voyez faire, vous devez juger de l'empire que votre fille a sur moi. Elle est charmante ; je ne vous apprends pas grand'chose.

MONSIEUR DUPONT.

Madame, je n'ai jamais eu à m'en louer autant que dans ce moment-ci.

LA MARQUISE.

Parfait. Je connaissais votre hôtel ; j'y suis venue je ne

sais combien de fois, dans les premiers temps de mon mariage, à des fêtes délicieuses que donnait un général dont je n'ai jamais pu retenir le nom.

MADAME DE MAROY.

Mon père, Mme la marquise trouverait à propos de faire fermer le vestibule.

LA MARQUISE.

Elle grille d'en venir au fait. Vous aimez donc bien les bals, mon enfant?

MADAME DE MAROY.

D'abord oui, madame; ensuite, il est certain qu'un vestibule fermé est bien plus commode pour y mettre la livrée.

MONSIEUR DUPONT.

Jusqu'ici, la livrée qui est venue pour moi tenait grandement à l'aise dans mon antichambre.

MADAME DE MAROY.

Je sais bien, mon père; mais pour des fêtes, ce n'est plus cela.

LA MARQUISE.

C'est un des grands inconvénients des réunions nombreuses aujourd'hui. Au dernier bal que j'ai donné à Auteuil, chez un Anglais, les portes des remises ont été enfoncées parce que, à la moindre pluie, à présent, ces messieurs-là ont la prétention d'être à couvert.

MONSIEUR DUPONT.

Ce n'est pas une prétention trop exagérée.

LA MARQUISE.

Si vous voulez; mais c'est fort ennuyeux. Avant de s'occuper des maîtres, il faudrait songer aux domestiques.

MADAME DE MAROY.

D'un autre côté, ne leur donnez pas d'abri, ils vont traîner dans les cabarets nos pelisses, nos fourrures, et Dieu sait ce que cela devient. Enfin nous avons un vestibule; nous sommes sauvés.

LA MARQUISE.

Pas tout-à-fait encore, mon cœur; votre père ne sait pas combien je suis exigeante.

MADAME DE MAROY.

Je compte bien que vous le ménagerez un peu, madame ; il faut songer que c'est un nouveau converti.

MONSIEUR DUPONT.

Je prie au contraire madame la marquise de ne me faire aucune grâce ; c'est par une entière soumission à ses ordres que je veux reconnaître les bontés qu'elle a pour nous.

LA MARQUISE.

Sur ce pied-là, monsieur Dupont, je ne vois plus rien qui nous empêche de poser les bases de notre traité.

MONSIEUR DUPONT.

Si tu nous laissais, Augustine. Ta mère est un peu souffrante ; je ne serais pas fâché de te savoir auprès d'elle.

MADAME DE MAROY.

J'y vais, mon père. (Bas à la marquise.) Je ne vous avais pas trompée ; il est bien aimable, n'est-ce pas ?

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

MONSIEUR DUPONT, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Monsieur Dupont, vous devez chercher d'où peut me venir, à mon âge, ce zèle de propagande que je montre pour les bals ; rien n'est plus naturel. La société, comme on veut nous la faire, est pitoyable. C'est un composé de petites femmes qui n'ont de rapport ensemble que par les affaires de bourse ou d'autres spéculations qui rapprochent leurs pères ou leurs maris ; elles ne se connaissent que de la veille ; il n'y a entre elles aucune liaison ni d'enfance, ni de famille. Mais elles ont de l'argent ; elles ont des salons ; beaucoup d'étrangers y vont, croyant que c'est là ce qui continue ce qu'on appelait autrefois les salons de Paris. C'est humiliant pour nous. La France deviendra ce qu'elle pourra ; mais il est essentiel de lui conserver ces traditions de bonne compagnie qui sont sa véritable gloire, et d'empêcher l'Europe de se fourvoyer en cherchant à copier les manières mesquines de nos parvenus. Pour cela, il faut

nous montrer beaucoup. Les événements politiques qui enrichissent toutes ces belles dames, nous ont ruinés, nous autres ; nous pouvons bien encore donner quelques fêtes, mais nous ne pouvons pas les donner toutes : c'est ce qui nous a fait imaginer le moyen que j'emploie avec vous.

MONSIEUR DUPONT.

Et vous ne craignez pas, madame, que moi, Dupont, ancien chaudronnier, je ne paraisse un peu ridicule de m'associer ?...

LA MARQUISE.

Vous ne vous associez pas; vous avez un hôtel vaste, commode ; on vous témoigne le désir de s'y rassembler ; vous ne demandez pas mieux, et comme vous êtes honorable, vous faites les choses honorablement.

MONSIEUR DUPONT.

Je conçois.

LA MARQUISE.

Ce n'est que cela. Ensuite, vous répondre qu'en vous voyant davantage, nous ne finirons pas par vous aimer à la folie, c'est ce que je ne puis pas prendre sur moi ; car vous me répéteriez jusqu'à la fin du monde que vous êtes un ancien chaudronnier, je ne le croirais pas.

MONSIEUR DUPONT.

C'est pourtant la vérité.

LA MARQUISE.

Oui; votre fille m'avait prévenue; je sais que c'est votre prétention ; mais ne parlez plus de cela, voyez-vous? Il y a beaucoup de petitesses parmi nous, beaucoup de préjugés que je blâme, mais qu'il faut respecter. Vous n'êtes plus rien; vous êtes riche; on n'a pas besoin d'en savoir davantage. Vous n'avez plus été chaudronnier, n'est-ce pas?

MONSIEUR DUPONT.

Comme vous voudrez, madame la marquise.

LA MARQUISE.

J'y pense ; vous feriez un excellent trésorier pour quelque association pieuse. Auriez-vous de l'éloignement pour cela?

MONSIEUR DUPONT.

Comment donc ! Je m'en regarderais, au contraire, comme fort honoré.

LA MARQUISE.

Oh ! oui ; vous êtes d'un temps où l'éducation était encore sérieuse ; vous avez dû jouer à la chapelle, étant petit. A présent, c'est au soldat ; c'est à l'émeute que jouent les enfants. L'autre jour, j'en voyais un de quatre ans, tout au plus, qui essayait déjà à prendre les allures d'un tambour de régiment ; la hanche saillante, la tête de côté, l'air capable, et tapant sur son ventre avec deux petits bâtons. Ça fait trembler pour l'avenir. Combien comptez-vous faire d'invitations ?

MONSIEUR DUPONT.

Tout autant qu'il vous plaira.

LA MARQUISE.

Pour commencer, deux cents ; est-ce trop ?

MONSIEUR DUPONT.

Va pour deux cents.

LA MARQUISE.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce sera l'élite de la France.

MONSIEUR DUPONT.

Et de l'étranger.

LA MARQUISE.

C'est la même chose. Aussi, monsieur Dupont, vous prierai-je de ne vous mêler de rien du tout. Vous allez me comprendre ; pour vous faire honneur, il faut que les personnes que je vous amènerai trouvent chez vous ce qu'elles ont coutume de trouver partout où elles vont.

MONSIEUR DUPONT.

C'est vrai.

LA MARQUISE.

D'abord, il vous faut attendre que tout sera remarqué.

MONSIEUR DUPONT.

Ah !

LA MARQUISE.

Et que la moindre chose qui choquerait ferait le plus mauvais effet du monde.

MONSIEUR DUPONT.

J'aurais compté sur plus d'indulgence.

LA MARQUISE.

Alors vous auriez compté sans vos hôtes. Mais je veux m'y prendre de façon que la critique la plus clairvoyante ne trouve que des compliments à vous faire.

MONSIEUR DUPONT.

Je vous serai très-reconnaissant.

LA MARQUISE.

Vous sentez de quelle conséquence il est que tout soit dirigé par la même main, et que si Mme Dupont, que je suppose être une femme entendue pour la conduite habituelle de sa maison, s'imaginait devoir intervenir dans quelquels détails, tout serait perdu.

MONSIEUR DUPONT.

Ma femme n'y pensera pas.

LA MARQUISE.

J'ai mes gens, et surtout un tapissier parfait qui vous déguisera votre hôtel à ce que vous ne le reconnaîtrez pas vous-même.

MONSIEUR DUPONT.

Vous me donnez une impatience que je ne peux pas dire.

LA MARQUISE.

C'est si agréable, n'est-ce pas? de voir des appartements dont on a l'habitude, auxquels on ne prend plus garde, quelque beaux qu'ils soient, transformés tout-à-coup en un endroit de fête. Cette quantité de lumières, toutes ces portes ouvertes, ces fleurs, ces draperies... Il semble que ce soit une existence nouvelle qu'on se crée; on se promène au milieu de tout cela, en attendant son monde, et rien ne vous empêche de vous croire un souverain. Quant à moi, c'est mon élément, c'est ma vie; je me priverais de tout pour cela.

MONSIEUR DUPONT.

On le divine aisément à la manière dont vous en parlez.

LA MARQUISE.

Je ne voudrais pas vous faire languir, et pourtant j'ai deux malheureux engagements qui vont me forcer de vous remettre à quinze jours.

MONSIEUR DUPONT.

Tant pis.

LA MARQUISE.

Ne craignez rien; je m'arrangerai pour que vous ne vous ennuyiez pas trop pendant ce temps-là. Je vous enverrai des ouvriers dont vous pourrez surveiller les travaux, et qui vous donneront un avant-goût des merveilles que je vous prépare.

MONSIEUR DUPONT.

Vous êtes vraiment une providence, madame.

LA MARQUISE.

Ah! ah! ne chantez pas encore victoire; toute médaille a son revers; vous n'avez encore vu que le beau côté.

MONSIEUR DUPONT.

Voyons donc le mauvais côté.

LA MARQUISE.

Dans vos réunions ordinaires, ce sont vos parents, vos amis que vous invitez les premiers.

MONSIEUR DUPONT.

C'est assez naturel.

LA MARQUISE.

Je ne dis pas; mais pour nos bals, il n'y faut pas penser; je vous le répète, monsieur Dupont, il n'y faut pas penser; autrement il n'y aurait rien de fait. Je conviens que c'est dur; mais c'est comme cela.

MONSIEUR DUPONT.

Si c'est la condition.

LA MARQUISE.

La condition invariable. Auprès de quelqu'un qui a autant d'intelligence, je n'ai pas besoin d'appuyer sur la responsabilité dont je me charge en amenant chez vous des personnes qui ne vous connaissent pas. Pour les déterminer,

pour les tranquilliser, pour les engager à revenir, le seul moyen que je puisse employer, c'est de leur assurer que la fête se donnera pour elles seules, et qu'elles seules feront la fête.

MONSIEUR DUPONT.

Alors vous êtes bien sûre qu'elles n'opposeront plus de difficultés?

LA MARQUISE.

Elles vont partout comme cela.

MONSIEUR DUPONT.

Me voilà tranquille.

LA MARQUISE

Ainsi, vous, votre femme, votre fille, son mari, et c'est tout?

MONSIEUR DUPONT.

Pas d'autres?

LA MARQUISE.

Qui que ce soit au monde? Voyez, réfléchissez; cela vous convient-il?

MONSIEUR DUPONT.

Plus que vous ne pouvez croire.

LA MARQUISE.

J'en suis charmée.

MONSIEUR DUPONT.

Mais, à ce compte-là, si j'allais être déplacé moi-même dans mon bal?

LA MARQUISE.

Vous, monsieur Dupont! vous, déplacé quelque part! vous ne le croyez pas.

MONSIEUR DUPONT.

Mais ma femme! je vous préviens qu'elle est terriblement farouche.

LA MARQUISE.

On l'apprivoisera, n'ayez pas d'inquiétude. Nous la ferons asseoir dans un coin du salon; là, pour la forme, je lui présenterai les personnes qui arriveront les premières, on lui balbutiera quelques niaiseries, auxquelles elle répondra des balivernes en se soulevant un peu de dessus son siége; et

quand elle en aura assez, tout sera dit, on ne s'occupera plus d'elle.

MONSIEUR DUPONT.

Ce n'est donc que cette pauvre Augustine qui va m'embarrasser à présent. Dans son étourderie, elle s'était figuré que son père donnant des bals, elle aurait droit d'y amener une députation de sa société.

LA MARQUISE.

Impossible, monsieur Dupont, tout-à-fait impossible. Je connais à peu près le genre de femmes qu'elle voit; cela ne signifierait rien du tout : elles sont si raides, si guindées! il semble qu'elles craignent d'avoir un moment de naturel, de peur de trahir leur origine. Nous qui n'avons rien à trahir, nous allons tête levée, nous parlons haut; nos manières sont pleines d'aisance. Une fois nommées, on sait qui nous sommes; au lieu qu'il reste tant de choses à demander quand on vous a dit que telle femme s'appelle la baronne Martin ou la comtesse Nicolas. Non, non; croyez-moi, ce serait un triste plaisir que votre fille procurerait à ses amies.

MONSIEUR DUPONT.

Je n'ai nulle envie de réclamer. Ce que vous venez de me dire me paraît de la dernière justesse; ce que je désirerais seulement, c'est que nous fissions un petit mot d'écrit qui me servirait de bouclier contre toutes les doléances dont je prévois que je vais être accablé.

LA MARQUISE.

Qu'à cela ne tienne. Faites, et je signerai. Il ne faut pas renier ses œuvres.

MONSIEUR DUPONT.

Je vais rédiger cela, comme s'il était question de l'affaire la plus sérieuse. (Il s'assied devant une table.)

LA MARQUISE, tandis que M. Dupont écrit.

Rédigez cela comme une affaire où vous avez fait preuve de la plus adorable loyauté. Mais fiez-vous à nous, monsieur Dupont; nous ne serons point ingrats. Je vous promets, dès à présent, qu'il ne se fera pas à Paris un sacre d'évêque, la plus petite prise d'habit, dans un couvent de filles, que vous ne receviez une invitation personnelle à

votre nom, à monsieur Dupont, de la même manière que cela se passe pour nous; c'est trop juste. Comme aussi je veux vous faire autoriser à participer à toutes nos souscriptions.

MONSIEUR DUPONT, lui remettant l'écrit qu'il vient de faire.

Voyez, madame.

LA MARQUISE

Vous avez soigné votre bouclier. Je ne crois pas, avec une arme pareille, que personne ose vous solliciter pour introduire de la contrebande dans nos bals. C'est très-bien, monsieur Dupont, et je n'ai jamais rien signé avec autant de satisfaction. (Elle signe.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE MAROY.

MADAME DE MAROY, entr'ouvrant la porte.

Puis-je entrer? est-ce fini?

LA MARQUISE.

Oui, ma belle; tout est fini, tout est achevé; tout est parfait. Vous avez un père délicieux.

MADAME DE MAROY.

Je suis tout étonnée que cela ait été aussi vite.

LA MARQUISE.

Parce que vous ne connaissez pas M. Dupont. Je le connais mieux que vous; aussi nous sommes-nous entendus dès le premier mot. (Elle regarde la pendule). O ciel! quatre heures! il faut que je m'en aille. Je garde votre voiture, mon cœur; mais je vous la renverrai tout de suite. Dites bien à votre mère que je brûle du désir de faire sa connaissance et que je ne serai pas long-temps sans me satisfaire. Adieu. (A Mme de Maroy qui s'apprête à la reconduire.) Que faites-vous donc? Restez; ne vous dérangez pas. Je le veux. (Elle sort).

SCÈNE DERNIÈRE.

MONSIEUR DUPONT, MADAME DE MAROY, ENSUITE MADAME DUPONT.

MADAME DE MAROY.

Eh bien! comment la trouvez-vous, mon père?

MONSIEUR DUPONT.

Laisse-moi le temps de respirer.

MADAME DE MAROY.

N'est-ce pas qu'il est impossible de lui résister ? c'est une des femmes les plus séduisantes que je connaisse.

MONSIEUR DUPONT.

Ça fait l'éloge des autres.

MADAME DE MAROY, à Mme Dupont qui entre.

Maman, maman, nous aurons des bals.

MADAME DUPONT.

Ne crie donc pas si haut. Des bals, à la bonne heure ; mais ton père s'est-il informé de ce que ça coûtera?

MADAME DE MAROY.

Ce que ça coûtera ! En vérité, maman, vous êtes un peu trop...

MONSIEUR DUPONT.

Bourgeoise, n'est-ce pas?

MADAME DUPONT.

Je suis ce que je suis; mais quand nous ne faisons pas faire la moindre chose sans demander d'abord un devis à nos ouvriers...

MADAME DE MAROY.

Je ne crois pas que, parmi vos ouvriers, vous ayez jamais eu de marquise.

MADAME DUPONT.

Ta marquise, ta marquise, est peut-être une extravagante. Dans le lointain, je l'avoue, ces bals m'avaient un peu séduite, mais, en y regardant de près, j'ai peur que ce ne soit de l'embarras bien cher.

MADAME DE MAROY.

Maman qui devient avare.

MADAME DUPONT.

Mais non, ma petite, ce n'est pas de l'avarice ; c'est de la prudence. M. Dupont a déjà parlé de cinq mille francs par bal.

MONSIEUR DUPONT.

D'après les idées de la marquise, ça peut aller au double.

MADAME DUPONT.

Vois donc, ma petite, dix mille francs pour se faire moquer de soi !

MADAME DE MAROY.

Bien. Continuez, maman, jusqu'à ce que vous ayez fait changer d'avis à mon père.

MONSIEUR DUPONT.

Je suis lié ; il n'y a plus à se dédire.

MADAME DUPONT.

Comment donc lié, monsieur Dupont?

MONSIEUR DUPONT.

Nous avons fait un écrit.

MADAME DE MAROY.

Que je suis contente ! Pardon, maman ; mais, c'est que sans être sûre que cela réussirait, j'en avais déjà parlé à beaucoup de personnes de ma connaissance ; songez comme j'aurais été sotte s'il avait fallu les déprier.

MADAME DUPONT.

Faire un écrit pour des bals, sans être convenu du prix qui, ce me semble, devait être l'essentiel ! Qu'avez-vous donc mis dans cet écrit?

MONSIEUR DUPONT.

Il est là ; on peut le lire.

MADAME DE MAROY, le prenant avec vivacité.

Et bien en règle, signé par la marquise.

(Elle le parcourt des yeux, et change tout-à-coup de visage. M. Dupont, qui l'examine avec attention, retient sa femme qui voudrait se rapprocher de Mme de Maroy).

MONSIEUR DUPONT.

Un peu de patience, ma femme ; tu le liras tout à l'heure.

MADAME DE MAROY, avec un dépit marqué.

C'est d'une impudence qui passe toute expression.

MADAME DUPONT.

Qu'est-ce donc qui est impudent?

MADAME DE MAROY.

Voyez, maman, si vous aurez le courage d'aller jusqu'au bout.... Et que mon père ait poussé....

MONSIEUR DUPONT.

Quoi ! poussé ! Penserais-tu, par hasard, que ta marquise avait besoin d'être poussée ? Elle y allait, parbleu ! bien de tout son cœur. Je lui ai donné de grandes facilités, s'il faut le dire ; je n'ai chicané sur rien ; je me suis conduit juste comme je devais le faire pour qu'elle pût me traiter en toute assurance comme un franc imbécile. Ai-je manqué mon coup ?

MADAME DUPONT.

Ou j'ai mal lu, ou il paraîtrait que nous ne pourrons inviter personne.

MONSIEUR DUPONT.

Tu as parfaitement lu, ma bonne Catherine.

MADAME DUPONT.

Par quelle raison ?

MONSIEUR DUPONT.

Je te la dirai plus tard ; mais tu seras long-temps à la comprendre.

MADAME DUPONT.

Pour notre famille, encore passe ; cette belle dame aurait pu craindre qu'elle ne tranchât un peu avec son monde ; mais la société d'Augustine qui est une société si distinguée !

MONSIEUR DUPONT.

Une jolie société que la société d'Augustine ! C'est moins que rien. De petites parvenues bien raides, bien guindées, qui n'oseraient pas avoir un moment de naturel de peur de trahir leur origine. Vous croyez bien que ce n'est pas moi qui parle.

MADAME DE MAROY.

Croit-elle donc qu'on ne connaisse pas la sienne ? Ce sont des parvenus d'une autre date, et parvenus par combien de moyens ! Il y a une sotte tolérance pour ces gens-là, qu'ils regardent comme un assentiment général. Cette marquise, elle-même, qui fait tant sa précieuse, si je voulais parler ; mais, par respect pour ma mère, je me tais.

MADAME DUPONT.

Te voilà donc brouillée avec elle ?

MADAME DE MAROY.

Je ne l'ai jamais aimée.

MADAME DUPONT.

Vois comme tu nous tirailles. C'était à cause d'elle qu'il fallait donner des bals; c'est à cause d'elle qu'il n'en faut plus donner; comment allons-nous faire?

MONSIEUR DUPONT.

J'avais prévu tout cela, ma bonne Catherine; ne sois pas embarrassée.

MADAME DUPONT.

Mais cet écrit?

MONSIEUR DUPONT.

Je ne m'y suis prêté que pour montrer à Augustine jusqu'à quel point la vanité pouvait devenir absurde quand on lui laissait les coudées franches.

MADAME DE MAROY.

Et quelle vanité! une vanité d'antiquailles, qu'eux-mêmes ne pourraient pas justifier. Je mets bien au-dessus de toutes leurs vieilleries nos illustrations modernes.

MONSIEUR DUPONT.

Te voilà encore mettant quelque chose au-dessus de quelque chose. A quoi bon? C'est comme cela qu'on fait des orgueilleux. Si on ne peut pas justifier les antiquailles, dis-moi à quoi servent les illustrations modernes? Tout cela est trop coûteux, c'est encore une invention qui ne durera pas.

MADAME DE MAROY.

S'il vous fallait choisir pourtant, soyez de bonne foi, que choisiriez-vous?

MONSIEUR DUPONT.

Ce que j'ai; une bonne femme, une bonne fille, un bon gendre et une grande réputation parmi les chaudronniers.

MADAME DE MAROY, en riant.

J'attendais cela.

MONSIEUR DUPONT.

Mais dame, que veux-tu?

MADAME DE MAROY, prenant la main de M. Dupont.

Pauvre bon père! faut-il vous dire ce que je veux? Un

bal d'Auvergnats, avec la bourrée, et pour orchestre des cornemuses.

MADAME DUPONT.

Tu plaisantes; mais si tu parlais sérieusement, tu ferais bien plaisir à M. Dupont.

MADAME DE MAROY.

Non, maman, je ne plaisante pas; je parle très-sérieusement. Je sens que j'ai besoin d'une leçon; je devenais trop princesse; il faut que je me retrempe; un bal d'Auvergnats m'est nécessaire. Vous m'accorderez seulement que je serai une petite Auvergnate assez distinguée.

MONSIEUR DUPONT.

Tu seras la reine des Auvergnats; c'est bien mieux qu'une marquise. Je te donne un pouvoir absolu; tu tailleras, tu rogneras, tu inviteras qui tu voudras; entre honnêtes gens, je ne vois pas d'exclusion raisonnable.

MADAME DE MAROY.

Alfred va être enchanté; il sait, aussi bien que moi, toutes les danses du pays; je lui ai donné tant de leçons depuis notre mariage! Vous verrez, vous verrez.

MONSIEUR DUPONT.

C'est toujours Augustine; on a beau faire, on ne peut pas lui en vouloir long-temps. Quand on la croirait perdue dans les nuages, on est tout étonné de la voir revenir d'elle-même, aussi gentille, aussi naturelle que si elle ne nous avait jamais quittés.

MADAME DUPONT.

J'y suis faite, je n'y prends pas garde. C'est notre enfant.

Bon sang ne peut mentir.

THÉODORE LECLERCQ.

PONCE PILATE

A VIENNE.

Il est des villes dont le nom semble porter avec lui quelque chose de mystérieux. De ce nombre, Palerme, en Sicile; Venise, en Italie; Cologne, en Allemagne. Nous avons, en France, Vienne la Dauphinoise, qui a aussi sa physionomie à part, et qui emprunte à de vagues et singulières traditions un intérêt que le voyageur ressent et qu'il ne peut définir. Vienne est la Cologne française. Cologne a une cathédrale bâtie par le démon : sombre église qui regarde passer le Rhin, et dans laquelle ont été inhumés les trois rois adorateurs de Jésus enfant. Cela suffirait déjà pour donner à cette ville un caractère merveilleux. Vienne a sa cathédrale aussi ; l'église chrétienne a remplacé un temple que Brennus avait élevé à Teutatès. Le Rhône coule devant, avec son impétuosité si gracieuse. Sur sa rive gauche, on voit un tombeau sans nom et d'une architecture étrange. C'est le tombeau de Pilate, dit la tradition; Pilate, sous lequel Jésus-Christ a souffert. *Passus est sub Pontio Pilato.* On montre aussi, tout près de Vienne, le mont *Pilat; mons Pilatus.* Ce qui est certain c'est que le gouverneur de la Judée est mort à Vienne sous l'empereur Caligula (1). L'auteur de la légende du Juif errant

(1) On trouve en Suisse un autre mont Pilat ; c'est ce qui a pu accréditer chez les Suisses que Pilate était mort dans leur pays. Rome n'aurait jamais désigné la Suisse pour lieu d'exil à un vieillard qui avait passé toute sa vie sous les plus chaudes latitudes de l'empire. C'est incontestablement à Vienne que Pilate est mort.

fait passer Isaac Laquedem à Vienne, en Dauphiné, en 1777; il a choisi cette ville de préférence à une autre, par inspiration de localité.

> Il passa par la ville
> De Vienne en Dauphiné.....
> Jamais on n'avait vu
> Un homme si barbu,

dit la légende. Il fallait, en effet, que le Juif errant se révélât dans la ville où Pilate est mort.

Ce court préambule était nécessaire pour arriver à la chronique suivante, qui m'a été inspirée par un vieux manuscrit latin que j'ai lu au château de M. V.-S***, entre Vienne et la Péage, au mois de septembre dernier.

Caligula régnant, et C. Marcio étant préteur de Vienne, on vit arriver, par la porte triomphale, dans cette métropole de la Gaule une litière escortée de plusieurs cavaliers. Il y eut un grand concours de peuple. La litière s'arrêta devant une maison d'humble apparence et presque contiguë au temple de Mars. Le nom de F. Albinus était écrit en lettres rouges sur la porte de cette maison. Un vieillard d'une taille haute et courbée, *proceritate curvâ*, descendit assez lestement de la litière, malgré son âge, et entra, précédé de deux esclaves hébreux, dans le salon de réception, *essedra*, où sans doute il était attendu par le maître, dont il était l'ami.

L'esclave du bain conduisit le vieillard à la *nymphée*, pour le baigner et l'oindre d'essences. Ensuite on alluma les lampes du cénacle, et on servit le repas du soir.

Albinus était seul au *triclinium* avec l'étranger. A peine eut-on servi le plat d'œufs frais, que l'entretien commença entre les deux convives.

— Bien des années se sont écoulées depuis notre séparation, dit Albinus; vidons une coupe du vin du Rhône à ton retour.

— Oui, bien des années, dit le vieillard; et maudit soit le jour où j'ai succédé à Valerius Gratus dans le gouvernement de Judée! Mon nom est malheureux; il y a une fatalité attachée à qui le porte. Un de mes aïeux, le consul Pontius, imprima sur le front de Rome une note d'infamie; il passa sous les fourches caudines, dans la guerre des Samnites. Un

autre a péri chez les Parthes, dans la guerre contre Arminius ; et moi , moi ! ! !

La coupe s'arrêta sur les lèvres du vieillard , et des larmes tombèrent dans le vin.

— Eh bien ! toi, qu'as-tu fait ?... L'injustice de Caligula t'exile à Vienne ; et pour quel crime? J'ai lu ton affaire au *tabularium*. Tu as été dénoncé à l'empereur par Vitellius , préfet de Syrie, qui est ton ennemi; tu as châtié des Hébreux rebelles qui avaient égorgé des Samaritains de noble famille, et s'étaient retranchés ensuite sur le mont Garizim. On t'accuse d'avoir agi ainsi en haine des Juifs...

— Non , non , Albinus ; par tous les dieux, ce n'est point cette injustice de César qui m'afflige.

— As-tu commis des exactions en Judée ?

— Jamais.

— As-tu enlevé de belles Juives à leurs maris ?

— Jamais.

— As-tu mis au gibet des citoyens romains , comme Verrès en Sicile.

Pilate ne répondit pas.

— Je t'ai toujours connu bon et sensé , poursuivit Albinus ; aussi ai-je crié tout haut dans la Cité qu'on avait agi contre toi royalement, *regiè,* en te dépossédant. Il n'en a pas été référé au sénat. Tu es victime d'un caprice de Vitellius.

— Albinus, mettons l'entretien sur un autre sujet. Je suis fatigué, j'arrive de Rome. Remettons à demain les choses sérieuses, comme dit le sage. Ce vin du Rhône est exquis.

— Garde-toi du vin du Rhône, Pilate, il trouble la raison.

— Tant mieux ! mais je ne le crains pas ; je suis habitué au vin de la vigne d'Engaddi ; c'est un puissant Bacchus !

— Fais à ta liberté. Dis-moi, toi qui viens de Rome, quelle chose publique avons-nous ?

— Les augures sont mauvais. Je n'ai pas reconnu Rome ; elle ne monte plus, elle descend.

— Que dis-tu ?

— Je dis ce qui est. Tu n'entends pas , toi , d'ici , ce bruit souterrain qui gronde. Il y a une puissance invisible et supérieure qui pousse l'empire à sa ruine. Nos dieux sont vaincus ; nos dieux s'en vont. Écoute , Albinus ; laisse-moi , ce soir encore, donner un sourire à tes pénates. Ne parlons pas de ce qui afflige. La nuit est mère de la tristesse , mais

le triclinium conseille la gaieté. Dis à l'enfant de verser du vin de Crète, et à l'esclave cubiculaire de m'apporter mes sandales et de préparer mon lit. Je n'aime pas la nuit sombre; ayons hâte de dormir pour faire avancer le jour.

Albinus s'inclina, et il fut fait selon les désirs de Pilate.

Et comme l'esclave s'approchait avec une aiguière d'argent, pour servir à l'ablution des mains, et la présentait à Pilate, on vit sur la figure du vieillard une grande pâleur, et dans ses yeux un reflet infernal.

Le lendemain, c'était la veille des calendes d'Auguste. Pilate se promenait, avec Albinus, dans la cité romaine de Vienne, et il écoutait, avec distraction, les paroles de son ami, qui se plaisait à lui montrer les divers quartiers, et les monuments superbes qui s'y élevaient de toutes parts.

—Il ne reste déjà plus de trace, ici, de la domination des Allobroges, disait Albinus. Depuis la mort de Jules-César, les Allobroges ont cessé d'inquiéter cette ville. La vie est douce et paisible à Vienne, et tu peux y passer avec sécurité les jours que te laisseront les dieux.

Voilà devant nous le palais des empereurs; il n'est pas aussi grand, aussi somptueux que celui du Palatin, mais il peut suffire à des maîtres qui ne l'habitent pas. Si tu regardes à gauche, tu reconnaîtras le temple d'Auguste et de Livie: si tes yeux ne sont pas affaiblis par le soleil de Judée, tu peux lire d'ici l'inscription, *Divo Augusto et Liviæ.* Plus loin est le temple dédié aux cent Dieux. Si nous allons au promenoir de Rome, nous trouverons l'étang qui sert de naumachie, et nous descendrons du côté du fleuve, pour respirer un peu de fraîcheur sur le pont. Vienne, comme tu peux déjà le remarquer toi-même, est une résidence fort agréable; le climat y est doux; les montagnes qui l'entourent et la dominent de près, l'abritent aussi contre la violence des vents. Nous sommes à quinze milles de Lyon; le Rhône nous abrége le chemin de Marseille et d'Arles. Ces trois importantes cités sont sous la dépendance de Vienne, ainsi que Tibère l'a décrété. Remercie donc le destin qui t'a donné Vienne pour lieu d'exil.

Albinus remarqua du trouble sur le visage du vieillard.

Pilate avait les yeux fixés sur un nuage de poussière qui s'élevait de la rive du Rhône, et à travers lequel on voyait luire des armes et galoper des cavaliers.

—C'est le préteur, dit Albinus; il vient de visiter les travaux de l'amphithéâtre; c'est sa promenade de tous les jours.

—Évitons le préteur, dit Pilate; que mon visage ne lui soit jamais connu.

Ils gagnèrent la rue Quirinale pour rentrer chez eux, mais la foule des oisifs, attirée par le bruit des clairons, descendait vers la rive, pour voir passer le préteur et l'escorte. Pilate se trouva environné par le flot de populace, et sa précipitation fut remarquée, comme il arrive toujours lorsqu'un homme seul marche avec hâte dans une direction opposée à un attroupement de curieux.

Son costume aurait suffi d'ailleurs pour lui attirer quelques brocards. Pilate, dans un long séjour en Judée, avait pris des habitudes hébraïques de corps, de gestes, de tournure, de vêtements. Sa figure même, ses cheveux noirs et crépus, son teint brun (il était Espagnol d'origine), décelaient plutôt l'Hébreu que le Romain.

Des voix disaient à côté de lui :—Laissez passer le Juif, il va au sabbat.

D'autres voix :—Petites mères (*materculæ*), gardez bien vos enfants, le loup est descendu du Quirinal.

Un sculpteur s'écria :—Il faut le prendre et le mettre en croix.

Ces menaces n'eurent pas de suite; Pilate, la tête basse et le geste suppliant, traversa la foule et parvint au haut de la rue Quirinale. Là une autre scène l'attendait.

Une porte était ouverte; il crut reconnaître la maison d'Albinus, elle ressemblait à toutes les maisons voisines, et il entra précipitamment, fermant la porte derrière lui.

Un cri foudroyant le glaça de terreur; il entendit son nom prononcé devant lui, et il se boucha les oreilles avec ses mains.

Le maître et sa famille travaillaient à des ouvrages de vannerie sous le péristyle intérieur appelé *impluvium*. En voyant entrer Pilate, le maître l'avait reconnu, car il savait le nom trop célèbre de l'étranger arrivé la veille en exil dans la cité de Vienne. Pilate! Pilate! s'était-il écrié; et les femmes et

les enfants, laissant tomber leurs tresses d'osier, avaient répété ce nom formidable tout couvert du sang de Dieu. C'était une famille chrétienne.

Pilate leur demandait asile, mais on ne le comprenait pas ; il parlait un latin mêlé d'hébreu à des Gaulois allobroges. Cependant, comme le nom d'Albinus revenait souvent dans sa supplique, le père de famille fit signe aux femmes et aux enfants de s'asseoir, et comme s'il se fût souvenu de quelque divin précepte recueilli la veille dans un lieu secret de prédication, il s'approcha de Pilate avec une physionomie calme, ouvrit la porte de sa maison, et lui désigna du doigt la demeure de son voisin Albinus. Pilate traversa la rue et rentra chez son ami.

Albinus avait été séparé violemment par la foule de son compagnon de promenade; peut-être même avait-il été ravi de trouver une favorable occasion de s'écarter d'un homme dont l'intimité pouvait le compromettre en public. Quoi qu'il en soit, le prudent Albinus regarda passer le préteur, fit bonne contenance de courtisan, cria *vivat imperator*, et loua la rare magnificence de l'escorte prétorienne et la beauté des chevaux. Après il s'achemina vers sa maison, où il trouva son ami dans les convulsions du désespoir.

— Je suis reconnu, s'écria Pilate en voyant Albinus ; les petits enfants me désignent du doigt sur le chemin. O Albinus ! souviens-toi que nos lèvres d'adolescents se sont murmuré des paroles d'amitié ; souviens-toi que nous avons joué ensemble sur l'arène du Tibre, que nous nous sommes assis aux mêmes banquets, que nos coupes se sont unies dans les mêmes libations. Souviens-toi de tout cela, et protége-moi de l'ombre inviolable de ton laurier domestique ; je me réfugie sous les ailes de ta sainte hospitalité.

Albinus fut ému ; il bégaya quelques mots ; il prit une des mains de Pilate et la serra.

— Il y a donc des chrétiens à Vienne ? demanda Pilate en tordant ses bras au-dessus de son front.

— Oh ! n'y en a-t-il pas partout? dit Albinus, excepté dans nos temples ; tu redoutes donc bien ces gens-là ?

— Oh ! oui, oui, je les redoute ; je redoute tout le monde, Juifs, Romains, païens, tous me sont terribles et odieux. Les Romains voient en moi un homme criminel tombé dans la disgrâce de César, les Juifs le proconsul sévère

qui les a persécutés, les chrétiens le bourreau de leur Dieu.

— De leur Dieu! de leur Dieu! les impies!

— Albinus! garde-toi de ta langue.

— Ils adorent comme un Dieu ce Jésus le Nazaréen, né dans une étable, et mis à mort sur une croix.

— Ils ne l'adoreraient pas s'il eût vécu sur des tapis de pourpre, et s'il eût respiré sous des poutres d'or..... Albinus, je vais soumettre ma vie au tribunal de ton amitié; tu vas voir si je suis digne de l'hospitalité que tu me donnes.

Pilate s'assit sur une estrade, et dit : — Ordonne, Albinus, qu'on ferme les portes, et que l'esclave veille sur le seuil, comme si la jeune vierge venait de recevoir le fruit de l'arbre de coing des mains de son époux. L'oreille de César est ouverte partout....... Ecoute, maintenant, Albinus; tous mes malheurs viennent de la mort de cet homme, le Nazaréen : Tibère m'a maudit à cause de lui; Caligula m'exile encore à cause de lui; car cette audace des chrétiens qui menacent l'empire a commencé au pied du Calvaire. Si Jésus n'eût pas été mis à mort, la secte de ses disciples n'eût pas franchi la mer de Césarée et l'eau du Jourdain. C'est la mort d'un homme qui a fait tant de martyrs. Mais la pouvais-je empêcher, moi, cette mort? Lorsque je partis pour succéder à Valerius Gratus, Séjan me fit appeler au Palatin, et me donna ses instructions. « La politique romaine, me dit-il, est connue de toi; peu de paroles te suffiront. La Judée est un beau pays; après l'avoir conquise par les armes, il faut en achever la conquête par une paternelle administration. Applique tes soins à faire bénir le nom romain. Nous avons laissé aux Juifs un roi de leur race; nous leur avons laissé leur temple, leurs lois, leur religion. C'est un peuple fier et brave; il a des annales héroïques, et il s'en souvient : gouverne-les avec sagesse, afin qu'ils te regardent comme un étranger qui les visite, et non comme un maître qui les tient sous le joug.

Je partis avec ma femme et mes serviteurs. Arrivé au bourg de *Tres Tabernæ*, je rencontrai Tibère qui s'en revenait de la Pannonie. En reconnaissant la litière impériale, je descendis de la mienne, pour saluer César. Il avait connu, à Brindes, ma nomination, et l'avait sanctionnée; il me tendit la main avec bienveillance, et me dit : « Pontius, vous avez un beau gouvernement; ayez une main forte et une parole douce.

Agissez pour la chose publique, selon votre bon sens, et n'oubliez pas l'éternelle maxime du peuple romain,

Parcere subjectis et debellare superbos.

Allez, et soyez heureux. »

Les augures étaient favorables, tu le vois.

J'arrivai à Jérusalem, je pris possession du prétoire avec solennité, j'ordonnai les préparatifs d'un festin splendide auquel j'invitai le tétrarque de Judée, le pontife et les princes des prêtres. A l'heure fixée aucun de mes convives ne parut; c'était un affront sanglant. Quelques jours après, le tétrarque daigna m'honorer de sa visite : il fut grave et dissimulé. Il prétendit que la religion leur défendait de s'asseoir à nos tables et de faire des libations avec les gentils. Je crus devoir accepter gracieusement cette excuse; mais dès ce jour les vaincus se déclarèrent en hostilité avec les vainqueurs.

En ce temps-là Jérusalem était la cité conquise la plus difficile à gouverner qui fût au monde; le peuple était d'une telle turbulence que je m'attendais chaque jour à voir éclater une sédition. Je n'avais pour la réprimer qu'un centurion et une poignée de soldats. J'écrivis au préfet de Syrie de m'envoyer un renfort de troupes; il me répondit qu'il en avait à peine assez pour lui. Ah! c'est un malheur que l'empire soit si grand; nous avons plus de conquêtes que de soldats.

Entre tous les bruits qui circulaient chaque jour autour de mon prétoire il y en eut un auquel je prêtai quelque attention. La rumeur publique et mes agents secrets disaient qu'un jeune homme avait paru en Galilée avec un charme onctueux de paroles et une noble austérité de mœurs, et qu'il s'en allait par la ville et les bords du lac prêchant une loi nouvelle au nom du Dieu qui l'avait envoyé. Je crus d'abord que cet homme avait l'intention d'ameuter le peuple contre nous, et que ses discours préparaient la révolte. Mes craintes furent bientôt dissipées; Jésus le Nazaréen parlait plutôt en ami des Romains qu'en ami des Juifs. Un jour je passais en litière sur la grande place publique de Siloë; il y avait un grand concours de peuple, et je remarquai au centre des groupes un jeune homme, le dos appuyé contre un arbre, qui parlait avec calme à la foule. On me dit que c'était Jésus; je l'aurais deviné sans peine, tant il était différent des autres

hommes qui l'écoutaient. Il paraissait âgé de trente ans ; ses cheveux et sa barbe, d'un blond de feu, donnaient à sa figure dorée une teinte lumineuse. Je n'ai jamais vu un regard plus doux, une face plus sereine ; quel contraste il faisait à côté de ses auditeurs aux barbes noires, au teint brun ! De peur de gêner par ma présence la liberté de sa parole, je continuai ma promenade et je fis signe à mon secrétaire de se mêler aux groupes et d'écouter. Mon secrétaire se nommait Manlius; il était petit-fils de ce chef de conjurés qui campait en Etrurie en attendant Catilina. Malius habitait depuis long-temps la Judée ; il connaissait à fond la langue hébraïque; il m'était dévoué, je pouvais me fier à lui. Rentré au prétoire, je trouvai Manlius qui me rapporta les paroles que Jésus avait prononcées à Siloë. Je n'ai jamais entendu au *Portique*, je n'ai jamais lu dans les livres des sages quelque chose de comparable aux maximes qui étaient arrivées aux oreilles de Manlius. Un de ces Juifs rebelles , qui abondent à Jérusalem , ayant demandé à Jésus s'il fallait payer l'impôt à César, Jésus lui répondit : ***Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.***

De là vint cette grande liberté que je fis accorder au Nazaréen ; il était en mon pouvoir sans doute de le faire arrêter à son premier discours, de l'embarquer sur une galère et de l'envoyer dans le Pont ; mais j'aurais cru agir contre la justice et le bon sens romain. Cet homme n'était ni séditieux ni rebelle ; je le couvris, à son insu peut-être, de ma protection ; il put agir, parler, assembler le peuple, remplir toute une place de ses auditeurs , se créer une légion de disciples , s'en faire suivre au lac, au désert, à la montagne; jamais un ordre du prétoire n'est venu troubler ni l'auditoire, ni l'orateur. Si quelque jour, que les dieux écartent ce présage ! si quelque jour la religion de nos pères tombe devant la religion de Jésus, c'est à sa noble tolérance que Rome devra de précoces funérailles; et moi, malheureux ! moi, j'aurai été l'instrument de ce que les chrétiens nomment la providence, de ce que nous nommons le destin.

Mais cette liberté infinie que Jésus tenait de ma protection révoltait les Juifs, non pas ceux de la populace, mais les riches et les puissants. Ceux-là, il est vrai, Jésus ne les ménageait point, et c'était pour moi une raison politique de plus de laisser la parole libre au Nazaréen. *Scribes et pha-*

risiens, leur disait-il, *vous êtes des races de vipères, vous êtes des sépulchres blanchis*. D'autres fois, il raillait amèrement l'orgueilleuse aumône du publicain, et lui disait que l'obole secrètement déposée par la pauvre femme, était plus précieuse devant Dieu. Chaque jour, de nouvelles plaintes arrivaient au prétoire contre l'insolence de Jésus. Je recevais des députations qui venaient faire leurs doléances au pied de mon tribunal. On me disait qu'il arriverait malheur à Jésus; que ce ne serait pas la première fois que Jérusalem aurait lapidé ceux qui se disent prophètes, et que si le prétoire refusait justice on en référerait à l'empereur.

J'avais pris les devants, moi. J'avais fait des lettres à César, et la galère de Ptolémaïs les avait portées à Rome. Ma conduite était approuvée par le sénat ; mais on me refusait le renfort de troupes que je demandais, ou du moins on me faisait espérer que la guerre des Parthes terminée, on augmenterait la garnison de Jérusalem. C'était me renvoyer bien loin, car les guerres des Parthes ne finissent jamais chez nous.

Étant trop faible pour prévenir une sédition, je résolus de prendre un parti qui devait ramener le calme dans la cité, sans faire descendre la fierté du prétoire à d'humiliantes concessions. Je mandai auprès de moi Jésus le Nazaréen.

Il s'inclina devant le porteur de ma missive, et se rendit au prétoire sur-le-champ.

O Albinus, aujourd'hui que l'âge a brisé les ressorts de mon corps, et que mes muscles demandent en vain un peu de force virile à mon sang refroidi, je ne m'étonne point si quelquefois Pilate tremble; mais alors, j'étais jeune, et j'avais au cœur un sang espagnol mêlé de sang romain, à l'épreuve de toute puérile émotion. En voyant entrer le Nazaréen dans ma *basilique*, où je me promenais, il me sembla qu'une main de fer me clouait sur le pavé de marbre : je crus entendre gémir, aux colonnes, les boucliers de bronze doré, consacrés à César. Le Nazaréen, lui, était calme comme l'innocence ; il s'arrêta devant moi, et par un geste simple, il eut l'air de me dire : Me voici. Je considérai quelque temps, avec une admiration mêlée de terreur, ce type extraordinaire d'homme inconnu chez nos innombrables sculpteurs qui ont donné une forme et un visage à tous les dieux, à tous les héros. « Jésus, lui dis-je enfin, et ma langue était émue,

Jésus de Nazareth, depuis trois ans environ, je vous ai laissé librement discourir sur la place publique, et je ne m'en repents pas. Vos paroles ont toujours été d'un sage ; je ne sais si vous avez lu Socrate et Platon, mais il y a dans vos discours une simplicité majestueuse qui vous élève même audessus de ces grands philosophes ; l'empereur le sait, et moi, son humble représentant à Jérusalem, je me félicite d'avoir appelé sur vous la tolérance dont vous êtes digne. Il ne faut point vous cacher, cependant, que vos paroles ont excité autour de vous des haines terribles et puissantes ; ne vous étonnez point d'avoir des ennemis ; Socrate a eu les siens qui l'ont tué : les vôtres sont doublement irrités contre vous et contre moi ; contre vous, à cause de vos discours ; contre moi, à cause de la liberté que je vous accorde ; ils m'accusent même sourdement d'être de complicité avec vous, pour ruiner le peu de puissance civile que Rome a laissée aux Hébreux. Je ne vous intime point d'ordre, je vous engage seulement à ménager davantage l'orgueil de vos ennemis, afin qu'ils n'ameutent point contre vous une populace stupide, et que je ne sois point obligé de détacher de ces trophées la hache et les faisceaux, qui ne doivent être ici qu'un ornement, et jamais un épouvantail. »

Le Nazaréen me répondit :

« Prince de la terre, vos paroles viennent d'une fausse sagesse. Dites au torrent de s'arrêter au milieu de la montagne, parce qu'il va déraciner l'arbre des vallées. Le torrent répondra qu'il obéit à l'ordre de Dieu. Il n'y a que Dieu qui sache où va l'eau du torrent. En vérité, je vous le dis : avant que les rosiers de Sârons aient fleuri, le sang du juste sera répandu. »

« Je ne veux point que votre sang soit répandu, m'écriai-je vivement. Vous êtes plus précieux devant moi, à cause de votre sagesse, que tous ces turbulents et orgueilleux pharisiens, qui abusent de la tolérance romaine, conspirent contre César, et prennent notre bonté pour de la crainte. Malheureux ! qui ne savent pas que la louve du Tibre se revêt quelquefois d'une toison de brebis ! moi, je vous défendrai contre eux ; mon prétoire vous est ouvert comme lieu de refuge ; c'est un asile sacré. »

Il secoua nonchalamment la tête avec un sourire d'une grâce divine, et me dit :

« Quand le jour sera venu, il n'y aura point d'asile pour le fils de l'homme ni sur la terre, ni dans les lieux profonds. L'asile du juste est là-haut. Il faut que ce qui a été écrit dans les livres des prophètes soit accompli. »

« Jeune homme, lui dis-je, je viens de vous adresser une prière ; je vous intime un ordre, maintenant. La sécurité de la province confiée à ma vigilance l'exige; je veux que la modération rentre dans vos discours; prenez garde d'enfreindre mes volontés. Vous connaissez mes intentions. Allez et soyez heureux. »

En disant cela, ma voix descendit de la sévérité au ton de la douceur. Une parole acerbe ne trouvait pas d'issue pour s'exhaler devant cet homme extraordinaire, qui apaisait les tempêtes du lac, d'un signe de tête, ainsi que ses disciples le témoignaient.

« Prince de la terre, me dit-il, ce n'est point la guerre que j'apporte aux nations, mais l'amour et la charité. Je suis né le jour où César Auguste donnait la paix au monde romain. La persécution ne peut venir de moi; je l'attends des autres et je ne la fuis pas. Je vais au devant d'elle, pour obéir à la volonté de mon père, qui m'a tracé ma route. Gardez votre prudence insensée. Il n'est pas en votre pouvoir d'arrêter la victime, au pied du tabernacle d'expiation. »

Après avoir dit ces choses, il disparut comme une ombre lumineuse derrière le rideau de la basilique.

Que pouvais-je de plus? Il fallait subir le destin. Le tétrarque qui régnait alors en Judée, et qui est mort dévoré par les vers, était un homme imbécille et méchant. Les chefs de la loi avaient choisi cet Hérode pour en faire l'instrument de leurs haines. Ce fut à lui que toute la cohorte ennemie s'adressa pour tirer vengeance du Nazaréen.

Si Hérode n'eût consulté que sa passion, il aurait fait mettre à mort Jésus sur-le-champ; mais, quoiqu'il prît sa débile royauté au sérieux, dans les petites circonstances, il recula cette fois devant un acte qui pouvait le desservir auprès de César.

Quelques jours après, je le vis arriver au prétoire; il entama l'entretien, avec moi, sur des choses indifférentes, pour cacher le but véritable de sa visite, et comme il se levait de son siége pour sortir, il me demanda, avec une parole nonchalante, quelle était mon opinion sur le Nazaréen.

Je lui répondis que Jésus me paraissait un de ces philosophes graves, comme les grandes nations en produisent quelquefois ; que sa parole n'était nullement dangereuse, et que l'intention de Rome était de laisser à ce sage, sa liberté d'action et de discours.

Hérode me sourit avec malignité, et, me saluant avec un respect ironique, il partit.

La grande fête des Juifs approchait. On voulut mettre à profit l'exaltation populaire qui se manifestait toujours aux solennités de Pâques. La ville était inondée d'une populace tumultueuse qui vomissait des cris de mort contre le Nazaréen. Mes émissaires me rapportaient que le trésor du temple avait été employé à soudoyer le peuple. Le danger était pressant. Un centurion venait d'être insulté ; on lui avait brisé son cep de vigne ; on avait couvert sa figure de crachats.

J'écrivis à Ptolémaïs, où résidait le préfet de Syrie, et je lui demandai cent fantassins et autant de cavaliers. Le préfet persista dans son premier refus. J'étais seul avec quelques vétérans dans une ville mutinée; trop faible pour comprimer le désordre, et n'ayant d'autre parti à prendre que de le tolérer.

On s'était emparé de Jésus, et la populace triomphante, qui, non-seulement savait qu'elle n'avait rien à craindre du prétoire, mais qui croyait, sur la foi de ses meneurs, que je donnais une adhésion tacite à la sédition, la populace se ruait sur les pas du Nazaréen en criant : Qu'on le saisisse et qu'il soit mis en croix. Trois castes puissantes s'étaient coalisées contre Jésus; les hérodiens et les saducéens d'abord ; ceux-là paraissaient agir, dans la sédition, par un double motif; ils haïssaient le Nazaréen, et ils étaient impatients du joug romain. Ils ne m'avaient jamais pardonné d'être entré dans leur ville sainte avec des drapeaux à l'image de l'empereur ; et, bien que dans cette circonstance je leur eusse fait une fatale concession, le sacrilége n'en avait pas moins été commis à leurs yeux. Ils se souvenaient encore d'un autre grief. J'avais voulu faire contribuer le trésor du temple à des monuments d'utilité publique, ce qui m'avait été brutalement refusé. Les pharisiens étaient les ennemis directs de Jésus ; ceux-là ne songeaient point au gouverneur ; ils avaient supporté trois ans avec aigreur les discours sévères que le Nazaréen allait

semant contre eux partout. Trop faibles et trop pusillanimes pour agir isolés, ils avaient embrassé avec ardeur la querelle des hérodiens et des saducéens. En dehors de ces trois partis, j'avais encore à lutter contre cette foule d'hommes perdus, qui sont toujours prêts à se jeter dans une sédition pour jouir du désordre et boire du sang.

Jésus fut traîné au conseil des prêtres et condamné à mort. le grand-prêtre Caïphe fit alors un acte dérisoire de subordination ; il m'envoya le condamné pour que j'eusse à prononcer le jugement et le faire exécuter. Je fis répondre que Jésus étant Galiléen, cela ne me concernait point, et je renvoyai Jésus à Hérode. Le rusé tétrarque se fit humble ; il protesta de sa déférence envers le lieutenant de César, et remit entre mes mains le sort de l'homme. Bientôt mon palais ressembla à une cidatelle assiégée par une armée; car à chaque instant la sédition recevait de nouveaux renforts ; il en était venu des montagnes de Nazareth, des villes de Galilée, des plaines d'Esdrelon. Toute la Judée inondait Jérusalem.

J'avais pour femme une Gauloise qui tenait, des filles de sa nation, le ton surnaturel de lire dans l'avenir. Elle vint se jeter, pleurante, à mes pieds, et me dit : « Garde-toi de porter sur cet homme des mains violentes. Cet homme est sacré. Cette nuit je l'ai vu en songe; il marchait sur les eaux, il volait sur l'aile des vents, il parlait à la tempête, aux palmiers du désert, aux poissons du lac, et on lui répondait. Le torrent de Cédron a roulé du sang ; les images de César m'ont paru souillées par la fange des gémonies; les colonnes du prétoire se sont écroulées ; le soleil s'est voilé de noir comme une vestale au tombeau. Il y a du malheur dans l'air, ô Pilate ! et si tu ne crois pas au paroles de la Gauloise, écoute dans l'avenir les malédictions du sénat et de César contre le lâche proconsul. »

En ce moment, mon escalier de marbre tremblait sous les pas de la multitude. On me ramenait le Nazaréen. J'entrai dans la salle du tribunal, suivi de mes gardes, et je dis, d'une voix sévère à la foule : « Que voulez-vous? »

« Nous voulons la mort du Nazaréen, criait le peuple. »

« Quel est le crime du Nazaréen? »

« Il a blasphémé, il a prédit la ruine du temple; il se dit le fils de Dieu, il se dit le Messiah, il se dit le roi des Juifs. »

« La justice romaine ne punit pas ces crimes par la mort.»

« Qu'on le saisisse, qu'il soit mis en croix ! »

Le palais était ébranlé jusqu'en ses fondements, par ces cris épouvantables. Un homme seul était calme au milieu de cette scène, le Nazaréen. On l'aurait pris pour la statue de l'Innocence dans le temple des Euménides.

Après bien des efforts, tentés inutilement pour l'arracher au pouvoir de cette multitude qui s'était fait souveraine, j'eus la faiblesse damnable de prendre une résolution, la seule, selon mes idées du moment, qui pût au moins sauver sa vie. J'ordonnai qu'il fût battu de verges, et demandant une aiguière, je me lavai les mains, aux yeux de la foule, qui n'écoutait pas ma voix, mais qui pouvait du moins saisir le sens allégorique de mon action.

C'était sa vie qu'ils voulaient, les malheureux ! Bien des fois dans nos troubles civils, j'ai vu ce que peut l'acharnement de la foule ; mais tous mes tableaux de souvenir étaient effacés par ce que je voyais en ce moment. On aurait dit qu'une puissance infernale avait peuplé Jérusalem de tous les fantômes du Ténare ; ces visages, qui défilaient devant moi, étaient rouges d'une sueur de sang, et illuminés d'un reflet sulfureux. Ces hommes ne marchaient pas, ils étaient emportés comme dans un tourbillon d'étincelles ; ils roulaient comme des ondes vivantes, du seuil du prétoire à la montagne de Sion, avec des hurlements, des cris, des râles, tels que nous n'en avons jamais entendus, ni dans les séditions de la Pannonie, ni dans les tempêtes du Forum.

Par degrés, le jour s'était fait sombre, comme un crépuscule d'hiver, tel qu'on l'avait vu, à la mort du grand Jules ; c'était aussi vers les ides de mars. Moi, gouverneur avili d'une province impunément rebelle, je m'étais appuyé contre une colonne de ma basilique, et, à travers ce jour livide, je suivis long-temps du regard cette Théorie du Tartare, qui entraînait au supplice l'innocent Nazaréen. Autour de moi la ville se fit déserte. Tout Jérusalem avait franchi la porte funèbre qui mène aux gémonies. Un air de désolation, une teinte de deuil, m'environnaient ; mes gardes s'étaient mêlés aux cavaliers ; et le centurion, pour affecter encore une ombre de pouvoir, régularisait le désordre. J'étais resté seul ; et, au brisement de mon cœur, je compris que la chose qui se passait en ce moment rentrait plutôt dans l'histoire des dieux

que dans celle des hommes. J'entendais des grands bruits qui venaient de Golgotha, et qui, portés par le vent, semblaient m'annoncer une agonie qu'aucune oreille humaine n'avait encore entendue. Des nuages de plomb couvraient le pinacle, et leurs larges déchirements s'abaissaient sur la ville, pour la couvrir comme d'un voile. Des signes d'épouvante se manifestaient ainsi, avec tant d'accord prodigieux, sur la terre, et dans l'air, que Denis l'Aréopagite, m'a-t-on rapporté, s'écria : *Ou l'auteur de la nature souffre, ou toute la machine du monde se dissout.*

A la première heure de la nuit, je m'enveloppai d'un manteau, et je descendis dans la ville, du côté de la porte de Golgotha. Le sacrifice était consommé. L'attitude du peuple n'était plus la même. La foule rentrait à Jérusalem, toujours orageuse, mais triste, taciturne, honteuse, désespérée. Ce qu'elle avait vu lui donnait des peurs et des remords. Je vis aussi passer devant moi ma petite cohorte romaine, silencieuse comme le peuple; le vexillaire avait voilé son aigle en signe de deuil, et j'entendis, dans les derniers rangs, quelques soldats qui se murmuraient des paroles qui me parurent étranges, et dont je ne compris pas le sens. D'autres racontaient des prodiges à peu près semblables à ceux qui ont souvent épouvanté Rome, par la volonté des dieux. Par intervalles, des groupes d'hommes et de femmes éplorés s'arrêtaient sur cette voie douloureuse, et se retournaient vers le mont du supplice comme pour y chercher quelque nouveau prodige attendu.

Je rentrai au prétoire, rapportant dans le sein toute la désolation de cette foule. En montant l'escalier, je vis, à la lueur d'un éclair, le marbre des degrés, encore couvert du sang du Nazaréen. Là, un vieillard m'attendait dans l'attitude des suppliants; derrière lui se groupaient quelques femmes, dont je n'entendais que les sanglots, car l'ombre voilait leurs figures. Le vieillard se jeta à mes pieds et pleura abondamment; c'est affreux à voir un vieillard qui pleure. « Que demandez-vous, mon père ? » lui dis-je avec douceur. Il me répondit : « Je suis Joseph, natif d'Arimathia; je viens vous demander, à genoux, la faveur d'ensevelir Jésus de Nazareth. » Je fis relever le vieillard, et je lui dis : « Il sera fait selon vos vœux. » En même temps j'appelai Manlius, qui partit avec quelques soldats pour surveiller l'inhumation, et

placer des sentinelles sur le lieu de la sépulture, de peur qu'elle ne fût profanée. Quelques jours après, ce sépulcre était vide. Les disciples de Jésus publiaient partout que leur maître était ressuscité, ainsi qu'il l'avait prédit.

Il me restait un dernier devoir à remplir: j'avais à instruire César de toute cette histoire extraordinaire ; je le fis dans les plus grands détails, et je ne lui cachai rien. J'écrivis cette lettre dans la nuit même qui suivit le jour fatal. L'aube me surprit le stylet à la main.

Je quittai mes tablettes en entendant les clairons qui sonnaient l'air de Diane ; et, comme je jetais un coup d'œil du côté de la porte de Césarée, je vis un grand mouvement de sentinelles et de soldats, et j'entendis, dans le lointain, d'autres clairons qui jouaient la marche de César; c'était mon renfort de troupes, deux mille hommes d'élite qui m'arrivaient, et qui, pour faire diligence, avaient fait une marche de nuit. « Oh ! il fallait donc que la grande iniquité s'accomplît ! m'écriai-je en tordant mes bras sur ma tête; c'est le lendemain qu'ils arrivent pour sauver l'homme immolé la veille ! O cruelle ironie des destins ! Hélas ! comme l'avait dit le Nazaréen sur la croix : *Tout était consommé !* »

Dès ce moment, investi d'un pouvoir redoutable, je ne mis plus de bornes à ma haine contre ce peuple qui m'avait fait lâche et criminel. Je frappai de terreur Jérusalem. Bientôt, comme pour donner une plus forte excitation à mes vengeances, l'empereur me fit une lettre où il blâmait sévèrement ma conduite. Mon *procès-verbal* de la mort de Jésus, lu en plein sénat, y avait excité une émotion profonde. L'image du Nazaréen, honoré comme un dieu, venait d'être placée dans le lieu sacré du palais impérial. Les courtisans, qui m'étaient contraires, prirent de là prétexte pour commencer cette longue série d'accusations, qui, bien des années après Tibère, m'ont enfin amené dans cette ville d'exil, où ma vie doit s'achever dans les angoisses et les remords. Je t'ai tout dit, ô Albinus; mon discours t'a fait descendre dans mon âme; et tu me rendras au moins cette justice de dire que Pilate fut plus malheureux que méchant. »

Le vieillard se tut ; des larmes coulaient le long de ses joues ridées ; ses yeux fixes et ternes semblait regarder avec effroi un tableau invisible pour tout autre que pour lui, lugubre fantasmagorie d'un passé toujours présent. Albinus

était en proie à une inquiétude sombre, et il cherchait des paroles adroites pour donner quelque consolation à son redoutable ami.

— Pontius, lui dit-il, tes malheurs ne sont pas ordinaires, mais le baume peut encore être versé sur les ulcères de ton cœur ; il faut invoquer les Prières, ces filles boiteuses qui désarment la colère des dieux.

Pilate fit un sourire mêlé de larmes qui épouvanta le prudent Albinus.

— La ville est mauvaise pour toi, poursuivit Albinus, la haine habite les places publiques, et Janus, qui veille au seuil des maisons, ne protége pas le foyer domestique contre les orages du dehors. Que ne vas-tu demander à nos montagnes un peu de cette quiétude qui te sera refusée ici ! l'air des champs invite au repos et conseille l'oubli des soucis cuisants.

— Je crains de te comprendre, dit Pilate l'émotion sur les lèvres et la pâleur aux joues, oui, je crains de te comprendre: tu fais, comme le serpent, un long détour pour atteindre ton but; tu veux fermer au vieillard la porte de ta maison.

— Les dieux qui m'écoutent et que j'atteste, dit Albinus, savent si j'ai jamais violé les saintes lois de l'hospitalité, mais.....

— Oui, interrompit le vieillard , oui, envers les autres, mais envers moi tu vas t'excuser de les violer ; je te comprends encore, n'achève pas, il faut sauver à un ami l'embarras des paroles qui répugnent aux lèvres. Albinus , le vieux stoïcien se réveille en moi, la torche de cire éblouit les yeux avant de s'éteindre ; écoute , Albinus, je vais saluer tes pénates , je vais partir.

Albinus baissa les yeux et se tut.

— Bien ! bien ! ton silence crie, comme dit Marcus Tullius. Je vais appeler mes serviteurs.

— Tes serviteurs, dit Albinus à Pilate , qui se levait de son siége, tes serviteurs, tu n'en as plus, ils ont fui leur maître.

— C'est bien ! dit Pilate.

— Un seul t'est resté fidèle, c'est un vieux soldat.

— Ah ! c'est Longinus , je le reconnais. Dis à l'enfant d'appeler Longinus, permets-moi de souffler sur ta lampe , elle n'a plus d'huile ; voici l'aube.

— Oh ! ne m'accuse pas , Pontius ! que ton adieu n'insulte pas à mes pénates !

— Moi, t'accuser! non, je te plains. Le sang de Rome s'appauvrit dans toutes les veines, il n'y a plus de Romains ; qu'on institue partout des autels à la Peur ; la maison d'Albinus est bâtie sur le parvis du temple de Mars !

Pilate poussa un grand éclat de rire qui ne cessa qu'à l'arrivée de Longinus.

— Ah ! que ta fidélité soit bénie, Longinus ! Tu n'as pas suivi, toi, les pas déserteurs. Albinus, savez-vous ce qu'il a fait, ce soldat ? Il servait dans les *hastati;* il était sur le Golgotha, au pied du gibet, le jour que le Nazaréen mourut; il eut pitié des souffrances de l'homme agonisant; il lui perça le cœur d'un coup de lance. Longinus mourra chrétien. As-tu ceint ton épée, vieux soldat, mon dernier ami ?

Le soldat fit un signe affirmatif.

— Tout est donc prêt. Pilate salue Albinus.

Une heure après, ces deux hommes étaient arrivés à mi-côte d'une montagne qui domine la cité de Vienne. Le soleil se levait, avec cet éclat tranquille des belles aurores de l'été; sa lumière resplendissait sur la coupole de bronze doré du temple de la Victoire, et sur l'attique de marbre du temple des Cent Dieux. Une nuit mystérieuse régnait encore dans les bois sacrés qui couronnent la demeure des immortels. La ville, penchée sur le Rhône, semblait écouter les harmonies du fleuve, et prolongeait le silence de la nuit. Les collines flottaient dans une limpide atmosphère d'or; une fraîcheur suave, des bruits de cascades, des chants d'oiseaux, des mélodies sans nom, montaient de la vallée à la montagne, et faisaient bénir la vie à ceux qui la portent légèrement.

Pilate tenait les yeux fixés sur un gouffre noir qui était ouvert à ses côtés. Une eau sombre se roulait au fond ; on l'entendait mugir, on ne la voyait pas; des touffes, entremêlées de chênes nains et de figuiers sauvages, avaient tissu leur réseau sur l'épouvantable abîme ; et le bloc de rocher , lancé au gouffre, se débattait long-temps avec les plantes avant d'arriver à l'eau sourde qu'il faisait jaillir avec d'horribles échos. Pilate souriait au gouffre ; puis il contemplait l'immense et sublime paysage qui entourait si gaiement son agonie de désespoir ; il songeait à la mort du Nazaréen , à cette mort qui fut si calme au milieu de la nature bouleversée, et il pleurait amèrement.— Longinus , dit-il, remets ton épée au fourreau, je n'en ai pas besoin ; je saurai mourir

sans toi ; je ne veux pas souiller tes mains de mon sang ; car tu es encore couvert d'un autre sang qui ne s'effacera jamais. Oui, Longinus, ce sage du Golgotha descendait des esprits supérieurs ; conserve cette croyance. Tous ceux qui ont trempé leurs mains dans son sang ont péri d'une mort misérable ; songe à Hérode et à Caïphe. Tibère même a été étouffé sur son lit de Caprée : je leur survis encore, moi. Tu vas voir comment je vais les imiter.

Et il s'élança dans l'abîme. Longinus entendit craquer les branches entrelacées, et ne vit plus que les lambeaux de la toge accrochés aux plantes épineuses du gouffre. Il entendit aussi les sourds ricochets du corps et un cri suprême agrandi par l'écho, et qui se mêlait à un fracas d'eau brisée dont l'écume vint étinceler au soleil.

Ainsi mourut celui sous lequel le Christ avait souffert.

Après dix-huit siècles, cette mort, cet homme, ce souvenir, semblent encore planer sur la vieille cité romaine. L'aspect de Vienne met le voyageur en rêverie ; tout lui dit qu'il s'est passé là quelque chose de mystérieux et d'inouï. Ses îles de maisons basses et noires sont coupées par intervalles de grandes lignes d'architecture. Ses hôtelleries sont pleines de vastes et sombres salles, empreintes d'un caractère antique, et qui semblent veuves d'un peuple colossal, mort la veille. On trouve cela dans toutes les villes que les Romains ont aimées, et qu'ils ornèrent de leurs monuments, modèles éternels de grandeur et d'exécution puissante. Quand vous passez devant cette noble Vienne, en vous abandonnant au torrent du Rhône, la ville se révèle, en masse, dans son étrange physionomie : elle semble se retirer, et s'incruster dans ses collines, pour laisser passer le fleuve. Tout-à-coup elle brise son prolongement de maisons indigentes, et découvre, en respirant, sa magnifique cathédrale, héritière du temple païen. La façade du saint édifice est couverte, comme sa sœur de Pise, de cette belle teinte dorée qui ressemble à un voile oriental tissu de rayons de soleil. On comprend que l'on est arrivé sur les limites du nord, et que le midi commence. Vienne appartient au premier par ses maisons, au second par son temple ; et cette double nature de climat, insaisissable au premier aspect, donne le dernier coup de pinceau à la robe de la cité mystérieuse, et complète le rêve du voyageur.

Méry.

Les Mémoires du Diable [1].

LE

CHATEAU DE RONQUEROLLES.

Le 1er janvier 18.., le baron François Armand de Luizzi était assis au coin de son feu, dans son château de Roquerolles. Quoique je n'aie pas vu ce château depuis plus de vingt ans, je me le rappelle parfaitement. Contre l'ordinaire des châteaux féodaux, il était situé au fond d'une vallée ; il consistait alors en quatre tours liées ensemble par quatre corps de bâtiments, les tours et les bâtiments surmontés de toits aigus en ardoise, chose rare dans les Pyrénées.

Ainsi, quand on apercevait ce château du haut des collines qui l'entouraient, il paraissait plutôt une habitation du XVIe ou du XVIIe siècle, qu'une forteresse de l'an 1327, époque à laquelle il avait été bâti.

Dans mon enfance, j'ai souvent visité l'intérieur de ce château, et je me souviens que j'admirais surtout les larges

(1) Voyez tome IX, année 1836.

dalles dont étaient pavés les greniers où nous jouions. Ces dalles, qui faisaient honte aux misérables carreaux de ma maison, avaient défendu les plates-formes de Ronquerolles, quand c'était un château-fort; plus tard on les avait recouvertes de toits pointus, comme ceux qu'on voit sur la porte de Vincennes, mais sans toucher à la construction primitive.

Aujourd'hui que nous savons que de tous les matériaux durables le fer est celui qui dure le moins, je me garderai bien de dire que Ronquerolles semblait être bâti de fer, tant l'action des siècles l'avait respecté; mais ce que je dois affirmer, c'est que l'état de conservation de ce vaste bâtiment était véritablement très-remarquable. On eût dit que c'était quelque caprice d'un riche amateur du gothique, qui avait élevé la veille ces murs intacts dont pas une pierre n'était dégradée, qui avait dessiné ces arabesques fleuries dont pas une ligne n'était rompue, dont aucun détail n'était mutilé. Cependant, de mémoire d'homme, on n'avait vu personne travailler à l'entretien ou à la réparation de ce château.

Il avait pourtant subi plusieurs changements depuis le jour de sa construction, et le plus singulier était celui qu'on remarquait lorsqu'on approchait Ronquerolles du côté du midi. Aucune des six fenêtres qui occupaient la façade de ce côté n'était semblable aux autres. La première à gauche, lorsqu'on regardait le château, était une fenêtre en ogive, portant une croix de pierre à arêtes tranchées qui la partageaient en quatre compartiments garnis de vitraux à demeure. Celle qui suivait était pareille à la première, à l'exception des vitraux qu'on avait remplacés par un vitrage blanc à lozanges de plomb porté dans des cadres de fer mobiles. La troisième avait perdu son ogive et sa croix de pierre. L'ogive semblait avoir été fermée par des briques, et une épaisse menuiserie, où se mouvaient ce que nous avons appelé depuis des croisées à guillotines, tenait la place de vitrage à cadres de fer. La quatrième, ornée de deux croisées, l'une intérieure, l'autre extérieure, toutes deux à espagnolettes et à petites vitres, était en outre défendue par un contrevent peint en rouge. La cinquième n'avait qu'une croisée à grands carreaux, plus une persienne peinte en vert. Enfin, la sixième était ornée d'une vaste glace sans tain, derrière laquelle on voyait un store peint des plus vives couleurs. Cette dernière fenêtre était en outre fermée par des contrevents rembour-

rés. Le mur uni continuait après ces six fenêtres, dont la dernière avait paru aux regards des habitants de Ronquerolles, le lendemain de la mort du baron Hugues-François de Luizzi, père du baron Armand-François de Luizzi, et le matin du 1er janvier 18.., sans qu'on pût dire qui l'avait percée et arrangée comme elle l'était.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la tradition racontait que toutes les autres croisées s'étaient ouvertes de la même façon et dans une circonstance pareille, c'est-à-dire sans qu'on eût vu exécuter les moindres travaux, et toujours le lendemain de la mort de chaque propriétaire successif du château. Un fait certain, c'est que chacune de ces croisées était celle d'une chambre à coucher qui avait été fermée pour ne plus se rouvrir, du moment que celui qui eût du l'occuper toute sa vie avait cessé d'exister.

Probablement, si Ronquerolles avait été constamment habité par ses propriétaires, tout cet étrange mystère eût grandement agité la population ; mais depuis plus de deux siècles, chaque nouvel héritier des Luizzi n'avait paru que durant vingt-quatre heures dans ce château, et l'avait quitté pour n'y plus revenir. Il en avait été ainsi pour le baron Hugues-François de Luizzi ; et son fils François-Armand de Luizzi, arrivé le 1er janvier 18.., avait annoncé son départ pour le lendemain.

Le concierge n'avait appris l'arrivée de son maître qu'en le voyant entrer dans le château ; et l'étonnement de ce brave homme s'était changé en terreur, lorsque, voulant faire préparer un appartement au nouveau venu, il vit celui-ci se diriger vers le corridor où étaient situées les chambres mystérieuses dont nous avons parlé, et ouvrir avec une clé qu'il tira de sa poche, une porte que le concierge ne connaissait pas encore, et qui s'était ouverte sur le corridor intérieur comme la croisée s'était ouverte sur la façade. La même variété se remarquait pour les portes comme pour les croisées. Chacune était d'un style différent, et la dernière était en bois de pallissandre incrustée de cuivre. Le mur continuait après les portes dans le corridor, comme il continuait à l'extérieur, après les croisées sur la façade. Entre ces deux murs nus et impénétrables, il se trouvait probablement d'autres chambres. Mais destinées sans doute aux héritiers futurs des Luizzi; elles demeuraient, comme l'avenir auquel elles ap-

partenaient, inaccessibles et fermées. Celles que nous pourrions appeler les chambres du passé étaient de même closes et inconnues, mais elles avaient cependant gardé les ouvertures par lesquelles on y pouvait pénétrer ; la nouvelle chambre, la chambre du présent si vous voulez, était seule ouverte ; et durant toute la journée du 1er janvier, tous ceux qui le voulurent y pénétrèrent librement.

Ce corridor, qui en vérité nous paraît un peu sentir l'allégorie, ne parut sentir, à Armand de Luizzi, que l'humidité et le froid, et il ordonna qu'on allumât un grand feu dans la cheminée en marbre blanc de sa nouvelle chambre. Il y resta toute la journée pour régler les comptes de la propriété de Ronquerolles; en ce qui concernait le château, ils ne furent pas longs. Ronquerolles ne rapportait rien et ne coûtait rien. Mais Armand de Luizzi possédait aux environs quelques fermes dont les baux étaient expirés et qu'il voulait renouveler.

D'autres gens que les fermiers qui furent introduits dans la chambre d'Armand, auraient été fort surpris de sa moderne élégance. Cette chambre était complètement *Louis quinze*, c'est-à-dire que le grotesque et l'incommode avaient présidé à l'ameublement. Quelques vieilles maisons des environs ayant gardé des souvenirs originaux de cette époque, il arriva que la nouveauté de l'élégant Luizzi passa pour une vieillerie chez nos bonnes gens de la campagne, et qu'ils mirent toute la rocaille et tout le rococo de la chambre neuve bien au-dessous de la commode et du secrétaire d'acajou de la femme du notaire.

Du reste, la journée entière se passa à discuter et à arrêter les bases des nouveaux contrats, et ce ne fut que le soir venu qu'Armand de Luizzi se trouva seul. Comme nous l'avons dit, il était assis au coin de son feu ; une table sur laquelle brûlait une seule bougie était près de lui. Pendant qu'Armand restait plongé dans ses réflexions, la pendule sonna successivement minuit, minuit et demie, une heure et une heure et demie. Au coup qui annonça cette dernière heure, Luizzi se leva et se mit à se promener avec agitation. Armand était un homme d'une taille élevée ; l'allure naturelle de son corps dénotait la force, et l'expression habituelle de ses traits annonçait la résolution. Cependant il tremblait, et son agitation augmentait à mesure que l'aiguille approchait de deux heures. Quelquefois il s'arrêtait pour écouter si

un bruit extérieur ne se faisait pas entendre, mais rien ne troublait le silence solennel dont il était entouré. Enfin Armand entendit ce petit choc produit par l'échappement de la pendule et qui précède l'heure qui va sonner. Une pâleur subite et profonde se répandit sur le visage d'Armand, il demeura un moment immobile, et ferma les yeux comme un homme qui va se trouver mal. A ce moment, le premier coup de deux heures résonna dans le silence. Ce bruit sembla réveiller Armand de son affaissement; et avant que le second coup ne fût sonné, il avait saisi lui-même une petite clochette d'argent posée sur sa table et l'avait violemment agitée en disant ce seul mot : VIENS.

Tout le monde peut avoir une clochette d'argent, tout le monde peut l'agiter à deux heures précises du matin et en disant ce mot: VIENS! mais très-probablement il n'arrivera à personne ce qui arriva à Armand de Luizzi. La clochette qu'il avait secouée vivement ne rendit qu'un son faible, et ne frappa qu'un coup unique qui vibra tristement et sans éclat. Lorsqu'il prononça le mot, viens! Armand y mit tout l'effort d'un homme qui crie pour être entendu de loin, et cependant sa voix chassée avec vigueur de sa poitrine ne put arriver à ce ton résolu et impératif qu'il avait voulu lui donner; il sembla que ce fut une timide supplication qui s'échappât de sa bouche, et lui-même s'étonnait de cet étrange résultat, lorsqu'il aperçut à la place qu'il venait de quitter un être, qui pouvait être un homme, car il en avait l'air assuré; qui pouvait être une femme, car il en avait le visage et les membres délicats, et qui était assurément le diable, car il n'était entré par nulle part, et avait simplement paru. Son costume consistait en une robe de chambre, à manches plates, qui ne disait rien du sexe de l'individu qui le portait.

Armand de Luizzi observa en silence ce singulier personnage, tandis qu'il se casait commodément dans le fauteuil à la Voltaire qui était près du feu. Le diable, car c'était lui-même, se pencha négligemment en arrière et dirigea vers le feu l'index et le pouce de sa main blanche et effilée; ces deux doigts s'alongèrent indéfiniment comme une paire de pincettes et prirent un charbon dans le feu. Le diable, car c'était le diable en personne, y alluma un cigarre qu'il prit sur la table. A peine en eut-il aspiré une bouffée qu'il rejeta le cigarre avec dégoût, et dit à Armand de Luizzi :

— Est-ce que vous n'avez pas de tabac de contrebande?

Armand ne répondit pas.

— En ce cas, acceptez du mien, reprit le diable.

Et il tira de la poche de sa robe de chambre un petit porte-cigarres d'un goût exquis. Il prit deux cigarettes, en alluma un au charbon qu'il tenait toujours, et le présenta à Luizzi. Celui-ci le repoussa du geste, et le diable lui dit d'un ton fort naturel :

— Ah ! vous êtes bégueule, mon cher, tant pis.

Puis il se mit à fumer, sans cracher, le corps penché en arrière et en sifflotant de temps en temps un air de contre-danse, qu'il accompagnait d'un petit mouvement de tête tout-à-fait impertinent.....

Armand demeurait toujours immobile devant ce diable étrange. Enfin il rompit le silence ; et s'armant de cette voix vibrante et saccadée qui constitue la mélopée du drame moderne, il dit :

— Fils de l'enfer, je t'ai appelé....

— D'abord, mon cher, dit le diable en l'interrompant, je ne sais pas pourquoi vous me tutoyez. C'est de fort mauvais goût. C'est une habitude qu'ont prise entre eux ce que vous appelez les artistes. Faux semblant d'amitié qui ne les empêche pas de s'envier, de se haïr et de se mépriser. C'est une forme de langage que vos romanciers et vos dramaturges ont affectée à l'expression des passions poussées à leur plus haut degré, et dont les gens bien nés ne se servent jamais. Vous qui n'êtes ni homme de lettre ni artiste, je vous serai fort obligé de me parler comme au premier venu, ce qui sera beaucoup plus convenable. Je vous ferai observer aussi qu'en m'appelant fils de l'enfer, vous dites une de ces bêtises qui ont cours dans toutes les langues connues. Je ne suis pas plus le fils de l'enfer que vous n'êtes le fils de votre chambre, parce que vous l'habitez.

— Tu es pourtant celui que j'ai appelé, répondit Armand en affectant une grande puissance dramatique.

Le diable regarda Armand de travers et répliqua avec une supériorité manquée :

— Vous êtes un faquin. Est-ce que vous croyez parler à votre groom?

— Je parle à celui qui est mon esclave, s'écria Luizzi en posant la main sur la clochette qui était devant lui.

— Comme il vous plaira, monsieur le baron, reprit le diable. Mais, par ma foi, vous êtes bien un véritable jeune homme de notre époque, ridicule et butor. Puisque vous êtes si sûr de vous faire obéir, vous pourriez bien me parler avec politesse, cela vous coûterait peu. D'ailleurs, ces manières-là sont bonnes pour les manans parvenus qui, parce qu'ils se vautrent dans le fond de leur calèche, s'imaginent qu'ils ont l'air d'y être habitués. Vous êtes de vieille famille, vous portez un assez beau nom, vous avez très-bon air, et vous pourriez vous passer de ridicules pour vous faire remarquer.

— Le diable fait de la morale ! c'est étrange, et...

— Ne faisons pas de la discussion, comme des ministres ; ne me prêtez pas des mots stupides pour avoir la gloire de les réfuter victorieusement. Je ne fais pas de morale en paroles, c'est un délassement que j'abandonne aux fripons et aux femmes entretenues; je hais et je blâme les ridicules. Si le ciel m'avait fait la grâce de m'accorder des enfants, je leur aurais donné deux vices plutôt qu'un ridicule.

— Tu dois être en fonds pour cela?

— Beaucoup moins que le plus vertueux bourgeois de Paris. Profiter des vices, ce n'est pas les avoir. Prétendre que le diable a des vices, ce serait avancer que le médecin qui vit de vos infirmités est malade, que l'avoué qui s'engraisse de vos procès est un plaideur, et que le juge qu'on appointe pour punir les crimes est un assassin.

Ce dialogue avait eu lieu entre ce personnage surnaturel et Armand de Luizzi, sans que l'un ou l'autre eût changé de place. Jusqu'à ce moment Luizzi avait parlé plutôt pour ne point paraître interdit que pour dire ce qu'il voulait. Il s'était remis peu à peu de son trouble et de l'étonnement que lui avaient causé la figure et les manières de son interlocuteur, et il résolut d'aborder un autre sujet de conversation, sans doute plus important pour lui. Il prit donc un second fauteuil, s'assit de l'autre côté de la cheminée, et examina le diable de plus près. Armand put alors mieux admirer l'élégante ténuité des traits et des formes de son hôte. Cependant, si ce n'eût été le diable, on n'eût pu décider aisément si ce visage pâle et beau, si ce corps frêle et nerveux, appartenaient à un jeune homme de dix-huit ans que dévorent des désirs inconnus, ou à une femme de trente ans que les plai-

sirs ont épuisée. Quant à la voix, elle eût paru trop grave pour une femme si nous n'avions pas inventé le contralto, cette basse-taille féminine qui promet plus qu'elle ne donne. Le regard, cet organe qui trahit notre pensée toutes les fois qu'il ne nous sert pas à plonger dans celle des autres, le regard ne disait rien. L'œil du diable ne parlait pas, il voyait. Armand acheva son inspection en silence, et, persuadé qu'une lutte d'esprit ne lui réussirait pas avec cet être inexplicable, il prit sa clochette d'argent et la fit sonner encore une fois.

A ce commandement, car c'en était un, le diable se leva et se tint debout devant Armand de Luizzi dans l'attitude d'un domestique qui attend les ordres de son maître. Ce mouvement, qui n'avait duré qu'un dixième de seconde, avait apporté un changement complet dans la physionomie et le costume du diable. L'être fantastique de tout à l'heure avait disparu, et Armand vit à sa place un rustre en livrée avec des mains de bœuf dans des gants de coton blanc, une trogne avinée sur un gilet rouge, des pieds plats dans ses gros souliers, et point de mollets dans ses guêtres.

— Voilà m'sieur, dit le nouveau paru.

— Qui es-tu? s'écria Armand blessé de cet air de bassesse insolente et brute, caractère universel du domestique français.

— Je ne suis pas le valet du diable, je n'en fais pas plus qu'on ne m'en dit, mais je fais ce qu'on me dit.

— Et que viens-tu faire ici?

— J'attends les ordres de m'sieur.

— Ne sais-tu pas pourquoi je t'ai appelé?

— Non, m'sieur.

— Tu mens?

— Oui, m'sieur.

— Comment te nommes-tu?

— Comme voudra m'sieur.

— N'as-tu pas un nom de baptême?

Le diable ne bougea pas; mais tout le château se mit à rire depuis la girouette jusqu'à la cave. Armand eut peur, et pour ne pas le laisser voir, il se mit en colère. C'est un moyen aussi connu que celui de chanter.

— Enfin, réponds, n'as-tu pas un nom?

— J'en ai tant qu'il vous plaira. J'ai servi sous toute es-

pèce de noms. Un gentilhomme émigré m'ayant pris à son service en 1814, il m'appela Brutus pour humilier la république en ma personne. De là j'entrai chez un académicien qui changea le nom de Pierre que j'avais en celui de *la pierre*, comme étant plus littéraire. Je fus chassé pour m'être endormi dans l'antichambre, tandis que monsieur faisait une lecture dans son salon. L'agent de change qui me prit voulut me donner à toute force le nom de Jules, parce que l'amant de sa femme se nommait Jules, et que le mari trouvait un plaisir infini à dire devant sa femme: Cet animal de Jules, ce butor de Jules! ce drôle de Jules, etc. Je m'en allai de moi-même, fatigué que j'étais de recevoir des injures en fidéicommis. J'entrai chez une danseuse qui entretenait un pair de France.

— Tu veux dire chez un pair de France qui entretenait une danseuse?

— Je veux dire ce que j'ai dit. C'est une histoire assez peu connue, mais que je vous raconterai un jour s'il vous plaît jamais de publier un traité de morale humaine.

— Te voilà encore revenu à faire de la morale?

— En ma qualité de domestique, je fais le moins de choses que je peux.

— Tu es donc mon domestique?

— Il a bien fallu. J'ai essayé de venir vers vous à un autre titre; vous m'avez parlé comme à un laquais. Ne pouvant vous forcer à être poli, je me suis soumis à être insolenté, et me voilà comme sans doute vous me désirez. M'sieur n'a-t-il rien à m'ordonner?

— Oui, vraiment. Mais j'ai aussi un conseil à te demander.

— M'sieur permettra que je lui dise que consulter son domestique c'est faire de la comédie du XVIIe siècle.

— Où as-tu appris ça?

— Dans les feuilletons des grands journaux.

— Tu les a donc lus? Eh bien! qu'en penses-tu?

— Pourquoi voulez-vous que je pense quelque chose de gens qui ne pensent pas?

Luizzi s'arrêta encore, s'apercevant qu'il n'arrivait pas plus à son but avec ce nouveau personnage qu'avec le précédent. Il saisit sa sonnette; mais avant de l'agiter, il dit au diable.

— Quoique tu sois le même esprit sous une forme diffé-

rente, il me déplaît de traiter avec toi du sujet dont nous devons parler, tant que tu garderas cet aspect. En peux-tu changer?

— Je suis aux ordres de m'sieur.

— Peux-tu reprendre la forme que tu avais tout à l'heure?

— A une condition: c'est que vous me donnerez une des pièces de monnaie qui sont dans cette bourse.

Armand regarda sur la table et vit une bourse qu'il n'avait pas encore aperçue. Il l'ouvrit, et en tira une pièce. Elle était d'un métal inestimable, et portait pour toute inscription: UN MOIS DE LA VIE DU BARON FRANÇOIS-ARMAND DE LUIZZI. Armand comprit sur-le-champ le mystère de cette espèce de paiement, et remit la pièce dans la bourse, qui lui parut très-lourde, ce qui le fit sourire.

— Je ne paie pas un caprice si cher.

— Vous êtes devenu avare?

— Comment cela?

— C'est que vous avez jeté beaucoup de cette monnaie pour obtenir moins que vous ne demandez.

— Je ne me le rappelle pas.

— S'il m'était permis de vous faire votre compte, vous verriez qu'il n'y a pas un mois de votre vie que vous ayez donné pour quelque chose de raisonnable.

— Cela se peut; mais du moins j'ai vécu.

— C'est selon le sens que vous attachez au mot vivre.

— Il y en a donc plusieurs?

— Deux très-différents. Vivre, pour beaucoup de gens, c'est donner sa vie à toutes les exigences qui les entourent. Celui qui vit ainsi, se nomme, tant qu'il est jeune, *un bon enfant*; quand il devient mûr, on l'appelle *un brave homme*, et on le qualifie de *bon-homme* quand il est vieux. Ces trois noms ont un synonyme commun: c'est le mot dupe.

— Et tu penses que c'est en dupe que j'ai vécu?

— Je crois que m'sieur le pense comme moi, car il n'est venu dans ce château que pour changer de façon de vivre, et prendre l'autre.

— Et celle-là, peux-tu me la définir?

— Comme c'est le sujet du marché que nous allons faire ensemble...

— Ensemble!... Non, reprit Armand en interrompant le

diable ; je ne veux pas traiter avec toi ; cela me répugnerait trop. Ton aspect me déplaît souverainement.

— C'était pourtant une chance en votre faveur : on accorde peu à ceux qui déplaisent beaucoup. Un roi qui traite avec un ambassadeur qui lui plaît lui fait toujours quelque concession dangereuse ; une femme qui traite de sa chute avec un homme qui lui plaît, perd toujours cinquante pour cent de ses conditions accoutumées ; un beau-père qui traite du contrat de sa fille avec un gendre qui lui plaît, laisse le plus souvent à celui-ci le droit de ruiner sa femme. Pour ne pas être trompé, il ne faut faire d'affaire qu'avec les gens déplaisants. En ce cas, le dégoût sert de raison.

— Et il m'en servira pour te chasser, dit Armand en faisant sonner la clochette magique qui lui soumettait le diable.

Comme avait disparu l'être androgyne qui s'était montré d'abord, de même disparut, non pas le diable, mais cette seconde apparence du diable en livrée, et Armand vit à sa place un assez beau jeune homme. Celui-ci était de cette espèce d'hommes qui changent de nom à tous les quarts de siècle, et que, dans le nôtre, on appelle fashionables. Tendu comme un arc entre ses bretelles et les sous-de-pieds de son pantalon blanc, il avait posé ses pieds en bottes vernies et éperonnées sur le chambranle de la cheminée, et se tenait assis sur le dos dans le fauteuil d'Armand. Du reste, ganté avec exactitude, la manchette retroussée sur le revers de son frac à boutons brillants, le lorgnon dans l'œil et la canne à pomme d'or à la main, il avait tout-à-fait l'air d'un camarade en visite chez le baron Armand de Luizzi.

Cette illusion alla si loin, qu'Armand le regarda comme quelqu'un de connaissance.

— Il me semble vous avoir rencontré quelque part ?

— Jamais ! Je n'y vais pas.

— Je vous ai vu au bois à cheval.

— Jamais ! Je fais courir.

— Alors c'était en calèche.

— Jamais ! Je conduis.

— Ah ! pardieu ! j'en suis sûr, j'ai joué avec vous chez Mme...

— Jamais ! Je parie.

— Vous valsiez toujours avec elle.

— Jamais ! Je galope.

Vous ne lui faisiez pas la cour?

— Jamais ! J'y vais ; je ne la fais pas.

Luizzi se sentit pris de l'envie de donner à ce monsieur des coups de cravache pour lui ôter un peu de sottise. Cependant la réflexion venant à son aide, il commença à comprendre que s'il se laissait aller à discuter avec le diable, en vertu de toutes les formes qu'il plairait à celui-ci de se donner, il n'arriverait jamais au but de cet entretien. Armand prit donc la résolution d'en finir avec celui-ci aussi bien qu'avec un autre, et il s'écria en faisant encore tinter sa clochette :

— Satan, écoute-moi et obéis.

Ce mot était à peine prononcé, que l'être surnaturel qu'Armand avait appelé, se montra dans sa sinistre splendeur.

C'était bien l'ange déchu que la poésie a rêvé. Type de beauté flétri par la douleur, altéré par la haine, dégradé par la débauche, il gardait encore, tant que son visage restait immobile, une trace endormie de son origine céleste ; mais dès qu'il parlait, l'action de ses traits dénotait une existence où avaient passé toutes les mauvaises passions. Cependant, de toutes les expressions repoussantes qui se montraient sur son visage, celle d'un dégoût profond dominait les autres. Au lieu d'attendre qu'Armand l'interrogeât, il lui adressa la parole le premier.

— Me voici pour accomplir le marché que j'ai fait avec ta famille et par lequel je dois donner à chacun des barons de Luizzi, de Ronquerolles, ce qu'il me demandera ; tu connais les conditions de ce marché, je suppose.

—Oui, répondit Armand ; en échange de ce don, chacun de nous t'appartient, à moins qu'il ne puisse prouver qu'il a été heureux durant dix années de sa vie.

—Et chacun de tes ancêtres, reprit Satan, m'a demandé ce qu'il croyait le bonheur, afin de m'échapper à l'heure de sa mort.

—Et tous se sont trompés, n'est-ce pas?

—Tous. Ils m'ont demandé de l'argent, de la gloire, de la science, du pouvoir, et le pouvoir, la science, la gloire, l'argent, les ont tous rendus malheureux.

—C'est donc un marché tout à ton avantage, et que je devrais refuser de conclure?

—Tu le peux.

—N'y a-t-il donc aucune chose à demander, qui puisse rendre heureux ?

—Il y en a une.

—Ce n'est pas à toi de me la révéler, je le sais ; mais ne peux-tu pas me dire si je la connais ?

—Tu la connais; elle s'est mêlée à toutes les actions de ta vie, quelquefois en toi, le plus souvent chez les autres, et je puis t'affirmer qu'il n'y a pas besoin de mon aide pour que la plupart des hommes la possèdent.

— Est-ce une qualité morale, est-ce une chose matérielle.

— Tu m'en demandes trop. As-tu fait ton choix? Parle vite : j'ai hâte d'en finir.

—Tu n'étais pas si pressé tout à l'heure.

—C'est que tout à l'heure j'étais sous une de ces mille formes qui me déguisent à moi-même, et me rendent le présent supportable. Quand j'emprisonne mon être sous les traits d'une créature humaine vicieuse ou méprisable, je me trouve à la hauteur du siècle que je mène, et je ne souffre pas du misérable rôle auquel je suis réduit. Il n'y a qu'un être de ton espèce, qui, devenu souverain du petit royaume de Sardaigne, ait l'imbécile vanité de signer encore roi de Chypre et de Jérusalem. La vanité se satisfait de grands mots, mais l'orgueil veut de grandes choses, et tu sais qu'il fut la cause de ma chute; mais jamais il ne fut soumis à une si rude épreuve. Après avoir lutté avec Dieu, après avoir mené tant de vastes esprits, suscité de si fortes passions, fait éclater de si grandes catastrophes, je suis honteux d'en être réduit aux basses intrigues et aux sottes prétentions de l'époque actuelle, et je me cache à moi-même ce que j'ai été, pour oublier, autant que je puis, ce que je suis devenu. Cette forme que tu m'as forcé de prendre, m'est par conséquent odieuse et insupportable. Hâte-toi donc, et dis-moi ce que tu veux.

—Je ne le sais pas encore, et j'ai compté sur toi pour m'aider dans mon choix.

—Je t'ai dit que c'était impossible.

—Tu peux cependant faire pour moi ce que tu as fait pour mes ancêtres; tu peux me montrer à nu les passions des autres hommes, leurs espérances, leurs joies, leurs douleurs, le secret de leur existence, afin que je puisse tirer de cet enseignement une lumière qui me guide.

—Je puis faire tout cela, mais tu dois savoir que tes ancêtres se sont engagés à m'appartenir avant que j'ai commencé mon récit. Vois cet acte ; j'ai laissé en blanc le nom de la chose que tu me demanderas, signe-le; et puis après m'avoir entendu, tu écriras toi-même ce que tu désires être, ou ce que tu désires avoir.

Armand signa et reprit.

—Maintenant je t'écoute. Parle.

—Pas ainsi. La solennité que m'imposerait à moi-même cette forme primitive, fatiguerait ta frivole attention. Écoute : mêlé à la vie humaine, j'y prends plus de part que les hommes ne pensent. Je te conterai mon histoire, ou plutôt je te conterai la leur.

—Je serai curieux de la connaître.

—Garde ce sentiment, car du moment que tu m'auras demandé une confidence, il faudra l'entendre jusqu'au bout. Cependant tu pourras refuser de l'entendre en me donnant une des pièces de monnaie de cette bourse.

—J'accepte, si toutefois ce n'est pas une condition pour moi de demeurer dans une résidence fixe.

—Va où tu voudras, je serai toujours au rendez-vous partout où tu m'appelleras. Mais songe que ce n'est qu'ici que tu peux me revoir sous ma véritable forme.

— Je te demande le droit d'écrire tout ce que tu me diras?

— Tu pourras le faire.

— Le droit de révéler tes confidences sur le présent ?

— Tu les révéleras.

— De les imprimer ?

— Tu les imprimeras.

— De les signer de ton nom ?

— Tu les signeras de mon nom.

— Et quand commencerons-nous ?

— Quand tu m'appelleras avec cette sonnette, à toute heure, en tout lieu, sur quelque place que ce soit. Souviens-toi seulement qu'à partir de ce jour, tu n'as que deux ans pour faire ton choix.

Trois heures sonnèrent et le diable disparut. Armand de Luizzi se retrouva seul. La bourse qui contenait ses jours était sur sa table. Il eut envie de l'ouvrir pour les compter, mais il ne put y parvenir, et il se coucha après l'avoir soigneusement placée sous son chevet. . . . .

LES TROIS FAUTEUILS.

Cependant Luizzi s'était fait présenter par son nouvel ami Cosmes de Mareilles dans plusieurs maisons d'un renom sans tache et d'une dévotion connue. On comprend que ses fréquents entretiens avec le diable dussent obliger Luizzi à soigner sa réputation et sa conscience. Luizzi connaissait trop de choses sur tout le monde pour qu'on ne cherchât pas à en apprendre sur son compte; et Dieu sait, et le diable aussi peut-être, ce qu'il serait devenu, si on avait découvert le fameux traité du château de Ronquerolles. Luizzi supposait que, devant des relations irréprochables, les investigations s'arrêteraient à la surface de sa vie extérieure, et qu'en le voyant admis dans les salons les plus honorables de la capitale, on supposerait, sans autre examen, que, puisqu'il était bien reçu, il méritait de l'être.

Ce fut à cette époque qu'il aborda un monde assez peu connu dans Paris: c'est celui de la finance retirée. Entendons-nous bien; il ne s'agit pas ici de la finance de la restauration, de la finance libérale, qui luttait d'argent avec les grandes fortunes nobiliaires, qui tapissait de soie et d'or ses appartements comblés de commis d'agents de change, au jour des grandes réceptions; qui, voulant se créer des galeries historiques, se faisait peindre dans une partie de chasse, et admettait le visage de son cocher et celui de son piqueur parmi les portraits de famille; dont tous les diamants, gauchement étagés sur des femmes reiches et criardes, n'ont jamais pu atteindre à la séduction d'un grand air de tête aristocratiquement porté, ou d'un bout de ruban amoureusement lacé dans les cheveux d'une belle fille de l'Opéra. Il s'agit ici d'une autre finance. Celle dont il est question datait de plus loin que la restauration; elle avait commencé avec le Directoire, et s'était mêlée à ce pillage ravissant des fonds de l'état et des plaisirs de la vie.

En effet, la France, arrivée au Directoire, après la république et la terreur, ressemblait volontiers à une armée qui, après avoir traversé un pays hérissé de précipices, d'ennemis, de coupe-gorges, d'embuscades, où elle a laissé le meilleur

de son avant-garde, atteint enfin une ville amie où il y a pour quelques heures abondance et sécurité. Alors, ma foi, c'est un charme de se revoir, de se fêter, de boire, de manger, de rire, de s'embrasser, de danser, bras dessus, bras dessous, pêle-mêle, tous à la fois, sans trop faire attention au rigorisme de la toilette, ni de la tenue, ni des actions, sans s'occuper ni des regards curieux ni des propos méchants; car tout le monde est entraîné dans le même tourbillon. On va, on court, on se rue au bruit des orchestres, au bruit de l'or des tables de jeu, au bruit des verres qui se choquent; superbe carnaval, magnifique orgie, où les souvenirs servent d'excuse et de défense contre les souvenirs; car, si un homme eût dit à un autre : — Je vous ai rencontré hier, vous étiez gris; le dernier pouvait répondre : — C'est vrai, je m'en souviens, vous étiez ivre; car si une femme eût dit à une autre : — Vous étiez bien déshabillée hier à l'Opéra ; celle-ci pouvait lui répondre : — Vous étiez en chemise à Longchamps; car si la première eût ajouté : — Vous avez donc pris le petit Trénis pour amant, la seconde pouvait répliquer : — Je ne vous ai jamais rien volé, etc., etc.; et mille autres choses pleines de délire et d'ivresse, qui ont dû faire de singulières consciences à la plupart de ces femmes devenues vieilles, laides, prudes et dévotes.

Et voici comment cela arriva.

Dans cette belle époque, si décolletée et si transparente, on vit revenir une foule d'émigrés; beaucoup étaient très-jeunes quand ils avaient quitté la France, et la plupart avaient passé leurs belles années de dix-huit à vingt-cinq ans dans les privations, la misère, et souvent la mauvaise compagnie. Ce fut donc avec un merveilleux entraînement qu'ils se précipitèrent dans ce monde féerique qui mettait les nudités lointaines de l'Opéra à la portée de la main. Ces nouveaux venus avaient peu d'argent; leurs fortunes, ébranlées ou ruinées par la confiscation, n'étaient pas encore rétablies ou refaites. Ils empruntaient donc aux maris, donnaient aux femmes, et engageaient leur avenir pour dorer le présent. Plus tard, quand l'orgie fut passée, quand les classes commencèrent à se séparer, quand les fortunes se rassirent, la noblesse du faubourg Saint-Germain ne put rompre complètement avec cette finance, à qui elle devait beaucoup en capital et intérêts. On dépense vite les millions;

on les paie lentement. Cette liquidation dura plus long-temps que l'empire. Déjà la haute finance du Directoire s'était peu à peu retirée des affaires. Elle avait habilement cédé les siennes à des commis intelligents qui furent la source de cette finance de la restauration, dont il a été parlé tout à l'heure ; mais elle n'accepta ni leur monde mal appris, ni leurs mœurs de boutique.

Habituée aux grands noms et aux grandes influences politiques, elle ne put se résoudre à n'admettre que des célébrités de bourse et d'écus, dans ses salons qui avaient été peuplés à la fois des hommes dont les ancêtres avaient fait l'histoire de l'ancienne France et de ceux qui venaient de faire l'histoire de la France nouvelle. Plus tard quand la restauration arriva, cette finance première se tourna complètement de son côté. De cette façon, elle garda ses intimes rapports avec le faubourg Saint-Germain, et en copia assez adroitement les grands airs, les grandes prétentions, et plus particulièrement la dévotion luxueuse et extérieure. On y rencontrait, à la vérité, peu de femmes de la très-haute aristocratie ; mais on y trouvait les hommes du monde le plus élevé. Beaucoup avaient gardé des relations d'affaires ou d'affection dans cette finance. Il y avait par-ci par-là de belles filles et de beaux garçons qui avaient des figures et des mains de vieille race nobiliaire, bien que le titre de comte ou de baron de M. leur père ne datât que de l'empire, et les grands seigneurs qui prenaient intérêt à eux le faisaient avec une supériorité protectrice si bien entendue, que personne ne cherchait une raison à cette préférence.

Or, de tous les salons qui lui parurent propres à maintenir la saine réputation dont il avait besoin, Luizzi préféra surtout celui de Mme Marignon ou de Marignon, selon que ceux qui en parlaient lui faisaient l'honneur d'aller chez elle ou avaient l'honneur d'y être reçus. Mme de Marignon était à cette époque (1825) une femme de cinquante à soixante ans, d'une taille très-élevée, assez élancée, passablement osseuse, les dents magnifiquement conservées, le visage parcheminé, toujours coiffée de bonnets très-élégamment montés sur des cheveux gris tenus avec un soin extrême, des yeux étincelants, un nez pincé, des lèvres minces, toujours lacée, serrée, mais n'ayant d'autre parure que des douillettes de superbes étoffes toujours de la même forme ; du reste

ayant si franchement accepté son rôle de vieille femme, que les hommes lui en savaient un gré infini, et que les femmes de son temps la détestaient cordialement. Elles prétendaient que cet abandon de toute prétention n'était pas sincère; elles disaient que c'était une vengeance au moyen de laquelle Mme Marignon (en ces circonstances on supprimait le de) sacrifiait, grâce à l'implacable épigramme des dates, des succès qui ne lui étaient plus permis, mais qui n'avaient pas encore déserté des charmes qui s'étaient mieux maintenus que les siens.

Mme de Marignon recevait beaucoup de monde, et Luizzi fit chez elle des connaissances assez précieuses pour acquérir le droit de saluer aux Italiens ou à l'Opéra ce qu'il y avait de mieux en fait d'hommes dans les meilleures loges. Du reste, les règles de la maison étaient fort sévères. On y faisait de la musique d'artiste; la musique d'amateurs paraissait trop dangereuse à Mme de Marignon, qui avait une fille d'une beauté ravissante et d'un talent supérieur. Les chanteurs payés amusaient la compagnie, mais il était interdit à la compagnie de s'y amuser elle-même. On y jouait le whist à cinq cents francs la fiche, mais Mme de Marignon n'eût pas toléré un écarté à cent sous; on y dînait beaucoup, on y dansait rarement, on n'y soupait jamais. Tout semblait si régulier, si ordonné, si tenu dans cette maison, que Luizzi n'avait pas encore été pris de l'envie de savoir les histoires les plus secrètes de ce monde dans lequel son nom, sa fortune, son luxe, l'avaient fait accueillir à merveille, malgré sa jeunesse. Voici le petit évènement qui lui suggéra cette envie, et qui lui fit agiter la sonnette infernale qui avait mis le diable à ses ordres.

Un soir qu'il y avait concert chez Mme de Marignon, au milieu d'un morceau chanté par Mme D....., une femme de trente ans arriva jusqu'à la porte du salon, après avoir imposé silence aux domestiques qui avaient voulu l'annoncer; les hommes qui encombraient la porte se rangèrent, et elle se trouva debout à l'entrée d'un cercle immense. Il restait en face du piano un fauteuil vide; cette femme, que Luizzi ne connaissait pas, traversa le salon en faisant un signe d'excuse à Mme de Marignon, qui la salua sans se lever et avec une humeur manifeste, et alla prendre la place inoccupée. Cette entrée fit effet, quoique cette femme fût pâle

et d'une beauté assez médiocre. Luizzi le remarqua, et il remarqua aussi qu'elle était parée avec une sorte de pompe pauvre et théâtrale; mais ce qui produisit un bien autre effet, c'est que les deux femmes qui occupaient les fauteuils à droite et à gauche de celui dont la nouvelle arrivée venait de s'emparer se levèrent aussitôt et disparurent dans le troisième salon, où les joueurs étaient relégués. Le morceau de chant durait toujours, par conséquent l'insulte était éclatante. Le scandale fut énorme, mais silencieux; les regards seuls s'interrogèrent et se répondirent; la chanteuse acheva son air au milieu d'une inattention universelle.

Quand ce fut fini, Mme de Marignon sortit pour rejoindre les deux personnes qui avaient si cruellement insulté la nouvelle venue. Comme maîtresse de maison, elle pouvait tout réparer en allant s'asseoir près de la victime, en causant cinq minutes avec elle; mais bien qu'elle eût paru très-contrariée de ce qui venait de se passer, elle sembla même chez elle ne pas oser prendre la responsabilité de cette réparation. Luizzi connaissait les deux femmes qui venaient de faire cette étrange algarade; le fauteuil de droite était occupé par Mme la baronne du Bergh, femme de quarante ans, renommée pour sa dévotion extrême et ses relations avec les hommes religieux le plus à la mode; on la citait pour sa bienfaisance, la protection qu'elle accordait aux écoles, et l'irréprochabilité de sa conduite. La seconde, celle qui occupait le fauteuil de gauche, était Mme Fantan; on la disait fille naturelle du duc de M.......; mais si d'une part on riait quelquefois de l'illégalité de sa naissance, d'une autre on s'apitoyait souvent sur la légitimité de son mariage, qui l'avait rendue fort malheureuse. C'était pour elle comme pour Mme du Bergh une admiration respectueuse pour la manière héroïque dont elles avaient supporté leurs infortunes, et pour l'excellente éducation qu'elles donnaient à leurs enfants, car Mme Fantan avait une fille comme la baronne avait un fils. Luizzi ne chercha donc pas à s'informer de ce côté, croyant n'avoir rien à apprendre, et il demanda le plus naturellement qu'il put à l'un de ses voisins quelle était cette femme qu'on laissait si honteusement isolée entre deux siéges vides.

— Pardieu, lui répondit-on, c'est la comtesse de Farkley.

— Je ne la connais pas.

— La fille du marquis d'Andeli.

— Ah! fit Luizzi de l'air d'un homme qui n'est pas plus avancé après ce renseignement.

— Eh ! oui, reprit l'interlocuteur avec impatience, Laura de Farkley, celle dont on a dit si spirituellement *qui la voudra l'aura*. Vous comprenez le calembour.

— Oui, vraiment. Mais c'est son histoire qui me semble curieuse à connaître.

— Son histoire, tout le monde vous la dira.

— Vous avez bien raison de dire tout le monde, reprit un monsieur qui s'introduisit alors dans la conversation sans bouger du carcan de sa cravate blanche dressée à l'empois, élégant fort renommé à cette époque pour le cassé de ses plis et la régularité de ses nœuds ; vous avez bien raison de dire tout le monde, car personne ne peut la savoir complètement.

— Mais, reprit celui auquel Luizzi s'était adressé, voilà Cosmes de Mareilles, qui a été, dit-on, son amant, qui doit avoir des renseignements exacts à donner à M. de Luizzi.

—Bah ! fit l'autre, Cosmes est comme nous tous, il connaît celui qui l'a précédé et celui qui l'a suivi.

—Et celui qui a partagé, peut-être.

—C'est probable, mais il n'est pas homme à faire de recensements ; il faut être très-habile arithméticien pour faire des additions d'une certaine longueur, et ce n'est pas là le talent de Cosmes.

—Je voudrais pourtant savoir reprit Luizzi.

—Ah ! mon cher, s'écria l'un des deux fats, j'aimerais autant vous réciter *les Mille et une Nuits*. D'ailleurs, comme je vous le disais d'abord, personne ne peut vous raconter cette histoire, si ce n'est Mme de Farkley elle-même; et encore faudrait-il, pour qu'elle fût exacte, que tous les matins elle en publiât une nouvelle édition, revue, corrigée et surtout augmentée.

Luizzi n'entendit pas cette dernière charmante plaisanterie, car lorsqu'on lui avait dit que Mme Farkley pouvait seule raconter son histoire, il avait pensé sur-le-champ qu'il pouvait l'apprendre d'une manière complète de celui qui lui en avait déjà tant conté, et il se réserva de satisfaire sa curiosité. Mais afin de rendre cette nouvelle épreuve plus profitable que les autres, il voulut d'abord connaître Mme Farkley d'elle-même. Il désira savoir quelle espèce de récit elle fai-

sait sur son propre compte. Il supposa que jamais meilleure circonstance ne s'était présentée de mesurer le vice dans son plus haut développement, soit que cette femme portât son inconduite avec une impudence qui bravait tous les outrages, soit qu'elle prétendît la cacher sous une hypocrisie qui semblait ne pas les apercevoir. Dès qu'il eut pris ce parti il pénétra dans le salon envahi alors par les hommes, il alla saluer quelques femmes, et, se rapprochant insensiblement de Mme Farkley, il s'assit à côté d'elle. Celle-ci ne put s'empêcher de regarder l'homme qui prenait cette place abandonnée. Ce regard de feu, rapide et profond, pénétra Luizzi d'une sorte d'effroi. Il se résolut toutefois à entamer la conversation. La musique qu'on venait d'entendre était un texte assez naturel. Luizzi commençait une phrase assez insignifiante lorsque Mme de Marignon reparut tout-à-coup dans le salon. En voyant Luizzi à côté de Mme Farkley, la maîtresse de la maison parut éprouver contre lui un sentiment de vif mécontentement. Toutefois elle s'approcha de Mme Farkley, et lui dit d'un ton parfaitement dégagé :

— Je viens vous chercher, ma chère madame Farkley, pour vous demander votre avis sur un cachemire que je veux donner à ma nièce : outre que vous avez un goût exquis, je sais que vous vous y connaissez à merveille.

—Je suis à vos ordres.

—J'abuse de votre obligeance.

—Point du tout.

—Et, à propos, comment se porte M. d'Andeli ?

—Toujours bien, comme un homme heureux.

—Il ne vieillit pas.

—Si peu qu'il m'attend cette nuit au bal de l'Opéra.

—Voilà ce qu'on appelle un bon père.

—Oui, vraiment, excellent...

Ce petit dialogue avait lieu pendant que Mme Farkley prenait, sur son fauteuil, une écharpe, un éventail, un bouquet, tout l'élégant attirail d'une femme en habit de bal. Elle quitta le salon avec Mme de Marignon. Aussitôt Mme Fantan et Mme du Bergh reparurent ; puis un moment après, Mme de Marignon rentra seule. On ne chasse pas une femme d'un salon plus manifestement qu'on ne venait de le faire de Mme de Farkley. Luizzi était resté à sa place ; il se leva quand les deux prudes rentrèrent. Mais on le remercia si sèche-

ment de sa politesse, qu'il devina la haute inconvenance qu'il venait de commettre. Mme de Marignon lui dit beaucoup plus explicitement ce que les regards courroucés des autres lui faisaient supposer. Comme elle passait près de Luizzi, elle se retourna d'un air d'étonnement dédaigneux, et lui dit :

—Comment, vous êtes encore ici ; je croyais que vous aviez un rendez-vous au bal de l'Opéra.

A ce mot, Luizzi tomba dans une de ces étranges perplexités qui font souvent de l'homme la plus méchante bête qui existe.

Tout son cœur se révolta d'abord contre l'odieuse accusation que Mme de Marignon venait de lancer contre Mme de Farkley.

—Quoi! pensa-t-il, elle suppose que cette réponse fort indifférente, faite à une question indifférente, est un avertissement de Mme de Farkley. Cela veut me dire qu'on la trouvera cette nuit à l'Opéra, c'est un rendez-vous! Non, c'est impossible ; il n'y a pas une femme capable d'une pareille impudeur. Mme de Marignon est aveuglée par une prévention qui lui fait donner un sens détestable aux paroles les plus innocentes. La conduite de Mme de Farkley peut avoir été très-légère, très-coupable même ; mais de là, à se jeter à la tête du premier venu, il y a très-loin. Mme de Farkley est assez jeune et assez élégante pour être sûre d'être au moins désirée et recherchée. On met cette femme plus bas qu'elle ne mérite, car enfin elle ne me connaît pas. Je ne suis pour elle qu'un étranger fort insignifiant...

Ce flot de bonnes pensées qui avait envahi l'esprit de Luizzi, s'arrêta tout-à-coup, car il remarqua des chuchottements dont il était l'objet ; et par un retour soudain, il s'écria, toujours en lui-même :

— Ah ça, est-ce que je serais un niais ? est-ce que je serais le seul à supposer à cette femme une retenue qu'elle n'a pas ? Cette fois-ci, comme tant d'autres, perdrais-je l'occasion de quelques heures de plaisir par une trop bonne opinion des autres et une trop mauvaise opinion de moi-même? Voilà assez souvent que j'ai été trompé par de faux semblants de vertu pour n'être pas encore abusé par des scrupules qui ne viennent que de moi. J'en veux avoir le cœur net ; allons à l'Opéra.

Que de trahisons, que de lâchetés, que de vanteries cette crainte de passer pour niais a fait commettre à des hommes qui fussent restés sans cela passablement honnêtes. En quittant le salon de Mme de Marignon, Luizzi fit une de ces lâchetés. Il prêta au méchant propos de cette femme toute l'authenticité d'une chose certaine. Le propos avait été entendu ; Luizzi était observé, il fut suivi. Un des fats qui lui avaient si bien parlé de Mme de Farkley feignit de sortir en même temps que lui, laissa passer le premier, et entendit le valet de pied crier au cocher : A l'Opéra. Il rentra tout aussitôt, et vint raconter l'aventure à quatre ou cinq intimes. On en rit assez haut pour que chacun s'informât de cette gaieté presque inconvenante. D'abord on répondit :

— Ce n'est rien, une plaisanterie ! Ce pauvre Luizzi ! il avait l'air d'un triomphateur.... un bon garçon au fond, mais qui ne mérite guère mieux.

— Mais, qu'est-ce donc ? dit Mme de Marignon.

— Cela ne vaut pas la peine d'être répété.

— Vous parliez de M. Luizzi.

— De lui comme d'un autre.

— Est-ce qu'il est parti ?

Un monsieur fit un signe de tête affirmatif accompagné d'un sourire si fin, que tous les autres en rirent aux éclats.

— Mais, qu'est-ce donc ? reprit Mme de Marignon.

— Il est au bal de l'Opéra, répondit le monsieur en appuyant sur chaque syllabe, pour leur donner un sens très-positif...

— Quelle horreur ! s'écria Mme de Marignon avec mépris ; c'est scandaleux.

— Et surtout de mauvais goût, ajouta Cosmes de Mareilles.

— Oui, reprit Mme de Marignon, je sais que vous y avez mis plus de mystère.

— Ah ! vous me calomniez, dit le fat en se dandinant.

— Je vous calomnie ! vous niez donc ?

— Eh ! non, reprit un autre ; si vous le calomniez, c'est en l'accusant de mystère, il ne s'en est jamais caché.

— Ah, messieurs, messieurs ! reprit Mme de Marignon de ce ton en partie composé de l'indignation extérieure et de la joie interne que procure à une prude une méchanceté bien articulée.

Puis elle s'éloigna et alla retrouver ses deux amies. Bientôt s'établit entre elles et quelques personnes qui vinrent se joindre à ce groupe un entretien, où les étonnements affectaient les exclamations les plus cruelles, à mesure que Mme de Marignon racontait les paroles impudentes de Mme de Farkley et le départ de M. de Luizzi. Les plus sévères arrivèrent contre la malheureuse qu'on avait chassée à des mots qui ne se trouvent guère qu'au coin des rues. Si Luizzi avait pu entendre cette conversation, il aurait appris un grand secret, c'est celui de la pruderie des termes dans un certain monde. Ainsi, telle femme qui refusera d'entendre raconter l'histoire la moins égrillarde, voilée de mots élégants, acceptera, et même dira, au besoin, les paroles les plus grossières, s'il s'agit d'insulter une autre femme et de stigmatiser le vice. Dans cette circonstance, la vertu de Mme Fantan poussa ce droit aussi loin que possible.

— Oui, dit-elle à Mme de Marignon, oui, elle est venue faire ici le métier que font certaines demoiselles sur les promenades publiques.

— Oh! madame! reprit un homme assez âgé pour avoir connu Mme Fantan dans sa jeunesse.

—Oui, monsieur! s'écria Mme Fantan irritée d'une ombre d'opposition à la justice de ses arrêts. Oui, monsieur, Mme de Farkley est venue dans ce salon pour y....

— Ho! ho! ho! ne dites pas cela, reprit encore le vieux monsieur en couvrant de ses ho! ho! ho! le mot fatal qui, s'il ne fut pas entendu, fut cependant prononcé.

L'émotion de cet événement fut telle dans le salon de Mme Marignon, que tout le talent des chanteurs qui se succédèrent au piano ne put la dominer de long temps. Quelle excellente musique, en effet, peut valoir une bonne médisance?

Cependant il se passa une chose bien singulière.

Au moment le plus animé des chuchottements et des commentaires, un homme vêtu de noir, le visage maigre et anguleux, le front élevé et étroit, les yeux enfoncés sous d'épais sourcis et brillants d'une lueur fauve, la bouche mince et moqueuse, un homme se mit au piano. Dès qu'il le toucha, tous les regards se tournèrent vers lui. On eût dit que la corde, au lieu d'être frappée par le marteau de buffle de l'instrument, était pincée par une griffe de fer. Le piano

criait et grinçait sous ces doigts redoutables. L'aspect de cet homme captiva l'attention que son prélude avait appelée ; bientôt l'accent sinistre et railleur de sa voix fit courir un léger frémissement dans tout le cercle de ses auditeurs, et il commença l'air de la calomnie du *Barbier*. Ce mot, la *calomnie*, retentit avec un tel accent de sarcasme, que, par un mouvement soudain, tout le monde se tut. Le chanteur continua avec un éclat sauvage d'organe et un mordant d'intonation qui glacèrent l'assemblée. Tout le temps qu'il chanta, il tint ses yeux fauves fixés sur le trio principal composé de Mmes du Bergh et Fantan, qui avaient repris leurs siéges, et de Mme de Marignon, qui s'était mise à la place de Mme de Farkley comme pour réhabiliter cette place de la flétrissure qu'elle avait soufferte. C'est ainsi qu'on élève une croix à la place où a été commis un meurtre. Ce regard railleur, devenu insultant par sa ténacité, sembla épouvanter Mme de Marignon, au point qu'elle tenait de ses mains crispées les deux bras de son fauteuil, et se reculait au fond de son siége. On eût dit qu'elle craignait qu'il ne partît de cet œil tendu sur elle un trait brûlant qui vînt l'atteindre à sa place. Enfin, quand le chanteur arriva à la péroraison de cet air dont la dernière phrase peint avec tant d'énergie le cri de douleur du calomnié et la joie du calomniateur, cet homme donna à son chant une expression si acerbe, à sa voix un éclat si puissant, que les cœurs tressaillirent, et que les cristaux vibrérent à la fois. C'était un sentiment d'attente et d'anxiété inoui qui s'était emparé de tout ce monde. Puis, quand le chanteur eut fini, un silence glacé régna pendant quelques secondes, le chanteur salua et disparut dans le premier salon.

Aussitôt, et comme si le charme eût cessé, Mme de Marignon se leva, et s'adressant à celui des musiciens qui était chargé de l'organisation des concerts, lui demanda quel était cet homme. Celui-ci ne le connaissait pas et pensait que c'était un amateur de la société de Mme Marignon. Celle-ci s'informa si cet homme n'avait pas été amené par quelqu'un qui désirait produire un artiste encore ignoré. Personne ne le connaissait. Alors on chercha cet homme lui-même ; on ne put le retrouver, les domestiques interrogés déclarèrent n'avoir vu sortir personne depuis une demi-heure. On s'inquiéta, et tandis que le salon s'entretenait en tumulte de ce singulier chanteur, les domestiques visitèrent l'appartement;

on ne découvrit rien. Cependant Mme de Marignon ne cessait de dire à tout le monde :

— Mais quel peut être cet homme ?

— Ma foi, dit un des fats dont nous avons déjà parlé, ce ne peut être qu'un voleur.

— A moins que ce ne soit le diable, s'écria gaiement le vieillard qui avait voulu arrêter l'élan des propos de Mme Fantan.

Ce vulgaire dicton, le plus souvent jeté et accueilli très-indifféremment dans la conversation, fit pâlir Mme de Marignon, et dans son trouble, elle laissa échapper ces paroles :

— Le diable, quelle idée !...

Presque aussitôt elle se retira. Un moment après on vint annoncer qu'elle était vivement indisposée. Les salons se dépeuplèrent rapidement, et chacun se retira avec un sentiment pénible dans le cœur.

Cependant Luizzi s'était rendu au bal de l'Opéra, ce champ de bataille des beautés de détail ; car c'est là, en effet, que triomphent les tailles fines et souples, les mains petites et effilées, les pieds menus et cambrés.

On a fait beaucoup de contes sur les passions nées de toutes ces perfections secondaires, et qui finissent par rencontrer un visage disgracieux qui désenchante tous leurs beaux rêves. Mais il y a un autre sentiment qui n'est possible qu'au bal de l'Opéra, c'est celui qu'éprouve un homme lorsqu'après avoir détourné son attention d'une femme médiocre de visage, il découvre en elle des charmes qu'il n'avait pas remarqués. Autant elle était au-dessous des autres femmes dans un salon, où l'éclat de la fraîcheur, la perfection des traits éclipsaient un teint sans pureté et un visage peu régulier, autant elle leur est supérieure quand elle se trouve dans ce bal de l'Opéra, où le regard qui ne peut percer le masque ne cherche que des beautés dédaignées ailleurs. Ce sentiment, Luizzi l'éprouva un peu. D'abord il remarqua un domino femelle qui s'arrêta soudainement à son aspect, et le considéra un moment. Ce ne fut que quelques secondes, le domino reprit sa marche, et suivit le flot des promeneurs. Luizzi était à l'entrée du foyer de l'Opéra, et ce masque se promenait dans le corridor des premières loges. Luizzi le suivit des yeux, et admira d'abord sa taille flottante et gracieuse. Il se retourna pour voir Luizzi, et ce corps élancé et flexible se

tordit doucement comme une corde de soie. Luizzi attendit que ce masque repassât pour mieux l'examiner. Il regarda les pieds de cette femme : ils étaient minces et élancés, l'éclat de leur blancheur perçait le bas de soie noire dont ils étaient vêtus ; ils se posaient en marchant avec une fermeté élégante ; le pied était à l'aise dans son soulier de satin, et le ruban qui tournait autour de la cheville ne faisait que montrer la rondeur fuselée du bas de la jambe. Cette femme fit plusieurs tours sous l'inspection du regard avide de Luizzi. Le doux balancement de sa démarche, l'élégance de sa taille, la distinction de tout cet ensemble, le frappèrent si vivement, qu'il fit un pas vers elle pour mieux la voir. Elle s'en aperçut, et, comme si elle avait craint d'être reconnue, elle pressa vivement de la main la barbe flottante de son masque contre son visage. Cette main était couverte d'un gant; mais ce gant, dont la blancheur se dessina sur le satin noir, révélait la main la plus élégante, la plus oisive, la plus distinguée. Luizzi s'écria en lui-même : « Quelle est donc cette femme qui est si belle ? » Il restait immobile à sa place pendant qu'elle passait et qu'elle repassait. Mais déjà il comprenait le ridicule de cette attention sans but, et il s'apprêtait à quitter sa place et à chercher Mme de Farkley, lorsque cette femme quitta le bras de son promeneur et s'approcha vivement de Luizzi ; elle se pencha à son oreille, et lui dit tout bas :

— Vous êtes monsieur de Luizzi, n'est-ce pas ?

— Oui.

— A quatre heures sous l'horloge du foyer, j'ai à vous parler.

Luizzi n'avait pas eu le temps de répondre que cette femme s'était éloignée, et que Cosmes de Mareuilles lui disait d'un air railleur :

— Eh bien ! à quelle heure votre bonheur ?

— Quel bonheur ?

— Et pardieu ! celui que Mme Farkley compte vous donner.

— Quoi ! c'est là Mme Farkley ?

— Elle-même.

— Mais elle m'a paru, chez Mme de Marignon, d'une beauté plus que contestable, et ici...

— Ici elle est ravissante, n'est-ce pas ? Elle le sait si bien,

que c'est pour cela qu'elle donne ses rendez-vous au bal de l'Opéra ; et elle vous y a pris.

— Moi !

— Allons, ne faites pas le modeste ; il paraît que les avances ont été même un peu vives. Mme de Marignon est furieuse ; mais enfin vous n'êtes plus dans son salon, et je vous conseille d'être exact avec Laura, elle n'aime pas à attendre ; et d'ailleurs elle en vaut la peine, parole d'honneur !

— Vous le savez ?

— C'est un bruit public.

Cosmes s'éloigna, et Luizzi chercha Mme de Farkley des yeux. Elle descendait un des escaliers qui conduisent dans la salle ; le lustre l'éclairait de toute sa splendeur. Quelques paroles lui furent adressées en passant : elle se retourna pour répondre ; et tout ce qu'elle avait de souplesse, d'élégance, de beau mouvement, se montra à cet instant. Luizzi s'écria encore : « Mais cette femme est admirable ! » Il regarda à sa montre ; il était à peine une heure et demie, il avait deux heures et demie d'attente. Luizzi se sentit dans le cœur une impatience qui l'étonna lui-même.

— Ah ça ! se dit-il, est-ce que je me troublerais pour cette femme ? est-ce que je la désirerais assez pour m'en occuper ? est-ce que je l'aimerais ? une femme que tout le monde a possédée, qu'il est presque honteux d'avoir eue et de ne pas avoir eue ! c'est une folie. Cependant il me reste trop longtemps à attendre pour que je reste là comme un idiot à la suivre des yeux. Cherchons une occupation.

Mme de Farkley repassa, et lui fit un signe d'intelligence. Il la trouva merveilleusement gracieuse, et le cœur lui battit.

— Allons ! reprit-il, c'est un parti pris, je suis le préféré de la soirée ; eh bien ! soit. Mais je ne veux pas être plus gauche que les autres ; je veux même qu'elle me distingue dans ses souvenirs. Tous ceux qui m'ont précédé connaissent la plupart de ses aventures ; mais il doit y en avoir dont elle seule a le secret, et ce sont celles-là que je lui veux révéler, après lui avoir laissé croire qu'elle avait trouvé une dupe.

Aussitôt il s'écarta de la foule, tira sa petite sonnette, l'agita, et un monsieur en habit noir passa près de lui.

On sait que le grand embarras de Luizzi était de recon-

naître le diable quand il arrivait, attendu la variété de formes sous lesquelles il apparaissait. Cette fois, Satan ne lui laissa aucune incertitude.

— Me voici, lui dit-il, que veux-tu ?

— Je veux savoir l'histoire de cette femme qui passe là-bas.

— De celle qu'on a si ignominieusement chassée de chez Mme de Marignon ?

— Oui.

— Et dans quel but veux-tu la savoir ?

— Parce que, avant de la connaître par elle-même, je veux la connaître par toi, pour apprendre jusqu'à quel point une femme peut pousser l'audace dans son dessein de tromper un homme.

— Tu as raison ; mais l'expérience ne serait pas complète si je ne te racontais d'abord l'histoire des deux femmes qui ont fait chasser Mme de Farkley.

— Y aurait-il quelque chose à dire contre elles ?

— En ma qualité de diable, je ne me permettrai pas de juger si cela leur fait honneur ou déshonneur ; mais tu ne sauras ce qu'est véritablement Mme de Farkley, qui est une femme perdue selon le monde, que lorsque tu sauras ce que valent Mmes Fantan et du Bergh, qui sont des femmes honorables selon le monde.

— Soit, dit Luizzi.

Ils entrèrent tous deux dans une loge, et Cosmes de Mareuilles, qui passait en ce moment, dit à un jeune homme qui était avec lui ;

— Pardieu ! Mme de Marignon voulait savoir quel était le singulier chanteur de son concert, Luizzi pourra le lui dire, car les voilà ensemble dans une même loge.

— C'est sans doute lui qui l'avait amené ?

— Il en est bien capable, il est si inconvenant.

Et le diable commença en ces termes :

Frédéric Soulié.

(*La suite au prochain volume.*)

LONDRES.

C'est un espace immense et d'une longueur telle
Qu'il faut pour le franchir un jour à l'hirondelle,
Et ce n'est bien au loin que des entassements
De maisons, de palais, et de hauts monuments,
Plantés là par le temps sans trop de symétrie ;
De noirs et longs tuyaux, clochers de l'industrie,
Ouvrant toujours la gueule, et de leurs ventres chauds
Exhalant dans les airs la fumée à longs flots ;
De vastes dômes blancs et des flèches gothiques
Flottant dans la vapeur sur des monceaux de briques ;
Un fleuve inabordable, un fleuve tout houleux
Roulant sa vase noire en détours sinueux,
Et rappelant l'effroi des ondes infernales ;
De gigantesques ponts aux piles colossales,
Comme l'homme de Rhode, à travers leurs arceaux
Pouvant laisser passer des milliers de vaisseaux ;
Une marée infecte et toujours avec l'onde
Apportant, remportant les richesses du monde ;
Des chantiers en travail, des magasins ouverts
Capables de tenir dans leurs flancs l'univers ;
Puis un ciel tourmenté, nuage sur nuage ;
Le soleil comme un mort le drap sur le visage,
Ou parfois dans les flots d'un air empoisonné
Montrant comme un mineur son front tout charbonné ;
Enfin, dans un amas de choses, sombre, immense,
Un peuple noir, vivant et mourant en silence,
Des êtres par milliers suivant l'instinct fatal
Et courant après l'or par le bien et le mal.

LA TAMISE.

O toi qui marches en silence
Le long de ce rivage noir ,
Et qui regardes l'onde immense,
Avec les yeux du désespoir ,
Où vas-tu ? — Je vais sans folie
Me débarrasser de la vie,
Comme on fait d'un mauvais manteau ,
D'un habit que l'onde traverse,
D'un vètement que le froid perce,
Et qui ne tient plus sur la peau.

— A la mort ! Enfant d'Angleterre !
A la mort comme un indévot ,
A la mort quand sur cette terre
La vie abonde à large flot ;
Quand le pavé comme une enclume
Jour et nuit étincelle, fume,
Et quand armé d'un fort poitrail,
Le chef encore droit sur le buste,
Tu peux fournir un bras robuste
Et des reins puissants au travail !

— Travaille ! est bien facile à dire ,
Travaille ! est le cri des heureux,
Pour moi la vie est un martyre ,
Un supplice trop douloureux.
Dans mon humble coin sans relâche ,
Comme un autre j'ai fait ma tâche ,

Et j'ai fabriqué, j'ai vendu,
J'ai brassé de la forte bière,
J'en ai lavé l'Europe entière,
Et le sort m'a toujours vaincu.

Ah ! si vous connaissiez cette île,
Vous sauriez quel est cet enfer,
Que la brique rouge et stérile
Est aussi dure que le fer.
Bien rarement la porte s'ouvre
A celui que le haillon couvre,
Et l'homme, sans gîte la nuit,
Ose en vain, surmontant sa honte,
Soulever les marteaux de fonte,
Il n'éveille rien que du bruit.

Tout est muet et sourd... que faire ?
Gueuser sur le bord du chemin ?
Mais l'on ne prête à la misère
L'oreille non plus que la main.
Ici, ce n'est qu'en assemblée,
Que dans une salle meublée,
Que le cœur fait la charité :
Il faut pour attendrir le riche,
Qu'une paroisse vous affiche
Au front le mot mendicité.

Avec cet écriteau superbe,
Alors on a, comme un mâtin,
On a de quoi ronger sur l'herbe
Les restes pourris du festin.
On vit tant bien que mal sans doute ;
Mais hélas ! hélas ! qu'il en coûte
De vivre à la condition
D'essuyer de sa tête immonde
Le pied boueux de tout le monde
Comme le plus bas échelon !

Horrible ! horrible ! ah ! si la terre
Manquant à chacun de vos pas,
Au ciel alors, pauvre insulaire,
Vous pouviez tendre les deux bras ;

Si le pur soleil avec force,
Comme un vieux chêne sans écorce,
Réchauffait vos membres raidis,
Et si le Dieu qui nous contemple,
Ouvrant les portes de son temple,
Donnait un refuge à ses fils;

Peut-être.... mais vers la lumière
Qui peut ici tourner les yeux?
Pourquoi relever la paupière?
Le plafond est si ténébreux.
Notre terre toujours exhale
Une vapeur noire, infernale,
Qui nous dérobe l'œil divin;
Londres, toujours forge allumée,
Londres, toujours plein de fumée,
Nous fait au ciel un mur d'airain.

Puis pas une église entr'ouverte;
Si quelqu'une l'est par hasard,
Une voûte creuse et déserte
Et de l'ombre de toute part.
Pas un christ et pas une image
Qui vous redresse le visage
Et vous aide à porter la croix;
Pas de musique magnanime,
Pas un grain d'encens qui ranime:
Rien que des pierres et du bois.

Et dehors la rue est boueuse,
L'air épais, malsain, glacial,
Il pleut.... Oh! la vie est affreuse
A traîner dans ce lieu fatal.
L'âme qui veut briser sa chaîne,
L'âme souffrante a peu de peine
A forcer sa prison de chair,
Quand ce cachot, triste édifice,
Est sous un ciel rude, impropice,
Si tristement glacé par l'air.

Mais allons, la Tamise sombre
Est le linceul fait pour les corps

Que le malheur frappe sans nombre
Et qu'il entasse sur ses bords.
Allons, allons sans plus attendre,
Je vois déjà l'ombre s'étendre,
Le ciel se confondre avec l'eau,
Et la nuit par toute la terre
Sur les crimes de la misère
Prête à jeter son noir manteau.

Adieu! je suis le pauvre diable,
Je suis le pâle matelot
Que par une nuit lamentable
L'aile des vents emporte au flot.
Sur l'onde il dresse en vain la tête,
Les hurlements de la tempête
De sa voix couvrent les éclats;
Il roule, il fend la vaste lame,
Il nage, il nage à perdre l'âme,
Le flot lui coupe et rompt les bras.

Point de bouée et point de câble,
Pas une clameur dans les ponts,
Et le navire impitoyable
Paisiblement poursuit ses bonds.
Il fuit sous la vague en poussière;
Alors, l'enfant seul, en arrière,
Entre l'onde et le ciel en feu,
Perdu dans cette immense plaine,
Et si frêle atôme qu'à peine
Il arrive au regard de Dieu.

Il n'attend plus que pour le prendre
La mort s'élance des enfers.
Ou qu'il l'entende redescendre
Avec fracas du haut des airs.
A devancer l'instant suprême
Il se résigne de soi-même,
Et du front ouvrant l'océan,
Le pauvre mousse avec courage
Enfonce son pâle visage
Et sans un cri plonge au néant.

AUGUSTE BARBIER. (*Revue des deux mondes.*)

ÉTUDES

Sur le Théâtre Espagnol.

ALARCON.

VI (1).

LE TISSERAND DE SÉGOVIE.

. . . . . Texer
Hasta vel el hilo de la venganza.

Don Bertrand Ramirez est un de ces nobles alcades que l'Espagne a vénérés au-dessus de ses rois : bourgeois grandioses, représentants des libertés municipales, modèles de loyauté monarchique et d'attachement aux intérêts populaires, fidèles à leur souverain comme Caton l'était à Rome.

Ces hommes simples, dévoués à la patrie, esclaves du serment ; de tous les caractères que les poètes espagnols ont jetés dans leurs drames le plus beau type et le plus original;

(1) Voyez tome XII, année 1836.

ces Brutus de la bourgeoisie apparaissent avec une admirable grandeur dans les comédies de Lope et de Calderon. Au milieu des *galanes* et des *barbas*, qui n'ont guère d'autres mérites que d'être *galans* et *barbus*, la naïveté du langage distingue ces sublimes bourgeois : leurs mœurs modestes, leur humble et altière vénération pour la hiérarchie, leur culte du foyer domestique, leur sévérité inexorable en face du crime et du devoir, font d'eux de grands Symboles des vertus héroïques dans les classes moyennes. Voyez l'*Alcade de Zamalea*, par exemple : comme il brave l'autorité des monarques pour défendre les peuples, et la vengeance des peuples pour défendre les rois!

Au XIVe siècle, don Bertrand Ramirez, alcade de Madrid et aimé du roi, élevait sous ses yeux un fils et une fille, qui donnaient de grandes espérances. L'un se rangeait déjà parmi les guerriers célèbres. L'autre, dona Anna, était une de ces filles héroïques et tendres dont la poésie espagnole a conservé le portrait idéal, et dont la race s'est perpétuée à travers la terrible éducation de trois siècles, donnée à l'Espagne par l'ignorance, l'inquisition et l'enivrement de la fortune. Nous avons retrouvé, pendant les guerres de la Péninsule, ces mêmes femmes de Castille que lord Byron admirait, et qui, le mousquet à la main, montées sur des cadavres, vengeaient la mort d'un amant ou d'un mari. Les campagnes de Zumalacarregui les ont fait reparaître. Alarcon aime ces amazones, et elles sont belles dans ses pièces.

Le jeune Ferdinand, son frère, chargé par le roi d'une expédition militaire, avait été guerroyer contre les Maures. Ils tenaient encore une partie de l'Espagne : Tolède et Cordoue étaient à eux ; cette grande guerre africaine, qui a long-temps nourri et soutenu l'énergie espagnole, n'était pas éteinte. Repoussés vers le midi de l'Espagne par les armes victorieuses des Castillans, les Arabes semaient la dissension parmi les chrétiens, profitaient des intrigues des cours, aimaient les seigneurs contre leurs maîtres, et même, s'il faut en croire les chroniques, ils usaient de l'assassinat comme d'une dernière ressource. Souvent, les chevaliers, dont l'ambition était trompée ou mécontente, se joignaient aux ennemis de la foi, conspiraient avec eux, et leur livraient les villes chréteinnes.

A la cour de don Alphonse vivaient deux de ces ambi-

tieux mécontents; le comte Julien et son père, le marquis *Suero Pelaez*. La faveur dont jouissait l'alcade de Madrid leur faisait ombrage. Le fils, un de ces jeunes nobles sans mœurs que la fortune gâte de bonne heure, et qui ne cherchent dans les succès de l'ambition qu'un instrument de voluptés, s'attachait aveuglément à la politique de son père, vieilli dans le manége des palais, et auquel il ne restait plus qu'une passion, l'intrigue. Tous deux entrèrent dans le complot tramé contre la vie d'Alphonse par le roi arabe de Tolède. Il fut convenu que le roi périrait par un assassinat, que Madrid serait livré aux Maures, et que la vice-royauté resterait déléguée au marquis *Suero Pelaez*, assisté de son fils. Deux hommes du peuple, habillés comme des chrétiens,partent pour Madrid. Ils apportent les instructions secrètes d'Abderramen, contenues dans les lettres adressées au comte Julien et au marquis son père. Des domestiques gagnés introduirent les meurtriers dans l'Alcazar.

Un soir, don Alphonse voit briller deux poignards sur sa poitrine; il appelle : ses *monteros* accourent, les assassins fuient, le peuple les poursuit; ils tombent frappés de mille blessures. L'alcade don Bertrand Ramirez de Vargas ne trouve à juger que deux cadavres. On les fouille; les deux lettres, adressées à *Suero Pelaez* et au comte *Julien*, tombent dans les mains de l'alcade. Il reconnaît avec effroi le nom du marquis, auquel une vieille amitié l'unissait.

« Ah! s'écrie-t-il, la loyauté castillane enfante aujourd'hui des trahisons! Mon bras! pourquoi la vieillesse te rend-elle débile? Si j'étais jeune, je me chargerais seul de la vengeance du roi! »

Que fera-t-il, cependant? Accuser le marquis, c'est le perdre. Il découvrira le complot, mais non ses auteurs; il sauvera l'honneur de cette famille; il avertira le monarque, tout en protégeant un homme qui lui est attaché par d'anciens et d'intimes liens. Cette généreuse résolution le perd. Il remet entre les mains du marquis l'enveloppe des deux lettres.

« Prenez ces enveloppes et lisez les noms, lui dit-il; vous verrez ce dont il s'agit; vous vous répondrez à vous-même, et vous saurez ce que vous avez à faire. Je garde les lettres, gardez les enveloppes; je vous sauve la vie. »

C'est une imprudence. *Suero Pelaez* n'hésite pas; il se rend

chez le roi, accuse l'alcade de conspirer avec les ennemis de l'état, et donne pour preuve du crime la correspondance secrète qui doit encore se trouver sur lui et dont deux meurtiers étaient porteurs. On arrête l'alcade : on le fouille ; les lettres qui sont en effet dans sa poche semblent un terrible témoignage. En vain essaie-t-il de rejeter sur le vrai coupable le crime dont ce dernier le charge. Point de preuves en sa faveur. Tout l'accuse. La prison d'état s'ouvre pour le noble alcade de Madrid, pendant que le comte Julien, chargé des ordres royaux, va saisir les papiers de don Ramirez, investir sa maison, interroger ses domestiques.

Mais là demeure la jeune fille dont j'ai parlé, seule gardienne de la maison de l'alcade, qui, souvent forcé, par ses devoirs, d'habiter le palais, confie à dona Anna Ramirez de Vargas la surveillance du logis. Elle attend son frère Fernand, qui doit bientôt arriver de l'armée. C'est le matin ; ses jalousies sont encore abaissées, et sa femme de chambre achève de la parer. Un bruit de pas et un fracas de voix se font entendre dans la maison.

— Voilà bien du bruit, dit-elle. Voyez ce que c'est !

— Ah ! madame, je n'ose vous le dire. La maison est cernée ; on a placé des soldats à toutes les portes ; ils commencent à remplir la cour !

— Des soldats ! dans la maison de mon père ! des armes ici ! On entre dans la cour ! Cette injure à don Bertrand Ramirez !

Elle s'élance, descend, et aperçoit le comte, dont les soldats brisent toutes les portes et ouvrent les armoires. La jeune fille furieuse s'empare d'un couteau de chasse suspendu à la muraille, et, se plaçant en face de la porte du cabinet de son père :

— Ne passez pas ce seuil ! dit-elle. Qui êtes-vous ?

C'était un singulier spectacle que celui de la jeune fille armée, et l'œil étincelant. Le comte recula, s'étonnant de cette beauté et de cette audace.

— Mais vous-même, s'écria-t-il, qui êtes-vous ? Vous, belle comme Junon courroucée, comme Pallas guerrière, comme Diane armée !

— Je ne suis ni Junon, ni Diane ; je suis Anna Ramirez de Vargas. J'ai du cœur et je vaux toutes celles dont vous

parlez (1). Faites retirer vos gens, ou je leur apprendrai à connaître le respect dû à cette maison. Vous ici ! en armes ! vous avec des soldats ! Placer des sentinelles dans ma cour ! briser ces portes ! Savez-vous où vous êtes ? Savez-vous que c'est ici la maison d'un homme riche de vertus, de l'alcade de Madrid ? Savez-vous que son nom est adoré ? Savez-vous que ces marbres, ces pierres, ces voûtes paternelles représentent l'honneur antique et la vertu vénérée de la famille ? Retirez-vous donc, retirez-vous. Ne poussez pas une femme à des actions d'homme.

— Ah ! continuez ; vous êtes plus belle que jamais. Un déluge de roses couvre votre blanc visage (2) ! et plus je vous écoute, plus je vous admire !

— Seigneur comte, ces plaisanteries ne sont pas à leur place. Faites retirer tous ceux qui sont venus avec vous, ou, vive Dieu ! vous me forcerez à mal agir. J'aime mieux mourir que de vous laisser ici !

— Il le faut, madame, le roi le veut. Il me charge de visiter la maison d'un traître !

— D'un traître ! La maison de mon père est le centre de la loyauté et le sanctuaire de l'honneur. Nous sommes Vargas !

— Les Vargas sont morts. Leur arrogance les a tués ; leur perfidie les a perdus. Votre père est traître, vous dis-je : il est prisonnier.

(1) ANA : No soy. . . . .
. . . .
Mas soy dona Ana Ramirez
De Vargas, en quien se encierra,
Por acciones generosas,
Y por virtudes immensas,
De todas ellas la gloria,
Y el valor de todas ellas.

(2) CONDE. — Proseguid, que en el furor
Mas vestra bueldad se aumenta
Que por diluvios de rosas,
Que la colera desflucca
En provincias de cristales,
Y en monarquia de estrellas.
. . . .

— Mon père !

— Traître et prisonnier.

— Ah ! tais-toi, langue menteuse ! Ne tache pas le soleil ! Dans un Vargas une souillure ! chez un Vargas une tache ! un Vargas perfide ! Tout Madrid te dira que tu mens ! »

Lorsque le comte montra les ordres du roi, la jeune fille se tut et pleura. Le comte, qui l'avait trouvée belle, la fit garder à vue dans la maison de son père, proie réservée à ses plaisirs. Cependant Madrid retentissait de cris de joie; le frère d'Anna, don Fernand revenait triomphant de Grenade. Ignorant et les doubles trahisons de Suero Pelaez et les infortunes de sa famille, il espère tout de la faveur du monarque. Il traverse Madrid, à la tête de ses troupes victorieuses et des Maures qu'il a faits prisonniers, va droit au palais, se présente au roi, et lui fait hommage de sa victoire.

« C'est bien, dit froidement Alphonse; assez. »

Le roi est prêt à se retirer.

« Sans m'écouter ! s'écrie Fernand.

— Je sais ce que vous avez à me dire.

— Ah ! permettez que je vous retienne un moment et que je vous parle de mes victoires, qui sont les vôtres. J'ai pris Truxillo, Caceres, Corin, Calisteo, Alcantara ! Ces places sont à vous.

— Vous savez bien faire, mais vous parlez bien hautement de ce que vous faites (1).

— Je fais ce que je dis.

— Et moi je vous dis de regarder, continue le roi. »

Un rideau intérieur, s'ouvrant à ses ordres, laisse apercevoir, sur un lit, le cadavre de l'alcade don Bertrand Raminez, et sa tête tranchée. Le fils éperdu se jette sur le cadavre de son père. On veut le saisir ; il se relève; il se bat en désespéré. Son ami, son lieutenant Garceran l'aide de son épée; enfin, accompagné de Bermudo, son valet, et de ce fidèle Garceran, il se sauve de rue en rue et se réfugie, tout sanglant, dans la vieille église de Saint-Martin, qui jouit du droit d'asile, et où il se barricade.

Ce sont là de ces actes, dont toutes les annales espagnoles

(1) Rey. — Si ben obrais, mas bien sabrio decillo.

sont remplies. Ici le dévouement au monarque et la royauté divinisée ; là, l'indépendance humaine reprenant son empire, et s'élevant à une sauvage liberté. Il s'agit de prendre vivants le jeune Fernand et ses amis. On cerne l'église où le fils de l'alcade s'est retranché avec Bermudo et Garceran. Le peuple d'accourir ; tous les balcons de Madrid se couvrent de spectateurs. Fernand monte au clocher et contemple d'un œil calme le comte Julien, le marquis Suero, les soldats et les ouvriers dont l'église est entourée. On s'injurie, on parlemente.

« Vous ne voulezpas descendre ?

— Non.

— Eh bien ! détruisez le clocher ; faites-le tomber !

— Je sais, lui crie Fernand, que tu rêves ma chute. Il y a long-temps ! Mais nous verrons.

— Oui, nous verrons !

— Abattez le clocher !

— Je suis sous la protection de saint Martin. Vos efforts seront inutiles. D'ailleurs, ces pierres de taille vous résisteront.

— Ici des pioches !

— Bah ! dit Bermudo, elles ne mordront pas sur la pierre dure; ce clocher est bien bâti. A vous (en leur jetant des pierres), à vous les reliques de saint Martin.

— Donnez-moi des briques !

— Ne les ménageons pas !

— A vous, chiens ! cria Bermudo.

— A vous cette brique !

— A vous cette pierre ! »

Et les assiégés se défendaient comme beaux diables.

Il faut avoir vécu en Espagne ou avoir entendu nos soldats raconter leurs campagnes, pour savoir combien ces détails sont caractéristiques. La guerre, ou plutôt les mille petites guerres de l'Espagne actuelle, ont vu plus de cent siéges de clochers, mêlés de ces injures homériques et de ces résistances forcenées.. Cent fois les troupes de don Carlos et celles de la reine Christine ont livré ou soutenu de telles attaques, presque toujours couronnées par l'incendie de la sainte église. Le populaire contemplait depuis trois jours cet inutile blocus qui intéressait toute la ville de Madrid, et dont la prolongation l'étonnait.

« Cet homme est-il de bronze? demanda le marquis. Rien ne l'abat, pas même la faim.

— Bermudo ! criait le jeune homme. Encore des briques ! Je vise à ce marquis infâme.

— Nous mettrons le feu à la tour ! disaient les assiégeants.

— Vive saint Martin ! Comme vous voudrez.

— Non. Qu'il meure de faim et de rage.

— Bah ! Nous vivons d'air, nous autres; nourriture saine, cria Bermudo.

Le marquis prit la parole :

— Traîtres et fous que vous êtes, vous voyez bien qu'il n'y a pas d'espoir pour vous!... (Au peuple.) Retournez dans vos maisons, et que la ville s'apaise. Que les sentinelles restent seules à leur poste.

— Il faut qu'ils se rendent!

— J'avalerai la mort, plutôt que de me rendre !

— Crois-tu donc que la mort soit si douce ?

— J'aime mieux mourir ici que vivre traître comme toi.

— Mais tu es déshonoré.

— Mon honneur renaîtra.

— Je vous le répète, dit le marquis à ceux qui l'entouraient; sous peine de la vie, que nul ne leur donne à boire ou à manger. »

Le peuple se retirait, non sans admirer le courage et la résolution du fils de son alcade. C'était un miracle, qu'on attribuait volontiers à la protection spéciale du bienheureux Martin. Des bourgeois avaient vu de beaux anges, traversant les airs, apporter aux héros de ces trois journées des corbeilles d'or chargées de pain blanc et des vases de cristal pleins d'un vin généreux :

. . . . Por el viento
En cestas de oro y vasos cristallinos
Con pan dava Martin su vino puro (1).

On ne parlait que de cela dans Madrid, et la bravoure héroïque déployée par le jeune homme était le sujet de l'enthousiasme des bourgeois, surtout des femmes.

Pendant que, du haut de sa citadelle improvisée, Fernand

(1) Jornada segunda. Primera parte.

répondait par une volée de briques, « reliques de saint Martin, » aux injures qu'on lui adressait et aux sommations qui lui étaient faites, il y avait sur le balcon d'une rue assez voisine deux personnes qui le contemplaient curieusement. C'étaient dona Maria de Luxan et sa femme de chambre. Tout le cœur de Marie s'émut à ce singulier spectacle ; son héroïsme espagnol parla en faveur de don Fernand. Elle savait que les caveaux de sa maison (chose commune à Madrid) correspondaient avec les caveaux de l'église Saint-Martin. Ne pourrait-elle sauver le jeune homme ? Elle fait placer dans une corbeille du vin, des fruits, du pain, *des fleurs*, charge un vieux domestique de la famille de se procurer une pioche, et descend dans le caveau. La partie qui communique avec l'église est murée. Le serviteur abat cette partie. Théodora, la suivante, porte la corbeille, le repas, une torche : la petite armée s'engage bravement dans le souterrain.

Pendant que la jeune fille continue son voyage de découverte, les assiégés vont mourir. Fernand, vaincu par la faim, descend du clocher et se trouve dans l'église solitaire et sombre, dont ses ennemis ont fait murer les fenêtres. Il tombe sur le marbre d'un sépulcre. Sa douleur n'a rien de pusillanime ; c'est un soldat qui périt à son poste. Garceran, son ami fidèle, se tait et souffre avec lui. Ils font ensemble une brève prière au pied de cette croix, sur laquelle brille un rayon égaré de la lune. Bermudo, valet robuste, se traîne à peine en s'appuyant sur les grilles des chapelles. La nuit est venue. Quelques lueurs pâles tombent des vitraux colorés. Les grandes figures des saints qui entourent le chœur se dessinent comme des vapeurs blanches, et paraissent prendre en pitié ces trois misérables prêts à périr.

« Fernand ! je vais mourir ! s'écria Garceran.

— Meurs dans mes bras, ami ! Le ciel nous réclame ! Partons ensemble.

— Cher compagnon !

— Malheureux cavalier...

— Mais toi, Bermudo, où es-tu ?

Bermudo était un mauvais plaisant, que la mort n'arrachait pas à ses habitudes goguenardes ; un loustic de la race de Sancho. Cet immortel ami de don Quichotte n'est qu'un Gracioso espagnol, arrangé par le génie.

« Où je suis? dit le pauvre homme. Apprenez-le-moi? Je ne vois plus, je n'entends plus; je ne peux plus parler; j'ai faim, et je dévore ma faim; j'ai soif et n'ose pas remuer ces pauvres lèvres, auxquelles un peu d'eau ferait tant de bien! D'ailleurs, si je parlais, je commettrais quelque sacrilége; je ne pourrais que maudire ce grand *saint Antoine* avec son porc, et ce bon *saint Nicolas* avec sa perdrix. O bon saint Antoine! ô cher saint Nicolas, cachez-moi votre perdrix! ne me montrez plus votre cochon, je vous en prie! Et vous, bienheureux saint Martin, au lieu de partager ce manteau avec un pauvre, donnez-moi une bouchée de pain, par charité.

Cependant un bruit léger se fit entendre, et Bermudo, qui venait de prononcer des paroles hardies, crut que tous les saints du paradis allaient se lever en masse pour le punir!

« Mon Dieu! s'écria-t-il, quelque chose a remué dans ces tombeaux. Saint Gilles, saint Côme, saint Braulio, saint Pantaléon, saint Lesme, saint Agapit, saint Fabio! ah! grands saints, ne me frappez pas!... Dieu! comme la peur rassasie un homme!

— Qu'as-tu donc?

— Sentez-vous cette odeur?

— Tu dis que...

— Que je viens d'entendre et de voir un million, au moins, d'âmes du purgatoire.

— La faim te rend fou!

— Pas du tout... j'ai bien entendu! A moins que ce ne soient des rats ecclésiastiques (1). »

Assurément ces hommes assiégés et mourants, cette église sombre, cette situation désespérée, ces superstitions populaires, ce mélange de fantastique naturel, d'héroïsme impétueux et de tragédie bourgeoise, composaient une scène fort curieuse; elle se compliqua davantage encore, lorsque je ne sais quelle ombre voilée de blanc apparut dans la demi-obscurité du lieu saint.

Fernand tira son épée, d'une main qui la soutenait à peine.

« Qui va là? dit-il, qui es-tu? et que cherches-tu?

— C'est une âme que tu as mise en peine (2).

(1) Eclesiasticos ratones.

(2) Maria.—Alma soy, que estoy penando
En tu pecho.

— En peine ? Que veux-tu dire ?

— Elle attend de toi bonheur et repos.

— Corps ou âme, vive Dieu ! n'avance pas, ou je te tue.

— Je ne bouge plus.

— Voyons ! qui es-tu ?

— Tu vas le savoir, dit Maria de Luxan, qui s'était avancée la première, et dont les deux acolytes se montrèrent bientôt. »

Le vieux Pedro Alonzo, qui était resté derrière les tombes avec sa torche, éclaira la scène ; Fernand aperçut la corbeille, les fleurs, le repas, la suivante, et sous un voile blanc, une des plus jolies personnes de Madrid.

« Jeune et brave gentilhomme, lui dit-elle, si votre courage m'a fait faire ce que je fais, ne vous en étonnez point ! Je veux vous délivrer. Mangez d'abord : voici du pain, de la volaille, des fruits; je sais que depuis trois jours vous n'avez pas fait un repas..... Nous nous reverrons; je dois me hâter de vous quitter. J'ai une famille à craindre, un frère qui me surveille, mon honneur à garder et des ennemis domestiques, c'est-à-dire des valets (1). »

Si la démarche de la jeune fille était hasardeuse, si elle était *bizarra*, comme on dit en Espagne, il n'appartenait pas à Fernand de lui reprocher une témérité héroïque. Elle se retire chargée des bénédictions des captifs, et en leur montrant le chemin de la liberté. Cependant la nappe est mise sur un autel, et Bermudo s'adresse avec enthousiasme aux consolations solides que Téodora vient d'apporter. On allume une bougie ; de vives et bruyantes santés sont portées par Garceran et Bermudo. Les morts sont salués tour à tour, et les toasts des saints ne sont pas oubliés ; festin singulier, joyeuse orgie au milieu des sépulcres, près des vases sacrés et des autels.

Ce repas rend au jeune homme toute sa force ; il renaît, il pense, il se souvient. Avec le sentiment de la vie renaissent en lui la colère et le désespoir. Son père vient de périr ignominieusement ; sa sœur, dona Anna, se trouve entre les

(1) MARIA. . . . .

. . . .

Yal fin, enemigos, que es
Decir, que tengo criados.

mains du comte, comme le lui apprend Bermudo. Va-t-il fuir sans vengeance? Va-t-il consentir à ce que sa sœur, livrée au seigneur le plus libertin de la cour, soit à son tour déshonorée? Va-t-il profiter lâchement du secours opportun que vient de lui apporter la jeune Luxan? Non; il demande à son père pardon de n'avoir pu le venger encore. Mais il y parviendra; il ne profitera de la liberté que pour rentrer, la nuit, dans la maison paternelle, où dona Anna est gardée à vue; il saura bien, par quelque ruse, tromper les satellites du comte; il saura bien l'arracher à la captivité et aux embrassements de don Julien: il la tuera; car c'est sa résolution, et il la confie à Garceran, son ami, confident et compagnon de tous ses malheurs.

« C'est une action féroce, lui dit Garceran; c'est agir en païen!

— Eh bien! je serai Romain cette nuit-là! ma sœur ne sera pas le jouet des passions d'un ennemi! Elle mourra!

— Pourquoi?

— Parce qu'elle est ma sœur.

— Ah! don Fernand! quelle barbarie! vous ne l'oserez pas.

— Vive Dieu! je déchire en lambeaux quiconque voudrait me l'arracher. Êtes-vous mon ami...? Et vous?... et vous?...

— Certes; mais je vous désapprouve.

— Si vous m'aimez, aidez-moi!

Enfin, épouvanté d'une détermination si invariable, Garceran lui propose un moyen moins violent de se défaire de dona Anna: c'est le poison. Garceran le préparera lui-même; le frère se chargera du reste.

Tout est donc convenu, et cette action terrible va s'accomplir; on sort par le souterrain. Garceran se procure le poison, et don Fernand, enveloppé de son manteau, suivi de Bermudo, heurte à minuit le seuil de la maison de son père.

— Qui êtes-vous? leur dit la sentinelle.

— Qui nous sommes? répond Bermudo, quoi! imbéciles! vous ne reconnaissez pas le comte don Julien?

— Ah! que sa seigneurie nous pardonne!

— Vous êtes pardonnés, dit Fernand, qui entre et passe devant les soldats.

Eh bien! dit tout bas l'une des sentinelles, c'est cette

nuit, apparemment ; M. le comte est bien amoureux !

— Pauvre jeune fille !

— Pauvre honneur (1) !

— Taisons-nous ! l'affaire est grave.

Le jeune homme s'avance dans les corridors de la maison paternelle, où tout est silencieux et triste. Il parcourt ces galeries, qui ne lui offrent plus que des pensées de mort et de deuil. Voici enfin l'alcôve où repose dona Anna. Il n'ose arrêter les yeux sur sa sœur endormie.

— Bermudo, dit-il, fermez ces rideaux ! Je n'aurais pas le courage qu'il me faut. Cette beauté est trop pure. Le corps est un vase de cristal dans lequel brille une lumière qu'on appelle l'âme ; et quand cette lumière est pure, c'est la beauté (2) !

Depuis la mort de l'Alcade, sa maison, naguère si honorée et si paisible, est devenue le théâtre d'un autre drame pathétique et ignoré. Dona Anna s'y trouve prisonnière. Le comte, épris de cette jeune fille qui lui a si bravement résisté, lui donne mille preuves d'amour, et la traite avec courtoisie. Ses mœurs sont corrompues et ses manières agréables. Il est beau, jeune, aimable ; et la vanité d'Anna est flattée: elle a vaincu son ennemi. Un nouveau sentiment dont elle s'effraie pénètre dans le cœur de la fille de l'Alcade; elle s'interroge avec crainte. Aimera-t-elle donc le persécuteur de sa famille? Ce commencement de passion, cette première étincelle qui annonce l'orage, lui inspirent un remords précoce. Elle écrit à son frère ; elle espère qu'il vit encore, qu'elle pourra lui faire parvenir sa lettre, et qu'il saura, par audace ou par adresse, l'arracher au péril qu'elle est impuissante à écarter. La lettre est écrite, et elle s'est endormie.

«Ah! seigneur, dit Bermudo à son maître, lorsqu'ils entrèrent, elle écrivait, voyez! Des plumes, du papier, une lettre; je crois que cette lettre vous est adressée.»

(1) Pobre honor.

(2) Fenn. . . .

. . . .

Los cuerpos son unos vasos
De cristal, y esta diciendo
La punera de las almas
La hermozura de los cuerpos.

Fernand prit la lettre, et y trouva ce qui suit :

— « Mon frère, nous sommes tous désunis et misérables. Le mauvais destin qui a frappé notre glorieux père vous bannit de notre maison. Il expose aujourd'hui votre sœur à d'autres dangers. Venez, car mon honneur est en péril. Je le défends; mais je suis femme... C'est vous dire assez. »

Il achevait la lecture de ce billet, lorsque la jeune fille s'éveilla.

« Ah! mon Dieu, s'écria-t-elle, qui vient ici? Qui êtes-vous? Comment pénétrez-vous dans ma retraite?

— Nous sommes vos amis.

— Ah! mon frère! Fernand, protecteur de mon âme, sauveur de mon honneur, seul conseiller d'une orpheline misérable, seul ami qui me reste au monde, vous voilà! c'est vous! Couvrez-moi de votre poitrine, défendez-moi de vos bras! Est-ce bien vous? est-ce bien vous?

— C'est bien moi, ma sœur.

— Venez m'embrasser, frère! Non! vous ne l'êtes plus; vous êtes le père que le ciel me donne. Venez! Ah! comment donc avez-vous osé pénétrer jusqu'ici? Vous être pris, vous êtes perdu. Le comte laisse toujours ici cent hommes au moins.

— Je suis venu, déterminé à mourir et à tuer (1). Que m'importe?

— Ah! mon frère, dois-je vous perdre ainsi?

— Vous perdrez votre frère et la vie!

— Moi, la vie? et qui me l'ôtera?

— Le vengeur de votre honneur.

— Par quelles mains?

— Par les miennes.

— Vous venez donc me tuer?

— Oui, vous d'abord. Ils me tueront ensuite. »

Elle est debout sur son lit, et elle écoute son frère. Elle voit d'un coup d'œil le déshonneur de la famille, la ruine de toutes les espérances des Vargas, et surtout sa honte assurée, si elle cède au sentiment que lui inspire déjà le comte don Julien. Elle boit le poison; et son frère, qui le lui a présenté d'une main ferme, pousse de longs et douloureux

(1) Resuelto
Vengo a morir y a matar.

gémissements sur le corps de sa sœur empoisonnée. On accourt.

« Je vous ai trompés, dit-il aux soldats; je suis don Fernand. Tuez-moi ! »

Garceran, qui est resté dans la rue et qui connaît les risques courus par son ami, vient le défendre. On se bat. Don Fernand blessé se réfugie dans l'église qui l'a déjà protégé. Mais que deviendra-t-il ? que fera-t-il ? où aller ? En Aragon ? Le roi de cette province est cousin du roi de Castille. Chez les Maures ? Ce serait une tache infâme. Dans le tombeau ? son offense n'est pas lavée.

« Eh bien ! mon cœur, se demande-t-il, où irons-nous? Don Fernand, à la vengeance! Où la trouver? Comment ? par quelles voies? Je ne sais, mais peu importe ; l'espoir me soutiendra, et le ciel me donnera des ressources. A la vengeance, don Fernand, à la vengeance ! »

Assis au pied d'un autel de l'église, il rêve aux moyens de cette vengeance, lorsque Maria de Luxan vient le trouver. Leur premier entretien d'amour a lieu dans l'église obscure, à l'ombre de toutes les tombes de marbre et de toutes les images des saints.

« J'ai beaucoup de choses à vous confier, dit Fernand.

—Je vous écoute, répond Marie, avec vénération et en silence.

—Mes secrets ne sont pas des secrets d'amour, mais des secrets de vengeance. Il faut que vous sachiez quelle est l'âme que je vous donne. L'honneur de mon père a été souillé. Il était plus pur que ce rayon de lumière qui brille là haut. Ma sœur innocente a péri. Ces douleurs et ces offenses demandent à être vengées; sans cela je demeure livré à une éternelle infamie. J'ai résolu, senora, de me rendre à Ségovie. La cour s'y trouve ; ma vengeance ne peut se trouver que là. Je passerai les monts de Guadarrama; je franchirai les têtes de leurs géants de glace. Je resterai déguisé dans la ville; j'attendrai le moment, l'occasion et le hasard. Ils en ont servi bien d'autres : ils me serviront aussi. Je sais que je vais à la mort; je sais que je vais au couteau (1). Mais je me vengerai: on parlera de moi. L'entreprise est difficile; donnez-moi conseil.

(1) Al cuchillo !

—Soyez mon époux, je vous promets le succès.

—J'y consens. Prenez ma main, recevez ma foi. Notre généreuse union sera bénie.

—Ah ! je suis donc à vous !

—Que les saints de marbre qui nous entourent, senora, soient témoins du mariage que je contracte et bénissent sa chaîne sacrée. Ils ont vu ce que je vous dois ; ils voient combien profondément mon cœur ressent vos bienfaits. De plus, en ajoutant à l'honneur des Vargas l'honneur du sang des Luxan, je m'oblige à la vengeance et je la rends plus sainte. »

Je ne vous eusse pas raconté toute cette histoire, et j'aurais laissé les grands coups d'épée dont elle est semée aux mélodrames anciens que nos boulevards ont empruntés à l'Espagne, si la passion, la poésie, le drame, l'éloquence dans leur plus énergique beauté, n'y éclataient à tout moment, comme vous venez de le voir, par des explosions que l'on peut nommer sublimes. Le jeune homme n'est pas sauvé : il faut sortir de Madrid, se marier, s'établir à Ségovie, tromper une foule d'ennemis, et effacer les traces d'une vie persécutée et d'une tête mise à prix. Marie de Luxan se charge de parer à tous les hasards et de prévoir les chances. Voici l'intrigue assez habile, inventée par elle pour servir les projets et la vengeance de Fernand. L'un de ces vieux domestiques de famille pour lesquels on a du respect en Espagne, était, dans sa jeunesse, tisserand à Ségovie ; ce sera lui qui, confident des époux, ira louer, dans le quartier des tisserands de cette ville, une petit maison qu'il habitera avec sa bru. Cette dernière sera Marie de Luxan, femme de Fernand, et passera pour une simple ouvrière dont elle portera le costume. On dira que le mari de la jeune femme est à l'armée. Il arrivera enfin sous les vêtements d'un simple soldat, et viendra demeurer chez son prétendu père. De là il observera ce qui se passe dans Ségovie, et cherchera l'occasion qu'il veut saisir. Personne ne sera instruit de son déguisement. « Ce secret restera écrit dans nos âmes, dit Marie ; il y demeurera jusqu'au jour où nous serons vengés.

— Mais comment m'appellerai-je, lui demande Fernand ?

—Pedro Alonzo.

—Que ferai-je à Ségovie ?

—Vous *tisserez* le chanvre en attendant la trame de la vengeance (1).

Marie et le vieux domestique partent les premiers à cheval et vont préparer le logis du tisserand. Quant à Fernand, qui doit sortir de Madrid sans être aperçu, il a recours à un expédient hardi. On sait que les cathédrales espagnoles ont long-temps conservé leurs priviléges du moyen-âge, et qu'elles possèdent dans leurs caveaux, dans leurs souterrains, même au sein de leurs murailles, toute une population de morts. Fernand ouvre un sépulcre où l'on vient d'enterrer un gentilhomme encore jeune : sans craindre ce qu'il appelle, dans son langage oriental, *les parfums de la mort* (2), il en tire le cadavre, développe le linceul qui le recouvre, et échange ses vêtements contre le drap mortuaire dont il s'empare. Au défunt appartiennent désormais les habits, la dague, la bourse, les diamants, les joyaux de don Fernand, fils de l'alcade. Enfin, il complète le travestissement en frappant le visage du mort, qu'il défigure à coups de dague.

— Ah ! s'écrie-t-il, les vivants me persécutent? Que les morts me défendent. Le don Fernand de Madrid a disparu, c'est le tour du tisserand de Ségovie. Je ne suis plus gentilhomme. Je n'ai plus qu'une navette, mais elle tisse des espérances (3). Elles sont immenses.

Il part à peu près nu, et va frapper en se lamentant, à la première maison qu'il rencontre : « des voleurs l'ont dépouillé, dit-il ! » Un bon curé lui donne quelques vêtements en haillons. Il sort paisiblement des portes de la ville et salue de loin la cime des monts neigeux dont il va traverser les défilés sauvages.

« Solitudes stériles, et roches affreuses, leur dit-il, me voici pauvre, nu et sans espoir ; je vais vous demander asile et passage ; protégez-moi, afin que je puisse me venger ! ou si la vengeance ne m'est pas permise, anéantissez-moi sous les neiges de vos fronts. »

Ce fut une grande fête dans le quartier des tisserands à Ségovie, lorsque le jeune époux de Téodora, Pedro, revint

(1) . . . Que hè de hazer en Segovia ?
—Texer, hasta ver el hilo de la venganza !

(2) Los perfumen de la muerte.

(3) Texiendo esperanzas largas.

de l'armée. On l'attendait avec impatience ; personne ne le connaissait encore; mais son père Pedro Alonzo, ou du moins celui qui se donnait pour son père, était du pays; et Téodora, la bru du vieillard, s'était fait aimer de tous. Les tables furent dressées, les danses commencèrent; chaque ouvrier quitta un moment sa navette, et fêta l'arrivée du jeune homme. C'était Fernand. Pour ne pas attirer le soupçon des voisins, il adopta leur genre de vie, travailla comme eux, habita la modeste maison de son père adoptif, et devint, après deux mois de séjour, l'un des notables de cette petite république du *Sitio de los Texedores*.

Je n'ai voulu jeter l'ombre d'aucune réflexion dans ce roman espagnol, dont la complication est à la fois intéressante et lumineuse, et dont le style clair et fort, l'invention féconde, l'intrigue rapide, sont les moindres mérites. On a cherché le drame romantique : le voilà tout accompli. Le lieu commun des coups d'épée et des aventures galantes et nocturnes que l'on a usés depuis *Alarcon* ne fera méconnaître à personne cette naïveté de dialogue, cette facilité d'exécution, cette énergie dans la simplicité, ces traits de passion si âpres et si vrais, qui jaillissent par étincelles nombreuses, à mesure qu'une situation s'anime et devient brûlante.

Ici s'arrête la première partie du *Texedor* d'Alarcon. La seconde le montrera *tissant le fil de sa vengeance.*

SEGUNDA PARTE.

Le fils de l'alcade exerce dans la ville de Ségovie son humble et nouveau métier. Comment, sous le nom et le costume du tisserand Pedro Alonzo, pourrait-on reconnaître don Fernand Ramirez de Vargas? N'a-t-on pas vu le cadavre de ce dernier, percé de coups et tout sanglant, tomber dans la fosse sépulcrale? On oublie jusqu'au souvenir du jeune homme, de son héroïsme et de ses malheurs, pendant que la lune de miel éclaire le bonheur obscur de son mariage.

Suero Pelaez et son fils don Julien triomphent. Mais qu'est devenue la sœur de Fernand, que son frère a empoisonnée par point d'honneur? Anna existe encore. Garceran, auteur de la proposition à laquelle don Fernand a cédé, n'a pas cru devoir exécuter, à la lettre, l'œuvre conseillée par lui. Après avoir bu courageusement la mort, Anna se réveille ; elle se réveille entre les bras du comte. Le breuvage

préparé des mains de Garceran devait entraîner une léthargie de quelques heures. Ce sommeil se dissipe ; et bientôt, émue des tendres soins dont le comte Julien l'environne, heureuse de retrouver la vie, elle se livre à lui ; elle se fie à ses promesses; elle l'aime.

Don Julien la conduit d'abord dans un château de plaisance voisin de Ségovie, et ne tarde pas à la reléguer dans un hameau des environs, où elle porte les vêtements et le nom d'une villageoise. Les visites du comte sont chaque jour moins fréquentes; il cherche ailleurs des aventures nouvelles et des triomphes plus difficiles. Pendant que le père, le marquis *Suero Pelaez*, ourdit de nouvelles trames avec l'ennemi, le fils se contente de varier ses voluptés. La femme d'un artisan lui semble belle; il la possédera.

Un soir il se dirige, accompagné d'un valet, vers l'humble maison qu'elle habite. Le valet frappe, la porte s'ouvre, et déjà la jeune femme s'apprête à recevoir le cavalier, lorsque le mari revient et les arrête.

« Cavalier, que voulez-vous? que demandez-vous à cette heure-ci? Cette maison a un maître.

— Ce que nous voulons? répond le valet. Rester seuls avec une jolie femme!

— Pardieu! mes gentilshommes, vous vous trompez d'adresse. Si vous êtes hommes d'honneur, réfléchissez à ce que vous allez faire. Ne fussé-je qu'un passant, je vous en empêcherais; la loi du monde me l'ordonne. J'ai de la barbe au visage et une épée au côté. Mais si cette femme est ma femme, si elle est à moi, croyez-vous donc que je vous l'abandonnerai, moi vivant?

— Ah ça! interrompit le valet, quand une entreprise est commencée, ne faut-il pas l'achever?

— Avant tout, il faut agir en hommes et en hommes de bon sens : se vaincre. C'est une belle action. »

Ce dialogue ennuyait le comte, il prit la parole :

« Vous êtes bien sot d'argumenter avec ce tisserand! Je ne veux plus entendre vos syllogismes. Partez, continua-t-il en s'adressant au tisserand, point de réplique; laissez-moi seul ici. » Et comme le tisserand ne bougeait point : « Pedro Alonzo, cela sera!...

— Cela ne sera pas, dit le tisserand.

— Vous êtes tisserand, vous!... Vous parlez en seigneur.

— Et vous, gentilhomme, vous agissez en infâme. »

Le grand manteau noir qui cachait la tête du comte Julien s'ouvrit et laissa voir le fier visage du courtisan.

« Vilain ! s'écria-t-il, il faut donc agir en maître. Pedro Alonzo, c'est moi.

— Le comte Julien !

— Je suis le comte.

— Ce que vous faites est digne de ce que vous êtes.

— Insolent ; quittez cette porte.

— Regardez-moi bien, reprit Pedro Alonzo ; je suis tisserand... mais je suis homme (1) !

— Me parler avec cette impertinence... vous, manant ! »

Il se jeta sur le tisserand, dont il frappa le visage, et qui tira son épée.

« J'ai eu assez de patience, s'écria Pedro, mais tu verras ce que vaut ma patience ! »

Le fer de Pedro Alonzo frappe le marquis au bras gauche. On l'emporte blessé, mais peu dangereusement. Le meurtrier poursuivi est jeté en prison. Le fils de l'alcade se trouve confondu avec des bandits : Camacho, Xaramillo, Cornejo, une foule d'autres. Il a frappé un grand seigneur ; il est traité plus durement qu'eux tous. Bientôt, cependant, sa supériorité, sa présence d'esprit, son audace, ses ressources lui constituent une sorte d'autorité dans la prison. Cette aristocratie, fondée par Dieu, se conserve intacte sur le pont des navires, dans la bataille et dans les cachots. L'homme né pour commander commande.

« Il n'y a qu'un homme, dit Cornejo à ses camarades, qui puisse nous tirer d'ici. C'est Pedro Alonzo, le tisserand. Voilà un homme, celui-là ! Il en vaut trente comme nous !

— Parlons-lui, reprit Xaramillo, il nous sauvera des griffes de ces ministres de l'enfer, tant geôliers que juges.

Et ils allèrent vers le tisserand.

« C'est nous, dirent-ils, Xaramillo, Camacho, Cornejo, qui venons vous annoncer que nous nous gouvernerons d'après vos desseins et vos bons avis. Il faut sortir d'ici ; nous

(1) Fern.— Mirad
Que soy, aunque texedor,
Tan hombre. Cond. que atrevimiento !
Eso me decis, a mi ?

sommes plus de vingt camarades disposés à vous obéir.

— Parbleu ! répondit le tisserand, accablé de chaînes et relégué dans un coin, vous avez raison, camarades. Pas de succès sans audace ! pas de bonheur sans liberté ! Il y a danger à tenter de fuir, mais le danger où nous sommes est plus grand encore. Que diable ! il ne faut pas laisser notre vie misérablement suspendue au bout de la plume d'un greffier.

— C'est ce que nous disons tous.

— Eh bien ! cette nuit même nous partirons ; il ne s'agit que de trouver moyen ! Nous nous réunirons d'abord dans l'infirmerie, et de là je saurai vous ouvrir un passage.

— Pour les vieux prisonniers c'est assez facile, interrompit Camacho ; ceux-là sont amis de l'infirmier. Quant aux autres, il faut qu'ils demandent la permission de veiller près du lit d'Alonzo Pinto, qui est agonisant.

— Mais moi ? dit Fernand. Je suis un grand coquin, comme vous savez ; et les ordres sont sévères pour ce qui me regarde. Je ne serai probablement pas de votre bande. Ils me laisseront ici avec ces menottes et ces fers aux pieds ! Il faut cependant que je reste avec vous.... Qui a un couteau ?

—Moi !... tenez !

— Xaramillo, tu vas me donner un coup de couteau là, dans la tête, sans me tuer, mais un coup solide. La blessure saignera, vous crierez que je suis tombé de cet escalier : on me conduira à l'infirmerie (1). Qu'en dites-vous ?

— Le moyen est barbare.

— Il est humain ; il m'enlève au bourreau. Allons, frappe ; je t'attends (2).

— Ma foi, vous le voulez ! »

Ce qui fut dit fut fait. La tête de Ferdinand offrit une blessure assez large et saignante. Il cria ; les geôliers accoururent. « Ce pauvre homme est tombé d'un étage ; il s'est

(1) Fernando.— Pues en la cabeza, amigo,
Dadme una cuchillada,
Y fingiendo que he caido
De esa escalera, mi entento
Con este medio consigo,
Pues luego en la enfermeria
Me han de poner.

(2) Acabad, que el golpe espero,

fendu la tête. Voyez ! n'est-ce pas cruauté de lui charger ainsi les pieds et les mains. Franchement, ne vaut-il pas mieux le tuer (1)? »

On emporta Fernand à l'infirmerie ; les prisonniers se disaient que le tisserand n'était pas un homme, mais un démon.

La nuit arrive, l'infirmerie se remplit. Tous les prisonniers sont rassemblés. Nouvel embarras ; Pedro Alonzo, bien que couché, porte encore ses chaînes.

« Cornejo, Camacho, pouvez-vous les briser ?

— Impossible, quand même nos mains seraient des tenailles !

— Malade et blessé, ils ne m'ont pas enlevé ces fers.

— Vous seriez mort qu'ils auraient peur de vous !

— On ne brisera jamais ces menottes ! Autant vaudrait bâtir un mur d'acier avec des balles de laine.

— A coups de marteau, à la bonne heure. Mais les geôliers nous entendraient.

— Misère ! s'écria Fernand, misère !... Eh bien ! j'ai des dents, et leur secours va me suffire : deux doigts de ma main droite paieront pour mon corps tout entier (2). »

Les compagnons de Fernand le virent, non sans horreur, trancher avec ses dents le pouce et le premier doigt de sa main droite, faire tomber la menotte qui la retenait, et envelopper son poignet sanglant d'un mouchoir.

« Les fers de mes pieds, s'écria-t-il, ne m'embarrassent pas. Pourvu que j'aie les mains libres, je suis tranquille. Un couteau !

— En voici un.

— Camarades, obéissance ! Je tue le premier qui résiste !

— Nous sommes prêts à vous obéir.

(1) CORNEJO. — Pedro Alonzo es, que ha caido
De esta escalera : mal hagan
Tantas esposas y grillos !
No es mejor matar a un hombre ?
CAMACHO. — La cabeza se ha rompido.

(2) Pese a mi ! si tengo dientes,
Porque busco otro remedio ?
Dos dedos han de estorbar
Que se escape todo el cuerpo !

— Faisons sortir de leurs lits les malades ; plaçons les lits l'un sur l'autre. Nous atteindrons le toit ; nous y pratiquerons aisément une ouverture. Voici des échelles de corde. Bientôt nous jouirons du ciel libre.

— Allons, commençons.

— On parlera long-temps de ce que nous allons faire, dit Fernand. Il n'y a plus de malades parmi nous, n'est-ce pas? Morts ou vivants, nous sortons tous d'ici.

— Morts ou vivants !

— Nuit obscure, s'écria le nouveau chef, couvre-nous bien, cache nos efforts, protége-nous !

La nuit les protégea. Le tisserand, le bras en écharpe et suivi de ses camarades, retrouva son logis, où sa femme était loin de l'attendre. Il y fit entrer les vingt hommes qui l'avaient choisi pour chef.

Mes amis, leur dit-il, le ciel nous a donné le succès ; la précieuse liberté nous est conservée ; comment la garderons-nous? Nous aurions beau demander asile à une église ou à la maison d'un ambassadeur : la justice plie devant les hommes puissants. Le favori du roi me poursuit avec acharnement. Il ne respectera rien. A quoi me servirait-il d'ailleurs d'avoir quitté une prison pour une autre. Mon avis est que nous sortions tous ensemble de Ségovie. Nous voici plus de vingt hommes de cœur. Pardieu ! nous pourrons faire parler de nous dans les histoires (1) ! Notre bande grossira chaque jour. Tous ceux qui ont peur de la justice viendront nous rejoindre. Occupons les défilés et les bois des montagnes voisines. Ce seront nos palais, nos lieux de sûreté, nos murs inexpugnables, nos créneaux de défense. Dans ces roches sauvages, qui osera nous attaquer? Personne : les voyageurs nous paieront tribut. Nous ne manquerons ni d'argent, ni de vêtements, ni de bijoux. Nous serons rois. Tous nous avons des griefs contre la société ; nous les vengerons : le courage nous donnera la victoire ; le hasard nous donnera les occasions.»

Ces hommes n'avaient rien de mieux à faire que de suivre les conseils de Fernand, et Camacho prit le premier la parole :

« Excellente idée !

(1) Las historias.

— Tous sont prêts à vous suivre.

— Je me fie à vous, dit Fernand, et je suis à vous. Mais une mesure nous reste à prendre : il faut un capitaine reconnu de tous. Sans chef, point de discipline ; sans discipline, point de succès. Tout tombe en ruine : lisez l'histoire.

— Vous seul êtes notre capitaine, dit Camacho.

— Qui oserait lui disputer ce titre?

— Tous nous vous nommons capitaine, tous!

— Approchez. Voici une croix : placez là votre main droite ; jurez de m'obéir loyalement, sous peine de mort et d'infamie.

— Nous le jurons.

— Qu'on se munisse d'armes !... Tout ce que l'on trouvera! Plus tard notre arsenal sera mieux monté. »

Téodora avait assisté à cette scène, qui se passait la nuit chez le tisserand.

« Et toi, Téodora, lui dit-il, que penses-tu de tout ceci?

— Que je te suivrai dans les solitudes les plus désertes, heureuse à ton côté, amazone digne de toi.

— Tu me paies ce que tu me coûtes (1) ; et tant que ton beau visage sera près de moi, je triompherai du monde. Amis, il faut que l'aurore éclaire pour nous les sommets de Guadarrama.

— Marchons! marchons!

Ils sortirent.

« Comte Julien! (s'écria le tisserand, qui jetait un dernier regard sur sa maison, et que suivaient sa femme et les prisonniers devenus ses soldats), tu ne tarderas pas à savoir ce que vaut le *Tisserand de Ségovie !* »

Les voilà campés au milieu des roches de Guadarrama. Ils font noblement ce métier de *salteadores*, ou de libres voleurs, que l'Espagne et l'Angleterre, comme l'Italie moderne, ont estimé à très-haut prix. Dès que l'organisation de la société est incomplète, la liberté devient sauvage et s'organise elle-même pour le brigandage et le massacre. Déjà la réputation du tisserand chef de bandits se répandait en Castille, et le peuple chantait les héros de Guadarrama. On entendait le muletier répéter, en conduisant ses mules,

(1) Lo que me cuestas me pagas.

la ballade du grand *Salteador* Pedro Alonzo et de ses trois amis.

« Ya se salen de Segovia
Quatro de la vida ayrada ;
El uno era Pedro Alonzo ,
Camacho el otro se llama,
El tercero es Xaramillo,
Y Cornejo es el que falta !

Todos quatro matasietes ,
Valentones de la hampa ,
Rompiendo los embarazos
Y quitando las trabas ,
A pesar de los guardianes
Escaparon de la jaula.

Pidieron embaxador ,
Y dandose buena mana ,
Fueron a ser gavilanes
Del cerro de Guadarrama.

Triste de aquel que agarraren
Los pescadores de cana ,
Que al son de una cuerda sola
Hara en el ayre mudanzas. »

Traduise qui pourra cette ballade populaire : la comprendre est bien assez. Ce qu'il y a d'intime et de national , dans les *Gavilanes del cerro,* les *matasietes* et les *valentones de la hampa,* expressions que la populace de Madrid vous expliquera quand vous voudrez ; n'est pas plus traduisible que le sens réel du *gamin* de Paris, du *cockney* , du *swell* et du *buck* de Londres. Nos brigands firent assez bien leurs affaires. Mais tout n'est pas roses dans ce métier. Un traître se rencontre , qui livre à la justice Téodora et son mari , le tisserand de Ségovie. On les conduit à Madrid ; les gardes s'arrêtent dans une auberge. Les mains de Fernand sont garottées. Il voit tous les assistants occupés à boire, s'approche d'une lumière qui se trouve sur la table, brûle à la fois ses liens et ses deux poignets , subit cette torture avec l'héroïsme au-

quel vous êtes sans doute accoutumés (1), reste libre, se jette sur une épée, et fuit en se défendant.

(1) Son monologue, pendant qu'il brûle ses liens, est fort beau.

¿ Dadme favor, santos cielos,
Que mientras hablan, dispongo
Que el fuego de este candil
Me de remedio piadoso,
Aunque me abrase las manos;
Que si las desaprisiono,
Hechos ceniza los lazos,
Han de hacer del fuego propio,
En que ellos se abrasen, rayos,
En que mis contrarios todos
Fulminen mi ardiente furia!
¿ Elemento poderoso,
Esfuerza la accion voraz,
Tu, que los humedos troncos,
Los aceros, los diamantes,
Sueles convertir en polvo.
¿ Ah! pese a tu actividad!
Todo me abraso, y no rompo
Los lazos ¿ fuego enemigo,
Dante pasto mas sabroso
Mis manos, que estas estopas,
Que te suelen ser tan propio
Aumento? — Ya estoy libre;
Ahora si quantos mostruos
De Egypto beben las aguas,
Pacen de Hircania los sotos,
Se oponen a mi furor,
Los hare pedazos todos.

Il y a là sans doute des traces assez nombreuses d'emphase et d'exagération orientale. Mais le mouvement est admirable, la passion sincère, l'énergie irrésistible, l'éloquence réelle. Jusqu'ici, nous avons rejeté dans les notes la plupart des traits bizarres, que nous nous serions fait scrupule de supprimer, mais qui, plus rares chez Alarcon que chez ses rivaux, auraient suspendu le dialogue et distrait l'attention du lecteur. Faisons observer en passant que plusieurs

Son épée est brisée; il est couvert de sang. Il se réfugie dans la maison de campagne la plus voisine. C'est celle du comte don Julien, son ennemi mortel. Bientôt les soldats amènent dans le château du comte, la femme du bandit, Téodora, qui a essayé de défendre son mari. Le comte, heureux d'avoir en sa puissance la femme qu'il désire, lui promet, si elle veut l'aimer et le suivre, la grâce de Pedro Alonzo.

— Comte, lui répond-elle, je ne vous ai pas découvert mon amour. Mais ne vous trompez pas sur mon silence! Votre rang m'imposait. J'ai honte, en vérité, de vous avoir préféré un pauvre tisserand; depuis bien des jours, mon cœur avait besoin de vous parler; ma bouche ne l'osait pas.

— Ah! que me dites-vous, Téodora (s'écria le comte surpris et ravi)? Je suis heureux de vous entendre, heureux si je puis vous croire; votre résistance même est un charme de plus. Tu seras donc à moi, toi que j'adore!

— N'en doute pas; je t'appartiens! »

Dans la salle basse de cette maison de campagne, salle qui donne sur le parc, se trouvent à la fois Téodora, le comte et Fernand désarmé, mais libre.

« Je l'ai entendu! s'écrie ce dernier. Femme vile! où est ton honneur?

— Ne l'outragez pas, Pedro, dit le comte; respectez-la, si vous aimez la vie!

Mais le tisserand furieux accablait Téodora de reproches.

— Quel gré te saurai-je, dis-moi, de m'avoir délivré? Quelle victoire as-tu remportée si tu effaces ta noble action par cette bassesse, et ta miséricorde par ton crime?

— Je ne t'écoute plus!

— Cette femme se place sous ma protection: respectez-la, encore une fois, dit le comte!

— Oui, comte, je suis à vous!

— Téodora, est-il possible! s'écria Fernand désespéré.

— Allons donc, dit-elle à Fernand en s'approchant de lui, c'est à vous une extrême arrogance, à vous héros de grand chemin, de penser que je vous préférerais constamment à un gentilhomme tel que le comte. Ce serait pousser

fautes matérielles se sont glissées dans ces notes: *vel* pour *ver*; *bueldad* pour *beldad*, *vestra* pour *vuestra*, etc., etc.

l'amour jusqu'à un aveuglement trop bizarre. Vous l'avez espéré! vous! je vous ai suivi par force, et mon mauvais destin m'y a contrainte. La justice vous poursuit, le bourreau vous attend; tous vous regardent comme infâme. Voici l'homme que je préfère; c'est celui qui soutient, à lui seul, le poids de la couronne de Castille. Ne me regardez pas avec tant de fureur; cette fureur serait votre perte. Vive le ciel! j'ai vécu en femme guerrière, et si vous dites un mot contre mon honneur, je saurai me venger, je me défendrai même contre vous (1)! Pas d'injures, ou je couvre la terre de votre sang infâme!

— Ai-je pu vivre, s'écrie Fernand, pour entendre ces paroles de sa bouche!

— Il faut se résigner, dit le comte; Pedro Alonzo! sauvez-vous; les portes sont ouvertes; j'ai répondu de vous. Allez! on vous donne la vie.

— La vie! cette femme me la fait haïr. Frappe, frappe, cœur misérable et vil; femme sans honte et sans foi; je veux t'outrager assez pour que tu te venges. Tue-moi, tue-moi, ce sera mieux!

Le comte avait laissé son épée nue sur la table. Téodora se jeta sur cette épée et s'élança vers Fernand,

(1) Necio, di, que confianza
Te ha dado a entender jamas,
Que yo no quisiese mas
Cumplir la justa esperanza
Al Conde, que ser constante
A la fe de un salteador?
Tan ciega estoy de tu amor,
Que a un senor, que es el Atlante,
En que estriba justamente
El pese de la corona,
Prefiera la vil persona
De un bandido deliquente?
Conocete, presumido,
Confiado, vuelve en ti,
Que el seguirte yo hasta aqui,
No amor, sino fuerza ha sido.
Y asi, el furor que te anima,
Solo fabrica tu dano:

— Infâme, infâme, répétait Fernand !

Téodora, au lieu de frapper le tisserand son mari, lui donna l'épée.

— Prends vite, lui dit-elle ; moi je fuis : empêche le comte de me suivre, défends la porte ; la nuit nous protége ; je t'attends là-bas.

Elle se trouvait près de la porte. Elle disparaît; une lutte inégale s'engage entre Fernand et le comte.

— Ah! la perfide ! s'écriait le comte.

— Honneur des femmes! répondait Fernand.

— Voulez-vous me tuer, moi sans armes?

— Oui, si vous criez, je vous tue !

Il le bâillonna, ferma la porte de la chambre, emporta la clé, prit la fuite, et alla retrouver ses amis.

Les exploits du *salteador* recommencent leur cours. Sa troupe bat tous les environs, et découvre enfin la retraite de dona Anna. Le comte habitait, avec un petit nombre de domestiques, cette même quinta située au pied de la Guadarrama, où nous venons de le voir tout à l'heure. Fernand prend ses mesures, entre de nuit avec ses hommes dans la quinta, fait bâillonner les domestiques, et, masqué, tenant sa sœur par la main, il se présente dans la chambre du comte.

— Hommes, que voulez-vous? que cherchez-vous? leur dit-il. Vous entrez ainsi armés, et en tumulte, chez un grand d'Espagne !

Fernand s'approcha.

— C'est une audace assez singulière en effet, seigneur ; ne vous en étonnez pas ; vous ne voyez en moi que l'instrument humain de la justice de Dieu. Nous ne sommes pas égaux aux yeux du monde, vous et moi ; mais le plus grand seigneur, comte, c'est l'homme qui ne craint rien dans une cause juste. Connaissez-vous cette femme?

Goza pues del desengano,
Y como a prenda me estima
Del Conde ya, o vive el Cielo,
Si me vuelves a injuriar,
Que yo misma he de manchar
De tu infame sangre el suelo.

— Oui, dit le comte, je la connais (1).

— Vous savez donc que sous son vêtement de paysanne elle est noble comme vous, sinon plus noble. Vous savez aussi quelles promesses mal remplies, quels serments trompeurs l'ont forcée à prendre ce déguisement. Dona Anna s'est fiée à vos paroles, et demande justice.

—Moi! qu'ai-je promis?

—Je n'attends pas de vous une confession entière. Tout est jugé, tout est connu, tout est dit, mon épée est prête; le prêtre attend, donnez-lui la main, ou, vive Dieu! la chambre où vous êtes se va remplir d'un appareil de mort.

Don Julien cède à la force. Le mariage a lieu. Fernand revient trouver le comte.

—Qu'on nous laisse seuls maintenant, dit Fernand, j'ai à parler au comte.

Pedro Alonzo alla fermer les portes et les fenêtres. Le comte, sans armes, le contemplait d'un œil effrayé.

—Que va-t-il faire? s'écriait-il. Mon Dieu! qui me livrez à un bourreau de cette ignoble espèce, je vous ai donc bien irrité?

Pedro Alonzo se plaça en face du comte.

—Me reconnaissez-vous, lui-dit-il (2)?

(1) Cond.—Buen la conozco.—Fern.—Sabeis,
Que aquesta muger que veis,
En trage humilde, est dona Ana
Ramirez, cuyo linage
Es igual, si no mejor
Que el vuestro, y que vuestro amor.
La disfraza en este trage
Dando a sus prendas perdidas
Por ser en van empleadas
Esperanzas inganadas,
Y promesas mal cumplidas?

(2) Fern.—Conoces me, Conde?—Cond.—Si.
Y en vuestro valor osado,
Antes de haberos quitado
La mascara, os conoci.
Fern.—Quien soy?—Cond.—Sois el texedor
Pedro Alonzo, no me olvido.
Fern.—Aun no me habeis conocido,

—Alors même que vous portiez un masque, je vous ai reconnu à votre audace.

—Qui suis-je ?

—Vous êtes le tisserand de Ségovie, je ne l'ai pas oublié.

—Vous ne me reconnaissez pas; regardez-moi mieux.

—Je vous regarde, et si don Fernand Ramirez n'était pas mort, je croirais que c'est lui.

—Comte, je suis Fernand Ramirez.

—Que Dieu me sauve! Dieu permet donc que votre cadavre sorte du sépulcre pour venger votre sœur offensée. Je

Miradme, Conde, mejor!
Cond.—Por lo que decis pensara
Si pudiera ser mirando
El retrato de Fernando
Ramirez, en vuestra cara
Que erades el.—Fern.—Yo soy, Conde.
Cond.—Valgame Dios! si ofendido
De me el cielo, ha permitido
Que del sepulcro, que esconde
Vuestro cadaver helado,
Que yo mismo vi enterrar,
Os levanteis a vengar
Vuestra hermana! ya he pagado
La deuda, y cobro su honor
Con la mano que la di.
Que mas pretendeis de mi?
Fern.—No quiero que mi valor
Deslumbreis, atribuyendo
A milagro soberano
Las hazanas de esta mano:
Ya que justamente entiendo,
Que es el cielo quien ordona
Que yo os castigue, no estoy
Muerto, Conde, vivo estoy,
Y de vuestra justa pena
Es mi brazo el instrumento.
Cond.—Como es posible? Yo mismo
Os vi entregar al abismo
De un obscuro monumento.

vous ai vu enterrer de mes propres yeux! Que voulez-vous, que voulez-vous de moi? J'ai épousé votre sœur, j'ai payé ma dette; son honneur est sauvé : que faut-il de plus?

—Comte, je ne suis pas mort, je suis vivant : il n'y a pas de miracle ici; le ciel veut que je vous punisse, et vous serez puni.

—Mais j'ai vu s'ouvrir votre fosse; j'y ai vu tomber votre cadavre percé de coups!

—Vous vous êtes trompé; j'ai échappé à vos poursuites, j'ai pris le nom et fait le métier d'un tisserand. Après avoir défendu, contre vous, ma sœur, j'ai défendu, contre vous, ma femme; et me voici, le corps plein de vie et l'âme pleine de vengeance!

—Fernand, si vous êtes le frère de ma femme est-il nécessaire de nous tuer?

—En vous épousant, elle a retrouvé son honneur; en vous tuant, je retrouve le mien (1).

—Je n'ai pas offensé Fernand Ramirez, mais un homme qui s'appelait Pedro Alonzo et qui était tisserand.

—Voici ma joue; c'est bien la même que vous avez frappée; la même sur laquelle votre main a gravé l'offense. Est-ce au tisserand que vous l'avez faite? Le tisserand vous tue. Est-ce la femme du tisserand que vous avez voulu séduire? Le tisserand vous tue.

—Elle m'a résisté, vous le savez : je ne l'ai point séduite.

—Mais vous l'avez voulu, l'outrage est le même (2). Voici deux épées; battez-vous.

Il tira de son manteau deux épées. Le fils de l'alcade et le comte Julien se battirent, et le comte fut frappé à la poitrine.

— C'est fait de moi, s'écria-t-il.... Je vais mourir; écoute. J'ai porté contre ton père un faux témoignage... Mon père l'a voulu... Pardonne-moi, car tu es chrétien et noble.

— Tu meurs pardonné (3).

(1) Cond.—Si sois, Fernando, de mi esposa hermano,
El matarnos los dos es desvario.
Fern.—Ella cobro su honor con vuestra mano,
Y yo con vuestra muerte cobro el mio.

(2) Almarido se ofende pretendiendo.

(3) Perdonado mueres.

Ainsi marche à la vengeance, d'un pas ferme et que rien n'arrête, le fils de l'alcade, devenu cadavre, puis tisserand, puis salteador (1). Marie de Luxan ne l'a pas quitté. Sa troupe, puissante et nombreuse, maîtresse des défilés de Guadarrama, se grossit de tous les mécontents dont abonde un pays livré à la guerre civile et mal gouverné. Le marquis Suero Pelaez, ennemi secret de don Alphonse, roi de Castille, a survécu à son fils, et n'a pas renoncé au projet d'ouvrir aux Maures de Cordoue les portes de Madrid et de leur livrer le trône de Castille. Depuis la mort de l'alcade don Bertrand Ramirez, c'est Suero qui gouverne. Les citadelles restent dégarnies; le commandement des troupes appartient au marquis Suero, qui oppose des forces insuffisantes à l'invasion des ennemis de la foi. Parvenus jusqu'à un village voisin des défilés de Guadarrama, ils vont remporter une victoire facile que la défection du marquis a préparée, et déjà une partie des troupes d'Alphonse plie devant les Maures, lorsque la petite armée des bandits de Fernand, sortant de ses repaires, vient prendre part au combat et rend l'avantage aux chrétiens. Tout cède à ce renfort inattendu; les Arabes, surpris et cernés, sont mis en pièces; et, au milieu de la mêlée sanglante, Fernand pousse son cheval vers le marquis :

« Défends-toi, marquis!

— Qui est-tu? Pourquoi tourner contre les chrétiens l'épée qui a vaincu les maures?

—Je la tourne contre toi seul. Je suis Fernand Ramirez de Vargas. Dieu m'a laissé la vie, pour que le monde puisse lire la loyauté de mon cœur, le châtiment que tu mérites et l'horrible crime que tu as commis envers mon père.

—Ah! ah! cria le soldat Bermudo, qui chevauchait derrière le marquis; solde ta dette, marquis: paie le tisserand.

—Paie de ta vie la vie que tu as ôtée à mon noble père! Il le frappa au cœur.

—Je suis mort! et je confesse la vérité de ce qu'il a dit. »

Si l'on examine cette création compliquée et fougueuse, il sera impossible de ne pas admirer la hardiesse, la souplesse, la fécondité de l'invention qui a su lier tous ces événements, les enlacer d'une chaîne étroite, et soumettre l'ensemble à

(3) Voir la Primera parte.

une seule idée, à un but, à un mot: *vengeance*. A travers le bouillonnement et les détours de ces incidents romanesques, mais non invraisemblables, qui se pressent à flots, toujours une raison logique et austère apparaît, déterminant l'action par le caractère et modifiant le caractère par les chances. Le héros se défend dans une église dont il fait sa citadelle. En prison, il règne. Il devient voleur et commande à des voleurs. Son énergie s'élève ou tombe jusqu'à la férocité; et les crises de sa vie le trouvent toujours au niveau des nécessités du sort. On chercherait vainement des scènes plus puissantes d'effet et plus ardentes d'éloquence que celle où Téodora le délivre par un mensonge, et celle où Fernand, après avoir forcé le comte d'épouser Anna, le contraint de se battre et le tue.

Comme étude historique, cet ouvrage est un des drames qui font ressortir, de la manière la plus vive, l'idéal ancien du type ibérique. Nous voyons son inutile énergie se débattre encore au sein de la décadence. Qui n'a pas entendu parler des atrocités de la dernière guerre; retraites dans les tourelles et dans les églises; hommes assiégés et brûlés au fond de ces repaires; indépendance et fanatisme sauvages; massacres sans pitié; des mœurs qui ne sont pas celles de l'Afrique, mais qui n'ont jamais été celles de l'Europe; qui étonnent davantage à mesure que l'on s'en occupe davantage, et qui réunissent tous les caractères de la féodalité septentrionale, de la chevalerie du moyen-âge et de l'inexorable passion de l'Orient.

Ce qui a lieu aujourd'hui en Biscaye, vous le retrouverez dans les contes de Michel Cervantes, dans les comédies de Lope, dans tout ce beau théâtre espagnol, si remarquable par la fécondité de l'invention et la verve de l'essor lyrique. Les critiques lui ont reproché une exubérance ridicule de formes purement extérieures, des images arabes, des traits hasardés, un orientalisme absurde; ce défaut, si c'en est un, est celui du soleil et du sol. Accusez l'Afrique voisine et ces grandes haies d'aloès et de cactus dont Grenade est environnée: accusez le génie arabe qui a semé les temples mosarabes d'ornements extraordinaires et étrangers à notre goût. Mais un accessoire exagéré ou défectueux est peu de chose, lorsque le fond est d'or et d'or pur, lorsque le travail est magnifique, lorsque les ouvriers sont artistes. Comparez

donc, si vous l'osez, l'art qui compose et qui crée, avec le métier qui arrange et qui raboute; le développement d'un art dramatique naïf, versant à pleines mains les passions et les caractères, avec le labeur d'un métier qui s'apprend, qui a ses poulies et ses ressorts, ses dents d'acier et ses crochets, et qui mêlant, d'après un procédé connu, les fils usés de plusieurs inventions, les combine dans une trame plus ou moins rajeunie. Comparez ces fleurs vigoureuses, qui empruntent toute la sève d'un sol vierge et la font jaillir pure et colorée dans leurs pétales et leurs corolles; ces fleurs que le soleil, l'air et l'onde fraîche font vivre; comparez-les avec ces tristes reliques de nos herbiers dramatiques, canevas desséchés que l'on remet en lumière par je ne sais quel artifice, et qui ne doivent leur faible éclat qu'au profond ennui d'une société qui veut jouir ce qui n'est pas difficile en fait de voluptés.

Il semble que l'art dramatique n'ait qu'un moment de vie réelle chez tous les peuples. La chanson héroïque berce leur enfance; le chant épique signale leur adolescence; et dans la brillante époque d'une jeunesse qui s'avance vers la maturité, le drame éclot et se développe naturellement: il redit la passion dans sa force et dans sa nouveauté. Où est le drame espagnol après les Philippe, le drame français après Louis XIV; le drame anglais après Jacques Ier? Les évènements peuvent hâter ou retarder de quelques années le développement du génie dramatique; mais un temps vient toujours où la société, qui s'est fondée et qui pressent son avenir, arrête ses idées sur les relations des hommes entre eux, sur l'emploi et le jeu des passions, sur les limites du droit et du devoir, sur le genre de moralité qu'elle adopte. De là le drame; expression animée et palpable de la vie humaine, telle qu'elle est conçue et comprise, en tel temps et sous telles conditions. Oreste tue sa mère et obéit au destin. Les héros espagnols frappent une sœur innocente, et obéissent au point d'honneur. Le bon sens pratique de la société française est résumé par Molière. Bientôt on agite dans toutes les directions, on combine de mille façons, mais toujours sous la loi du type national, le petit nombre de passions motrices que Dieu a données à l'homme. Les grands traits s'épuisent; on essaie les nuances; on veut renouveler, par la réflexion, le drame qui est action. C'est l'époque des Eu-

ripide et des Voltaire. Enfin, aux derniers moments, il arrive quelquefois que de braves et inutiles efforts tentent la régénération de cet art merveilleux et passager. A force de science, d'artifice et de déclamation éloquente, vous galvanisez le cadavre. Le drame ouvre sa prunelle rougissante; il étend ses faibles bras, et cette convulsion peut simuler la vie. Il a poussé un cri féroce, et l'on a cru qu'il allait parler; il retombe enfin dans son linceul, abandonné par ses médecins les plus habiles, et livré aux seuls spéculateurs qui ont toujours aimé les résurrections et les miracles.

Je sais que l'Angleterre, la France et l'Allemagne comptent quatre ou cinq cents théâtres; mais croyez-vous donc que le Théâtre soit l'Art dramatique? Erreur! Rien ne se ressemble moins. Il y avait bien plus d'art dramatique en Europe lorsque de misérables bouts de chandelles éclairaient la scène de Shakspeare ou de Calderon, ou lorsque les marquis encombraient la scène de Molière, qu'à l'époque où tous les prestiges du décorateur sont venus troubler, en prétendant les embellir, les voluptés de la scène, à l'époque où, pour charmer tous les sens à la fois, on a oublié le véritable but des œuvres dramatiques.

Il faut un grand courage pour s'occuper aujourd'hui du théâtre avec conscience, avec zèle, avec amour; et les observations précédentes n'ont rien d'hostile aux talents qui nous restent: leur tâche est plus difficile; voilà tout. Le Théâtre menace de nous envahir et le Drame de s'en aller. Le théâtre sans le drame, c'est un mouvement matériel et scénique, une multitude de comparses, une armée de chevaux et d'hommes, un jeu bruyant et dispendieux. Comme le théâtre peut se passer du drame véritable, le drame peut exister sans le théâtre; et cette différence n'a été ni assez remarquée ni assez sentie.

Les deux grandes nations septentrionales modernes, l'Allemagne et l'Angleterre, malgré le mouvement qu'elles ont voulu jeter sur la scène, ont créé des drames (je parle de leurs chefs-d'œuvre) bien mieux appropriés au philosophe qu'au spectateur, et faits pour être médités plutôt que pour être représentés. La noble poésie du *Faust* de Goëthe s'évanouit sur le théâtre. Jamais le *Songe de la mi-août* (*Midsummer's night's dream*) n'a pu être compris à la scène: tandis que *le Festin de Pierre*, ou plutôt *le Convive-statue* de Tirso

da Molina (Juan Tellez) a fait triompher sur tous les théâtres européens sa féerie d'invention espagnole. L'*Oreste* des anciens est une pièce infiniment meilleure *à jouer* que le *Hamlet* de Shakspeare. Le nord cherche la pensée dans l'action; il cherche dans la pensée la cause de la pensée, et de cette cause il étudie les nuances. Non qu'il méprise la passion, mais il est toujours prêt à la dominer par l'analyse. Quand il souffre et quand il saigne, il se regarde et s'entend souffrir. C'est là ce qui rend les drames de Shakspeare, ces drames qui ne sont pas des drames, et où l'action n'est qu'un prétexte, si chers, si précieux, si enivrants, si éternellement féconds pour toutes les intelligences méditatives et les âmes rêveuses.

Je ne prétends pas que Shakspeare manque d'action; j'affirme que ce grand homme a souvent négligé l'effet théâtral, pour le sacrifier à la méditation, à la poésie, à l'observation, aux nuances, à l'analyse, à l'étude infinie du caractère et des évènements humains. Jamais le peuple, même en Angleterre, ne le comprendra tout entier. Il n'est pas en dehors du théâtre; il est au-dessus. Chez les Espagnols, la conception, sans être aussi profonde que celle de Shakspeare, se prête merveilleusement aux exigences positives de la scène. Ils peignent à fresque, ils frappent les sens. Shakspeare abonde en traits d'une délicatesse infinie qui répugne à la représentation matérielle. Les neuf dixièmes du rôle d'Hamlet se composent de recherches métaphysiques, qui descendent, comme l'a observé Lamb. dans les derniers replis de cette âme solitaire. Il se dit à lui-même, en face du public, ce que l'on ose à peine dire à Dieu. Faites apparaître Hamlet dans le silence du cabinet; qu'il s'y élève comme un fantôme représentant le mystère ineffable de la vie et des peines humaines ; écoutez, en les pesant, chacune de ses paroles; prêtez l'oreille à l'écho multiple de ses douleurs; que chacun de ses vers fasse rêver ; qu'après l'avoir lu cent fois, on le rouvre cent fois à toutes les pages et au hasard. Mais dans le tumulte actif de la scène, que saura-t-on d'Hamlet? que sa mère a épousé beaucoup trop tôt, selon lui, le meurtrier de son père, et qu'il en est affligé jusqu'à la folie. C'est là le canevas grossier du drame. Quant aux nuances, elles s'effacent ; *Hamlet* et *Oreste* se confondent. On n'aperçoit plus au théâtre que deux choses, la passion et les faits. C'est

là ce qui se comprend facilement, ce qui frappe l'auditoire; on s'intéresse à la passion parce qu'elle est de l'homme ; on suit l'enchaînement des faits par curiosité. Philosophie et poésie, méditation et rêverie, tout ce qu'il faudrait étudier pendant des heures et des jours échappe à cette masse haletante qui partage les émotions des acteurs et se laisse entraîner par leurs ardentes paroles. L'homme s'isole pour méditer; dès qu'il s'assemble, il est peuple ; peuple, la sensation l'emporte et la réflexion le fuit.

Il faut donc avouer que le Drame, isolé de la méditation et de l'étude, dans son acception véritable, le drame pur et complet, le drame pour la scène, non pour le penseur, appartient au Midi ; et parmi les nations modernes, c'est incontestablement à l'Espagne qu'il faut attribuer la puissance d'invention la plus énergiquement créatrice.

Le canevas espagnol se retrouve encore sur tous les théâtres du monde. A Venise, à Rome, à Paris, à Londres, à Saint-Pétersbourg, à Vienne, à New-York, *Don Juan*, ou *le Cid*, *le Menteur* ou *le Mariage secret*, anciens caprices de quelques poètes de Madrid aujourd'hui inconnus, se maintiennent obstinément, tant il y a de véritable vie dramatique dans ces inventions. L'Arioste a demandé sa comédie à Plaute; Molière a beaucoup emprunté aux Italiens, aux Espagnols et aux Romains ; Shakspeare a mis à profit toutes les nouvelles et tous les contes de l'Europe. L'espagne seule a puisé dans son propre fonds ; au lieu de procéder par assimilation ou par absorption des idées étrangères, elle a développé un génie propre et autochtone, d'autant plus curieux à observer, qu'il n'appartient pas à quelques hommes de génie, mais à tout un peuple. C'est l'accent naïf et hardi d'une nationalité fort isolée. Au premier coup d'œil, les milliers de drames espagnols qui du XVIe au XVIIe siècle ont coulé de source, se ressemblent et sont jumeaux. Pour reconnaître l'empreinte des variétés de talent qui les ont dictés, il faut y regarder de fort près. Leur originalité est celle d'un peuple, non celle d'un homme; et le talent spécial du poète s'est comme sacrifié et perdu dans le génie dominant de la masse. Une telle tendance a de la grandeur, et peu de variété ; elle est favorable à l'énergie, non à la profondeur de la création; elle nuit surtout à la gloire des poètes, qu'elle ne laisse guère parler en leur propre nom, mais au nom de l'esprit populaire, et

qui, dépouillés de leur caractère spécial et isolé, marchent comme une armée de Bardes dramatiques, où personne n'est capitaine, où personne n'est soldat, et où des mérites réels sont obscurcis et confondus dans la foule qui les presse. Montalvan. Guilhem de Castro, don Juan Tellez, Diamante, ont jeté au hasard des pièces remplies d'invention, d'éloquence et d'esprit. Ai-je eu tort de dire que *don Ruiz Alarcon* est un grand poëte inconnu? Que ceux-là en jugent qui ont lu son *Menteur,* son *Ganar Amigos* ou son *Tisserand de Ségovie.*

Le premier j'ai tiré son nom des catacombes littéraires. En vain chercheriez-vous dans *Schlegel*, dans *Bouterweck* et dans *Sismondi* la mention la plus légère d'Alarcon. Ces écrivains, qui se sont spécialement occupés du théâtre espagnol, se taisent sur l'homme qui inspira le grand Corneille, et qui se place au premier rang des inventeurs dramatiques. Moins brillant et moins lyrique, moins catholique et moins poète que le familier du Saint-office, Caldéron, Alarcon se livre moins éperdûment que Lope de Vega au plaisir de créer des situations innombrables et embarrassantes. Il combine plus habilement l'action et la passion. Je doute que la métamorphose du roman chevaleresque en drame se soit jamais opérée sous une main plus ferme.

Le roman transporté dans le drame offre des dangers auxquels il a échappé: l'auteur d'une telle œuvre est exposé, en multipliant le jeu des chances, à ne s'attacher qu'à cette fantasmagorie rapide et à manquer de profondeur dans les motifs ou de vérité dans les passions; trop souvent les pièces de Lope sont des ébauches, vives par le jet, fades par l'exécution: Caldéron remplace l'intensité de la passion humaine par l'élévation de l'enthousiasme lyrique. Chez Alarcon, l'émotion naïve ne manque jamais à la situation. La *Sospechosa verdad* et le *Texedor* prouvent qu'il sait arracher à un sujet tout ce qu'il renferme, tout le rire ou toutes les larmes qui s'y trouvent renfermées. Ne lui demandez pas la grande et philosophique observation de Shakspeare: comme ses rivaux, Caldéron, Montalvan et le moine *Tirso da Molina* (dont les drames ironiques seront bientôt pour nous un sujet d'études), ce poète méridional n'a que des observations toutes d'instinct, jamais de réflexion.

Si l'accord exista jamais entre la faculté de réfléchir et la

faculté de se passionner, si cette harmonie s'est jamais fondue dans un art sublime, un seul peuple, les Grecs, en ont conservé le secret. De là cette idolâtrie pour la Grèce, idolâtrie bien méritée, et que la France a justifiée par des chefs-d'œuvre conçus dans le même système, sinon placés au même niveau. Il y a, dans le génie de la Gaule, un penchant septentrional assez prononcé qui lui fait comprendre, sinon admirer pleinement, la puissance métaphysique émanée du septentrion. Malgré sa longue éducation grecque, elle s'est prononcée récemment en faveur de ces méditations sur la passion, et de ces profonds retours de l'âme sur elle-même, qui, selon nous, sont essentiellement contraires à la nature du drame. Dans le chaos intellectuel où elle se trouve aujourd'hui, on la voit graviter tour à tour vers le nord et vers le midi, vers l'antiquité dominée par la Grèce, et vers le moyen-âge dominé par la Germanie ; situation confuse, mêlée d'éclairs et de ténèbres; où l'on ne sait ni où l'on va, ni ce que l'on voit ; où il y a plus d'éblouissements que de clartés, plus de cris aigus que de voix sonores, plus de guides volontaires que d'hommes qui veulent être guidés, plus de professeurs que de malades, plus de parleurs que d'écouteurs, et plus de remèdes que de guérisons. C'est dans un tel combat de tous les éléments contraires, avec des ébauches de connaissances si étendues et si vagues, une diffusion de lumières si impuissantes et si stériles; tant de repentirs qui ne se résolvent pas en actes, tant de doutes qui simulent la foi, tant de réformateurs qui cachent leur méfiance sous une apparence de témérité ; c'est dans ce vaste carnaval de toutes les choses humaines qu'il semble excellent et utile, courageux même, de revenir à une étude sincère, à une science modeste, à une appréciation exacte de tout ce qui est resté vague, inconnu ou inexploré.

Philarète Chasles.

THÉATRE FRANÇAIS.

LA CAMARADERIE,

Comédie en 5 actes.

Le sujet choisi par M. Scribe n'est point aussi heureux qu'il pourrait sembler au premier regard. Il manque de généralité et de profondeur. La camaraderie n'est point un travers qui soit commun à toutes les classes de la société ; on ne la rencontre guère que dans la vie littéraire. Les hommes qui courent à la fortune emploient le moins qu'ils peuvent le secours d'autrui, pour que la reconnaissance ne la puisse pas entamer, si jamais ils peuvent l'atteindre. Quant à ceux qui montent à l'assaut du pouvoir, on sait assez ce qu'on aura à espérer de leur prospérité, pour ne leur pas prêter un appui volontaire. La cupidité et l'ambition marchent solitaires dans ce monde ; si elles prennent des instruments partout, elles ne rencontrent pas souvent l'amitié sur leur passage. La vanité est au contraire un des défauts les plus sociables de l'espèce humaine; elle s'estime

trop elle-même pour craindre sérieusement aucune rivale. Bien persuadée qu'elle ne saurait rien perdre en aucun cas, elle ne voit dans une association qu'un moyen de gagner encore et de se répandre. Son aveuglement lui fait prendre ses amis pour des serviteurs, leurs complaisances pour une admiration sincère, et les siennes pour de la grandeur d'âme.

La vanité littéraire est, sans contredit, la plus robuste de toutes les vanités ; et c'est pour cette raison qu'elle consent, plus facilement que toute autre, à se grouper et à être bonne camarade. Mais les travers de la vie littéraire sont-ils d'un intérêt général ? Les peut-on observer ailleurs qu'à Paris ? Et dans Paris même, que d'honnêtes familles n'ont jamais vu de ridicule semblable ? Si dans quelques salons de nouvelle date, dix ou douze fatalités aveugles passent le temps à s'adorer, qu'importe au reste de la société? Paris est le pays des choses excentriques ; les frottements de toute espèce qui s'y font dans tous les sens, déterminent, çà et là, d'étranges anomalies ; mais que font-elles à la foule, et pourquoi fixeraient-elles ses regards ? Ce ne sont pas les caractères singuliers, mais au contraire les caractères généraux qui doivent défrayer la comédie. Les anciens maîtres l'entendaient bien ainsi ; au lieu de présenter au public des physionomies bizarres qu'il ignorait, ils lui offraient des portraits dont chacun avait eu les originaux sous ses yeux, et dont le moindre des spectateurs pouvait juger la fidélité.

Une fois décidé à peindre une particularité qu'on ne trouve guère que dans le cercle borné de la vie littéraire, M. Scribe a été forcé d'exagérer son tableau, et d'en charger les couleurs. Au lieu de pauvres gens qui mettent en commun leur impuissance et leurs ridicules, il a été conduit, par le vice de son sujet, à nous montrer des intrigants qui ont fait une coalition impudente, et qui se poussent si effrontément, qu'ils finissent par se culbuter. M. Scribe a fait l'hypothèse gratuite qu'il y a quelque part, au milieu de nous dix ou douze hommes, formés tous par les lettres, ou par les arts ou par les sciences, et qu'une honnête obscurité ne satisfait point. M. de Montlucar, le profond économiste, M. Oscar Rigaud, l'éloquent avocat, M. Bernardet, le célèbre docteur, M. Saint-Estève, le grand romancier, M. Desrouseaux, le grand peintre, M. Dutillez, le grand éditeur et quelques autres grands personnages de cette façon, se don-

nent la main pour se soutenir et s'entassent pour s'élever ; ils se proposent d'envahir les meilleures positions de la société ; pour eux la réputation n'est qu'un moyen, et ils ne veulent s'en servir que comme d'un marchepied pour arriver au pouvoir et à la fortune. Ainsi M. Scribe met l'odieux à la place du comique, et il fait un vice de ce qui n'est vraiment qu'un travers.

Mais pour compenser la désagréable surprise qu'on éprouve en voyant les camarades changés tout-à-coup en intrigants infâmes, et pour reposer l'esprit que leur corruption ne manque pas de fatiguer, l'auteur a jeté, au travers de leur ligue effrontée, un jeune homme, Edmond de Varennes, cœur désintéressé, âme candide, mérite solide et modeste, qui trouve des entraves à chaque pas ; orphelin, qui n'a d'autre amitié dans ce monde que celle de deux jeunes femmes, amies de pension de sa sœur, le dernier parent qu'il ait pleuré. Mais ces deux jeunes femmes sont deux protecteurs puissants. L'une, Agathe, qu'Edmond aime en secret, est fille de M. de Miremont, pair de France, principal actionnaire d'un journal, qui a ouvert ses salons à la coterie des illustres camarades ; l'autre, Zoé, a épousé depuis peu M. de Montlucar, l'un des membres les plus importants de cette toute-puissante confrérie. Résolu à ne point parvenir par l'intrigue, et à ne rien devoir qu'à son talent, Edmond refuse l'appui que ses deux jeunes amies lui offrent pour mettre fin à son obscurité et à son désespoir.

Cependant Agathe lui laisse deviner son amour avant qu'il ne lui ait avoué le sien; pour obtenir la main d'Agathe, il faut qu'Edmond soit député; il le veut être ! le premier saisissement de la joie sert à prolonger ses illusions ; il espère encore que son mérite lui suffira, et il repousse tout secours étranger. Mais bientôt son ivresse se dissipe en face d'un nouvel obstacle auquel il va se heurter. M. Montlucar, à qui il s'adresse d'abord, et dont il demande la voix, le traite de façon à justifier ses découragements habituels. Il ne sait plus alors que faire, et, comme déjà il songe à mourir, il rencontre, par hasard, Oscar Rigaud, son ancien camarade de collége, sottise aveugle et épanouie qui n'a pas conscience d'elle-même, et qui, grâce à l'emploi d'amphitryon de la camaraderie qui lui a été départi, jouit de la double célébrité d'avocat et de poète élégiaque. Oscar, à qui tout réussit sans

qu'il se donne la peine d'y songer, s'étonne qu'Edmond travaille tant pour n'être que malheureux. Il propose à son ami de le présenter à une réunion de camarades qui vont tout à l'heure tenir séance autour de sa table.

Edmond, qui pense n'avoir plus d'autre espoir, cède à cette invitation ; il se laisse conduire au déjeuner que donne Oscar. Il y rencontre tout d'abord le docteur Bernardet, qui, gesticulant et enflant la voix, l'accable d'éloges sans le connaître, et s'extasie devant sa célébrité sans même savoir son nom. Les coryphées de la coterie ne tardent pas d'arriver; Oscar est absorbé par les préparatifs du déjeuner, et charge Bernardet de présenter aux camarades le nouvel ami qu'il ne nomme pas encore. Bernardet juge, cette fois, qu'il est plus facile de vanter les médiocrités qu'il connaît que de continuer à parler d'un talent qu'il ne connaît pas; il présente donc à Edmond, M. Dutillez, le génie de la librairie, qui conduit tous ses amis à l'immortalité, en y allant lui-même; M. Desrouseaux, le génie de la peinture, qui ne s'est pas assujetti à copier la nature, et qui en a inventé une qu'on ne rencontre nulle autre part; M. Saint-Estève, le génie du roman, qui s'est posé dans la littérature comme l'obélisque avec sa masse imposante. Cependant la réunion se complète, et alors, en attendant le déjeuner, le docteur Bernardet expose le but de la réunion; il s'agit de s'entendre sur le candidat qu'on doit présenter, le jour même, au collége électoral de Saint-Denis. Ici les trames indignes de la coterie se mettent à découvert ; les égoïsmes se déclarent, les perversités éclatent; la honte vient au point qu'Edmond ne peut plus en accepter le partage; il élève la voix ; il flétrit hautement l'infamie de toutes ces manœuvres ; les camarades s'écrient qu'il y a un traître parmi eux. Edmond n'en soutient pas moins son indignation; et quand il a assez protesté contre les intrigues de la cabale, il sort et la laisse poursuivre le cours de ses iniquités.

Que fera-t-il désormais? et à qui aura-t-il recours? Il désespère de pouvoir survivre à tous les malheurs conjurés contre lui, et il écrit à Zoé qu'avant la fin du jour il aura cessé de souffrir. Zoé lui répond aussitôt pour lui donner rendez-vous chez M. de Miremont. Que pense-t-elle faire pour lui? Elle veut opposer la camaraderie des femmes à celle des hommes, et contraindre la cabale à obéir une fois au moins à la justice. Mais quels moyens emploiera-t-elle? comment

atteindra-t-elle ce but si difficile à toucher? Arrivé là, M. Scribe a senti que ce n'était pas assez d'avoir exagéré son sujet, et qu'il fallait encore qu'il l'élargît. A la vanité littéraire, qui était l'objet direct de sa satire, il a déjà été contraint de mêler d'odieuses intrigues ; il va être obligé d'étendre son champ, et de se donner carrière sur le terrain de la politique, pour compléter l'intérêt de sa comédie qui n'est pas encore suffisant.

Nous ne voulons pas trop blâmer M. Scribe d'avoir eu recours à des moyens comiques étrangers au fond même de son sujet ; car cette partie accessoire nous semble être la meilleure. M. Scribe avait déjà montré qu'il ne perdait rien de son esprit en abordant la politique ; cette fois, il a fait voir qu'il pouvait, en y revenant, gagner en audace. On n'avait point fait encore une satire aussi franche de toutes les prospérités qui oublient aujourd'hui l'abîme d'où elles sont sorties, et qu'elles pourraient voir se rouvrir encore sous leurs pieds. Aucune des hautes fonctions de la constitution actuelle n'est épargnée par M. Scribe ; il est vrai qu'il ne s'est pas donné grande peine pour les fronder; il s'est contenté de se faire l'écho des épigrammes ordinaires qu'on répand à leur sujet. Il représente M. de Miremont avec sa perruque traditionnelle et son indispensable douillette ; il le suspend au bras d'une jeune femme, qui l'a su si bien captiver, qu'elle le conduit et le traîne comme un enfant ; il règle sa santé sur ses intérêts politiques ; et, bientôt, au gré des intrigues de sa femme, il le cloue dans un fauteuil de malade : cette chaise, où M. de Miremont rappelle toutes les farces du *Malade imaginaire*, ressemble beaucoup à une sellette où M. Scribe aurait fait asseoir la pairie, et où il lui répéterait des choses qu'on a déjà répétées en plusieurs endroits.

Césarine Rigaud, qui a commencé par être sous-maîtresse dans le pensionnat où Agathe était élevée, a eu tant de bonté pour la jeune pensionnaire, qu'elle a fini par devenir sa belle-mère. Cette jeune femme, parvenue ainsi tout-à-coup au plus haut rang de la société, ne s'y trouve satisfaite qu'à la condition de pouvoir déployer librement le génie de l'intrigue qui la possède. Une autre passion cependant avait trouvé place dans son cœur ; elle aimait Edmond de Varennes, qui n'a jamais eu de regard pour elle, et qui ne cesse au contraire de blâmer partout les manœuvres de son ambition. Blessée

sur ce point, Césarine a besoin de s'étourdir ; et, pour se distraire de cet amer souvenir, elle s'abandonne plus que jamais à son mauvais démon. Rien ne lui coûte ; elle est la confidente et l'instrument de toutes les menées politiques; elle vend et achète des voix pour le compte des ministres, et fait sa part dans les majorités. Elle a pris pour son agent immédiat le docteur Bernadet, homme habile à tout deviner, à tout embrouiller, à tout éclaircir, et à s'abaisser à toutes les ignominies. Matérialiste plus qu'aucun de ses confrères, Bernardet n'a d'autre but que le succès, et prend toujours les moyens les plus courts pour y arriver. Devant lui, Césarine n'a pas à dissimuler ni à rougir ; elle lui donne les ordres les plus impertinents, et en reçoit les questions les plus impudentes qu'on puisse imaginer. Il semble que, dans les conversations de ces deux personnages, M. Scribe ait voulu formuler, d'une manière claire, la morale secrète qu'on se forge aujourd'hui dans une certaine société élégante et élevée. Mais pour compléter le tableau, c'est à faire réussir la médiocrité et à introniser la sottise, qu'il emploie la conspiration de ces deux esprits intrigants. Césarine n'est point contente d'avoir, par son mari, un pied dans la chambre haute ; elle veut tenir une main dans la chambre basse, et elle désire que Bernardet fasse nommer député Oscar Rigaud, son cousin. M. Scribe profite de l'occasion que cette candidature lui fournit ; il s'arrange de façon à ce que le Palais-Bourbon n'ait pas à se louer de lui plus que le Luxembourg, et il a trouvé encore, parmi les médisances habituelles de l'opinion, de quoi mettre du sel dans son dialogue.

Il s'agissait de mêler habilement ce comique accessoire avec le comique du sujet lui-même ; M. Scribe a d'abord attaqué hardiment cette difficulté. Zoé, qui à la pension observait mieux qu'Agathe, a surpris l'amour de la sous-maîtresse pour Edmond ; voulant servir son malheureux protégé, elle ne voit d'autre moyen que de réveiller la passion de Césarine. Elle va à elle, elle pique d'abord sa curiosité ; elle s'adresse ensuite à ses souvenirs, elle les trouve vivants encore ; alors, elle prend la lettre où Edmond parle de mourir; elle supplie Césarine d'empêcher ce malheur ; si Edmond a pu la haïr, c'est par jalousie et par dépit ; il faut qu'elle cesse d'être contraire à tous ses projets, il faut qu'elle lui rende l'espérance, il faut qu'aujourd'hui même elle appuie sa candidature

au collége de Saint-Denis. Oscar Rigaud est un imbécile ; mérite-t-il cette distinction ? Césarine se laisse facilement persuader ; mais que faire ? M. de Miremont s'est engagé à présenter Oscar aux électeurs ; les voici tous deux qui viennent et qui demandent si la voiture est prête. Il ne faut pas plus de temps à Césarine pour faire changer d'opinion à son mari, qu'à son palefrenier pour atteler ses chevaux ; elle accable Oscar de caresses ; elle rappelle les amitiés d'enfance, les projets de mariage formés par les parents, l'affection qui a survécu. La jalousie de M. de Miremont s'éveille ; la perspicacité de Bernardet, qui est présent, est mise en déroute. Césarine pousse les choses encore plus loin ; elle parle d'un rêve qu'elle a fait la nuit dernière et auquel Oscar était mêlé : Oscar rougit ; le valet annonce que la voiture est prête. M. de Miremont se lève, et déclare qu'il ne veut pas partir ; il prend une grosse colère que sa femme conduit à point, et rentre dans ses appartements. Le docteur Bernardet reste étourdi du coup ; mais sans lui rien expliquer, et sans le laisser reprendre haleine, Césarine lui communique son changement de plan, lui ordonne de substituer la candidature d'Edmond de Varennes à celle d'Oscar Rigaud, et lui fait entrevoir, comme récompense, la dot de la fille de M. de Miremont. Toutes ces scènes, qui remplissent le troisième acte, sont bien trouvées et déroulées avec art ; elles ont produit tout l'effet que l'auteur pouvait en attendre.

Mais il semble qu'après cela, M. Scribe ait perdu pied au milieu de tous les faits qu'il avait inventés, et qui l'entraînent malgré lui ; car, dès ce moment, ce qui n'était entré dans sa comédie que comme accessoire, y occupe le premier plan, tandis que la camaraderie, qui en est le motif fondamental, s'efface et se laisse oublier. Voilà le défaut le plus saillant de cet ouvrage. M. Scribe ne s'est pas contenté d'exposer son sujet dans les deux premiers actes ; il l'y a épuisé. Le nouveau ressort que nous voyons jouer au troisième acte déplace tout l'intérêt de la pièce ; désormais, la passion de Césarine envahit toutes les scènes, et ne laisse plus qu'une place étroite au développement du thème principale. Molière, dont l'exemple est bon à citer dans tous les cas, ne faisait pas ainsi lorsqu'il avait à fondre deux idées en une seule pièce ; il jetait la moins importante d'abord pour laisser à l'autre le temps de grandir ; mais à mesure qu'il approchait de la fin, il écar-

tait toutes les situations accessoires pour faire dominer entièrement la pensée vers laquelle il n'avait cessé de marcher. Voyez le *Tartuffe !* Voilà un sujet qui se ménage, qui entoure ses commencements de détails finement observés et de poésie, puis qui se dégage peu à peu, qui éclate ensuite, et finit par remplir l'esprit de la force qui lui est propre et de sa seule évidence ! M. Scribe a pris le contre-pied de cette méthode; et, selon nous, il a commencé par où il aurait dû finir.

Le quatrième acte de *la Camaraderie* ne manque pourtant pas de situations ingénieuses. Césarine met ses soins à se ménager au plus vite une explication avec Edmond. Zoé, qui sait bien que c'est perdre son protégé que de le laisser seul avec Césarine, use de toutes ses ressources pour empêcher cette entrevue. Elle n'y parvient point. Césarine est un moment abusée; mais son illusion ne dure pas long-temps. Edmond lui apprend que tout son bonheur dépend de l'amour et de la main d'Agathe. Césarine a peine à contenir son dépit; elle pense qu'il est temps encore de revenir sur tous les ordres que les ruses de Zoé lui ont arrachés; mais déjà il est trop tard : elle ne peut plus arrêter le mouvement qu'elle a donné. Bernardet a trop bien réussi à opposer la candidature d'Edmond de Varennes à celle d'Oscar Rigaud. Les camarades se sont désunis à ce sujet; la dissension éclate parmi eux; les récriminations s'échangent avec vivacité. Bernardet lui-même, pour prix de son trop rapide succès, se voit frustré par Césarine de la dot d'Agathe, et M. de Miremont se montre amenant son gendre, le nouvel élu, Edmond de Varennes, qui rend grâce au ciel d'être parvenu sans le secours de l'intrigue, et qui conserve, au milieu des plus indignes cabales, toutes les illusions de sa vertu.

Tout ce que M. Scribe a mis d'esprit dans ces deux actes n'a point satisfait nos exigences; bien que l'attention se soutînt encore, il nous a semblé que l'intérêt diminuait. Que manque-t-il donc à la comédie de M. Scribe? Ce n'est assurément ni la verve des mots, ni le piquant des situations, ni l'audace de la satire. Qu'est-ce donc? C'est tout simplement une chose qui peut bien ne pas sembler d'abord très-nécessaire à la comédie, quoiqu'elle lui soit au fond indispensable : c'est la logique. Nous persistons à croire qu'il n'y a pas de véritable succès possible pour un auteur comique, s'il ne

sait point former dans son esprit, et insinuer dans celui de ses auditeurs, un raisonnement serré qui résume toute sa pièce; nous cherchons vainement cette faculté dans M. Scribe, et tout, dans sa pièce nouvelle, nous fait penser qu'il n'a point une volonté assez ferme pour pousser à toutes ses conséquences une idée nette et arrêtée.

Il ne manque pas, je le sais, d'objections à faire contre cette opinion. On pourra dire que la division extrême des convictions et des partis a rendu désormais impossible la comédie raisonneuse et logique, et qu'une pièce d'intrigue, qui provoque la curiosité et la tient en haleine, est tout ce que le public d'aujourd'hui peut supporter. Nous ne désespérons point tant de notre siècle. Aristophane, le maître de tous les comiques, brilla dans l'époque qui suivit celle de Périclès et qui n'eut qu'Alcibiade pour remplacer ce grand homme. Les sophistes avaient divisé tous les esprits; et la place publique n'offrait plus que le déplorable écho des dissensions de toutes les intelligences. Eh bien! dans ce temps de mollesse, de doute et de dispersion, Aristophane se leva, avec un jugement net, avec un bon sens opiniâtre; et il imposa sa raison à une des époques les moins raisonnables de la vie athénienne. Et c'est ainsi que nous comprenons le rôle des auteurs comiques: plus l'opinion du peuple est affaissée, plus il faut que la leur soit vive et affermie; plus le découragement se répand, plus il faut que leur conscience soit inexorable. M. Scribe ne se sent point fait pour tant de vertu. Plus que tout autre, il cherche l'esprit pour la seule satisfaction de le trouver, et il la doit éprouver souvent. Mais la foi qui anime les poètes, mais l'inflexible logique qu'Aristophane déployait à travers tous les caprices de son imagination, mais le sérieux qui possédait Molière au milieu même de ses inventions les plus grotesques, il ne lui a pas été donné de soupçonner tout cela. Après avoir absous dans *Bertrand et Raton* les déceptions qui se succèdent depuis quelques années, il a retourné, dans *la Camaraderie*, les traits de son esprit contre ceux qui les ont tramées. Tout l'homme est là. Picard avait borné la comédie à une observation naïve et ingénieuse; en pensant lui donner plus de mordant, M. Scribe lui a ôté la sincérité qui lui restait.

J'aime mieux attribuer au peu de mémoire des comédiens qu'à la plume de M. Scribe, quelques solécismes qui se sont

glissés dans le dialogue. Du reste, les acteurs ont eu les qualités et les défauts de la pièce ; ils ont beaucoup plus cherché l'effet que le naturel. Samson a bien dessiné la silhouette de M. de Miremont; Monrose a donné au personnage de Bernardet la verve et l'aplomb qu'il a emprunté aux valets de l'ancienne comédie ; Regnier et Provost se sont fait remarquer dans les rôles d'Oscar de Rigaud et de M. de Montlucar; Mme Volnys, qui a convenablement rempli le rôle de Césarine, n'a point encore assez oublié quelques habitudes que lui a laissées un personnage tout-à-fait semblable de la dernière comédie de M. Empis. Quant au public, dont nous n'avons pas encore parlé, l'amusement qu'il a pris à la nouvelle pièce de M. Scribe ne l'a point empêché de songer qu'il avait ri déjà, pour un sujet tout semblable, à la représentation d'un vaudeville qu'on appelle *le Charlatanisme*.

H. Fortoul.

LE SECRET DES RUGGIERI.

UNE NUIT DE CHARLES IX.

Entre onze heures et minuit, vers la fin du mois d'octobre 1573, deux Italiens de Florence, deux frères, Albert de Gondi récemment nommé maréchal de France, et Charles de Gondi-La Tour, grand-maître de la garde-robe du roi Charles IX, étaient assis en haut d'une maison située rue Saint-Honoré, sur le bord d'un chéneau. Le chéneau est ce canal en pierre qui, dans ce temps, se trouvait au bas des toits pour recevoir les eaux et percé de distance en distance par ces longues gouttières taillées en forme d'animaux fantastiques à gueules béantes. Malgré le zèle avec lequel la génération actuelle abat les anciennes maisons, il existait à Paris beaucoup de ces gouttières en saillie, lorsque l'ordonnance de police sur les tuyaux de descente les fit disparaître; mais il reste encore quelques chéneaux sculptés qui se voient principalement au cœur du quartier Saint-Antoine, où la modicité des loyers n'a pas permis de construire des étages dans les combles.

Il doit paraître étrange que deux personnages revêtus de charges aussi éminentes fissent ainsi le métier des chats. Mais pour qui fouille les trésors historiques de ce temps où les intérêts se croisaient si diversement autour du trône, que l'on peut comparer la politique intérieure de la France à un écheveau de fil brouillé, ces deux Florentins sont de véritables chats très-à leur place dans un chéneau. Leur dévouement à la personne de la reine-mère Catherine de Médicis qui les avait plantés à la cour de France, les obligeait à ne

reculer devant aucune des conséquences de leur intrusion. Mais pour expliquer comment et pourquoi les deux courtisans étaient ainsi perchés, il faut se reporter à une scène qui venait de se passer à deux pas de cette gouttière, au Louvre, dans cette belle salle brune, la seule peut-être qui nous reste des appartements de Henri II, et où les courtisans faisaient après souper leur cour aux deux reines et au roi. A cette époque, bourgeois et grands seigneurs soupaient les uns à six, les autres à sept heures; mais les raffinés soupaient entre huit et neuf heures. Ce repas était le dîner d'aujourd'hui.

Quelques personnes croient à tort que l'étiquette a été inventée par Louis XIV; elle procède en France de Catherine de Médicis, qui la créa sévère; un peu relâchée sous les deux premiers rois de la Maison de Bourbon, elle prit une forme orientale sous le grand roi ; car l'étiquette est venue du Bas-Empire qui la tenait de l'Asie. En 1573, non-seulement peu de personnes avaient le droit d'arriver avec leurs gens et leurs flambeaux dans la cour du Louvre, comme sous Louis XIV les seuls ducs et pairs entraient sous le péristyle en carosse, mais encore les charges qui donnaient entrée après le souper dans les appartements se comptaient. Le maréchal de Retz, alors en faction dans sa gouttière, offrit un jour mille écus de ce temps à l'huissier du cabinet pour pouvoir parler à Henri III, en un moment où il n'en avait pas le droit. Ainsi donc à cette heure, il ne se trouvait au Louvre que les personnages les plus éminents du royaume.

La reine Elisabeth d'Autriche et sa belle-mère Catherine de Médicis étaient assises au coin gauche de la cheminée. A l'autre coin, le roi plongé dans son fauteuil affectait une apathie autorisée par la digestion, car il avait mangé en prince qui revenait de la chasse; peut-être aussi voulait-il se dispenser de parler en présence de tant de gens qui espionnaient sa pensée. Les courtisans restaient debout et découverts au fond de la salle. Les uns causaient à voix basse; les autres observaient le roi, attendaient de lui un regard ou une parole; appelé par la reine-mère, celui-ci s'entretenait pendant quelques instants avec elle ; celui-là se hasardait à dire une parole à Charles IX qui répondait par un signe de tête ou par un mot bref. Un seigneur allemand, le comte de Solern, demeurait debout dans le coin de la cheminée

auprès de la petite-fille de Charles-Quint qu'il avait accompagnée en France. Près de cette jeune reine, se tenait sur un tabouret sa dame d'honneur, la comtesse de Fiesque, une Strozzy parente de Catherine. La belle madame de Sauves, une descendante de Jacques Cœur, maîtresse du roi de Navarre, du roi de Pologne et du duc d'Alençon, avait été invitée à souper; mais elle était debout, quoique son mari fût secrétaire-d'état. Derrière ces deux dames, les deux Gondi causaient avec elles, eux seuls riaient dans cette morne assemblée. Gondi, comte de Retz, gentilhomme de la chambre, nommé maréchal depuis peu de jours, avait été chargé d'épouser la reine par procuration à Spire ; il appartenait ainsi que son frère au nombre de ceux à qui les deux reines et le roi permettaient certaines familiarités. Du côté du roi, se remarquaient en première ligne le maréchal de Tavannes venu pour affaire à la cour, Villeroy l'un des plus habiles négociateurs de ce temps et qui commençait sa fortune; MM. de Birague et de Chiverny, l'un l'homme de la reine-mère, l'autre chancelier d'Anjou et de Pologne, l'homme de Henri III, ce frère que Charles IX regardait comme son ennemi ; puis Strozzi, le cousin de la reine-mère ; enfin quelques seigneurs, parmi lesquels tranchaient le vieux cardinal de Lorraine, et son neveu le jeune duc de Guise tout deux également maintenus à distance par Catherine et par le roi. Ces deux chefs de la Sainte-Union, plus tard la Ligue, qu'ils avaient fondée depuis quelques années d'accord avec l'Espagne, affichaient la soumission de ces serviteurs qui se savent les maîtres; contenance que Catherine et Charles IX observaient avec une égale attention. Dans cette cour aussi sombre que la salle où elle se tenait, chacun avait ses raisons pour être ou triste ou songeur.

La jeune reine était en proie aux tourments de la jalousie, et les déguisait mal en feignant de sourire à Charles IX, que cette femme pieuse et adorablement bonne aimait passionnément. Marie Touchet, la seule maîtresse de Charles IX et à laquelle il fut chevaleresquement fidèle, était revenue depuis plus d'un mois du château de Fayet, où elle avait été faire ses couches. Elle amenait à Charles IX le seul fils qu'il avait eu, Charles de Valois, d'abord comte d'Auvergne, puis duc d'Angoulême. Outre le chagrin de voir sa ri-

vale donner un fils au roi, tandis qu'elle n'avait eu qu'une fille, la pauvre reine éprouvait les humiliations d'un subit abandon. Pendant l'absence de sa maîtresse, le roi s'était rapproché de sa femme avec un emportement que l'histoire a mentionné parmi les causes de sa mort. Le retour de Marie Touchet apprenait donc à la dévote autrichienne combien le cœur avait eu peu de part dans l'amour de son mari. Ce n'était pas la seule déception que la reine éprouvait en cette affaire. Jusqu'alors Catherine de Médicis lui avait paru son amie ; et c'était sa belle-mère qui, par politique, avait favorisé cette trahison, en aimant mieux servir la maîtresse que la femme du roi. Voici pourquoi. Quand Charles IX se passionna pour Marie Touchet, Catherine se montra favorable à cette jeune fille, par des motifs puisés dans l'intérêt de sa domination. Marie Touchet, jetée très-jeune à la cour, y arriva dans cette période de la vie où les beaux sentiments sont en fleur; elle adorait le roi pour lui-même. Effrayée de l'abîme où l'ambition avait précipité la duchesse de Valentinois, plus connue sous le nom de Diane de Poitiers, elle eut sans doute peur de la reine Catherine, et préféra le bonheur à l'éclat. Peut-être jugea-t-elle que deux amants aussi jeunes qu'elle et le roi ne pourraient lutter contre la reine-mère. D'ailleurs, Marie, fille unique de Jean Touchet, sieur de Beauvais et du Quillard, conseiller du roi et lieutenant au bailliage d'Orléans, placée entre la bourgeoisie et l'infime noblesse, n'étant ni tout-à-fait noble ni tout-à-fait bourgeoise, devait ignorer les fins de l'ambition innée des Pisselen, des Saint-Vallier, illustres filles qui combattaient pour leurs maisons avec les armes secrètes de l'amour. Marie Touchet, seule et sans famille, évitait à Catherine de Médicis de rencontrer dans la maîtresse de son fils une fille de grande maison qui se serait posée comme sa rivale. Jean Touchet, un des beaux esprits du temps et à qui quelques poètes firent des dédicaces, ne voulut rien être à la cour. Marie, jeune fille sans entourage, aussi spirituelle et instruite qu'elle était simple et naïve, de qui les désirs devaient être inoffensifs au pouvoir royal, convint donc beaucoup à la reine-mère, qui lui prouva la plus grande affection. En effet, Catherine fit reconnaître le fils dont Marie Touchet venait d'accoucher au mois d'avril, et lui donna le nom de comte d'Auvergne, en annonçant à Charles IX qu'elle

lui laisserait par testament ses *propres*, les comtés d'Auvergne et de Lauraguais. Plus tard, Marguerite, la reine de Navarre, contesta la donation, et le parlement l'annula. Louis XIII, pris de respect pour le sang des Valois, indemnisa le comte d'Auvergne par le duché d'Angoulème. Catherine avait déjà fait présent à Marie Touchet, qui ne demandait rien, de la seigneurie de Belleville, terre sans titre, voisine de Vincennes, où la maîtresse se rendait quand, après la chasse, le roi y couchait. Charles IX passa dans ce sombre château la plus grande partie de ses derniers jours, et, selon quelques auteurs, acheva sa vie comme Louis XII avait achevé la sienne. Quoiqu'il fût très-naturel à un amant aussi sérieusement épris de prodiguer à une femme idolâtrée de nouvelles preuves d'amour, alors qu'il fallait expier de légitimes infidélités, Catherine, après avoir poussé son fils dans le lit de la reine, plaida la cause de Marie Touchet comme savent plaider les femmes, et venait de rejeter le roi dans les bras de sa maîtresse. Tout ce qui occupait Charles IX en dehors de la politique allait à Catherine. D'ailleurs, les bonnes intentions qu'elle manifestait pour cet enfant, trompèrent encore un moment Charles IX, qui commençait à voir en elle une ennemie. Les raisons qui faisaient agir en cette affaire Catherine de Médicis échappaient donc aux yeux *de dona Isabelle qui*, selon Brantôme, *était une des plus douces reines qui aient jamais régné, et qui ne fit mal ni déplaisir à personne, lisant même ses Heures en secret.* Mais cette candide princesse commençait à entrevoir les précipices ouverts autour du trône, horrible science qui pouvait bien lui causer quelque vertige; elle dut en éprouver un grand pour avoir pu répondre à une de ses dames qui lui disait, à la mort du roi, que si elle avait eu un fils, elle serait reine-mère et régente: — « Ah! louons Dieu de ne m'avoir pas donné de fils. Que fût-il arrivé? Le pauvre enfant eût été dépouillé comme on a voulu faire au roi mon mari, et j'en aurais été la cause. Dieu a eu pitié de l'état, et il a tout fait pour le mieux. »

Cette princesse, dont Brantôme croit avoir fait le portrait en disant qu'*elle avait le teint de son visage aussi beau et délicat que les dames de sa cour, et fort agréable; qu'elle avait la taille fort belle, encore qu'elle l'eût moyenne assez*, comptait pour fort peu de chose à la cour; mais l'état du roi lui permettant

de se livrer à sa double douleur, son attitude ajoutait à la couleur sombre du tableau, qu'une jeune reine, moins cruellement atteinte, aurait pu égayer. La pieuse Élisabeth prouvait en ce moment que les qualités qui sont le lustre des femmes d'une condition ordinaire, peuvent être fatales à une souveraine ; car une princesse, occupée à tout autre chose qu'à lire ses Heures pendant la nuit, aurait été d'un utile secours à Charles IX, qui ne trouva d'appui ni chez sa femme, ni chez sa maîtresse.

Quant à la reine-mère, elle se préoccupait du roi, qui, pendant le souper, avait fait éclater une belle humeur, qu'elle comprit être de commande, et masquer un parti pris contre elle. Cette subite gaîté contrastait trop vivement avec la contention d'esprit qu'il avait difficilement cachée par son assiduité à la chasse, et par un travail maniaque à la forge, où il aimait à ciseler le fer, pour que Catherine en fût la dupe. Sans pouvoir deviner quel homme d'état se prêtait à ces négociations et à ces préparatifs, car Charles IX dépistait ses espions, la reine-mère ne doutait pas qu'il ne se préparât quelque dessein contre elle. La présence inopinée de Tavannes, arrivé en même temps que Strozzi qu'elle avait mandé, lui donnait beaucoup à penser. Par la force de ses combinaisons, Catherine était au-dessus de toutes les circonstances ; mais elle ne pouvait rien contre une violence.

Comme beaucoup de personnes ignorent l'état où se trouvaient les affaires, alors si compliquées par les différents partis qui agitaient la France, et dont les chefs avaient des intérêts particuliers, il est nécessaire de peindre en peu de mots la crise périlleuse où la reine-mère était engagée. Montrer ici Catherine de Médicis sous un nouveau jour, ce sera d'ailleurs entrer jusqu'au vif de cette histoire.

Deux mots expliquent cette femme si curieuse à étudier, et dont l'influence laissa de si fortes impressions en France. Ces deux mots sont Domination et Astrologie. Exclusivement ambitieuse, Catherine de Médicis n'eut d'autre passion que celle du pouvoir. Superstitieuse et fataliste comme le furent tant d'hommes supérieurs, elle n'eut de croyances sincères que dans les sciences occultes. Sans ce double thème, elle restera toujours incomprise. En donnant le pas à sa foi dans l'astrologie judiciaire, la lueur va tomber sur les deux personnages philosophiques de cette Étude.

Il existait un homme à qui Catherine tenait plus qu'à ses enfants : cet homme était Cosme Ruggieri, qu'elle logeait à son hôtel de Soissons, et dont elle avait fait un conseiller suprême chargé de lui dire si les astres ratifiaient les avis et le bon sens de ses conseillers ordinaires. De curieux antécédents justifiaient l'empire que ce Ruggieri conserva sur sa maîtresse jusqu'au dernier moment. Un des plus savants hommes du seizième siècle fut certes le médecin de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, père de Catherine. Ce médecin fut appelé Ruggieri-le-Vieux (*vecchio Ruggier*, et *Roger-l'Ancien* chez les auteurs français qui se sont occupés d'alchimie), pour le distinguer de ces deux fils, de Laurent Ruggieri nommé *le grand* par les auteurs cabalistiques, et de Cosme Ruggieri, l'astrologue de Catherine, également nommé Roger par plusieurs historiens français. Ruggieri-le-Vieux était si considéré dans la maison de Médicis, que les deux ducs Cosme et Laurent furent les parrains de ses deux enfants. Il dressa, de concert avec le fameux mathématicien Bazile, le thème de nativité de Catherine, en sa qualité de mathématicien, d'astrologue et de médecin de la maison de Médicis, trois qualités qui se confondaient souvent. A cette époque, les sciences occultes se cultivaient avec une ardeur qui peut surprendre les esprits incrédules de notre siècle si souverainement analyseur ; mais peut-être verront-ils poindre dans ce croquis historique le germe des sciences positives, épanouies au dix-neuvième siècle sans la poétique grandeur qu'y portaient les audacieux chercheurs du seizième siècle, lesquels, au lieu de faire de l'industrie, agrandissaient l'art et fertilisaient la pensée. L'universelle protection accordée à ces sciences par les souverains de ce temps était d'ailleurs justifiée par les admirables créations de tous les inventeurs qui partaient de la recherche du grand œuvre pour arriver à des résultats étonnants. Aussi jamais les souverains ne furent-ils plus avides de ces mystères. Les Fugger, en qui les Lucullus modernes reconnaîtront leurs princes, en qui les banquiers reconnaîtront leurs maîtres, étaient certes des calculateurs difficiles à surprendre ; eh bien ! ces hommes si positifs qui prêtaient les capitaux de l'Europe aux souverains du seizième siècle endettés aussi bien que ceux d'aujourd'hui, ces illustres hôtes de Charles-Quint commanditèrent les fourneaux de Paracelse. Au commencement du seizième siècle,

Ruggieri-le-Vieux fut le chef de cette université secrète, d'où sortirent les Nostradamus et les Agrippa, qui tour à tour furent médecins des Valois, enfin tous les astronomes, les astrologues, les alchimistes qui entourèrent à cette époque les princes de la chrétienté, et qui furent plus particulièrement accueillis et protégés en France par Catherine de Médicis. Dans le thème de nativité que dressèrent Bazile et Ruggieri-le-Vieux, les principaux événements de la vie de Catherine furent prédits avec une exactitude désespérante pour ceux qui nient les sciences occultes. Cet horoscope annonçait les malheurs qui pendant le siége de Florence signalèrent le commencement de sa vie, son mariage avec un fils de France, l'avénement inespéré de ce fils au trône, la naissance de ses enfants et leur nombre. Trois de ses fils devaient être rois chacun à leur tour, deux filles devaient être reines; tous devaient mourir sans postérité. Ce thème se réalisa si bien que beaucoup d'historiens l'ont cru fait après coup. Mais chacun sait que Nostradamus produisit au château de Chaumont, où Catherine se trouvait lors de la conspiration de la Renaudie, un homme qui possédait le don le lire dans l'avenir. Or, sous le règne de François II, quand la reine voyait ses quatre fils en bas âge et bien portants, avant le mariage d'Élisabeth de Valois avec Philippe II, roi d'Espagne, avant celui de Marguerite de Valois avec Henri de Bourbon roi de Navarre, Nostradamus et son ami confirmèrent toutes les circonstances du fameux thème. Cet homme, doué sans doute de seconde vue, et qui appartenait à la grande école des infatigables chercheurs du grand œuvre, mais dont la vie secrète a échappé à l'histoire, affirma que le dernier enfant couronné mourrait assassiné. Apres avoir placé la reine devant un miroir magique où se réfléchissait un rouet sur une des pointes duquel se dessina la figure de chaque enfant, l'astrologue imprimait un mouvement au rouet et la reine comptait le nombre de tours qu'il faisait; chaque tour était pour un enfant une année de règne. Henri IV mis sur le rouet fit vingt-deux tours. L'astrologue dit à la reine effrayée, que Henri de Bourbon serait en effet roi de France et régnerait tout ce temps; la reine Catherine lui voua une haine mortelle en apprenant qu'il succéderait au dernier des Valois assassiné. Curieuse de connaître son genre de mort, il lui fut dit de se défier de Saint-Germain. Dès

ce jour, pensant qu'elle serait renfermée ou violentée au château de Saint-Germain, elle n'y mit jamais le pied, quoique ce château fût infiniment plus convenable à ses desseins par sa proximité de Paris, que tous ceux où elle alla se réfugier avec le roi durant les troubles. Quand elle tomba malade, quelques jours après l'assassinat du duc de Guise aux états de Blois, elle demanda le nom du prélat qui vint l'assister, on lui dit qu'il se nommait Saint-Germain ; *Je suis morte!* s'écria-t-elle. Elle mourut le lendemain, ayant d'ailleurs accompli le nombre d'années que lui accordaient tous ses horoscopes. Cette scène, connue du cardinal de Lorraine qui la traita de sorcellerie, se réalisait aujourd'hui. François II n'avait régné que ses tours de rouet; Charles IX accomplissait en ce moment son dernier. Si Catherine a dit ces singulières paroles à son fils Henri partant pour la Pologne : — *Vous reviendrez bientôt!* il faut les attribuer à sa foi dans les sciences occultes et non à son dessein d'empoisonner le roi. Marguerite de France était reine de Navarre, Élisabeth, reine d'Espagne, le duc d'Anjou était roi de Pologne.

Beaucoup d'autres circonstances corroborèrent la foi de Catherine dans les sciences occultes. La veille du tournoi où Henri II fut blessé à mort, Catherine vit le coup fatal en songe. Son conseil d'astrologie judiciaire, composé de Nostradamus et des deux Ruggieri lui avait prédit la mort du roi. L'histoire a enregistré les instances que fit Catherine pour engager Henri II à ne pas descendre en lice. Le pronostic et le songe engendré par le pronostic se réalisèrent. Les mémoires du temps rapportent un autre fait non moins étrange. Le courrier qui annonçait la victoire de Moncontour arriva la nuit, après être venu si rapidement qu'il avait crevé trois chevaux. On éveilla la reine-mère qui dit : *Je le savais.* En effet, la veille, dit Brantôme, elle avait raconté le triomphe de son fils et quelques circonstances de la bataille. L'astrologue de la maison de Bourbon déclara que le cadet de tant de princes issus de Saint-Louis, que le fils d'Antoine de Bourbon serait roi de France. Cette prédiction rapportée par Sully fut accomplie dans les termes même de l'horoscope, ce qui fit dire à Henri IV, qu'à force de mensonges, ces gens rencontraient le vrai. Quoi qu'il en soit, si la plupart des têtes fortes de ce temps croyaient à la vaste science appelée le *Magisme* par les maîtres de l'astrologie

judiciaire, et *Sorcellerie* par le public, ils étaient autorisés par le succès des horoscopes. Ce fut pour Cosme Ruggieri, son mathématicien, son astronome, son astrologue, son sorcier, si l'on veut, que Catherine fit élever la colonne adossée à la halle au blé, seul débris qui reste de l'hôtel de Soissons. Cosme Ruggieri possédait comme les confesseurs, une mystérieuse influence, dont il se contentait comme eux; d'ailleurs, il nourrissait une ambitieuse pensée supérieure à l'ambition vulgaire. Cet homme que les romanciers ou les dramaturges dépeignent comme un bateleur, possédait la riche abbaye de Saint-Mahé, en Basse-Bretagne, et avait refusé de hautes dignités ecclésiastiques; l'or que les passions superstitieuses de cette époque lui apportaient abondamment, suffisait à sa secrète entreprise, et la main de la reine, étendue sur sa tête, en préservait le moindre cheveu de tout mal.

Quant à la soif de domination qui dévorait Catherine et qui fut engendrée par un désir inné d'étendre la gloire et la puissance de la maison de Médicis, cette instinctive disposition était si bien connue, ce génie politique s'était depuis long-temps trahi par de telles démangeaisons, que Henri II dit au connétable de Montmorency qu'elle avait mis en avant pour sonder son mari : — *Mon compère, vous ne connaissez pas ma femme, c'est la plus grande brouillonne de la terre; elle ferait battre les saints dans le paradis, et tout serait perdu le jour où on la laisserait toucher aux affaires.* Fidèle à sa défiance, ce prince l'occupa, jusqu'à sa mort, de soins maternels. Cette femme, menacée de stérilité, donna dix enfants à la race des Valois, dont elle devait presque voir l'extinction. Aussi l'envie de conquérir le pouvoir fut-elle si grande qu'elle s'allia, pour le saisir, avec les Guise, les ennemis du trône, et que pour garder les rênes de l'état entre ses mains, elle usa de tous les moyens, en sacrifiant ses amis et jusqu'à ses enfants. Cette femme de qui l'un de ses ennemis a dit à sa mort : *Ce n'est pas une reine, c'est la royauté qui vient de mourir*, ne pouvait vivre que par les intrigues du gouvernement, comme un joueur ne vit que par les émotions du jeu. Quoiqu'italienne et de la voluptueuse race des Médicis, les Calvinistes, qui l'ont tant calomniée, ne lui ont pas découvert un seul amant. Admiratrice de la maxime : *diviser pour régner*, elle opposa

constamment une force à une autre. Suivant la prédiction d'Henri II, aussitôt qu'elle prit en main la bride des affaires, elle fit de la France un foyer de discordes qu'elle entretenait en dirigeant la flamme au profit d'un système dont elle garda le secret. Elle commença par opposer les protestants aux Guise, et les Guise aux protestants. Mais les Guise se défièrent tellement de leur alliée, qu'ils la firent espionner par la jeune reine Marie Stuart, leur nièce, femme de François II. Comment le roman et le drame ne se sont-ils pas encore emparés de l'aventure de ce marchand pelletier, nommé Lecamus, qui, sous prétexte de faire voir des fourrures à la reine-mère, lui apportait à examiner un traité avec les calvinistes. Surprise par sa belle-fille, qui s'était défiée du pelletier, Catherine livra les papiers aux Guise, qui mirent le marchand à la question. L'émissaire sacrifié garda le silence le plus profond à la reine-mère. Quels hommes étaient les bourgeois de ce temps! Après avoir opposé ces deux religions l'une à l'autre au cœur de la nation, Catherine opposa le duc d'Anjou à Charles IX. Après avoir brouillé les choses, elle brouilla les hommes, en conservant les nœuds de tous leurs intérêts entre ses mains. La majeure partie du règne de Charles IX fut le triomphe de sa politique domestique. Combien cette femme ne dût-elle pas déployer d'adresse pour faire donner le commandement des armées au duc d'Anjou sous un roi jeune, brave, avide de gloire, capable, généreux, et en présence du connétable Anne de Montmorency! Le duc d'Anjou eut aux yeux des politiques de l'Europe l'honneur de la Saint-Barthélemy; Charles IX en eut tout l'odieux. Après avoir inspiré au roi une feinte et secrète jalousie contre son frère, elle se servit de cette passion pour user dans les intrigues d'une rivalité fraternelle les grandes qualités de Charles IX. MM. de Cipierre le gouverneur, et Amyot le précepteur de Charles IX avaient fait de leur élève un si grand homme, ils avaient préparé un si beau règne, que la mère prit son fils en haine, tant elle craignit de perdre le pouvoir qu'elle avait conquis. Sur ces données, la plupart des historiens ont cru à quelque prédilection de la reine-mère pour Henri III; mais la conduite qu'elle tenait en ce moment prouve la parfaite insensibilité de son cœur envers ses enfants. En allant régner en Pologne, le duc d'Anjou la privait de l'instrument dont elle

avait besoin pour tenir Charles IX en haleine par ces intrigues domestiques qui jusqu'alors avaient neutralisé son énergie, en offrant une pâture à ses sentiments extrêmes. Elle fit forger la conspiration de La Mole et de Coconnas où trempait le duc d'Alençon qui, devenu duc d'Anjou, par l'avénement de son frère, se prêta très-complaisamment aux vues de sa mère, en déployant une ambition qu'encourageait sa sœur Marguerite reine de Navarre. Cette conspiration, alors arrivée au point où la voulait Catherine, avait pour but de mettre le jeune duc et son beau-frère, le roi de Navarre à la tête des protestants, de s'emparer de Charles IX et de retenir prisonnier ce roi sans héritier, qui laisserait ainsi la couronne au duc dont l'intention était d'établir le protestantisme en France. Si le Laboureur et les plus judicieux auteurs n'avaient déjà prouvé que La Mole et Coconnas, arrêtés cinquante jours après la nuit où commence ce récit, et décapités au mois d'avril suivant, furent les victimes de la politique de la reine-mère, il suffirait, pour faire penser qu'elle dirigea secrètement leur entreprise, de la participation de Cosme Ruggieri dans cette affaire. Cet homme, contre lequel le roi nourrissait des soupçons et une haine dont les motifs vont se trouver suffisamment expliqués ici, fut impliqué dans la procédure ; il convint d'avoir fourni à La Mole une figure représentant le roi, piquée au cœur par deux aiguilles. Charles IX demanda la mort de ce Florentin; Catherine, plus puissante, obtint que son astrologue serait condamné seulement aux galères. Le roi mort, Cosme Ruggieri fut gracié par une ordonnance de Henri III qui lui rendit ses pensions, et le reçut à la cour. Mais cette femme avait tant frappé de coups sur le cœur de son fils, qu'il était en ce moment impatient de secouer le joug de sa mère. Depuis l'absence de Marie Touchet, Charles IX inoccupé s'était pris à tout observer autour de lui ; il avait tendu très-habilement des piéges aux gens dont il se croyait sûr, pour éprouver leur fidélité; il avait surveillé les démarches de sa mère, et lui avait dérobé la connaissance des siennes propres, en se servant pour la tromper de tous les défauts qu'elle lui avait donnés. Dévoré du désir d'effacer l'horreur causée en France par la Saint-Barthélemy, il s'occupait avec activité des affaires, présidait le conseil et tentait de saisir les rênes du gouvernement par des actes habilement mesurés. Quoique

la reine eût essayé de combattre les dispositions de son fils en employant tous les moyens d'influence que lui donnait sur son esprit son autorité maternelle et l'habitude de le dominer, la pente de la défiance est si rapide, que le fils alla trop loin pour revenir. Le jour où les paroles dites par sa mère au roi de Pologne lui furent rapportées, il se sentit dans un si mauvais état de santé qu'il conçut d'horribles pensées, et quand de tels soupçons envahissent le cœur d'un fils et d'un roi, rien ne peut les dissiper. En effet, à son lit de mort, sa mère fut obligée de l'interrompre en s'écriant : *Ne dites pas cela, Monsieur!* au moment où il confiait à Henri IV sa femme et sa fille, et voulait les mettre en garde contre Catherine. Quoique Charles IX ne manquât pas de ce respect extérieur dont elle fut toujours si jalouse qu'elle n'appela les rois ses enfants que Monsieur, depuis quelques mois, la reine-mère distinguait dans les manières de son fils l'ironie mal déguisée d'une vengeance arrêtée. Mais qui pouvait surprendre Catherine devait être habile. Elle tenait prête cette conspiration du duc d'Alençon et de La Mole, afin de détourner par une nouvelle rivalité fraternelle, les efforts que faisait Charles IX pour arriver à son émancipation; seulement avant d'en user, elle voulait dissiper des méfiances qui pouvaient rendre impossible toute réconciliation entre elle et son fils. Laisserait-il le pouvoir à une mère capable de l'empoisonner. Aussi se croyait-elle en ce moment si sérieusement menacée, qu'elle avait mandé Strozzi, son parent, soldat remarquable par son exécution. Elle tenait avec Birague des conciliabules secrets, et jamais elle n'avait aussi souvent consulté son oracle à l'hôtel de Soissons.

Quoique l'habitude de la dissimulation et l'âge eussent fait à Catherine ce masque d'abbesse, hautain et macéré, blafard et néanmoins plein de profondeur, discret et inquisiteur, si remarquable aux yeux de ceux qui ont étudié son portrait, les courtisans apercevaient quelque nuage sur cette glace florentine. Aucune souveraine ne se montra plus imposante que cette femme, surtout depuis la mort de Henri II, époque à laquelle elle prit le deuil et le pouvoir pour ne plus le quitter. Sa coiffure de deuil parut alors si belle à Marie Stuart, que cette jeune reine l'adopta. C'était un bonnet de velours noir façonné en pointe sur le front, et qui faisait comme un froc féminin à cet impérieux et froid visage auquel Catherine

savait communiquer à propos les séductions italiennes. Elle était si bien faite qu'elle fit venir la mode pour les femmes d'aller à cheval de manière à montrer ses jambes; car les siennes étaient les plus parfaites du monde. Toutes les femmes montèrent à cheval *à la planchette* en Europe, à laquelle la France imposait depuis long-temps ses modes. Pour qui voudra se figurer cette grande reine pensive, le tableau qu'offrait la salle prendra tout-à-coup un aspect grandiose.

Ainsi ces deux reines si différentes, presque brouillées, étaient beaucoup trop préoccupées toutes deux pour donner pendant cette soirée le mot d'ordre qu'attendaient les courtisans pour s'animer.

Le drame profondément caché, que depuis six mois jouaient le fils et la mère, avait été deviné par quelques courtisans. Les Italiens l'avaient surtout suivi d'un œil attentif, car tous devaient être sacrifiés si Catherine perdait la partie. En de pareilles circonstances, et dans un moment où le fils et la mère faisaient assaut de fourberie, le roi surtout devait occuper les regards. Pendant cette soirée, Charles IX, fatigué par une longue chasse et par les occupations sérieuses qu'il avait cachées, paraissait avoir quarante ans; mais il était arrivé au dernier degré de la maladie dont il mourut, et qui autorisa quelques personnes graves à penser qu'il fut empoisonné. Selon de Thou, ce Tacite des Valois, les chirurgiens trouvèrent dans le corps de Charles IX des taches suspectes (*ex causâ incognitâ reperti livores*). Les funérailles de ce prince furent encore plus négligées que celles de François II, au drap mortuaire duquel on attacha un écriteau où se lisait : *Tanneguy du Chastel, où est-tu? Mais il était Français.* De Saint-Lazare à Saint-Denis, Charles IX fut conduit par Brantôme et par quelques archers de la garde que commandait M. de Solern. Tanneguy du Chastel avait dépensé trente mille écus du temps, somme énorme, pour la pompe funèbre de Charles VII, le bienfaiteur de sa maison. Cette circonstance jointe à la haine supposée à la mère contre son fils, put confirmer l'accusation portée par de Thou ; mais elle sanctionne l'opinion émise ici sur le peu d'affection que Catherine avait pour tous ses enfants, insensibilité qui se trouve expliquée par sa foi dans les arrêts de l'astrologie judiciaire. Elle ne pouvait guère s'intéresser à des instruments qui devaient lui manquer. Henri III était

le dernier roi sous lequel elle devait régner, voilà tout. Néanmoins il peut être permis aujourd'hui de croire que Charles IX mourut de mort naturelle. Ses excès, son genre de vie, le développement subit de ses facultés, ses derniers efforts pour ressaisir les rênes du pouvoir, son désir de vivre, l'abus de ses forces, ses dernières souffrances et ses derniers plaisirs, tout démontre à des esprits impartiaux qu'il mourut d'une maladie de poitrine, affection alors peu connue, mal observée, et dont les symptômes purent porter Charles IX lui-même à se croire empoisonné. Mais le véritable poison que lui donna sa mère se trouvait dans les funestes conseils des courtisans placés autour de lui, qui lui firent gaspiller ses forces intellectuelles aussi bien que ses forces physiques, et causèrent ainsi sa maladie, purement occasionnelle et non constitutive.

Charles IX se distinguait alors, plus qu'en aucune époque de sa vie, par une majesté sombre qui ne messied pas aux rois. La grandeur de ses pensées secrètes se reflétait sur son visage remarquable par le teint italien qu'il tenait de sa mère. Cette pâleur d'ivoire, si belle aux lumières, si favorable aux expressions de la mélancolie, faisait vigoureusement ressortir le feu de ses yeux d'un bleu gris foncé qui, pressés entre des paupières grasses, acquéraient ainsi la finesse acérée que l'imagination exige du regard des rois, et dont la couleur favorisait la dissimulation. Les yeux de Charles IX étaient surtout terribles par la disposition de ses sourcils élevés, en harmonie avec un front découvert, et qu'il pouvait hausser et baisser à son gré. Il avait un nez large et long, gros au bout, un véritable nez de lion ; de grandes oreilles, des cheveux d'un blond ardent, une bouche quasi-saignante, comme celle des poitrinaires, dont la lèvre supérieure était mince, ironique, et l'inférieure assez forte pour faire supposer de belles qualités au cœur. Les rides imprimées sur ce front, dont elles détruisaient la jeunesse par d'effroyables sourcils, inspiraient un violent intérêt ; les remords causés par l'inutilité de la Saint-Barthélemy, mesure qui lui fut astucieusement arrachée, en avaient causé plus d'une ; mais il y en avait deux autres dans son visage qui eussent été bien éloquentes pour un savant auquel un génie spécial aurait permis de deviner les éléments de la physiologie moderne. Ces deux rides produisaient un vigoureux

sillon allant de chaque pommette à chaque coin de la bouche, et accusaient les efforts intérieurs d'une organisation fatiguée de fournir aux travaux de la pensée et aux violents plaisirs du corps; Charles IX était épuisé. La reine-mère en voyant son ouvrage devait avoir des remords, si toutefois la politique ne les étouffe pas tous au moment où les gens couverts de pourpre atteignent à leur but. Si Catherine avait su l'effet de ses intrigues sur son fils, peut-être aurait-elle reculé! Quel affreux spectacle! Ce roi si vigoureux était devenu débile, cet esprit si fortement trempé se trouvait plein de doutes, cet homme, en qui résidait l'autorité, se sentait sans appui; ce caractère ferme avait peu de confiance en lui-même; la valeur guerrière s'était changée par degrés en férocité, la discrétion en dissimulation, l'amour fin et délicat des Valois en une inextinguible rage de plaisir. Ce grand homme méconnu, perverti, usé sur les mille faces de sa belle âme, roi sans pouvoir, ayant un noble cœur et n'ayant pas un ami, tiraillé par mille desseins contraires, offrait la triste image d'un homme de vingt-quatre ans désabusé de tout, se défiant de tout, décidé à tout jouer, même sa vie. Depuis peu de temps, il avait compris sa mission, son pouvoir, ses ressources, et les obstacles que sa mère apportait à la pacification du royaume; mais la lumière arrivait dans une lanterne brisée.

Deux hommes, que ce prince aimait au point d'avoir excepté l'un du massacre de la Saint-Barthélemy et d'avoir été dîner chez l'autre au moment où ses ennemis l'accusaient d'avoir empoisonné le roi, son médecin, Jean Chapelain, et son chirurgien, Ambroise Paré, mandé par Catherine et venu de province en toute hâte, se trouvaient là pour l'heure du coucher. Tous deux contemplaient leur maître avec sollicitude; quelques courtisans les questionnaient à voix basse, mais les deux savants mesuraient leur réponse en cachant la condamnation qu'ils avaient portée. De temps en temps le roi relevait ses paupières alourdies, et tâchait de dérober à ses courtisans le regard qu'il jetait sur sa mère. Il se leva brusquement, et se mit devant la cheminée.

— M. de Chiverny, dit-il, pourquoi prenez-vous le titre de chancelier d'Anjou et de Pologne? Êtes-vous à notre service ou à celui de notre frère?

— Je suis tout à vous, sire, dit-il en s'inclinant.

—Venez donc demain : j'ai dessein de vous envoyer en Espagne. Il se passe d'étranges choses à la cour de Madrid, Messieurs.

Le roi regarda sa femme, et se rejeta dans son fauteuil.

— Il se passe d'étranges choses partout, dit-il à voix basse au maréchal de Tavannes, l'un des favoris de sa jeunesse. Il se leva pour emmener le camarade de ses amusements de jeunesse dans l'embrasure de la croisée située à l'angle de ce salon, et lui dit : — J'ai besoin de toi, reste ici le dernier. Je veux savoir si tu seras pour ou contre moi. Ne fais pas l'étonné : je romps mes lisières. Ma mère est cause de tout le mal ici. Dans trois mois je serai ou mort ou roi de fait. Sur ta vie, silence ! Tu as mon secret, toi, Solern et Villeroy. S'il se commet une indiscrétion, elle viendra de l'un de vous. Ne me serre pas de si près ; va faire la cour à ma mère, dis-lui que je meurs, et que tu ne me regrettes pas, parce que je suis un pauvre sire.

Charles IX se promena, le bras appuyé sur l'épaule de son ancien favori, avec lequel il parut s'entretenir de ses souffrances pour tromper les curieux ; puis craignant de rendre sa froideur trop visible, il vint causer avec les deux reines en appelant Birague auprès d'elles.

En ce moment, Pinard, un des secrétaires-d'état, se coula de la porte, auprès de Catherine, en filant comme une anguille le long des murs ; il vint dire deux mots à l'oreille de la reine-mère, qui lui répondit par un signe affirmatif. Le roi ne demanda point à sa mère ce dont il s'agissait ; il alla se remettre dans son fauteuil, et garda le silence, après avoir jeté sur la cour un regard d'horrible colère et de jalousie. Ce petit événement eut aux yeux de tous les courtisans une énorme gravité : ce fut comme la goutte d'eau qui fait déborder le verre, que cet exercice du pouvoir sans la participation du roi. La reine Élisabeth et la comtesse de Fiesque se retirèrent sans que le roi y fît attention ; mais la reine-mère reconduisit sa belle-fille jusqu'à la porte. Quoique la mésintelligence de la mère et du fils donnât un très-grand intérêt aux gestes, aux regards, à l'attitude de Catherine et de Charles IX, leur froide contenance fit comprendre aux courtisans qu'ils étaient de trop ; ils quittèrent le salon quand la jeune reine fut sortie. À dix heures, il ne resta plus que quel-

ques intimes, les deux Gondi, Tavannes, le comte de Solern, Birague et la reine-mère.

Le roi demeurait plongé dans une noire mélancolie. Ce silence était fatigant ; Catherine paraissait embarrassée, elle voulait partir, et désirait que le roi la reconduisît; mais le roi ne sortait pas de sa rêverie. Elle se leva pour lui dire adieu; Charles IX fut contraint de l'imiter : elle lui prit le bras, fit quelques pas avec lui pour pouvoir se pencher à son oreille et y glisser ces mots : — Monsieur, j'ai des choses importantes à vous confier. Avant de partir, la reine-mère fit dans une glace, à MM. de Gondi, un clignement d'yeux qui put d'autant moins échapper aux regards de son fils, qu'il jetait lui-même un regard d'intelligence au comte de Solern et à Villeroy. Tavannes était pensif.

— Sire, dit le maréchal en sortant de sa méditation, je vous trouve bien songeur; ne vous divertissez-vous donc plus ? Vive Dieu ! où est le temps où nous nous amusions à vaurienner par les rues le soir ?

— Ah ! c'était le bon temps, répondit le roi, non sans soupirer.

— Que n'y allez-vous ? dit M. de Birague en se retirant et en jetant une œillade aux Gondi.

— Je me souviens toujours avec plaisir de ce temps-là, s'écria le maréchal de Retz.

— Je voudrais bien vous voir sur les toits, monsieur le maréchal, dit Tavannes (sacré chat d'Italie, puisses-tu te rompre le col, dit-il à l'oreille du roi).

— J'ignore qui de vous ou de moi franchirait le plus lestement une cour ou une rue ; mais ce que je sais, c'est que nous ne craignons pas plus l'un que l'autre de mourir, répondit le comte de Retz.

— Hé bien ! sire, voulez-vous vaurienner comme dans votre jeunesse? dit le grand maître.

Ainsi, à vingt-quatre ans, ce malheureux roi ne paraissait plus jeune à personne, pas même à ses flatteurs. Tavannes et le roi se remémorèrent, comme de véritables écoliers, quelques-uns des bons tours qu'ils avaient faits dans Paris, et la partie fut bientôt liée. Les deux Italiens, mis au défi de sauter de toit en toit, et d'un côté de la rue à l'autre, parièrent de suivre le roi. Chacun alla prendre un costume de vaurien.

Le comte de Solern, resté seul avec le roi, le regarda d'un air étonné. Si le bon allemand, pris de compassion en devinant la situation du roi de France, était la fidélité, l'honneur même, il n'avait pas la conception prompte. Entouré de gens hostiles, ne pouvant se fier à personne, pas même à sa femme, qui s'était rendue coupable de quelques indiscrétions, en ignorant qu'il eût sa mère et ses serviteurs pour ennemis, Charles IX avait été heureux de rencontrer en M. de Solern un dévouement qui lui permettait une entière confiance. Tavannes et Villeroy n'avaient qu'une partie des secrets du roi. M. le comte de Solern seul connaissait le plan dans son entier; il était d'ailleurs très-utile à son maître, en ce qu'il disposait de quelques serviteurs discrets et affectionnés qui obéissaient aveuglément à ses ordres. M. de Solern, qui avait un commandement dans les Archers de la garde, y triait, depuis quelques jours, les hommes exclusivement attachés au roi, pour en composer une compagnie d'élite. Le roi pensait à tout.

—Eh bien! Solern, dit Charles IX, ne nous faut-il pas un prétexte pour passer la nuit dehors? J'avais bien madame de Belleville, mais ceci vaut mieux; ma mère peut savoir ce qui se passe chez Marie.

M. de Solern, qui devait suivre le roi, demanda la permission de battre les rues avec quelques uns de ses allemands, et Charles IX y consentit. Vers onze heures du soir, le roi, devenu gai, se mit en route avec ses trois courtisans pour explorer le quartier Saint-Honoré.

— J'irai surprendre ma mie, dit Charles à Tavannes, en passant par la rue de l'Autruche.

Pour rendre cette scene de nuit plus intelligible à ceux qui n'auraient pas présent à l'esprit la topographie du vieux Paris, il est nécessaire d'expliquer où se trouvait la rue de l'Autruche. Le Louvre de Henri II se continuait au milieu des décombres et des maisons abattues; à la place de l'aile qui fait aujourd'hui face au Pont-des-Arts, il existait un jardin; au lieu de la colonnade, se trouvaient des fossés et un pont-levis sur lequel devait être tué plus tard un Florentin, le maréchal d'Ancre; au bout de ce jardin, s'élevaient les tours de l'hôtel de Bourbon, demeure des princes de cette maison jusqu'au jour où la trahison du grand connétable, ruiné par le sequestre de ses biens qu'ordonna François 1er

pour ne pas prononcer entre sa mère et lui, termina un procès fatal à la France, par la confiscation des biens du connétable. Ce château, qui faisait un bel effet sur la rivière, fut démoli sous Louis XIV. La rue de l'Autruche commençait rue Saint-Honoré et finissait à l'hôtel de Bourbon sur le quai. Cette rue nommée d'Autruche sur quelques vieux plans, et aussi de l'Austruc, a disparu de la carte comme tant d'autres ; la rue des Poulies dut être pratiquée sur l'emplacement des hôtels qui s'y trouvaient du côté de la rue Saint-Honoré. Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'étymologie de ce nom: les uns supposent qu'il vient d'un hôtel d'Osteriche (*Osterrichen*) habité par une fille de cette maison qui épousa un seigneur français au quatorzième siècle; les autres prétendent que là étaient jadis les volières royales où tout Paris accourut un jour voir une autruche vivante. Cette rue tortueuse était remarquable par les hôtels de quelques princes du sang qui se logèrent autour du Louvre. Depuis que la royauté avait déserté le faubourg Saint-Antoine où elle s'abrita sous la Bastille pendant deux siècles, pour venir se fixer au Louvre, beaucoup de grands seigneurs venaient demeurer aux environs. L'hôtel de Bourbon avait pour pendant, du côté de la rue Saint-Honoré, le vieil hôtel d'Alençon. Cette demeure des comtes de ce nom, toujours comprise dans l'apanage, appartenait alors au quatrième fils de Henri II, qui prit plus tard le titre de duc d'Anjou et qui mourut sous Henri III, auquel il donna beaucoup de tablature. L'apanage revint alors à la couronne, ainsi que ce vieil hôtel qui fut démoli. En ce temps, l'hôtel d'un prince offrait un vaste ensemble de constructions dont les amateurs d'archéologie peuvent avoir une idée en allant mesurer l'espace que tient encore, dans le Paris moderne, l'hôtel Soubise au Marais. Il comprenait les établissements exigés par ces grandes existences dont peu de personnes cherchent à se rendre compte aujourd'hui. C'était d'immenses écuries, le logement des médecins, des bibliothécaires, des chanceliers, du clergé, trésoriers, officiers, pages, serviteurs gagés et valets attachés à la maison du prince. Vers la rue Saint-Honoré, se trouvait dans un jardin de l'hôtel, une jolie petite maison que la célèbre duchesse d'Alençon avait fait construire en 1520, et qui depuis avait été entourée de maisons particulières bâties par des marchands. Le roi y avait

logé Marie Touchet. Quoique le duc d'Alençon actuel conspirât contre son frère, il était incapable de le contrarier en ce point. Comme pour descendre la rue Saint-Honoré, qui, dans ce temps, n'offrait de chances aux voleurs qu'à partir de la barrière des Sergents, il fallait passer devant l'hôtel de sa mie, il était difficile que le roi ne s'y arrêtât pas.

En cherchant quelque bonne fortune, un bourgeois attardé à dévaliser ou le guet à battre, le roi levait le nez à tous les étages, et regardait aux endroits éclairés afin de voir et d'écouter ce qui s'y passait. Mais il trouva sa bonne ville dans un état de tranquillité déplorable. Tout-à-coup, en arrivant à la maison d'un fameux parfumeur nommé Réné, qui fournissait la cour, le roi parut concevoir une de ces inspirations soudaines que suggèrent des observations antérieures, en voyant une forte lumière projetée par la dernière croisée du comble. Ce parfumeur était véhémentement soupçonné de guérir les oncles riches, quand ils se disaient malades. La cour lui attribuait l'invention du fameux *Élixir à successions*, et il fut accusé d'avoir empoisonné Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, laquelle fut ensevelie sans que sa tête eût été ouverte, *malgré l'ordre formel de Charles IX*, dit un contemporain. Depuis deux mois, le roi cherchait un stratagème pour pouvoir épier les secrets du laboratoire de Réné, chez qui Cosme Ruggieri allait souvent. Le roi voulait, s'il y trouvait quelque chose de suspect, procéder par lui-même sans aucun intermédiaire de la police ou de la justice, sur lesquelles sa mère ferait agir la crainte ou la corruption.

Il est certain que pendant le seizième siècle, dans les années qui le précédèrent et le suivirent, l'empoisonnement était arrivé à une perfection inconnue à la chimie moderne et que l'histoire a constatée. L'Italie, berceau des sciences modernes, fut à cette époque inventrice et maîtresse de ces secrets, dont plusieurs se perdirent. De là vint cette réputation qui pesa, durant les deux siècles suivants, sur les Italiens. Les romanciers en ont si fort abusé, que partout où ils introduisent des Italiens ils leur font jouer des rôles d'assassins et d'empoisonneurs. Si l'Italie avait alors l'entreprise des poisons subtils dont parlent quelques historiens, il faudrait seulement reconnaître sa suprématie en toxicologie

comme dans toutes les connaissances humaines et dans les arts, où elle précédait l'Europe. Les crimes du temps n'étaient pas les siens, elle servait les passions du siècle comme elle bâtissait d'admirables édifices, commandait les armées, peignait de belles fresques, chantait des romances, aimait les reines, plaisait aux rois, dessinait des fêtes ou des ballets, et dirigeait la politique. A Florence, cet art horrible était à un si haut point, qu'une femme partageant une pèche avec un duc, en se servant d'une lame d'or dont un côté seulement était empoisonné, mangeait la moitié saine et donnait la mort avec l'autre. Une paire de gants parfumée infiltrait par les pores une maladie mortelle. On mettait le poison dans un bouquet de roses naturelles, dont la seule senteur, une fois respirée, donnait la mort. Don Juan d'Autriche fut, dit-on, empoisonné par une paire de bottes. Le roi Charles IX était donc à bon droit curieux, et chacun concevra combien les sombres croyances dont il était agité devaient le rendre impatient de surprendre Réné à l'œuvre.

La fontaine située au coin de la rue de l'Arbre-Sec offrit à la noble bande les facilités nécessaires pour atteindre au faîte d'une maison voisine de celle de Réné, que le roi feignit de vouloir visiter. Le roi, suivi de ses compagnons, se mit à voyager, au grand effroi de quelques bourgeois réveillés par ces faux voleurs qui les appelaient de quelque nom drolatique, écoutaient les querelles et les plaisirs de chaque ménage, ou commençaient quelques effractions. Quand les Italiens virent Tavannes et le roi s'engager sur les toits de la maison voisine de celle de Réné, le maréchal de Retz s'assit en se disant fatigué, et son frère demeura près de lui.

— Tant mieux, pensa le roi qui les laissa là volontiers.

Tavannes se moqua des deux Florentins qui restèrent seuls au milieu d'un profond silence, et dans un endroit où ils n'avaient que le ciel au-dessus d'eux et des chats pour auditeurs. Aussi profitèrent-ils de la circonstance pour se communiquer des pensées qu'ils n'auraient exprimées en aucun autre lieu du monde et que les événements de la soirée leur avaient inspirées.

— Albert, dit le grand-maître au maréchal, le roi l'emportera sur la reine, nous faisons de mauvaise besogne pour notre fortune, en suivant celle de Catherine. Si nous nous attachions au roi dans le moment où il cherche des appuis

contre sa mère, et des hommes habiles pour le servir, nous ne serions pas chassés comme des bêtes fauves quand la reine-mère sera bannie, enfermée ou tuée.

— Avec des idées pareilles, tu n'iras pas loin, Charles, répondit gravement le maréchal au grand-maître. Tu suivras ton roi dans la tombe, et il n'a pas long-temps à vivre : il est ruiné d'excès. Cosme Ruggieri a pronostiqué sa mort pour l'an prochain.

— Le sanglier mourant a souvent tué le chasseur, dit Charles de Gondi : cette conspiration du duc d'Alençon, du roi de Navarre et du prince de Condé pour laquelle s'entremettent la Mole et Coconnas, est plus dangereuse qu'utile. D'abord le roi de Navarre, que la reine-mère espérait prendre en flagrant délit, s'est défié d'elle et ne s'y fourre point, il veut en profiter sans en courir les chances. Puis voilà qu'aujourd'hui tous ont la pensée de mettre la couronne sur la tête du duc d'Alençon qui se fait protestant.

— *Budelone* ! ne vois-tu pas que cette conspiration permet à la reine de savoir ce que les huguenots peuvent faire avec le duc d'Alençon, et ce que le roi veut faire avec les Huguenots, car le roi négocie avec eux ; mais pour faire chevaucher le roi sur un cheval de bois, elle lui déclarera demain cette conspiration qui neutralisera ses projets !

— Ha ! fit Charles de Gondi, voilà qui est bien.

— Bien pour le duc d'Anjou, qui aime mieux être roi de France que roi de Pologne, et à qui j'irai tout expliquer.

— Tu pars, Albert?

— Demain. N'avais-je pas la charge d'accompagner le roi de Pologne?

— Tu es la prudence même.

—*Che bestia !* je te jure qu'il n'y a pas le moindre danger pour nous à rester à la cour. S'il y en avait. M'en irais-je? je demeurerais près de notre bonne maîtresse.

— Bonne ! fit le grand-maître, elle est femme à laisser là ses instruments quand elle les trouve trop lourds....

— *O Coglione!* tu veux être un soldat, et tu crains la mort? Chaque metier a ses devoirs. Nous avons les nôtres envers la fortune. En s'attachant aux rois, source de toute puissance temporelle et qui protégent, élèvent, enrichissent nos maisons, il faut leur avouer l'amour qui enflamme pour le ciel le cœur du martyr, il faut savoir souffrir pour leur cause.

Quand ils nous sacrifient à leur trône, nous pouvons périr, car nous mourons autant pour nous-mêmes que pour eux, nos maisons ne périssent pas. *Ecco.*

— Tu as raison, Albert. D'ailleurs, la reine espère beaucoup de l'habileté des Ruggieri pour se raccommoder avec son fils. Quand il n'a plus voulu se servir de Réné, la rusée a bien deviné sur quoi portaient ses soupçons. Mais qui sait ce que le roi porte dans son sac! peut-être hésite-t-il seulement sur le traitement qu'il destine à sa mère. Il la hait, entends-tu? il a dit quelque chose de ses desseins à la reine, la reine en a causé avec madame de Fiesque; madame de Fiesque a tout rapporté à la reine-mère? depuis, le roi se cache de sa femme.

— Il était temps, dit le maréchal.

— De quoi faire? demanda le grand-maître.

— D'occuper le roi, répondit le maréchal, qui était plus avant que son frère dans l'intimité de Catherine. Charles, je t'ai fait faire un beau chemin, dit-il gravement à son frère, sois comme moi, l'âme damnée de notre maîtresse; elle restera reine, car elle est ici la plus forte. Madame de Sauves est toujours à elle, et le roi de Navarre, le duc d'Alençon, sont toujours à madame de Sauves; Catherine les tiendra toujours en laisse, sous celui-ci, comme sous le règne du roi Henri III. Dieu veuille que celui-là ne soit pas ingrat!

— Pourquoi?

— Sa mère fait trop pour lui.

— Eh, mais j'entends du bruit dans la rue Saint-Honoré, s'écria le grand-maître; on ferme la porte de Réné! Ne distingues-tu le pas de plusieurs hommes? les Ruggieri sont arrêtés.

— Ah! *diavolo!* voici de la prudence. Le roi n'a pas suivi son impétuosité accoutumée. Mais où les mettrait-il en prison? Allons voir ce qui se passe.

Les deux frères arrivèrent au coin de la rue de l'Autruche au moment où le roi entrait chez sa maîtresse. A la lueur des flambeaux que tenait le concierge, ils purent apercevoir Tavannes et les Ruggieri.

— Hé bien! Tavannes, s'écria le grand-maître en courant après le compagnon du roi, qui retournait vers le Louvre, que vous est-il arrivé?

— Nous sommes tombés en plein consistoire de sorciers :

nous en avons arrêté deux qui sont de vos amis et qui pourront expliquer, à l'usage des seigneurs français, par quels moyens vous avez mis la main sur deux charges de la couronne, vous, qui n'êtes pas du pays, dit Tavannes, moitié riant, moitié sérieux.

— Et le roi? fit le grand-maître.

— Il reste chez sa maîtresse.

— Nous sommes arrivés par le dévoûment le plus absolu pour nos maîtres; une belle et noble voie que vous avez prise aussi, mon cher duc, répondit le maréchal de Retz.

Les trois courtisans cheminèrent en silence. Au moment où ils se quittèrent en retrouvant chacun leurs gens pour se faire accompagner chez eux, deux hommes se glissèrent le long des murailles de la rue d'Autruche. Ces deux hommes étaient le roi et le comte de Solern, qui arrivèrent promptement au bord de la Seine, à un endroit où une barque et des rameurs choisis par le seigneur allemand les attendaient. En peu d'instants ils atteignirent le bord opposé.

— Ma mère n'est pas couchée, s'écria le roi ; elle nous verra; nous avons mal choisi le lieu du rendez-vous.

— Elle pourra croire à quelque duel, répondit M. de Solern ; et comment distinguerait-elle qui nous sommes, à cette distance !

— Eh ! qu'elle me voie! s'écria Charles IX, je suis décidé maintenant !

Le roi et son confident sautèrent sur la berge, et marchèrent vivement dans la direction du Pré-aux-Clercs. En y arrivant, le comte de Solern, qui précédait le roi, fit la rencontre d'un homme en sentinelle, avec lequel il échangea quelques paroles, et qui se retira vers les siens. Bientôt deux hommes, qui paraissaient être des princes, aux marques de respect que leur donnait leur vedette, quittèrent la place où ils étaient cachés derrière une mauvaise clôture de champ, et s'approchèrent du roi, devant lequel ils fléchirent le genou; Charles IX les releva avant qu'ils eussent touché la terre, et leur dit : — Point de façons, nous sommes des gentilshommes.

A ces trois gentilshommes, vint se joindre un vieillard vénérable que l'on aurait pris pour le chancelier de l'Hôpital s'il n'était mort l'année précédente. Tous quatre marchaient avec vitesse, afin de se mettre en un lieu où leur conférence ne pût être entendue par les gens de leur suite. M. de Solern

les suivit à une faible distance pour veiller sur le roi. Ce fidèle serviteur se livrait à une défiance que Charles IX ne partageait point, en homme à qui la vie était devenue trop pesante. Ce seigneur fut, du côté de ce prince, le seul témoin de la conférence, qui s'anima bientôt.

—Sire, dit l'un des interlocuteurs, le connétable de Montmorency, le meilleur ami du roi votre père, et qui en a eu les secrets, a opiné, avec le maréchal de Saint-André, qu'il fallait coudre madame Catherine dans un sac et la jeter à la rivière. Si cela eût été fait, bien des braves gens seraient sur pied.

— J'ai assez d'exécutions sur la conscience, monsieur, répondit le roi.

— Eh bien! sire, reprit le plus jeune des quatre personnages, du fond de l'exil la reine saura brouiller les affaires; elle trouvera des auxiliaires. N'avons-nous pas tout à craindre des Guise, qui ont depuis neuf ans formé le plan d'une monstrueuse alliance catholique dans le secret de laquelle vous n'êtes pas, et qui menace votre trône. Cette alliance est une invention de l'Espagne, qui ne renonce pas à son projet d'abattre les Pyrénées. Sire, le protestantisme sauverait la France en mettant une barrière morale entre elle et une nation qui rêve l'empire du monde. La reine-mère s'appuiera donc sur l'Espagne et sur les Guise si elle se voit proscrite.

— Messieurs, dit le roi, sachez que, vous m'aidant et la paix établie sans défiance, je me charge de faire trembler un chacun dans le royaume. Tête-Dieu pleine de reliques! il est temps que la royauté se relève. Sachez-le bien, en ceci ma mère a raison: il s'en va de vous comme de moi. Vos biens, vos avantages, sont unis au trône; quand vous aurez laissé abattre la religion, ce sera sur le trône et sur vous que se porteront les mains dont vous vous servez. Je ne me soucie plus de me battre contre des idées avec des armes qui ne les atteignent point. Voyons si le protestantisme fera des progrès en l'abandonnant à lui-même; mais surtout, voyons à quoi s'attaquera l'esprit de cette faction. L'amiral, que Dieu veuille le recevoir à merci, n'était pas mon ennemi; il me jurait de contenir la révolte dans les bornes du spirituel, et de laisser dans le royaume temporel un roi et des sujets soumis. Messieurs, si la chose est encore en votre pouvoir, donnez l'exemple: aidez votre souverain à réduire des mutins qui nous

ôtent aux uns et aux autres la tranquillité. La guerre nous prive tous de nos revenus et ruine le royaume. Je suis las de cet état de troubles; et tant que, s'il le faut absolument, je sacrifierai ma mère; j'irai plus loin : je garderai près de moi des protestants et des catholiques en nombre égal, et je mettrai au-dessus d'eux la hache de Louis XI pour les rendre égaux. Que MM. de Guise complotent une Sainte-Union qui s'attaque à ma couronne, le bourreau commencera sa besogne par eux. J'ai compris les misères de mon peuple, et suis disposé à tailler en plein drap dans les grands qui mettent à mal notre royaume. Je m'inquiète peu des consciences ; je veux désormais des sujets soumis, qui travaillent sous mon vouloir à la prospérité de l'état. Messieurs, je vous donne dix jours pour négocier avec les vôtres, rompre vos trames et revenir à moi, qui deviendrai votre père. Si vous refusez, vous verrez de grands changements : j'agirai avec de petites gens qui se rueront à ma voix sur les seigneurs. Je me modèlerai sur un roi qui a su pacifier son royaume en ayant des gens plus considérables que vous ne l'êtes, qui lui rompaient en visière. Si les troupes catholiques font défaut, j'ai mon frère d'Espagne que j'appellerai au secours des trônes menacés ; enfin, si je manque de ministre pour exécuter mes ordres, il me présentera le duc d'Albe.

— En ce cas, sire, nous aurions les Allemands à opposer à vos Espagnols, répondit un des interlocuteurs.

— Mon cousin, dit froidement Charles IX, ma femme s'appelle Élisabeth d'Autriche; vos secours pourraient faillir de ce côté. Mais, croyez-moi, battons-nous seuls, et n'appelons point l'étranger. Vous êtes en butte à la haine de ma mère, et vous me tenez d'assez près pour me servir de second dans le duel que je vais avoir avec elle ; eh bien! écoutez ceci : vous me paraissez si digne d'estime, que je vous offre la charge de connétable ; vous ne nous trahirez pas comme l'autre.

Le prince auquel parlait Charles IX lui prit la main, frappa dedans avec la sienne en disant: — Ventre-saint-gris! voici, mon frère, pour oublier bien des torts. Mais, sire, la tête ne marche pas sans la queue, et notre queue est difficile à entraîner. Donnez-nous plus de dix jours ; il nous faut au moins un mois pour faire entendre raison aux nôtres. Ce délai passé, nous serons les maîtres.

— Un mois, soit. Mon seul négociateur sera Villeroy; vous n'aurez foi qu'en lui, quoi qu'on dise d'ailleurs.

— Un mois, dirent à la fois les trois seigneurs, ce délai suffit.

— Messieurs, nous sommes cinq, dit le roi, cinq gens de cœur; s'il y a trahison, nous saurons à qui nous en prendre.

Les trois assistants quittèrent Charles IX avec les marques du plus grand respect, et lui baisèrent la main. Quand le roi repassa la Seine, quatre heures sonnaient au Louvre. La reine Catherine n'était pas encore couchée.

— Ma mère veille toujours, dit Charles IX au comte de Solern.

— Elle a sa forge aussi, dit l'Allemand.

— Cher comte, que vous semble d'un roi réduit à conspirer? dit avec amertume Charles IX après une pause.

— Je pense, sire, que si vous me permettiez de jeter cette femme à l'eau, la France serait bientôt tranquille.

— Un parricide après la Saint-Barthélemy, comte! dit le roi. Non, non, l'exil. Une fois tombée, ma mère n'aura ni un serviteur ni un partisan.

— Eh bien! sire, reprit le comte de Solern, ordonnez-moi de l'aller arrêter à l'instant, et de la conduire hors du royaume; car demain elle vous aura tourné l'esprit.

— Eh bien! dit le roi, venez à ma forge; là, personne ne nous entendra. D'ailleurs, je ne veux pas que ma mère soupçonne la capture des Ruggieri. En me sachant ici, la bonne femme ne se doutera de rien, et nous concerterons les mesures nécessaires à son arrestation.

Quand le roi, suivi du comte de Solern, entra dans la pièce basse où était son atelier, il la lui montra en souriant.

— Je ne crois pas, dit-il, que parmi tous les rois qu'aura la France, il s'en rencontre un second auquel plaise un pareil métier. Mais quand je serai vraiment le roi, je ne forgerai pas des épées, je les ferai rentrer toutes dans le fourreau.

—Sire, dit le comte de Solern, les fatigues du jeu de paume, votre travail à cette forge, la chasse, et, dois-je le dire, l'amour, sont des cabriolets que le diable vous donne pour aller plus vite à Saint-Denis.

—Solern! dit lamentablement le roi, si tu savais le feu

qu'on m'a mis au cœur et dans le corps! Rien ne peut l'éteindre. Es-tu sûr des hommes qui gardent les Ruggieri ?

—Comme de moi-même.

—Eh bien ! pendant cette journée j'aurai pris mon parti. Pensez aux moyens d'exécution; je vous donnerai mes derniers ordres à cinq heures, chez madame de Belleville.

Quand les premières lueurs de l'aube luttèrent avec la lumière de l'atelier, le roi, que le comte de Solern avait laissé seul, entendit tourner la porte, et vit sa mère qui se dessina dans le crépuscule comme un fantôme ; mais, quoique très-nerveux et impressible, Charles IX ne tressaillit point, quoique, dans les circonstances où il se trouvait, cette apparition eût une couleur sombre et fantastique.

—Monsieur, lui dit-elle, vous vous tuez....

—J'accomplis les horoscopes, répondit-il avec un rire amer. Mais vous, madame, n'êtes-vous pas aussi matinale que je le suis ?

—Nous avons veillé tous deux dans des intentions bien différentes. Quand vous alliez conférer avec vos plus cruels ennemis en plein champ, en vous cachant de votre mère, aidé par Tavannes et par les Gondi, avec lesquels vous avez feint d'aller courir la ville, je lisais des dépêches qui contenaient les preuves d'une terrible conspiration où trempent votre frère le duc d'Alençon, votre beau-frère le roi de Navarre, le prince de Condé, la moitié des grands du royaume. Il ne s'agit que de vous ôter la couronne en s'emparant de votre personne ; ces messieurs disposent déjà de cinquante mille hommes de troupes.

—Ah ! fit le roi, d'un air incrédule.

—Votre frère se fait huguenot, reprit la reine.

—Mon frère passe aux huguenots! s'écria Charles, en brandissant le fer qu'il tenait à la main.

—Oui, le duc d'Alençon, huguenot de cœur, le sera bientôt d'effet. Votre sœur, la reine de Navarre, n'a plus pour vous qu'un reste d'affection ; elle aime M. le duc d'Alençon, elle aime Bussy, elle aime M. de la Mole.

—Quel cœur! fit le roi.

—Pour devenir grand, ce petit La Mole, dit la reine en continuant, ne trouve rien de mieux que de donner

à la France un roi de sa façon. Il sera, dit-on, connétable.

—Damnée Margot! s'écria le roi; voilà ce que nous rapporte son mariage avec un hérétique.

—Avec le chef de votre branche cadette, que vous avez rapproché du trône malgré mon avis, et qui voudrait vous faire entretuer tous. La maison de Bourbon est l'ennemie de la maison de Valois, sachez bien ceci, monsieur. Toute branche cadette doit être maintenue dans la plus grande pauvreté, car elle est née conspiratrice; et c'est sottise que de lui donner des armes quand elle n'en a pas, et de les lui laisser quand elle en prend : que tout cadet soit incapable de nuire, voilà la loi des couronnes. Les preuves sont là-haut, dans mon cabinet, où je vous ai prié de me suivre en vous quittant hier au soir; mais vous aviez d'autres visées. Dans un mois, si nous n'y mettions bon ordre, vous auriez eu le sort de Charles-le-Simple.

—Dans un mois! s'écria Charles, atterré par la coïncidence de cette date avec le délai demandé par les princes la nuit même.

Dans un mois nous serons les maîtres, se dit-il. — Madame, vous avez les preuves? demanda-t-il à haute voix.

—Elles sont sans réplique, monsieur, elles viennent de ma fille Marguerite. Effrayée elle-même des probabilités d'une semblable combinaison, et malgré sa tendresse pour votre frère d'Alençon, le trône des Valois lui a tenu plus à cœur cette fois-ci que tous ses amours. Elle demande pour prix de ses révélations qu'il ne soit rien fait à La Mole; mais ce croquant me semble un dangereux coquin de qui nous devons nous débarrasser, ainsi que du comte de Coconnas, l'homme de votre frère d'Alençon. Quant au prince de Condé, cet enfant consent à tout, pourvu que l'on me jette à l'eau; je ne sais si c'est le présent de noces qu'il me fait pour lui avoir donné sa jolie femme. Ceci est grave, monsieur. Vous parlez de prédictions, j'en connais une qui donne le trône des Valois à la maison de Bourbon, et si nous n'y prenons garde, elle se réalisera. N'en voulez pas à votre sœur, elle s'est bien conduite en ceci.

— Mon fils, dit-elle après une pause et en donnant à sa voix l'accent de la tendresse, beaucoup de méchantes gens

à MM. de Guise veulent semer la division entre vous et moi, quoique nous soyons les seuls dans ce royaume de qui les intérêts soient exactement les mêmes. Pensez-y. Vous vous reprochez maintenant la Saint-Barthélemy, je le sais; et vous me blâmez de vous y avoir décidé. Le catholicisme, monsieur, doit être le lien de l'Espagne, de la France et de l'Italie, trois pays qui peuvent, par un plan secrètement et habilement suivi, se réunir sous la maison de Valois à l'aide du temps. Ne vous ôtez pas des chances en lâchant la corde qui réunit ces trois royaumes dans un même cercle de foi? Pourquoi les Valois et les Médicis n'exécuteraient-ils pas pour leur gloire le plan de Charles-Quint, à qui la tête a manqué? Rejetons dans le nouveau monde où elle s'engage, cette race de Jeanne-la-Folle. Assis à Florence et à Rome, les Médicis subjugueront l'Italie pour vous; ils vous en assureront tous les avantages par un traité de commerce et d'alliance en se reconnaissant vos feudataires pour le Piémont, le Milanais et Naples où vous avez des droits. Voilà, monsieur, les raisons de la guerre à mort que nous faisons aux huguenots. Pourquoi me forcez-vous à vous répéter ces choses? Charlemagne se trompait en s'avançant vers le nord. Oui, la France est un corps dont le cœur se trouve au golfe de Lyon, et dont les deux bras sont l'Espagne et l'Italie. On domine ainsi la Méditerranée qui est comme une corbeille où tombent les richesses de l'Orient, et dont ces messieurs de Venise profitent aujourd'hui, à la barbe de Philippe II. Si l'amitié des Médicis et vos droits peuvent vous faire espérer l'Italie, la force ou des alliances, une succession peut-être, vous donneront l'Espagne. Prévenez sur ce point l'ambitieuse maison d'Autriche à laquelle les Guelfes vendaient l'Italie, et qui rêve encore l'Espagne. Quoique votre femme vienne de cette maison, abaissez l'Autriche, embrassez-la bien fort pour l'étouffer; là, sont les ennemis de votre royaume, car de là viennent les secours aux protestants. N'écoutez pas les gens qui trouvent leurs bénéfices à notre désaccord, et qui vous mettent martel en tête en me présentant comme votre ennemie domestique. Vous ai-je empêché d'avoir des héritiers! Pourquoi votre maîtresse vous donne-t-elle un fils, et la reine une fille? Pourquoi n'avez-vous pas aujourd'hui trois héritiers qui couperaient par le pied les espérances de tant de séditions? Est-ce à moi, monsieur, de

répondre à ces questions? Si vous aviez un fils, M. d'Alençon conspirerait-il?

En achevant ces paroles, Catherine arrêta sur Charles IX le coup d'œil fascinateur de l'oiseau de proie sur sa victime. La fille de Médicis était alors belle de sa beauté; ses vrais sentiments éclataient sur son visage qui, semblable à celui du joueur à son tapis vert, étincelait de mille grandes cupidités. Charles IX ne vit plus la mère d'un seul homme, mais bien, comme elle le disait d'elle, la mère des armées et des empires (*mater castrorum*). Elle avait déployé les ailes de son génie et volait audacieusement dans la haute politique des Médicis et des Valois, en traçant les plans gigantesques dont s'effrayait Henri II, et qui, transmis par le génie des Médicis à Richelieu, restèrent écrits dans le cabinet de la maison de Bourbon. Mais Charles IX, en voyant sa mère user de tant de précautions, pensait en lui-même qu'elles devaient être nécessaires, et il se demandait dans quel but elle les prenait. Il baissait les yeux, il hésitait; sa défiance ne pouvait tomber devant des phrases. Catherine fut étonnée de la profondeur à laquelle gisaient les soupçons dans le cœur de son fils.

— Eh bien! monsieur, dit-elle, ne me comprenez-vous donc point? Que sommes-nous, vous et moi, devant l'éternité des couronnes royales? Me supposez-vous des desseins autres que ceux qui doivent nous agiter en habitant la sphère où l'on domine les empires?

— Madame, je vous suis dans votre cabinet....., il faut agir...

— Agir! s'écria Catherine, laissons-les aller, et prenons-les sur le fait, la justice vous en délivrera. Pour Dieu! faisons-leur bonne mine.

La reine se retira. Le roi resta seul un moment, car il était tombé dans un profond accablement.

— De quel côté sont les embûches? s'écria-t-il. Qui d'elle ou d'eux me trompe? Quelle politique est la meilleure? *Deus discerne causam meam,* dit-il, les larmes aux yeux. La vie me pèse. Naturelle ou forcée, je préfère la mort à ces tiraillements contradictoires, ajouta-t-il en déchargeant un coup de marteau sur son enclume avec tant de force que les voûtes du Louvre en tremblèrent.

— Mon Dieu! reprit-il en sortant et regardant le ciel,

vous, pour la sainte religion de qui je combats, donnez-moi la clarté de votre regard pour pénétrer le cœur de ma mère, en interrogeant les Ruggieri.

DE BALZAC.

(*La suite au prochain volume.*)

ROBERT BURNS.

Le peuple de l'Europe chez lequel l'instruction se répartit le plus également dans toutes les classes est sans contredit le peuple écossais. Depuis près de deux cents ans, il possède, pour la diffusion des connaissances premières, des institutions telles que nous pouvons les envier encore aujourd'hui.

En 1646, un acte du parlement ordonna qu'une école, destinée spécialement à l'éducation des pauvres, serait établie dans chaque paroisse. En 1660, cette disposition législative fut à la vérité annulée par Charles II, de même que toutes les lois républicaines; mais après la deuxième révolution, en 1696, elle fut rétablie par le parlement, et n'a plus cessé d'être en vigueur.

Le clergé ne tarda pas à jalouser l'influence envahissante des modestes *dominies* de village, et comprit que pour la combattre le meilleur moyen était d'emprunter leurs propres armes. Il se fit donc maître d'école à son tour, et trouva dans les principes religieux, dont l'empire avait été maintenu par de nombreuses et irritantes controverses, un moyen puissant de soutenir cette utile concurrence.

Le double résultat de cette lutte intelligente est d'abord qu'aujourd'hui, moyennant six shellings par an (sept francs dix sous), un paysan d'Écosse apprend à lire, à écrire, à compter et un peu d'anglais. Pour six shellings de plus (quinze francs), on lui enseigne en outre le latin. Cet accroissement de lumière n'altère point les croyances ni les habitudes morales du peuple; c'est dans le catéchisme de Westminster qu'il apprend à lire; ses premiers chants sont des hymnes pieux, que dirige dans chaque village l'un des

habitants, appelé le *præcentor*. Enfin, il n'est que deux de ses passions que le clergé n'a pu encore transformer en tendances saintes et vertueuses, celle de la danse et celle des liqueurs fortes. Graves et pensifs dans la vie ordinaire, les paysans écossais ne peuvent entendre sans entraînement une cornemuse les inviter à un *reel* ou un *strathpey*. La séduction devient irrésistible si on leur promet en outre quelques verres d'*ale* ou d'*usquebaugh*.

Joignez à ces goûts une ténacité qui s'applique également au mal et au bien, une grande bravoure, des amours constants, dévoués, et peut-être un peu moins grossiers que chez d'autres peuples, vous aurez les traits saillants du caractère national écossais.

Walter Scott nous avait appris ces détails ; mais nous avons cru bon de les rappeler, parce que, selon nous, on ne peut juger un homme et ses œuvres, abstraction faite des circonstances qui ont dû modifier son caractère et donner une direction à son talent.

Robert Burns naquit dans une misérable chaumière de boue séchée au soleil, qu'avait construite sur les bords de l'Ayr son père, autrefois jardinier, et alors tenancier de la petite ferme de Mount-Oliphant. On a peu de détails sur l'enfance première du poète. Il a dépeint son père comme un homme rigide dans ses mœurs, entêté dans ses opinions, travaillant jour et nuit pour soutenir sa famille, mais resté pauvre à cause de son caractère indépendant et entier.

Robert lui-même avait dans ces premiers temps, à ce qu'il écrivit depuis au docteur Moore, un esprit têtu, une mémoire facile, une piété aveugle et enthousiaste. De tous ses souvenirs d'enfant, le seul qui paraisse se rattacher à cette partie de son existence est celui d'une vieille femme conteuse et bavarde qui le berçait volontiers sur ses genoux.

« Elle avait, dit-il, une ample collection de récits et de chansons où figuraient le diable, les esprits, les fées, les *brownies*, les sorcières, les *warlocks*, les *spunkies*, les *elf-candles*, les *kelpies*, les *dead-lights*, les *wraïths*, les apparitions, les *cantraips*, les géants, les tours enchantées, les dragons et autres illusions. »

A six ans il fut envoyé avec son frère aîné, Gilbert, dans une de ces écoles presque gratuites dont nous avons parlé,

et les premiers ouvrages dont la lecture l'y impressionna vivement furent les vies d'Annibal et de William Wallace. Elles lui avaient été prêtées par quelques jeunes gentilshommes que son intelligence avait frappé. Ils lui donnèrent en outre des leçons de français, qui plus tard lui ont servi à saupoudrer sa prose de petites citations dans notre langue, citations assez mal choisies d'ailleurs et passablement incorrectes.

Son père cependant ayant besoin d'aide dans ses travaux rappela bientôt les deux enfants près de lui. Sa croix était devenue plus lourde à porter. Le propriétaire de la ferme étant mort, la terre dont elle faisait partie était passée aux mains d'un marchand enrichi, et son impitoyable agent harcelait les malheureux tenanciers. Cet homme, par ses lettres insolentes, désespérait la pauvre famille de Mount-Oliphant, et arrachait au poète des larmes d'indignation. Plus tard celui-ci s'en est vengé à sa manière, en traçant dans une de ses satires (*Twa Dogs*) le portrait cruellement fidèle de ce tyran subalterne.

Voici comment Burns raconte les premières aventures de sa jeunesse laborieuse :

« A seize ans, pour me dégrossir, j'allai à une école de danse malgré l'opposition de mon père; il avait la tête dure, et en conçut contre moi une aversion à laquelle je crois pouvoir attribuer la dissipation qui marqua les années suivantes. Quand je me sers de ce mot dissipation, c'est par comparaison avec la rigueur, la sobriété, la régularité de notre vie de paysans presbytériens. En effet, bien que les feux follets d'une imagination irréfléchie fussent devenus les seuls flambeaux de ma route, les préceptes de piété et de vertu dont j'étais imbu me préservèrent encore quelques années de toute action vraiment répréhensible...... Le grand malheur de ma vie était de manquer de but. J'avais bien ressenti quelques accès d'ambition, mais ils ressemblaient aux tâtonnements aveugles du cyclope d'Homère autour des parois de son antre. »

Le poète confesse ici fort en détail certaines faiblesses de son caractère.

« Mais, ajoute-t-il, mon impulsion prédominante était *un penchant à l'adorable moitié du genre humain* (ceci est en français dans le texte). Mon cœur était tout entier une

substance inflammable, brûlant éternellement pour une divinité ou pour une autre. »

Il raconte ensuite qu'agile, robuste et discret, il était le confident des amours de presque tous ses jeunes camarades.

« Je prenais à ces intrigues autant de plaisir qu'un diplomate à celles des cabinets européens. La plume qui trace ces mots semble reconnaître d'instinct le sentier tant de fois parcouru par mon imagination, le thème favori de mes chants, et je peux à peine l'empêcher de vous raconter deux ou trois des aventures amoureuses dans lesquelles je jouai un rôle. Mais les graves disciples de la science, de l'ambition ou de l'avarice ont baptisé du nom de folies les souvenirs de cette nature. Pour les enfants du travail et de la pauvreté, c'est chose plus sérieuse. Pour eux, l'espérance ardente, l'entrevue dérobée, le tendre adieu, sont les plus grands et les plus délicieux plaisirs. »

L'exemple de ses camarades fut bien vite contagieux pour lui.

« Un peu avant ma seizième année, continue-t-il, je commis pour la première fois le péché de poésie (*I first committed the sin of rhyme*). Vous connaissez l'usage où l'on est dans nos campagnes d'unir un homme et une femme comme partners pour tous les travaux de la moisson. Lors de ma quinzième automne, ma compagne se trouva être une enchanteresse créature, plus jeune que moi d'un an. Mon peu d'usage de l'anglais m'empêche de la peindre ressemblante en cette langue, mais vous connaissez notre dialecte : c'était une *bonnie*, *sweet*, *sonsie lass*. Bref, sans le savoir, elle m'initia à cette délicieuse passion que je regarde, en dépit du désappointement amer, de la prudence égoïste et de la philosophie des vers de livres (*book worms*), comme la première des joies humaines, notre plus vrai bonheur ici-bas. Je ne saurais trop vous dire comment la contagion la gagna. Vous autres médecins (1), vous parlez du même air respiré à deux, du contact, etc. Ce qu'il y a de certain, c'est que je fus bien long-temps à lui dire que je l'aimais ; et vraiment j'ignore moi-même pourquoi je me plaisais tant à rester en arrière

(1) La lettre où ces détails sont puisés est adressée au docteur Moore.

avec elle, au retour de nos travaux du soir, pourquoi le son de sa voix faisait vibrer les cordes de mon cœur comme celles d'une harpe éolienne, et surtout pourquoi mon cœur battait un si furieux pas accéléré lorsque, de mes regards et de mes doigts, j'effleurais sa petite main, dont il fallait extraire l'ortie cruelle ou les pointes du chardon. Entre autres attraits, elle avait celui d'une voix remarquablement douce, et c'est pour son *reel* favori que j'essayai la première fois de composer des paroles. Ainsi commencèrent à la fois en moi la poésie et l'amour. »

Cette jeune fille venait des Highlands, et avait nom Mary Campbell. En tête de l'une des chansons de Burns s'est retrouvée la note suivante :

« Ma *lassie* des Highlands était la plus tendre et la plus charmante créature qui jamais ait répandu sur la vie d'un homme les bénédictions d'un amour généreux. Après quelques mois d'un attachement ardent et réciproque, elle me donna rendez-vous le second dimanche de mai sur les bords de l'Ayr, dans un lieu retiré. Nous y passâmes la journée en longs adieux avant qu'elle s'embarquât pour son pays, où elle allait tout disposer avec sa famille et ses amis afin de réaliser nos projets de bonheur. A la fin de l'automne suivante, elle traversa la mer pour me venir trouver à Greenock ; et là, à peine débarquée, elle fut prise d'une fièvre maligne qui en trois jours emporta cette chère jeune fille au tombeau, avant qu'on eût pu m'apprendre sa maladie. »

Les adieux de Burns et de sa maîtresse durent être accompagnés de ces cérémonies simples et touchantes que les paysans écossais ont imaginées pour en prolonger la tendre émotion et frapper l'âme d'un plus long souvenir. Séparés par un petit ruisseau, et après y avoir trempé leurs mains en signe de purification, les deux amants tenant une Bible ouverte entre eux jurent par ce saint livre d'être éternellement fidèles l'un à l'autre.

Bien des années après, Burns, alors fermier d'Ellisland, marié, père de famille, un soir anniversaire de la mort de Mary Campbell, quitta la ferme, marcha long-temps sur les rivages de la Nith, revint errer pendant une partie de la nuit autour de son humble cottage, et enfin, comme un lutteur fatigué, il se laissa tomber sur une meule de blé. C'est là qu'il trouva la plus sentie, la plus intime, la plus no-

ble de toutes ses inspirations : une élégie que l'auteur du *Lac* et du *Crucifix* compterait parmi ses chefs-d'œuvre. Elle est intitulée : A Mary dans le ciel (*To Mary in heaven*).

Les persécutions de l'agent dont nous avons parlé, forcèrent le père de Burns à quitter Mount-Oliphant. La ferme qu'il prit ensuite était plus grande, et se nommait Lochlëa. Le bonheur sembla renaître pour lui, et pendant quatre ans, la pauvre famille n'eut plus à endurer que les privations de la misère et les fatigues du travail.

Burns saisit cet intervalle pour augmenter le cercle étroit de ses connaissances littéraires; la liste de ses lectures est intéressante, d'abord parce qu'elles durent avoir pour le poète des résultats qu'il est curieux d'apprécier, ensuite comme comparaison à faire de ces moyens d'instruction avec ceux que trouverait en France un pauvre laboureur, isolé dans une province, réduit aux livres de sa famille et de quelques voisins.

Ce que je savais d'histoire ancienne, dit Burns, était ramassé dans les grammaires géographiques de Salmon et de Guthrie; mes idées sur le monde, la littérature et la critique, puisées dans le *Spectateur*. Avec cela, les œuvres de Pope, quelques pièces de Shakspeare, Tull et Dickson sur l'agriculture, le Panthéon, l'Essai de Locke sur l'entendement humain, l'histoire de la Bible par Stackhouse, le Dictionnaire de la justice anglaise de Gardener, les Leçons de Bayles, les œuvres d'Allan Ramsay, la Doctrine du péché originel d'après l'Écriture, par Taylor, une collection de chansons anglaises, et les Méditations d'Hervey; voilà tout ce que je lus.

« La collection de chansons était mon *vade mecum;* je les étudiais en conduisant ma charette, lorsque j'allais au travail, chanson par chanson, vers par vers. »

Lorsqu'il eut atteint sa dix- neuvième année, il fut envoyé à une école d'arpentage sur une côte où la contrebande se faisait avec beaucoup d'activité. C'est là qu'il fit vraiment son apprentissage du monde. Aimant la société et ne détestant guère le *gin* et l'*usquebaugh*, il prit souvent part aux joyeuses débauches des *Smugglers :*

« J'y appris, dit-il, à vider mon verre et à me jeter sans crainte au milieu d'une querelle d'ivrognes. Cependant ma géométrie n'en souffrait pas encore beaucoup, lorsque le

soleil entra dans le signe de la Vierge. Ce mois-là est toujours un carnaval pour mon cœur; aussi *une jolie fillette* (en français), dont la maison touchait l'école, renversa de fond en comble ma trigonométrie, et m'entraîna dans une tangente hors du cercle de mes études. Quelques jours encore, je voulus résister avec mes sinus et mes co-sinus, mais un beau matin, descendu au jardin pour y prendre la hauteur du soleil, j'y trouvai mon ange :

Pareille à Proserpine et cueillant ainsi qu'elle
Des fleurs ;—fleur elle-même, et certes la plus belle.

Il fut désormais inutile de songer à rien faire de bon à l'école. »

Burns s'en revint donc chez son père, ayant ajouté aux lectures dont nous avons parlé plus haut, celles de Thompson et de Shenstone, qui ne furent pas sans utilité pour lui. De plus, il avait engagé quelques-uns de ses condisciples à lui écrire, et il modelait sa correspondance avec eux sur celle des beaux esprits du siècle de la reine Anne; malheureux effort qui a laissé de bien fâcheuses traces dans la prose du poète et quelquefois même dans ses vers. On ne saurait deviner à quel point la recherche et l'afféterie ressortissent choquantes au milieu de ses créations simples et vraies.

Jusqu'à vingt-trois ans, *vive l'amour et vive la bagatelle* (en français), resta le grand mobile de ses actions. A cet âge, sa bibliothèque s'augmenta de deux ouvrages, depuis ses lectures de prédilection. C'étaient *Tristram Shandy* et *the Man of Feeling* (l'Homme Sensible) de Mackenzie.

« La poésie, poursuit-il dans sa lettre à Moore, était devenue la voie chérie où s'engageaient mes pensées; mais je ne m'y livrais que par caprices; j'avais toujours une douzaine de pièces commencées, et travaillais à l'une ou à l'autre suivant la disposition du moment; abandonnant l'ouvrage aussitôt que la fatigue se faisait pressentir. Mes passions une fois soulevées se déchaînaient comme autant de démons jusqu'à ce qu'elles se fussent exhalées en poésie, et alors, l'effort que je faisais pour graver mes vers dans ma mémoire, comme un charme bienfaisant, me rendait le repos. »

Des pièces composées à cette époque, six seulement ont été conservées, parmi lesquelles la fameuse ballade de John

Barleycorn, insérée parmi les notes qui suivent un des saynètes de Clara Gazul ; l'élégie intitulée *the death and dying words of poor Maillie* (la mort et les dernières paroles de la pauvre Maillie), remonte aussi à ces premiers temps. Ce fut la mort d'une brebis qui l'inspira.

Moitié par fantaisie, moitié pour fixer enfin son existence, Burns se rendit chez un serancier du petit port d'Irvine, afin d'y apprendre le commerce du chanvre. Son existence y était celle d'un ouvrier anglais, c'est-à-dire la plus misérable qu'on puisse imaginer ; logé dans un galetas qu'il payait un shelling par semaine, il vivait de gâteaux d'avoine qu'on lui envoyait de Lochlëa, et même cette grossière nourriture ne lui arrivait pas si exactement qu'il ne fût parfois obligé de l'emprunter.

Il écrivait alors à son père une lettre empreinte de la plus amère tristesse, et dont voici le *post scriptum :*

« Ma farine est presque finie ; mais j'en emprunterai jusqu'à ce que j'en reçoive. »

Ce premier essai de la vie active ne fut point heureux. Le 1er janvier de l'année suivante, après un festin de jour de l'an, le magasin du sérancier fut complètement incendié, ce qui laissa le poète sans emploi et sans un sou dans sa poche.

D'un autre côté, les affaires de son père allaient de mal en pis, et le pauvre vieillard se mourait de consomption. Pour achever Burns, une *belle fille qu'il adorait* (toujours en français), et qui lui avait promis de l'épouser, le trompa d'une manière indigne.

Cette aventure et la connaissance qu'il fit d'un jeune marin très-au courant des choses de la vie, le rendirent à des réflexions plus positives. Il revint guider la charrue et cessa de rimer, mais au bout de quelques mois la lecture des poèmes écossais de Fergusson rendit à sa lyre encore sauvage une nouvelle vigueur.

Sur ces entrefaites (13 février 1784), son père mourut, et tout ce qu'il possédait fut dévoré par la meute infernale qui s'agite dans le chenil de la justice, comme le dit sans façons notre poète. Quelques parents vinrent au secours des enfants, et on leur prêta de l'argent avec lequel Gilbert et lui prirent à bail une ferme voisine nommée Mossgiel.

Voilà Burns formant les plus beaux projets du monde, s'apprêtant à lire des ouvrages d'agriculture, calculant les pro-

duits des champs, suivant les marchés, voulant enfin, en dépit du diable, du monde et de la chair (ce sont ses propres expressions), devenir un homme sage.

Entre autres preuves de sagesse, il se procura un petit cahier et mit en gros caractères sur la première page : FARMING MEMORANDUMS (Memorandum de la Ferme ou du Fermier). Voici quelques échantillons de cet agenda rustique, choisis dans le petit nombre de feuillets où le crayon a laissé des traces lisibles :

EXTEMPORE (1).

Oh! why the deuce should I repine
And be an ill foreboder?
I'm twenty three and five feet nine,
I'll go, and be sodger!
I gat some gear wi' muckle care
I held it weel thegither.
But now it's gane and something mair,
I'll go and be sodger!

Immédiatement après ce serment poétique est une chanson adressée aux belles de Mauchline (village près de Mossgiel), sur le danger de lire des romans, ce qui les livre sans défense aux séductions d'un certain Rob Mossgiel, qui n'était autre que le poète lui-même.

Viennent ensuite les notes que voici :

1° Avoir pour M. Johnson deux chansons :

Molly, Molly, my dear,

Et

The cock and the hen,
The deer in his den.

(1) Oh! pourquoi diable me chagrinerais-je et me ferais-je prophète de malheur? J'ai vingt-trois ans et cinq pieds neuf pouces. Je m'en irai; je serai soldat.

J'avais gagné quelque argent avec bien du souci; je le gardais à vue dans un petit coin. Mais à présent il est parti, et quelque chose de plus avec. Je m'en irai; je serai soldat.

2° *Ah Chloris!* — Si Peter Halket de Pitferran en est l'auteur.

N. B. — Il l'épousa — l'héritière de Pitferran.

3° Savoir si M. Cockburn est l'auteur de :

I hae seen the smiling.

On sent que la ferme ne devait pas beaucoup prospérer entre les mains d'un jeune homme si préoccupé de chansonnettes, de *reels* et de *dirges*. En revanche, sa réputation poétique commençait à poindre. Deux pièces satiriques (*the Holy Fair and Holy Willie's prayer*) circulèrent anonymes, et soulevèrent contre l'auteur inconnu l'anathème de l'assemblée de l'église (*Kirk Session*) dont les membres y étaient tournés en ridicule.

Ils lui firent expier bien cruellement cette saillie de jeune homme. La fille d'un fermier, Jane Armour, entraînée par l'amour passionné de Burns, contracta avec lui une liaison qu'il fut bientôt impossible de cacher. Son amant voulut la mettre à l'abri de leur imprudence, mais il était sur le point de quitter la ferme, et sa vie, encore sans but, la misère qui pesait sur lui, ne lui permettaient guère de devenir chef de famille. Il fut convenu entre les amants qu'ils échangeraient une sorte de compromis irrégulier, que Burns irait ensuite tenter fortune à la Jamaïque, et que Jane Armour demeurerait auprès de son père jusqu'à des temps meilleurs.

Le fermier Armour, qui adorait sa fille, apprenant à la fois sa faute et le demi-mariage qui en était la suite, faillit mourir de douleur. Un époux à la Jamaïque lui paraissait, ainsi qu'à sa femme, être seulement un obstacle au mariage que leur fille pourrait encore trouver à faire. Ils exigèrent donc que le compromis dont nous avons parlé fût anéanti. Sous le poids du remords et de la honte, Jane Armour n'osa résister à des parents dont elle connaissait la tendresse pour elle. En vain Burns offrit de subvenir, autant qu'il le pourrait, par son travail de laboureur, aux besoins de sa femme et de son enfant. Les Armour, endurcis par les représentations de quelques *divines*, se montrèrent inflexibles, et il fallut se soumettre.

Burns, presque fou de chagrin, résilia sa part de bail, et se fit agréer par le docteur Douglas, qui partait alors pour

l'Amérique, comme teneur des livres de son vaisseau. Mais son départ ne pouvant avoir lieu que dans un certain délai, il résolut de publier ses poésies par souscription.

« J'appréciai, dit-il, mes productions avec autant d'impartialité que je pus le faire, et je leur trouvai du mérite; ce fut pour moi une délicieuse idée qu'un jour on parlerait de moi comme d'un — *garçon d'esprit* —, dût cet éloge ne pas m'arriver au milieu des nègres que j'allais surveiller, et peut-être dans le monde des esprits que j'habiterais alors, victime d'un climat inhospitalier.

« Je puis le dire en toute vérité, pauvre inconnu que j'étais à cette époque, j'avais de mes ouvrages et de moi-même une aussi haute idée qu'après notre commune célébrité. Le suffrage du public n'y a du moins presque rien changé. »

Sur six cents exemplaires qu'on avait tirés de ses premiers poèmes, trois cent cinquante se vendirent, ce qui lui valut, produit net, à peu près 20 livres sterling. Il arrêta aussitôt son passage sur le premier vaisseau en partance et, en attendant qu'il mît à la voile, il se cachait d'asile en asile, poursuivi pour dettes, menacé de la prison et relancé chaque jour par les limiers de la loi. Enfin il avait dit adieu à ses amis, peu nombreux dans ce temps-là, à ses maîtresses, à Jane Armour, à ses confrères en franc-maçonnerie (car il était franc-maçon). Il avait écrit sa dernière chanson écossaise, son *farewell,* aux *bonnies banks of Ayr* (aux belles rives de l'Ayr).

En un mot, tous ses préparatifs étaient faits lorsqu'il reçut du docteur Blacklock, l'un des plus renommés critiques d'Édimbourg, une lettre d'encouragements qui l'engageait à venir tenter fortune à Édimbourg.

Trois jours après Burns était près du docteur Blacklock.

Dugald Stewart, Mackenzie, Blair, Robertson, Gregory, Fraser Tytler, ces hommes d'une célébrité européenne que réunissait alors *Auld Reekie* (la vieille enfumée) accueillirent le paysan poète de la manière la plus flatteuse, et chose étonnante, le fermier de l'Ayrshire ne parut point déplacé, lorsque de son bourg solitaire on le transplanta dans les salons et les tavernes savantes de la capitale d'Écosse; sa réputation fut alors décidée. Mackenzie inséra dans le recueil périodique : *the Lounger*, une notice détaillée sur ses ouvra-

ges et sa personne. Les journaux anglais la répétèrent, et le nom de Burns prit son essor.

Présenté à un noble pair (le comte de Glencairn), le poète accepta son patronage, et l'aristocratie s'empressa de l'admettre dans ses réunions exclusives; mais par malheur le comte mourut six ou huit mois après.

Tant de succès et d'hommages auraient tourné plus d'une tête, mais Dugald Stewart, auquel nous empruntons ces détails, assure que celle de Burns résista très-bien à cette épreuve. Seulement la contagion des excès de table, alors si communs en Écosse, même parmi les gens les plus éclairés et les plus illustres, gagna peu à peu le poète dont la santé s'en ressentit. Au lieu de la sobriété d'Irvine, il lui arrivait souvent d'être après dîner :

No vera foul but gaylie yet,

comme on dit aux Highlands.

Il quitta Édimbourg après l'hiver et fit plusieurs tournées dans les provinces d'Écosse, surtout dans celles du nord où l'attiraient les montagnes si belles et les souvenirs de 1745. Burns était en effet jacobite, mais par sentiment plutôt que par conviction, comme Walter Scott et Flora Mac-Ivor. *Chevalier's Lament* (la plainte du chevalier) est un des poèmes où Burns a inscrit le plus énergiquement l'expression de ses sympathies poétiques.

Ses voyages étaient des vrais triomphes : des banquets lui étaient offerts par les villes où il passait. Les seigneurs les plus hautains lui ouvraient leurs châteaux crénelés. Le duc d'Athol, entre autres, et la duchesse de Gordon, l'admirent à leur table, et sa parfaite mesure, la fière modestie qu'il sut garder toujours, ne sont pas les moindres preuves, à notre avis, d'une rectitude de jugement et d'une vigueur de raison peu communes.

Après une absence de dix-huit mois, il revint à Mossgiel en juin 1787. On peut juger avec quelle orgueilleuse joie l'accueillirent sa mère, ses frères, et ses sœurs. Quant à lui, maintenant placé haut dans l'estime publique et comparativement bien riche, il n'avait point oublié sa tendresse pour eux, et ils le retrouvèrent prêt à partager en famille, jusqu'au dernier penny de sa fortune nouvelle.

Il retourna passer à Édimbourg l'hiver de 1787 à 1788. Mais il s'aperçut bientôt du peu de fonds qu'il fallait faire sur l'enthousiasme de ce monde brillant et léger ; or il était trop fier, et la mode l'avait habitué à trop de distinction, pour supporter long-temps le rôle de *lion* déchu.

Aussi, dès le mois de février 1788, il réalisa le produit de ses ouvrages, montant à plus de 500 livres sterling (plus de 12,500 fr.) après qu'il eut payé toutes ses dettes : il en envoya 200 à son frère Gilbert qui était chargé de leur vieille mère et qui soutenait avec peine le poids d'une ferme comme Mossgiel. Avec les 300 livres qui lui restaient, Burns résolut de rentrer dans la vie d'agriculteur et prit à bail la ferme d'Ellisland, sur la rivière Nith, à six milles de Dumfries.

L'unique profit qu'il tira de ses relations du monde, fut une recommandation des douanes (*Board of Excise*) qui fit placer son nom sur la liste des candidats à une place de collecteur de l'accise. Il espérait être nommé dans le district même où était sa ferme.

Alors, ses plans d'avenir étant désormais arrêtés, il revint offrir sa main à Jane Armour, et légalisant leur mariage antérieur par une déclaration expresse, il légitima son enfant.

Burns eut un moment de joie bien sentie, à son retour aux champs, lorsqu'il essaya de nouveau l'emploi de ses bras, que le séjour des villes n'avait pas énervés. Il rebâtit la ferme qui n'était pas commode, organisa son modeste ménage, et envisagea désormais l'avenir, sinon avec joie, du moins avec calme et fermeté.

Mais les vieilles habitudes de travail étaient perdues et oubliées. Bien des obstacles s'opposaient à ce qu'il les reprît : c'étaient des visites de famille, des invitations de tous les gentlemen, ses voisins, de joyeuses soirées d'auberge où le poète, tour à tour amphytrion et convive, s'efforçait toujours de se montrer *a boon companion ;* c'étaient, par suite, des accès de paresse et de joyeuses apparitions poétiques qui le tenaient sous le charme et retrouvaient comme autrefois leur place dans son *Farming Memorandums.*

Sa nomination à l'emploi de collecteur de l'accise vint se joindre à ces distractions. De ce moment, la ferme fut abandonnée aux valets, et le jaugeur vagabond devint presque

étranger aux soins de la terre et du ménage. On le voyait bien sarcler une allée, battre du grain, tracer un sillon; mais ses pensées n'habitaient plus Ellisland; pendant ses longues tournées à cheval, elles prenaient une tout autre direction et s'envolaient aux lieux où dansaient les *Sonsie Lassies*, aux fêtes mystérieuses d'*Halloween*, (la Toussaint), au bon temps où le *cloven foot* et le *kelpie* hantaient la chaumine et les joncs du fleuve; le collecteur rêvait drames et ballades du temps de Robert Bruce; il formait des sociétés littéraires de fermiers, afin d'acheter des livres et composait gratuitement des chansons pour un recueil de musique publié par Johnston.

Les conséquences de tout cela sont faciles à prévoir. Au bout de trois ans et demi, Burns résilia le bail très-avantageux de la ferme d'Ellisland. Contente de son exactitude, l'administration de l'accise l'avait nommé à un district plus productif que le premier; au lieu de 50 livres sterling, il en avait 70, et, croyant pouvoir avec ce faible revenu attendre un avancement qu'il supposait inévitable, il alla s'établir à Dumfries vers la fin de l'année 1791.

Mais ce qui n'avait été jusque-là que des excès accidentels, prit le caractère d'habitudes vicieuses : l'usage immodéré des liqueurs fortes détruisit en partie sa santé, et altéra, mais par degrés seulement, ses facultés vraiment extraordinaires.

L'avancement sur lequel il comptait fut différé, et quelques circonstances le lui faisaient regarder comme ne pouvant plus avoir lieu, lorsque la révolution française vint ranimer son enthousiasme. L'audace de son esprit et de son caractère comprenait et admirait celle des hardis réformateurs de la Convention. Par malheur, il ne garda point en lui cette impression dangereuse, et l'imprudent poète manifesta plus d'une fois en public l'indignation que lui causait la politique antilibérale de Pitt et de son parti. L'éclat de son nom ne permettait pas de traiter ses déclamations comme celles d'un tribun vulgaire. L'administration ordonna une enquête. Heureusement le rapport de l'inspecteur fut favorable, et les protecteurs de Burns purent lui conserver son emploi, mais non lui éviter une sévère réprimande accompagnée des menaces usitées pour le cas de récidive.

Burns ressentit alors vivement ce qu'il y avait de dépendant et de peu digne dans sa position. Les journaux raconté-

rent sa destitution comme une chose faite, et un gentleman, sur ce faux bruit, offrit au poète d'ouvrir une souscription pour lui. La lettre par laquelle Burns répondit à cette offre en termes dignes et mesurés, mais pleins d'une douloureuse émotion, fut le dernier écrit que traça la main du poète.

Chaque jour ses habitudes d'intempérance le dominaient davantage. Par une froide matinée de janvier 1796, à trois heures de la nuit, on le rapporta chez lui, ivre et glacé. Quelques mois de souffrances et de désorganisation suivirent. Enfin, Burns alla mourir, au mois de juillet suivant, aux bains de mer de Brow, dans l'Annandale. Il avait alors trente-six ans. Son corps fut rapporté à Dumfries, où il fut inhumé avec pompe.

Quatre biographes, Currie, Walker, Lockart, et enfin Allan Cunningham, ont essayé tour à tour de reproduire l'existence, dont, grâces à eux, nous avons esquissé les principaux traits.

Le dernier a peut-être encore moins réussi que les trois autres. Sa *Vie de Burns*, publiée en tête des œuvres de ce dernier (juillet 1834), n'est autre chose qu'un long et minutieux plaidoyer en faveur de la moralité du poète. Or, ce soin de réhabilitation, facile à concevoir dans les premiers temps qui ont suivi sa mort, alors que la renommée donnée par ses talents à ses vices pouvait nuire à la famille qu'il laissait, ce soin est, à notre gré, maintenant l'effort le plus inutile et le moins intéressant.

Pourquoi vouloir faire mentir les faits? C'est avec justice que la critique écossaise, grave, religieuse et pleine de bon sens, a semé de réflexions sévères sur le caractère privé de Burns, les éloges dont elle est prodigue pour son talent.

Il est trop vrai qu'il avait adopté pour règle de sa conduite cette insouciance de toute loi morale, ce mépris affecté du bienséant et de l'honnête, cette admiration déréglée pour tout ce qui est étrange, pour tout ce qui heurte les idées reçues et long-temps respectées, vices et malheur de l'époque actuelle.

Dans sa correspondance, Burns semble tirer un orgueil puéril du souvenir de ses fautes et se complaire dans la malheureuse singularité de sa conduite au milieu de ses compatriotes, dont les principes inébranlables, le caractère dé-

cent et sérieux, la foi sincère et active, auraient dû le ramener à des idées plus saines.

Oublions ces lettres et leur dégradante imposture, appelons-en de la prose aride de Burns à sa belle et franche poésie. Il ne sera pas le premier chez lequel nous aurons remarqué deux ordres d'impressions, deux manières de juger, deux individualités d'écrivain tout-à-fait différentes l'une de l'autre, car, à quelques rares exceptions près, la poésie épure tout ce qu'elle touche, et nous dirions presque le contraire du style familier.

Le caractère saillant, le mérite incontestable de la poésie de Burns, c'est la vérité : il n'a évidemment jamais exprimé un sentiment qu'il ne l'ait éprouvé, jamais peint un paysage qu'il ne l'ait vu, jamais dessiné une figure grotesque dont il n'eût ri auparavant. Cette absence de fiction a pour conséquence presque inévitable une vigueur de pensée, une facilité d'images vraiment saisissantes, indépendamment même de tout autre mérite. Ainsi, par exemple, ses épigrammes, en général mauvaises et sans finesse, plaisent néanmoins encore par la colère énergique qu'elles respirent. C'est maladroit, mais fort; c'est gauche, mais il y a de l'âme. On sent que le coup, s'il eût porté juste, aurait infailliblement brisé le but qu'il n'a pas su atteindre.

De cette vérité résulte encore un mélange presque constant de sensibilité et d'*humour*, très-fréquent dans nos cœurs, très-rare dans nos livres. Il faut trop de peine à un écrivain de métier pour marier ainsi une larme et un sourire; il en coûte trop de peser les détails, les nuances, les mots, afin qu'une impression n'efface point l'autre, afin que la gaîté, après la tristesse, n'ait point l'air d'une raillerie, ou la tristesse, après la gaieté, d'un retour sentimental préparé de longue main. Non! cette heureuse alliance ne se fait point tête à tête avec son papier : elle est propre aux improvisateurs familiers, aux conteurs sans art, aux faiseurs de ballades, aux vieux poètes, traducteurs naïfs d'émotions naïves. De Maistre et Béranger, chez nous, ont presque seuls trouvé le secret de l'imiter : ce dernier plus rarement.

Il y a beaucoup de rapports entre Béranger et Burns. Du peuple tous les deux, tous les deux populaires, tous les deux ennemis du pouvoir, railleurs tous deux des ministres de la religion, tous deux long-temps jeunes, insouciants, gais par

boutades, rêveurs au fond, s'enivrant volontiers, l'un de porter, l'autre d'aï ; amoureux l'un d'Annie et d'Eliza, l'autre de Lisette et de Margot. Seulement Burns est plus vrai, plus simple, plus paysan que Béranger ; Béranger est plus spirituel, plus raffiné, plus homme du monde que Burns ; il y a plus de franchise dans le premier, plus de double entente dans le second : la chanson de Béranger est élégante, légèrement ambrée et fort à son aise dans les salons ; celle de Burns sent encore l'*usquebaugh*, la terre humide, quelquefois l'étable d'où elle sort.

L'Écossais, en labourant un jour, écrase et brise une pauvre petite marguerite. Il s'arrête attristé :

« O modeste fleur à la tête violacée, tu m'as rencontré dans une mauvaise heure, dit-il, t'épargner n'est plus en mon pouvoir, ma belle perle.

« Ce n'est pas, hélas ! ta douce voisine, la belle alouette, qui t'aurait ainsi écrasée, elle qui te penchait à peine sous sa tiède poitrine, lorsque, joyeuse, elle s'élançait vers l'est empourpré.

« Le nord aux âpres morsures soufflait froid lorsque tu es née. Pourtant, au milieu de l'orage, tu grandissais gaiement, montrant à peine ta tige frêle hors du sein de ta nourrice, la terre. Et maintenant voilà que le soc a déchiré ta couche... Te voilà gisante, ô pauvre fleur ! »

Cherchez un sujet à peu près analogue dans Béranger : *le Violon brisé*, par exemple, ou *le vieil Habit*. Ce sont des tableaux précieusement finis, trop achevés peut-être; mais qu'il y a plus de regret, de tristesse personnelle, dans ces vers si simples :

Thou's met me in an evil hour
. . . .
To spare thee now is past my pow'r,
Thou, bonnie gem !

Son laisser-aller, sa négligence apparente donnent à Burns une supériorité marquée dans tout ce qui est parole de cœur. Ainsi vous ne trouverez dans Béranger ni une élégie comme *the chevalier's Lament*, ni une plainte comme *Winter, a dirge*, ni surtout comme le souvenir, *to Mary in Heaven.*

Mais en revanche *a Dream* (un Rêve), et toutes les autres excursions de Burns dans le domaine de la politique, sont à une distance énorme des innombrables et inimitables railleries que décocha dans le velours du trône le malin poète qui, sous les verroux de la Force, disait si bien et si juste :

Mon bon roi, vous me le paierez.

Quoi qu'il en soit, il est un terrain où Burns et Béranger peuvent être mis en regard, sans restriction gênante, où ils se sont rencontrés, pour ainsi dire, corps à corps. C'est la chanson du plébéien philosophe, du buveur qui s'égale à tout parce que tout lui est égal, et qui fait passer insolemment les hommes, les évènements et les idées par l'étroit goulot de sa bouteille. *For a' that and a' that, Scotch drink, Adress to the De'il* sont des modèles du genre comme *les Petits coups, l'Oraison funèbre de Turlupin*, etc., etc.

Comparons par exemple *les Gueux* et *les Bohémiens* de notre poète aux *Jolly Beggars* du *cotter* écossais.

Tous les deux, probablement un jour que leur bourse était vide, ont voulu, narguant la fortune, enluminer de vives couleurs ce pauvre vieux paradoxe du bonheur dans la misère indépendante.

Béranger fait rire et ne prouve rien : en l'écoutant, pas un banquier parvenu ne regrettera ses haillons, pas un courtisan bourgeois ne sentira le poids de son habit brodé : et si, par hasard, son but était de consoler les pauvres diables dont il parle, ils n'auront point oublié le poète : la pensée leur reviendra des riches hospitalités qui l'ont accueilli et des vins généreux dont il s'inspire. Cela tient à des subtilités de pensées et de style, qui appartiennent exclusivement à l'écrivain, et sont invraisemblables dans la bouche des personnes qu'il fait parler.

Burns au contraire oublie sa thèse, il semble perdre de vue l'idée arrêtée d'avance, le raisonnement à suivre dans toutes ses conséquences, la comparaison à établir dans tous ses rapports.

En passant près d'une grange, celle de *Poosie Nancy*, il entend un affreux tintamare : c'est le soir, la gelée blanchit la terre et le froid commence à être piquant. Il voit à travers les fentes de la porte une douzaine de misérables en

guenilles qui boivent, trinquent, rient, hurlent, s'agitent et chantent autour d'un bon feu. Le premier qu'il remarque est un grand drôle vêtu de lambeaux rouges, entouré de sacs remplis de viandes et de pain (*mealy*); à portée de son bras, assez près pour être battue ou caressée, une malheureuse enveloppée de chaudes couvertures qu'elle vient de voler, avale de l'*usquebaugh* à plein verre. Ils se passent de gros baisers, ouvrant pour les recevoir des bouches affamées.

Just like an aumos dish,

et faisant claquer leurs lèvres comme le fouet d'un charretier.

Là dessus, le soldat, ce rouge truand qui se balance en avant et en arrière, avec une plaisante fatuité, entonne au milieu du bruit une chanson de guerre, dont chaque couplet finit par ces mots :

Le son du tambour.
The sound of the drum.

Il a fait je ne sais combien de campagnes; il a laissé une jambe ci, une jambe là... Il se gratifie du nom de fils de Mars... Que son pays l'appelle, il ira se battre en boitant au son du tambour. En attendant il faut gueuser, mais n'importe : avec sa besace, sa bouteille et ce qui lui reste de membres (*wallet bottle and callet*), il ne regrette ni la discipline, ni le son du tambour; enfin, pourvu qu'il ait une bouteille de gin sur le cœur, il se battrait contre tous les diables, au son du tambour.

Lal de laudle, répètent en chœur ses camarades.

Quand il a fini, tumulte général : les pots de fer s'entrechoquent, on applaudit, on siffle à épouvanter les rats qui se sauvent de toutes parts. Un petit violon crie *bis* d'une voix aiguë, mais la maîtresse du soldat se lève et on fait silence.

Ici le parallèle va devenir complet, c'est Catin la vivandière qui va parler. Elle ne va pas leur dire comment elle se nomme, nous apprendre qu'elle rit et boit gaiement, ou raconter qu'elle *sert* le soldat depuis le *désert*. Ils savent tout cela de reste.

I once was a maid, tho'I cannot tell when,
And still my delight is in proper young men;
Some one of a troop of Dragoons was my daddie (père)
No wonder I am fond of a sodger laddie.

Tout ceci est intraduisible, et cela doit être. Les paroles d'une vivandière ivre sont quelque chose de sacré.

Lisez ensuite la chanson de la folle qui regrette son *braw John Highlandman*, celle du petit violon, déclaration d'amour sentimentale, s'il en fut, la colère du *Sturdy caird* (robuste chaudronnier), qui d'une main brandit son couteau rouillé, tandis que de l'autre il secoue le violon par sa barbe, et veut le contraindre à renoncer à sa belle : puis le choix remis au charmant objet de tant de discordes.

« La belle, dit Burns, la belle qui ne rougissait plus tomba dans les bras du chaudronnier, vaincue, moitié par son amour, moitié par le vin qu'elle avait bu. Sir Violino, avec l'air que sait prendre un homme d'esprit, leur souhaita un parfait accord et fit tinter sa bouteille. »

Et lorsque vous aurez fini par cette étonnante chanson à boire, si impétueuse, si chaude, si désordonnée, qui termine *the Jolly Beggars*, dites-moi si vous ne vous sentez pas quelque velléité de passer au moins une heure en si étrange compagnie, de choquer une fois votre verre à celui du soldat boiteux, d'écouter les confessions originales de sa *doxy*, et d'attiser la querelle du *caïrd* et du *violino* pour leur Hélène avinée ? Ne conçoit-on pas bien au bruit de cette étourdissante orgie l'oubli momentané de leurs maux ? En d'autres termes, ne les voit-on pas heureux ?

Le poète écossais a d'ailleurs des qualités à lui propres. Ainsi ses descriptions de la nature morte sont vraiment admirables. Pour voir et comprendre le ciel brumeux d'Écosse, les longues bruyères (*lanes*), les rivières descendant de la montagne, et roulant sur de larges cailloux plats, les marais argileux et malsains, les monts Grampiants aux cônes aigus, les *lochs* bleuâtres des *Highlands*, le soleil passant derrière les nuages, les *glens* profonds, les *cairns* désolés, les pins sveltes, les saules en pleurs, les bouleaux rabougris, il faut les lire, lui et Walter Scott, Walter Scott qu'il vit enfant, et qu'il honora d'une bénédiction prophétique en disant : « Ce petit garçon est destiné à faire quelque chose. »

Il ne se doutait probablement pas qu'il avait, lui, Burns, préparé les voies au petit garçon; et cependant rien n'est plus vrai. Cette observation fine et minutieuse des mœurs écossaises, qui distingue le romancier, vous en retrouvez dans les récits du poète : *Cotter's Saturday night, Tam o'Shanter, etc., etc.*, le germe complet, et, pour ainsi dire, les prolégomènes. Ne pouvant, dans le cadre étroit de ses contes et de ses ballades, en détailler minutieusement les développements, il a légué cette tâche aux faiseurs de romans; mais il leur a donné tous leurs points de départ, indiqué toutes les routes, et ouvert enfin le premier chaque veine de cette mine si féconde.

Ainsi, à la vérité générale de ses compositions il a su joindre la vérité plus restreinte, et non moins attrayante, qui s'obtient par la peinture exacte, le réfléchissement fidèle et pur des paysages d'une contrée, des physionomies et des usages d'un peuple. C'est là, selon nous, que les poètes devraient surtout chercher leurs chances d'avenir; c'est là ce qui a fait la popularité de Burns, popularité singulière par son étendue et sa durée.

Depuis quarante ans et plus que la mort a éteint sa voix, ses chansons sont répétées dans tous les hameaux d'Écosse : il n'est pas un pauvre étudiant, pas une pauvre fileuse, pas un fermier, pas un marchand de bestiaux, qui n'en fredonne quelqu'une. Comment les oublierait-on? à chaque instant, le ciel et ses changeants aspects, les lieux et leur variété pittoresque, la chaumière et les mille détails de son intérieur, la vieille église et ses voûtes sombres, le ministre presbytérien et son *cant* nazillard, le berger et ses traditions fantastiques, le tartan de sa cape, le nom de sa maîtresse, celui de son chien, les sobriquets d'affection donnés à chacune de ses brebis, rappelle un refrain de Burns.

Il a, en quelque sorte, glissé son nom dans la prière du soir qu'il a traduite en vers si beaux, dans les superstitions de la Toussaint, qu'il a recueillies avec tant d'amour, dans les bavardages d'amants au clair de la lune, dans les luttes de buveurs attablés. On ne peut, en Écosse, marcher sur une prairie qu'il n'ait décrite, entendre un patois qu'il n'ait imité, évoquer un souvenir vraiment national auquel il n'ait fait allusion.

Aussi, en 1834, un club, qui porte le nom de Burns, s'est,

pour la quarantième fois, rassemblé dans une taverne d'Édimbourg. On a bu à la mémoire du poète, chacune des lettres de son nom a servi de prétexte à de joyeux toasts. Il manquait un millier de livres sterling pour achever sa statue, destinée à être placée sur Carlton-Hill, en regard de la statue de Nelson. Un supplément de souscription a couvert et plus que couvert ce déficit.

Cette gloire si réelle et si méritée, plus d'un compatriote de Burns en a été la victime. En effet, à partir de lui, chaque année littéraire voit se renouveler les tentatives poétiques de quelque vaniteux paysan. De ces tentatives, quelques-unes ont réussi; quelques pauvres diables se sont vus admis comme curiosités dans les cercles de l'aristocratie. Mais ces triomphes éphémères n'ont laissé après eux aucun retentissement: la mode des *ineducated poets* a complètement disparu, et la renommée de Burns est encore là brillante et perfide, comme ces périlleuses lueurs qui errent à la surface des marécages de son pays.

E.-D. Forgues.

BULLETIN.

L'Académie française a procédé le 29 à une élection toute pacifique, celle du successeur de M. Raynouard. Ainsi que nous l'avions prévu, M. Mignet a été élu à une majorité de seize voix; le candidat qui en a obtenu le plus grand nombre, après lui a été M. Bonjour. Voici l'Académie au complet. Le talent de M. Mignet l'appelait au fauteuil d'académicien, et l'Académie, en le nommant, a ratifié le choix du public : mais n'est-il pas triste de penser qu'il se soit trouvé onze voix qui aient voulu porter M. Casimir Bonjour, onze voix pour l'auteur de comédies qui ne sont que de pâles contrefaçons d'Andrieux et de Collin d'Harleville! ou bien serait-ce le sermon in-8° où M. Casimir Bonjour a démontré *le malheur du riche et le bonheur du pauvre* qui aurait séduit les mêmes membres qui n'avaient pu rester insensibles aux charmes de la *Leçon de botanique* de M. Dupaty? Il est des mémoires plus rebelles qui n'ont jamais pu parvenir à se rappeler les titres académiques de M. Casimir Bonjour. De ce nombre a été et est encore l'illustre auteur du *Génie du Christianisme*. — Mais, monsieur, je suis l'auteur de plusieurs comédies soit de mœurs, soit politiques, fort applaudies en leur temps. — Je ne doute pas un seul moment de vos succès, monsieur, mais je ne vais plus au théâtre depuis plusieurs années. — Alors, monsieur, permettez-moi de vous lire un fragment d'une pièce inédite.... Et le candidat tire de sa poche le manuscrit d'une comédie politique inédite sur M. de Villèle; M. de Châteaubriand n'est pas homme à se laisser prendre à pareil piège. — C'est à la fois trop ou trop peu, répondit-il : trop si vous supposez que la réputation des *Deux Cousines* est venue jusqu'à moi, trop

peu si j'en ignore complètement l'existence. Quelques-uns prétendent que M. de Châteaubriand poussa le stoïcisme jusqu'à entendre les vers de M. Casimir Bonjour; de toute façon la voix de M. de Châteaubriand n'était certainement pas des onze qui ont préféré M. Casimir Bonjour à l'auteur de *Notre-Dame de Paris*. M. Victor Hugo a eu six voix au premier tour de scrutin; puis cinq qui lui sont restées fidèles. Quelle était cette sixième voix qui s'est si vite empressée de le quitter après avoir fait acte de présence? Serait-ce celle du ministre de l'instruction publique?

—L'académie des sciences morales et politiques a tenu sa séance annuelle jeudi dernier. Trois morceaux ont été lus: un éloge de Malthus, par M. Ch. Comte, lu par M. Naudet; des Notes sur un voyage en Hollande, par M. Cousin, et une biographie de Sieyes, par M. Mignet. Nous ne voulons pas récriminer contre la mémoire de Malthus, et il est juste qu'il soit fait son éloge au moins une fois après sa mort; mais il faut reconnaître que la réprobation universelle qu'ont soulevée ses doctrines était légitime, et qu'on ne brave jamais impunément la conscience de l'humanité. Il n'y a rien d'inexorable comme un sophiste ou un penseur livré à ses propres méditations, et déduisant son système géométriquement, sans se soucier si ces lignes droites, si ces principes abstraits ne blessent pas et ne font pas saigner la chair même des peuples. C'est ce qui est arrivé à Malthus.

M. Cousin a parlé tout à la fois de Rotterdam, de l'instruction primaire, d'Erasme, des salles d'asile, entremêlant la discussion des faits de descriptions pittoresques. M. Cousin a soulevé récemment contre lui de vives réclamations de la part des défenseurs de l'enseignement mutuel. M. Cousin n'a cependant pas attaqué l'enseignement mutuel, il a demandé que le peuple, les pauvres, tous ceux, enfin, qui reçoivent l'enseignement gratuit, fussent confiés de préférence aux frères. L'enseignement mutuel continuerait d'être appliqué à ceux qui peuvent payer une somme quelconque. Mais peut-être M. Cousin, en démontrant la supériorité morale de l'enseignement des frères sur l'enseignement mutuel, supériorité qu'on ne peut nier, n'a-t-il pas assez réfléchi qu'en France la religion est loin, malheureusement, d'être nationale comme en Belgique, en Hollande, en Écosse, partout enfin où l'éducation du peuple est confiée au bas-clergé; que ses

ministres, nourris dans une obéissance passive et une humilité absolue, n'ont rien du libre arbitre et de la libre pensée des *dominies*, ni même des prêtres catholiques de Louvain ou de Fribourg. Avant donc de confier aux frères l'éducation du peuple, il s'agirait de rendre la religion nationale et les frères citoyens.

La notice que M. Mignet a consacrée à Sieyes se fait remarquer par une grande élévation de pensées, une majestueuse harmonie de détails, et une appréciation philosophique des travaux de ce grand penseur et de ce grand publiciste. En vérité, s'il ne se trouvait encore dans ce pays quelques hommes jeunes ayant le sentiment des gloires de la révolution française, et qui, les uns par devoir, les autres par respect humain, entretiennent la France de ce qu'ont fait nos pères, tout nom illustre tomberait bientôt dans l'oubli. Un grand citoyen, le père même de la révolution, un homme dont, en 1790, Mirabeau dénonçait le silence comme une calamité publique, Sieyes enfin, meurt un jour au milieu de nous; et aucun honneur national, aucune démonstration publique ne vient orner ses funérailles. Il semble que ce nom nous soit inconnu, cet évènement passe inaperçu. Sieyes s'était, il est vrai, renfermé dans une retraite absolue. Mais n'avait-il pas le droit d'être seul chez lui, cet homme dont la pensée et la parole sont ciselées en caractères ineffaçables dans notre constitution, dans notre division départementale, dans notre centralisation, dans toute la France enfin.

Théâtre-Français. — *Le Maréchal de l'empire*, par M. Merville. Ce maréchal de l'empire est ingambe, enveloppé dans une douillette, et, quoique sa femme nous apprenne qu'il est *beau* à la tête de son régiment, on le jugerait plus propre à commander les invalides qu'à faire les terribles guerres d'Espagne, de Russie et de France. Il n'a cependant encore que cinquante-six ans. Mais nous croyons que le maréchal Soult, qui en a aujourd'hui quatre-vingts, ou tout autre officier aussi jeune, rougirait d'être aussi peu solide sur ses jambes que ce maréchal de l'empire de 1810. Tout d'ailleurs dans cette comédie est un peu vieux et fané; le chauvinisme de la restauration y coule à pleins bords, et l'on s'attend à chaque instant à entendre détonner un refrain patriotique de Béranger. Aujourd'hui, les évènements dépassent en rapidité et en à propos les œuvres d'art; le drame,

qui court les rues, est cent fois plus varié et arrive plus vite à son dénouement que le drame que l'on joue entre quatre murs de carton peint. La petite comédie de M. Merville, qui a mis heureusement en opposition les ridicules de la vieille et de la nouvelle noblesse sous le règne de Napoléon, a trouvé des auditeurs indulgents; et le déguisement du maréchal de l'empire en sergent au régiment de Bretagne infanterie 1778, pour recevoir chez lui son ancien colonel, vieux émigré qui, de son côté, avait repris ses épaulettes pour faire pièce au maréchal; ce déguisement, dis-je, a entraîné les plus indifférents. Cette pièce est le développement d'un vers quelque peu connu de M. de Voltaire :

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

—Jusqu'ici on a pu acheter des électeurs ou en corrompre pour se faire nommer député, mais il a été impossible de s'en passer. C'est l'axiome de Brillat-Savarin appliqué à la politique. Pour avoir un député, prenez des électeurs. Un nom fameux dans notre bourgeoisie d'élite pensait tristement à cette vérité, en songeant aussi combien il était plus difficile de faire sortir un électeur de dessous terre que de faire descendre un dieu des frises de l'Opéra, quand l'idée lumineuse, spontanée, lui vint de créer des électeurs, faute de pouvoir en acheter dans un pays où la mine en a été épuisée. Qu'a-t-il fait ? ou plutôt que fait-il ? Il achète un emplacement désert, au bord de la mer, pour se proclamer un jour protecteur spécial du commerce; il entoure ce lieu d'un mur de cloture, badigeonne de vieilles huttes de pêcheurs auxquelles il donne un faux air de maisons, afin de prendre à cœur, comme il le dira plus tard, les intérêts de la bourgeoisie ; il fait déblayer des bains qui datent de Charlemagne et de Philippe-Auguste, toujours pour se poser à la tribune comme un défenseur des antiquités et un restaurateur de monuments ; et puis, ce grand restaurateur manquant d'hommes, comme en manqua Pierre-le-Grand, comme en manque aujourd'hui l'Amérique, il appelle à lui la population suédoise du ballet de *Gustave*, la population si nombreuse et si intéressante de *la Muette de Portici*, toutes les populations enfin de la rue Lepelletier ; il fait plus, il ajoute des monuments de carton aux monuments absents de sa ville nouvelle, de cette ville qui le nommera député quand elle

sera un ville, quand elle aura les habitants qu'il lui aura amenés. Des fontaines, des statues, celle de *don Juan;* des escaliers de marbre, ceux des *Huguenots;* des édifices orientaux, ceux de la *Bayadère* et de *la Révolte au Sérail,* viennent peupler cette ville sans population. Aussi sa ville sera bientôt bâtie, peuplée, vivante. Les machinistes et les comparses ne feront pas défaut à l'œuvre. Quel aspect aura cette ville au printemps! Des rues peintes par Ciceri! Une ville gorgée d'électeurs en pantalons collants, abondante en droits politiques et en recettes, hospitalière aux baigneurs et aux habitués du balcon! Une ville qui aura un député dans un directeur, un directeur dans un député!

Enfin le secret est trouvé: pour être député, bâtissez une ville et faites-vous en nommer ensuite le représentant.

—Il manquait une édition complète des œuvres de George Sand; cet écrivain, qui s'est placé si vite au premier rang de nos romanciers, avait droit à voir cette suite de beaux livres qui sont tombés de sa plume féconde, réunis en une collection qui pût être placée dans toutes les bibliothèques. Cette nouvelle édition est non-seulement la première édition complète des œuvres de George Sand; mais elle est digne, sous le rapport du luxe typographique, de la popularité de l'auteur et de l'immense succès qu'elle est destinée à obtenir. Tous les détails de l'exécution ont été soignés avec un goût extrême. La première livraison des œuvres complètes de George Sand comprend *André* et les petits romans: *la Marquise, Mattea, Lavinia, Metella.* On ne pouvait mieux ouvrir cette belle collection que par ce joli roman d'*André,* où l'auteur semble avoir voulu montrer que la grâce et la naïveté ne lui étaient pas moins familières que la force et l'éclat. *André* se distingue surtout par la finesse d'observation, par la vérité des scènes champêtres, par la délicatesse des nuances. *La Marquise* nous transporte dans un monde tout différent, et la même plume qui a décrit les pudiques douleurs de Geneviève, trouve une énergie terrible pour peindre la vie aventureuse de *la Marquise.* Les deux volumes suivants contiendront les *Lettres d'un voyageur.* En résumé, cette édition n'a besoin que d'être signalée à l'attention publique pour prendre aussitôt sa place parmi les éditions les plus soignées,

les plus correctes et les plus élégantes qu'on ait jamais faites de nos bons écrivains.

—Aujourd'hui que la parole a pris un si grand empire au milieu de nos mœurs, qu'elle a passé de la chaire religieuse, où elle endoctrinait les rois, à la tribune politique où elle parle aux peuples, son influence s'est étendue à toutes les ramifications de l'enseignement, un peu au désavantage des livres. Quel livre pourrait instruire autant que la conversation savante de nos professeurs renommés ? A côté de ces éloquents dissertateurs vient de se placer un jeune littérateur, M. Ottavi, dont les leçons sont attentivement suivies depuis trois ans par les auditeurs studieux du lycée polymatique de M. Rivail, rue de Sèvres. Cette affluence est méritée. Dans son cours de littérature, M. Ottavi démontre, avec une conviction pleine de logique, les causes qui constituent la base de toute œuvre supérieure. Abandonnant à Laharpe sa procédure grammaticale, il cherche dans *la passion*, dans *l'observation* ou dans *le raisonnement*, le principe et la source éternelle du beau et du sublime. Esprit fin autant qu'homme de parole chaleureuse, M. Ottavi complète ses appréciations par la biographie des écrivains qui lui fournissent des modèles et des exemples. Ses excellentes leçons sont à beaucoup d'égards l'anatomie comparée de la littérature.

— M. Gérard, l'auteur de *l'entrée de Henri IV dans Paris* et de la *Bataille d'Austerlitz*, vient de mourir. M. Gérard, qui avait survécu à Gros et Girodet, ses amis et ses rivaux, procédait comme eux de l'école de David. Homme de manières affables et bienveillantes, la perte de M. Gérard sera doublement sentie et par ses amis et par ses admirateurs.

— L'année 1837 ne s'est pas montrée féconde, jusqu'ici, sous le rapport dramatique : elle a été inaugurée par une chute complète au Vaudeville. *Madame Brémont* a ramené les beaux jours de l'indépendance du parterre ; les auteurs ont gardé prudemment l'anonyme. La responsabilité de cet infortuné vaudeville doit, dit-on, remonter plus haut qu'aux fournisseurs ordinaires de la scène de la rue de Chartres : on a imputé ce péché à l'auteur de *Clarisse Harlowe* et au poète des *morts bizarres*. C'est certainement là une mort des

plus bizarres. Le lendemain, le Vaudeville, pour réparer cet échec, donnait *le Secret de mon oncle*, bleuette assez gaie et assez spirituelle. — Le Palais-Royal vit du succès de *Madame Favart*. Mlle Dejazet, qui a tour à tour représenté Bonaparte et Voltaire, qui manie également bien l'épée et l'épigramme, avait tout-à-fait perdu l'usage des jupons; elle n'a consenti à les reprendre qu'à la condition de garder sous ce costume, vraiment nouveau pour elle, quelque chose de belliqueux et de littéraire, et elle a adopté Mme Favart. Mme Favart, en effet, par le maréchal de Saxe d'un côté, par son mari de l'autre, touche à la bataille de Fontenoy et à l'Opéra-comique.

Les *Revues* satyriques, comiques, critiques, sur l'année 1836 : *Paris dans la lune*, *Paris sur la sellette*, *Paris à Constantinople*, ont déjà disparu de toutes les affiches de théâtre. La dernière de ces pièces a même été défendue par *ordre supérieur*. Rien ne vieillit vite, en vérité, comme ces épigrammes sur des ridicules ou des vices qui déjà eux-mêmes ont cessé d'exister. Le calendrier républicain avait consacré les cinq jours supplémentaires de chaque année de trois-cent-soixante jours à des fêtes et à des réjouissances publiques. Il semble que nous ayons voulu de même clore notre année grégorienne par quelque réjouissance publique; seulement cette joie est amère, ce rire grimace, le couplet déchire. Ménandre cède le pas à Aristophane, si toutefois ce n'est pas profaner les noms de Ménandre et d'Aristophane que de les appliquer au théâtre de nos jours. Le Vaudeville nous montrera la *Champmêlé* sous les traits de Mme Albert. Certes, Mme Albert sera là dans son rôle; il ne s'agit que de faire répandre des larmes.

— Le docteur Cerise, auteur du *Médecin des salles d'asile, ou Manuel d'hygiène et d'éducation physique de l'enfance*, vient de publier un nouvel ouvrage, intitulé: *Exposé et examen critique du système phrénologique considéré dans ses principes, dans sa méthode, dans sa théorie et dans ses conséquences*. Ce livre contient une exposition fidèle des doctrines de l'école phrénologique, en même temps qu'une réfutation savante et consciencieuse des erreurs propagées par cette science. Le docteur Cerise a fait preuve dans cette nouvelle production d'une dialectique puissante. Il ne se

borne pas à lutter contre les assertions phrénologiques, il entre dans une discussion approfondie des conséquences sociales qui émanent logiquement de tout système matérialiste. Dans cette partie de son livre, il apprécie avec une grande fermeté de vues la portée politique des diverses doctrines philosophiques qui ont régné dans le monde. Les disciples de Gall ne peuvent laisser sans réponse un livre qui leur reproche d'avoir méconnu le passé et le présent de la psychologie.

— Il a paru dernièrement une collection des livres élémentaires que nous nous plaisons à recommander. Cette collection a pour titre : *la Science populaire de Claudius.* L'auteur a choisi pour composer sa première livraison une série de sujets variés et intéressants. Après avoir expliqué en bon physicien, et avec la plus grande clarté, la théorie de l'électricité, la composition de l'air, il a raconté les variations de l'histoire, l'histoire de la Bible, histoire érudite, piquante, et il a décrit d'une manière charmante le caractère opiniâtre et aventureux, les voyages, la mort de Christophe Colomb. Enfin, on ne lira pas sans un vrai plaisir le *Voyage à Tombouctou* et *les Espagnols en Amérique.* Plus heureux que la plupart de ceux qui ont publié des livres de ce genre, l'auteur de cette nouvelle collection joint à ses qualités d'homme laborieux un mérite réel de style. Il a d'ailleurs travaillé à ce recueil avec une rare conscience; et cette première série donnera, à tous ceux qui la connaîtront, le désir d'en voir bientôt paraître une autre.

— *La Reine d'un Jour*, par M. Édouard l'Hôte, est un roman court, gracieux, d'une lecture facile et séduisante. Les paysages ont de la fraîcheur, et les principaux héros du livre, de la naïveté. Après ces éloges, on ne s'étonnera pas de nous entendre ajouter que l'auteur montre souvent, en revanche, peu de connaissance du monde réel et une grande inexpérience de style.

—

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

